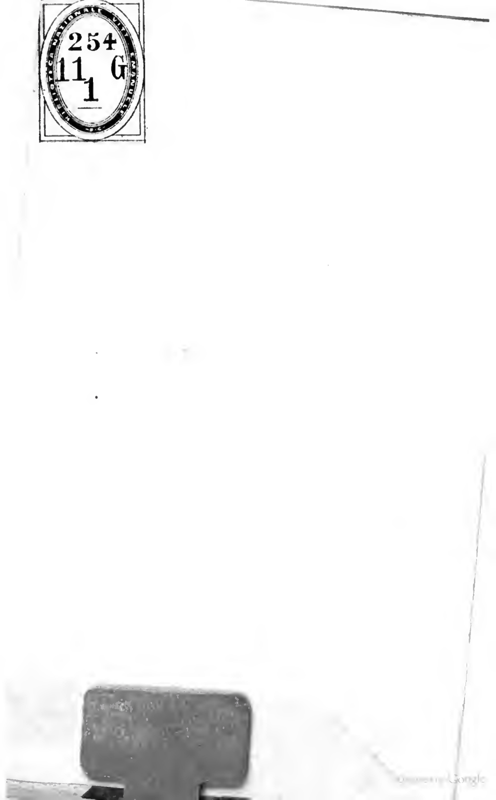




CRITIQUES & ÉTUDES

LITTÉRAIRES

OU

PASSÉ ET PRÉSENT

PAR

CHARLES DE RÉMUSAT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE

I

PARIS

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS



CRITIQUES ET ÉTUDES

LITTÉRAIRES

PASSÉ & PRÉSENT.

I

PARIS. — IMPRIMÉ CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS.



CRITIQUES & ÉTUDES
LITTÉRAIRES

OU

PASSÉ ET PRÉSENT

PAR

CHARLES DE RÉMUSAT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE.

I

PARIS

DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1857

PRÉFACE.

Les fragments qui composent ce recueil sont presque tous d'ancienne date; quelques-uns pourraient bien avoir été écrits il y a trente ans, et ils doivent se ressentir de l'inexpérience d'un auteur qui n'était pas destiné à jamais devenir fort habile; d'autres plus récents se rapportent cependant à des circonstances qui ne sont plus, à des questions qui ont perdu de leur nouveauté. Le prophète dit au Seigneur : « Ne vous souvenez pas des fautes et des ignorances de ma jeunesse! » D'où vient que je ne suis pas cet exemple et que je semble adresser au public, *notre seigneur*, la supplication contraire? J'avais obtenu l'oubli, que gagnerai-je à me faire oublier une seconde fois?

Je pourrais m'appuyer de plus d'une autorité. Presque tous les gens de lettres ont publié des mélanges, et je n'ose m'en remettre à l'avenir du soin de recueillir les miens. Mais, j'aime mieux l'avouer, ce qui m'attache à ces essais choisis parmi beaucoup d'autres, c'est le passé dont ils sont, je ne veux pas dire un monument, mais un témoignage. Mon erreur est grande peut-être, il m'a semblé qu'on y retrouverait, sans trop d'ennui, les

idées et les sentiments d'une époque qui commence à devenir historique. L'auteur appartient à une génération qui s'est cru le droit et presque la mission de résumer toutes les recherches et tous les progrès de la raison humaine sur les questions qui l'intéressent le plus, d'arrêter et d'établir sous leur forme dernière ce qu'on peut appeler les opinions du siècle. Quoi qu'on pense de cette prétention, on conviendra du moins que cette génération, qui va bientôt quitter peu à peu la scène, a très-activement manifesté l'esprit qui l'animait. Or, quand on veut bien connaître l'esprit d'un temps, il ne faut pas le chercher de préférence dans les hommes supérieurs; en eux domine l'originalité, ils ne sont qu'eux-mêmes. On ne doit pas non plus descendre trop au-dessous d'eux, ni observer seulement la foule irréfléchie qui passe son chemin sans le regarder, et ne s'avoue ni ce qu'elle fait ni ce qu'elle sent. Mais, s'il se rencontre, à une époque instructive, un jeune homme attentif à tout ce qui se passe, à tout ce qui se pense, à tout ce qui s'écrit, curieux, animé, flexible, et cependant ainsi fait qu'il lui faut des croyances pour agir et des raisons pour croire; si, se précipitant avec ardeur dans le mouvement général de la société où le sort l'a placé, il a employé son intelligence à décrire, à mesurer, à propager ce mouvement sans aspirer à le conduire, sans prétendre envers aucune cause à un autre rôle que celui d'un serviteur fidèle, on pourra, ce semble, l'écouter avec un peu de confiance en sa qualité de témoin, donner à ses écrits la valeur d'une déposition, et prendre sa pensée comme une image assez ressemblante de la pensée de ses contemporains. Ainsi, je voudrais me per-

suader que les fragments que je publie peuvent servir à faire connaître la France de ma jeunesse.

Les hommes ont toujours dans leur souvenir paré leurs jeunes années; à mesure qu'on approche du déclin de l'âge, la mémoire devient flatteuse, on dirait qu'elle hérite de l'imagination dont elle seule garde les vives couleurs. Ce ne sont pas seulement les événements de notre vie individuelle qui, vus à distance, s'embellissent ou s'exagèrent; il en arrive autant quelquefois aux faits d'un intérêt plus général, et il est rare que nous ne regrettions pas la société telle qu'elle s'est montrée à nos premiers regards. On lui prête volontiers tantôt plus d'agrément, tantôt plus de grandeur qu'elle n'en eut peut-être; il semble que la patrie ait dégénéré uniquement parce qu'on a vieilli. Il faut donc se défier un peu de quiconque nous entretient du passé, car les souvenirs aussi peuvent être des illusions. C'est ce que je me répète toutes les fois que je compare les temps divers que j'ai traversés. Ce n'est pas seulement le spectacle qui change, c'est le spectateur, et Galilée marche pendant que la terre tourne.

Avec quelle rapidité le passé rentre dans la nuit! A peine de ce côté de l'horizon historique qui fut le levant pour nous voit-on briller encore sur un fond obscur quelques points lumineux, quelques vagues lueurs; l'ombre gagne ou plutôt tout recule dans un lointain où rien n'apparaît distinctement aux yeux de ceux qui sont venus après nous. Ne pourrait-on pas lever le voile qui leur dérobe ou leur assombrit tout ce que nous voyons si clairement dans notre mémoire? Ne pourrait-on pas, un moment encore, remettre le passé en pleine

lumière, ou du moins ramener la pensée de tous au point d'où nous sommes partis, pour qu'elle refît avec nous la route que nous avons parcourue? Essayons de revenir à nos premiers pas et de retracer le spectacle qui nous a frappés dès que nous avons commencé à ouvrir les yeux de l'esprit.

C'était dans ces jours remplis à la fois de douleur et d'espérance où la France, succombant sans honte dans une lutte inégale, vit s'ouvrir pour elle un champ nouveau, heureuse, consolée du moins si elle transportait à ses idées la puissance perdue par ses armes. Il me semble que la chute de l'Empire clôt la seconde période de cette longue série d'événements désignée sous le nom de Révolution française, et que la Restauration commence une période mémorable encore et qui paraît à peine finie; car après 1830, du moins dans les premières années, il ne s'est guère développé que les semences jetées en terre durant la Restauration. L'ère de juillet nous trouva tels que nous avaient faits quinze ans d'un utile apprentissage. Mais, pour juger les effets, il faut connaître les causes; il faut remonter à ce solennel moment où la France en deuil reçut comme par force la paix et même la liberté, deux grands biens achetés trop cher pour être d'abord estimés à leur prix. Il me semble que je vois encore l'aspect du monde tel qu'alors et pour la première fois il m'apparut. Je pourrais raconter une à une les sensations qui m'assaillirent, les idées qui s'éveillèrent en moi; je retrouverais, empreints dans ma mémoire, comme des pas sur la poudre d'un chemin, les vestiges de ma pensée. Et ce que je pensai, des milliers d'hommes le pensèrent comme moi. Je me tairais sur

mes souvenirs, s'ils n'étaient ceux d'une génération tout entière. Vous tous qui n'avez guère plus que l'âge du siècle, dites, ne vous rappelez-vous pas bien vivement tout ce que vous avez senti, alors que, soumis à la plus rude épreuve, livrés en proie à des émotions bien diverses, combattus entre l'humiliation et l'orgueil, vous entendîtes, au bruit des clairons de l'ennemi, retentir quelques premiers mots de liberté? Ne vous sembla-t-il pas que la France relevait un peu son front courbé par la fortune, en concevant quelque chose de meilleur encore que la gloire?

La situation des esprits à la fin de l'Empire est oubliée. Je ne sais si elle sera jamais fidèlement dépeinte. Il arrive à la mémoire de l'Empereur une réaction qui lui était due, réaction de justice ou plutôt retour d'admiration qui permettrait difficilement à la vérité de se faire jour. Il le fallait ainsi; pendant d'assez longues années, on a failli envers cette grande mémoire. Non-seulement la France l'a laissé insulter, mais elle s'est exagéré le mal mêlé au bien dans le régime impérial, peut-être pour diminuer dans ce mal sa part de responsabilité propre; elle a mis une partie de ses torts sur le compte de son chef. Mais aujourd'hui, comme pour faire réparation à une gloire un instant méconnue, on lui prête un éclat plus vif et plus pur que l'éclat de la réalité. C'est le sort des grands hommes, de ceux surtout qui ont un génie original et des conceptions gigantesques; ils s'emparent de l'esprit des peuples par l'imagination. Or, une fois que l'on a pris place dans l'imagination des hommes, c'en est fait; la gloire peut défier le temps. La succession des années, les rivalités que réserve l'a-

venir, la critique des historiens ne lui font subir aucune vicissitude. Il serait aussi peu utile que peu digne de contester une renommée ainsi établie. Il faut la prendre telle qu'elle est et que l'acceptera la postérité. Il y a deux classes d'hommes supérieurs : les uns destinés à un nom seulement historique, les autres à un nom poétique. Ceux-ci, quoi qu'en puisse penser le philosophe, sont hors de toute atteinte, et pour ainsi dire au-dessus du jugement humain. Pour eux se reproduit au milieu de nos sociétés mécréantes cette transformation des héros des temps primitifs; ils passent à ce qu'on pourrait appeler l'état fabuleux. On croit en eux, on ne les juge plus. Je doute que pour bien peu d'hommes cette apothéose par la poésie ait commencé aussi vite que pour l'empereur Napoléon.

Mais nous conservons le droit de juger la société française et ce qu'elle devint avec lui. Les dernières années de son règne avaient produit une disposition générale qui ne doit pas faire envie. Le temps de ces rapides et heureuses créations, bases de l'ordre administratif sous lequel nous vivons, était passé. Celles qui souvent encore attestaient la fécondité de cet infatigable esprit offraient quelque chose d'excessif, quelque chose d'ultra-monarchique, qui, s'il n'offensait le pays, l'étonnait sans le satisfaire, et le trouvait même incrédule et moqueur. La politique du dehors autorisait une double crainte, celle de l'excès de la victoire conduisant à l'abus de la grandeur, celle de l'inconstance inévitable d'une fortune épuisée jusque dans ses dernières complaisances. L'inquiétude de l'avenir s'alliait à une ignorance absolue de ce qui pouvait en conjurer les périls. La

France attristée ne se détournait pas cependant du gouvernement pour chercher son salut en dehors de lui; elle en était venue à manquer de l'illusion des souhaits. Son gouvernement l'alarmait et ne l'irritait pas. Elle n'en désirait pas la chute, elle n'en espérait pas la réforme, elle le regardait comme nécessaire et dangereux, et se sentait dans une égale impuissance de lui faire du mal ou du bien, de l'éclairer, de le contenir ou de le renverser; elle n'avait pas de but. Ni dans les souvenirs de l'ancien régime, ni dans ceux de la Révolution, elle ne trouvait à se former même un mode imaginaire de gouvernement qu'elle pût opposer ou préférer à la réalité. Dès longtemps revenue des théories, elle conservait une aversion vague pour tous les systèmes pris hors des faits, et, quoique froide et peu dévouée, elle se défiait de toutes les oppositions; elle ne croyait plus aux idées, mais aux événements.

Cette disposition des esprits en politique répondait à une disposition analogue sur toutes les choses de l'ordre moral. La philosophie, la littérature, les arts, pour tout dire en un mot, les opinions étaient resserrées dans d'étroites limites : on mettait la sagesse dans la contrainte. Peu de mouvement, point de nouveauté, beaucoup de prudence. On se défiait du raisonnement dans les choses de raisonnement, de l'imagination dans les choses d'imagination. Quelqu'un disait vers ce temps-là à M. Sieyès : Que pensez-vous? — Je ne pense pas, répondait le vieux métaphysicien dégoûté et intimidé, et il disait le mot de tout le monde. L'esprit humain a rarement été moins qu'alors fier de lui-même : c'est un temps où il fallait être soldat ou géomètre.

Cependant l'université existait, et, quoiqu'elle eût sa part de ce découragement intellectuel, il suffisait qu'elle fût par état vouée aux intérêts de l'intelligence pour qu'elle la préparât sans le savoir, sans le vouloir, à des destinées toutes différentes. Sur toutes les questions il fallait bien nous départir, avec l'instruction littéraire de tous les temps, les idées du nôtre. On nous les donnait avec réserve, avec froideur, mais on nous les donnait. D'ailleurs on a beau faire, la littérature de tous les siècles prise dans son ensemble est libérale; elle habitue l'esprit à se compter pour beaucoup. C'est assez pour qu'il subsiste un levier qui soulève le monde. Mais, si l'on donnait ainsi à nos facultés des besoins et des habitudes qui pouvaient un jour nous porter à faire d'elles-mêmes un emploi neuf et hardi, on ne songeait pas plus à les exciter qu'à les contenir par des croyances fortes, par des principes décidés. On nous préparait à l'action, à une action quelconque; mais on ne déterminait pas le sens où il faudrait agir. Pour qui n'ambitionnait pas les honneurs de l'École polytechnique, bien comprendre Virgile et Cicéron, entendre un peu Homère et savoir la philosophie de Condillac, tel était le fond de l'éducation. Mais aussi, pour tous les élèves des lycées de l'Empire, la France du passé n'avait pas existé.

Nous ne savions même pas la Révolution, c'est la Restauration qui nous l'apprit. Avec une rapidité singulière la première vue de la Restauration fit comprendre, même à ceux qui l'accueillaient sans vive inimitié, pourquoi l'ancien régime avait dû périr, pourquoi la Révolution s'était faite. La France se reconnut elle-même, et pour ce qu'elle était, pour une nation renouvelée; les

jeunes générations comprirent le secret de leur temps; elles sentirent à quelle fin elles étaient au monde, elles ne voulurent pour ancêtres que les hommes de 89. L'Empire n'avait été qu'une halte brillante, nécessaire peut-être pour que la Révolution rajeunît son armée. Voilà plus de trente ans que s'établit dans nos esprits cette idée qui ne devait plus nous quitter.

Cette idée de la Révolution à continuer était d'abord purement politique. Suscitée par les événements, elle répondait à des passions nationales, et pouvait devenir le principe d'une opposition active et puissante. Mais par ses conséquences elle devait dépasser la sphère de la politique, et peu à peu engendrer de fécondes controverses sur tous les objets. En effet, la Révolution, après avoir été originairement le produit d'une certaine manière de penser sur les choses générales, a plus tard enfanté de nouvelles doctrines, de nouvelles théories, un nouveau mouvement de l'esprit humain. Nous tous qui avons pris part aux débats philosophiques des quinze années de la Restauration, ce sont nos opinions, ou, si l'on veut, nos passions patriotiques, qui nous ont fait tout ce que nous avons été. Elles ont contenu l'inspiration première qui nous a poussés ensuite dans toutes les voies où le talent a conduit la raison.

La politique de la Révolution, même corrigée par l'expérience, trouvait d'abord dans la Restauration un obstacle et une censure redoutable. Pour en triompher, pour ravir à la cause victorieuse ses plus forts arguments et ses plus spécieux prétextes, il fallait que cette politique s'épurât et s'assouplît, qu'en effaçant la rouille des préjugés révolutionnaires, elle achevât de se réconcilier

avec l'humanité, la justice, la sagesse. On rétorquait contre elle le mal fait en son nom. Elle avait à prouver que le mal n'était pas nécessaire, qu'elle était capable de modération et compatible avec l'ordre. C'était un premier mérite pratique qu'elle devait acquérir ou revendiquer, et tout le monde sait par quel long travail la politique libérale s'est peu à peu convertie en une politique de gouvernement.

Ce n'est pas tout. La Restauration n'était pas un fait seulement, mais une doctrine; des publicistes ingénieux ou véhéments lui avaient après coup retrouvé des titres dans leurs officieuses théories, soutenues avec subtilité, avec force, même avec éloquence. M. de Maistre mettait au service de cette cause la verve d'un esprit brillant et paradoxal, fertile en aperçus originaux, en traits imprévus, possédant l'art des embûches et le talent des surprises, habile à donner une apparence d'élévation à d'assez vulgaires principes, et cachant sous l'éclat des détails et la hardiesse des sentences, une petite philosophie de salon, qui, je crois, n'a pas eu raison une seule fois dans l'espace de ces cinquante années. M. de Bonald, plus grave, plus contenu, critique et moraliste pénétrant quand la passion ou la logique ne l'entraîne pas, raisonneur froid et méthodique, qui embarrasse l'esprit sans le convaincre, et argumente avec sévérité sur des principes gratuits et des faits inexacts, passait pour avoir découvert, dans l'intimité de ses méditations, les bases profondes de la plus superficielle des doctrines, l'absolutisme spéculatif. Enfin, un élève, un émule, un adversaire de Rousseau, un écrivain du premier ordre, qui sait concilier avec un art suprême la dialectique et la

passion, esprit excessif et misanthropique, qui a sondé avec complaisance les plaies les plus tristes de l'homme moral, prêtait aux traditions, aux préjugés même, l'autorité d'une argumentation pathétique, et donnait à l'Église, contre la philosophie, l'arme d'une hautaine offensive. Il fallait donc suivre sur ce terrain ces nouveaux adversaires, démêler leurs sophismes, mettre à nu leurs côtés faibles, leur arracher leurs meilleures raisons, opposer enfin à ces doctrines de circonstance, qui, ayant fait défaut à la vieille monarchie en péril, venaient un peu tard la réhabiliter en théorie, une philosophie politique plus vraie sans être moins élevée, et tout à la fois plus pratique et plus profonde.

Comme ce fut une tactique des partis que de lier, au moins en apparence, les intérêts de la religion à ceux du pouvoir absolu, que de rendre à dessein le christianisme contre-révolutionnaire, il fallut bien que la philosophie politique devînt une philosophie religieuse. Et ainsi, de proche en proche, le débat s'étendit au domaine entier de la philosophie même. Une nouvelle métaphysique dut s'élever, appropriée aux besoins du temps. Excité, comme à l'ordinaire, par une nécessité ou par une émotion, l'esprit humain remonta ainsi par degrés dans cette sphère haute et pure où l'émotion devrait disparaître et les nécessités d'un jour faire place à la puissance éternelle de la vérité.

Mais, en dehors de cet ordre d'idées où se plaisent certaines intelligences qui ont, pour ainsi parler, la spécialité de l'universel, l'esprit moderne avait dû se replier sur des questions non moins importantes, non moins difficiles, qu'il avait à résoudre sur nouveaux frais. La con-

tre-révolution faisait au temps son procès, elle accusait ses mœurs, et avec elles ses lois. Elle entreprenait de prouver à la société nouvelle que la société nouvelle avait tort d'exister, et devait s'annuler par scrupule de conscience en confessant que c'était par fraude ou du moins par mégarde qu'elle était venue au monde. Sur ce point s'élevait nécessairement un débat historique. Les mœurs d'une nation viennent de son passé; les institutions civiles naissent presque d'elles-mêmes, comme les veut l'état effectif de la société. Obligé à retrouver la raison d'être de la société moderne, on devait donc rechercher de nouveau les origines de ses mœurs et de ses lois, et rapprendre le passé aux champions du passé. Ainsi, pour expliquer ou justifier le présent, on rouvrait tout le champ de l'histoire. Le genre humain est un, et l'histoire des révolutions est celle de l'humanité. C'est un des résultats les plus certains des travaux contemporains que le renouvellement total de la science historique.

Je ne sais point de pensée qui ait fait plus grande fortune que celle-ci : « La littérature est l'expression de la société. » Il était donc impossible de reprendre l'histoire de la société, celle de ses mœurs, de ses lois, de ses idées, sans toucher à l'histoire des lettres. L'histoire des lettres est inséparable de la critique littéraire, qui, sans elle, est abstraite et hypothétique, comme sans la critique l'histoire des lettres est une nomenclature bibliographique, le catalogue d'un musée. D'ailleurs, la politique, la religion, la philosophie, l'histoire, quand elles sont écrites, sont déjà de la littérature. Les auteurs, que des vocations diverses entraînaient vers ces différents sujets, ne pouvaient manquer, à la longue, d'engager dans la

querelle l'art même qu'ils pratiquaient. La comparaison des sociétés ou des époques entre elles ne pouvait être complète sans celle des littératures. Institutions, lois, cultes, si tout est monument de l'esprit humain, comment ne pas étudier et décrire ce monument plus durable qu'il s'élève à lui-même? Les livres sont la pierre du témoignage qu'il laisse, en passant, toute couverte de caractères ineffaçables; le génie de quelques hommes y dépose pour tous et s'adresse à tous. Mais la critique seule n'était pas appelée à résoudre les questions d'art et de goût. Une société toute nouvelle dans ses formes et dans ses allures, agitée par de grands événements, émancipée par des lois inouïes avant elle, devait produire à son tour une littérature qui lui fût propre. Comme le flambeau qui éclaire le monde semble apporter l'existence aux objets en ajoutant aux formes les couleurs, ainsi l'imagination prête le relief et l'éclat aux pures idées, formes invisibles de la société, qu'elle rend plus vivante en l'exprimant. L'âme de la société ne s'atteste que par l'éloquence; c'est l'art qui donne vraiment au genre humain la conscience de lui-même. Il s'ignorerait s'il n'écrivait pas.

Ainsi, le mouvement excité par une première impulsion politique se prolongea jusque dans la littérature, qui s'émut la dernière, parce qu'elle touche de moins près aux réalités, parce qu'elle se compose d'inspirations individuelles au moins autant que de sentiments généraux, parce qu'elle n'est pas la première affaire d'une société agissante qui, faisant incessamment descendre l'idéal sur la terre, n'a pas le loisir de remonter de la terre à l'idéal.

Voilà l'esquisse de cette grande lutte intellectuelle qui,

déterminée primitivement par la politique, devait aboutir encore à une révolution politique. C'est là, non la comédie, mais le drame des quinze ans. Il ne manqua ni de sérieux, ni de vivacité, ni d'attrait. Acteurs et spectateurs, il instruisit tout le monde. Quand se sont formés, si ce n'est alors, les plus grands esprits qui nous restent? D'où nous vient le sel de la terre et la lumière du monde? Si jamais on a pu abonder dans le sens de cet optimisme historique qui tient tous les événements pour des nécessités et des progrès, c'est en voyant la chute de la France, la victoire de l'étranger, le triomphe du parti de l'absolu pouvoir, inaugurer une période d'affranchissement, de dignité, de conquête pour l'esprit humain. La Charte de 1814, qu'on l'attribue à la prudence, à la faiblesse ou à la générosité, est un des accidents les plus heureux dont parlera l'histoire. La Restauration a fait mieux qu'elle n'a voulu. Selon ce que dit l'Écriture, elle a recueilli ce qu'elle n'avait pas semé. Comme toutes les puissances destinées à périr, ce qui devait honorer son souvenir est ce qui l'a perdue; elle n'a pu souffrir l'institution qui faisait son salut et sa gloire, et elle s'est précipitée dans les flots du haut de la digue qu'elle avait élevée pour s'en défendre.

A cette politique, réagissant sur les idées philosophiques, religieuses, sociales, littéraires, appartiennent généralement tous les fragments qu'on va lire. L'avenir, qui nous jugera tous, les acceptera peut-être, non comme un livre bien entendu, mais comme des pièces justificatives d'un ouvrage à faire. En les publiant, je solde, pour ainsi dire, mon compte avec le passé. Non que je prétende désormais rajeunir mes idées et dévouer le reste de

ma vie à une autre cause. Cette fécondité ou cette flexibilité d'esprit n'appartient pas à tout le monde. Mais les mêmes pensées peuvent recevoir des formes et des applications nouvelles, et l'on ne doit pas incessamment entretenir les gens de ce qui ne les intéresse plus. J'ai cru seulement qu'en faveur de la cause à laquelle ils ont été consacrés, ces écrits pourraient se faire lire encore des personnes curieuses de savoir ce que nous étions sous *cette bonne Restauration :*

Qualis eram bonæ
Sub regno Cynaræ.

Cependant, qu'on se rassure, pour venir d'une pensée politique, ces essais en général ne sont point politiques. Je me garderais bien d'aller remuer des cendres éteintes. C'est pourtant, je le sais, dans les improvisations de la polémique qu'il s'est déployé le plus de verve et de talent. Les journaux ont publié des chefs-d'œuvre de logique éloquente et d'argumentation passionnée. De grandes idées, des traits admirables ont été jetés en passant dans ces feuilles fugitives, et le génie national ne s'est montré nulle part plus à l'aise. Pour moi, j'ai, comme nous tous, dix fois plus écrit sur les affaires et les hommes de mon temps, pendant mes quinze ans d'opposition, que sur les choses philosophiques et littéraires. C'est assurément ce que j'ai fait de mieux et ce que je dois abandonner à jamais. La presse politique, plus encore que la tribune, est incapable d'assurer à ses productions la durée; il en est du talent des journalistes comme de l'héroïsme des soldats : il ne donne pas de renommée individuelle, mais une sorte de gloire collective, où chacun de nous se rêvera la part

qu'il voudra. Mais, quant à nos œuvres, résignons-nous, elles seront oubliées.

D'autres résumeront la grande controverse dont je rappelle le souvenir. Je raconte, je ne fais point de système; non qu'il fût difficile d'extraire un système des recherches de philosophie, des compositions historiques, des travaux de critique littéraire, des essais de politique spéculative et de politique appliquée, auxquels je viens de faire allusion. Bornons-nous à dire que l'esprit de l'ensemble fut profondément libéral. Il y eut alors comme un effort général de mettre d'accord la science humaine et la révolution française, sans que l'une y perdît son universalité, l'autre sa nationalité; on voulut que celle-ci, dans tout ce qu'elle eut de nécessaire, c'est-à-dire de primitif et de définitif, fût démontrée conforme aux principes de celle-là, et qu'en somme le fait eût raison. Au moment où les révolutions vont éclater, au sein des orages de l'action, la science est nécessairement partiale, se faisant d'ordinaire agressive. Mais, lorsque le but principal est atteint, tout se modère et se rectifie; et la science, revenant à son impartialité naturelle, rétablit toutes les vérités défigurées ou sacrifiées par la brutalité des événements. La science donc, ou la réflexion désintéressée, s'est, au temps de la Restauration, proposé non pas de devenir neutre et indifférente, mais de poursuivre un but en restant équitable. Elle a fait une tentative assez singulière, celle d'être à la fois dévouée à une cause et à la vérité. Jamais l'esprit philosophique n'avait, avec une conscience aussi claire de son dessein, entrepris de consommer l'alliance du fait et du droit, de l'action et de l'idée, de l'abstraction et de la réalité; jamais il n'avait ambitionné à ce

point de réunir tous les caractères d'un pouvoir ensemble spirituel et temporel. A lui désormais les deux glaives, à lui les deux couronnes. Il rend la pareille à l'esprit du moyen âge; il aspire aussi à la domination universelle.

A-t-il réussi? Est-il vrai qu'il ait obtenu un double succès? A-t-il su, en même temps, expliquer un grand événement historique et en légitimer les résultats, démontrer et fonder des institutions, donner le mot d'une époque et d'une société réelles, et cependant conserver dans la sphère du vrai, du beau, de l'absolu, ce détachement de tout ce qui n'est qu'utile et passager, cette élévation désintéressée qui appartient à la science et à l'art lui-même? Pour moi, je le crois. Je ne veux point flatter mon temps; mais il me semble qu'à prendre les choses en masse, ce grand effort de l'intelligence n'a pas échoué. Tout dans son œuvre n'est pas également achevé; il y a des lacunes, des défaillances, des écarts; si la politique et l'histoire ont réussi, l'art n'a pas en tout égalé la critique; la métaphysique n'a pas été poussée aussi loin que les autres parties de la philosophie. La science humaine restera toujours bien en deçà de l'idéal qu'elle aspire à réaliser. Enfin, d'autres siècles ont été signalés par de plus frappantes découvertes, par des chefs-d'œuvre plus éclatants; mais alors le génie, agissant dans son entière spontanéité, ignorait les causes secrètes auxquelles il servait d'instrument, le but caché vers lequel il conduisait le monde des choses et des esprits. L'homme marchait devant lui, pour ainsi dire, et n'avait point conscience de l'œuvre dont il était l'intelligent artisan. C'est dans ces moments que l'humanité est inspirée. D'autres fois, la réflexion, prenant la place de ce mer-

veilleux instinct, a suggéré et l'objet qu'il fallait atteindre et le plan qu'il fallait exécuter; l'homme a voulu tout ce qu'il a fait; mais, dominé par la passion, emprisonné dans une idée exclusive, il n'a pas su lever les yeux au-dessus du sol ou regarder à ses côtés, pour voir le ciel ou embrasser du moins tout l'horizon. Il a sacrifié la vérité à l'intérêt, la science à l'action; cherchant un bien relatif, il ne s'est point soucié de ce qui est universel et impérissable. Une préméditation intéressée a coupé les ailes de la pure pensée. De notre temps enfin, l'esprit humain s'est efforcé d'éviter les deux extrêmes, de combiner les deux manières, et il est parvenu, mieux qu'il ne l'avait fait encore, à maintenir son influence dans le monde des affaires, en exerçant tous ses droits dans le monde des idées. C'est, je crois, en l'envisageant sous ce point de vue qu'il faut juger, en bien comme en mal, le mouvement des intelligences entre 1815 et 1830.

Descendons de ces généralités à leurs moindres applications, et revenons aux fragments qui vont suivre. Dans l'esprit qui les a dictés, on reconnaîtra ces trois choses : un point de départ tout politique, ou une résolution prise de soutenir la cause libérale; puis un effort continu de la rattacher par des conséquences variées à tout ce qui mérite d'intéresser les hommes; enfin, la ferme espérance de réconcilier les vérités de notre époque avec les vérités de tous les temps. Par là, ces petits écrits appartiennent à un esprit général dont ils ne peuvent nullement s'attribuer le mérite, et je ne voudrais pas qu'en les lisant on fît avec trop d'exactitude la part de l'auteur et celle de son temps.

J'ai, ainsi que je l'ai dit, retranché presque tout ce

qui rappellerait la politique militante. Quant à la politique générale, ce que j'en ai laissé n'a guère pour but que d'établir la position; c'est un point de départ. Le reste touche à l'observation de la société dans ses mœurs et ses opinions, à la critique littéraire, à la biographie contemporaine. Dans tous ces essais, on retrouvera, je pense, l'esprit que j'ai essayé de définir et dont il me reste à retracer le développement.

Appelons-le, pour lui donner un nom, l'esprit libéral; j'entends l'esprit dont le principe est la liberté de la raison humaine, principe qui suppose nécessairement qu'aucune tradition n'a une autorité absolue et définitive, et qu'en toute matière un progrès est toujours possible.

La première forme que cet esprit ait revêtue parmi nous est celle qu'il reçut du dernier siècle et qui domina dans la Révolution. L'amour de l'humanité, la foi dans la civilisation, la confiance dans la raison, un sens pratique, une grande clarté d'idées et surtout d'expression, une haine de la tyrannie qui pouvait aller jusqu'à la licence, une indépendance du passé qui pouvait arriver au cynisme, une ardeur de prosélytisme qui pouvait descendre à l'injustice, un sentiment médiocre de l'antiquité qui donnait au goût littéraire une correction étroite et une élégance un peu factice, une sorte d'infatuation de soi-même qui rendait insensible à tout ce qui n'avait pas le cachet du temps et du pays, une puissance rapide de propagation, le don de se rendre aisément populaire; tout, dans cette première école libérale, se ressentait de l'ascendant d'un homme de génie sur le XVIIIe siècle.

Mais Voltaire ne fut pas tout son siècle. Le mouvement qui produisit et Voltaire, et son école, et son siècle, fut

un mouvement fécond; il jeta plus d'un germe dans le sillon que creuse l'humanité. Juge non moins superbe du passé, plus novateur encore, et cependant plus respectueux; non moins hardi, mais moins prompt dans ses conclusions; méditatif, recueilli, solitaire, plus souvent dominé par l'imagination ou la sensibilité, et soumettant parfois à l'une comme à l'autre la raison même, un des maîtres du XVIIIe siècle a créé une secte au sein de la grande secte qui envahissait tout, une philosophie à côté de la philosophie, une politique en avant de la politique. De là, une école moins pratique, plus spéculative, plus sentimentale, et qu'on pourrait appeler l'école de Rousseau.

Enfin, il y eut, en plein XVIIIe siècle, un homme qui obtint plus d'admiration que d'influence, mais qui se distingua, au sein de la famille philosophique, par une brillante individualité. Celui-là n'a point de dédain pour ce qui est, il ne se fait point honneur d'ignorer le passé; il le néglige si peu, qu'il emploie tout son génie à le comprendre et à l'expliquer. En se montrant çà et là capable de s'élever aux principes absolus, il s'abat constamment sur les faits, et s'efforce de pénétrer le sens caché des événements et des institutions; il se plaît au spectacle des choses humaines; il le reproduit, mais il le juge, et c'est par un examen approfondi de ce qui est qu'il réussit à entrevoir ce qui doit être; c'est des faits que sort pour lui la pensée, comme des ténèbres jaillit la lumière. L'école de Montesquieu est historique.

Dans le sein de la philosophie du XVIIIe siècle, la communauté des principes, le concert des efforts, la convergence des directions n'empêchent point de distinguer

trois écoles. Toutes trois marchent à la révolution. Elles peuvent invoquer ces noms immortels, Voltaire, Rousseau, Montesquieu.

De notre temps, on a pu retrouver des nuances analogues, et dans l'esprit libéral apercevoir plus d'un esprit. La grande école au sein de laquelle le siècle a été élevé, c'est celle qui a propagé plus puissament, mais plus témérairement qu'aucune autre le mouvement qui emporte les sociétés. Elle subsistait encore il y a trente ans, plutôt contenue que modifiée par les événements, ayant appris de l'expérience à se défier de son pouvoir plus que de ses idées.

La liberté et la raison étaient aussi fidèlement, quoique autrement servies par une autre classe d'esprits éminents que l'empire des circonstances avait écartés davantage du grand courant des sentiments nationaux. Ils unissaient un élément exotique à ces principes dont Paris avait été depuis Voltaire la métropole toute-puissante. Les traditions de la réformation française, proscrite par le despotisme, avaient pu affaiblir chez eux le ressort du patriotisme en fortifiant celui de l'indépendance. Ceux-là possédaient moins l'art de se faire entendre de la foule, mais ils savaient ce qu'elle ignore, et leur curiosité voyageuse avait interrogé l'Europe entière. A la tendance rêveuse et pourtant philosophique, à l'originalité des aperçus, à une manière sérieuse et morale de juger les choses, à une élévation qui touchait à l'exaltation, on reconnaissait dans cette école encore française, bien que par moments génevoise, l'influence ou le souvenir de Rousseau. Si le bon sens prompt et pratique brillait d'un côté, de l'autre c'étaient la méditation et le sentiment. Au-dessus



de tous les écrivains de cette nuance s'élevait le grand nom de madame de Staël.

Enfin, au cœur de l'enseignement public, là où l'essor parfois capricieux de l'esprit est sans cesse contenu par l'étude des textes et la responsabilité du professorat, il s'était formé peu à peu, sagement, gravement, une école tout observatrice, qui, sans faire gloire d'obéir au mouvement de la Révolution, quelquefois même en affichant la prétention contraire, devait avec le temps le rejoindre, et arriver par l'examen de tous les systèmes, par la critique de tous les faits, à ce qu'on pourrait appeler une édition revue des principes de l'esprit libéral. Là on faisait gloire de respecter l'expérience, de n'insulter aucune tradition; mais on professait non moins haut la liberté absolue du jugement. Cet esprit, qui devait par degrés s'associer à l'esprit général, date certainement de M. Royer-Collard; j'ai dit ailleurs comment il donna à la philosophie une impulsion qu'il n'eût pas voulu suivre jusqu'au bout, mais qu'il protégea toujours. Cette haute critique, M. Guizot la porta dans l'histoire avec une supériorité incomparable; ce fut lui qui, le premier peut-être, eut une pleine conscience de ce qui manquait à l'esprit du temps, savoir : l'union d'une direction déterminée avec une étendue égale à la diversité des choses. Ce qu'il fit par l'histoire pour la politique, M. Cousin le fit pour la philosophie, par l'histoire de la philosophie. Jamais avant eux la critique n'avait montré qu'elle pût être à ce point puissante et créatrice.

Serait-ce forcer les rapprochements que de dire, en comparant ces trois écoles, que dans la première se reconnaît l'influence de Voltaire, dans la seconde celle de Rous-

seau, dans la troisième celle de Montesquieu? Quoi qu'il en soit, toutes trois devaient peu à peu se confondre dans le grand mouvement libéral de la Restauration, comme les affluents d'un grand fleuve, qui ne doit avoir sa force irrésistible qu'après qu'il les a tous réunis dans son cours. Ce fut l'ouvrage du temps, ce fut en quelque sorte l'apport de ces générations nouvelles qui, libres des entraves du passé, purent entendre toutes les leçons, accueillir des vérités d'origine différente, rallier dans une foi commune les variations d'une même créance, purifier séparément et fondre ensemble les divers métaux qui composeraient cet airain de Corinthe dont nous avons à notre tour essayé de former la statue de la Vérité.

Mes amis, mes contemporains, moi-même, nous fûmes les disciples de toutes ces écoles. On pourrait raconter comment il est advenu à chacun de nous de recevoir successivement l'inspiration commune, comment, partis de points différents, nous sommes arrivés au même rendez-vous. Ce serait un récit de quelque intérêt, et, comme on dit aujourd'hui, un roman psychologique que de représenter un jeune homme

Ne pensant point encor, mais cherchant à penser,

qui se sentirait tout d'abord, et uniquement pour avoir respiré l'air de son temps, envahi par les idées de ce coin du monde où les traditions nouvelles s'étaient fidèlement conservées, par exemple, de cette société d'Auteuil, le Port-Royal de la philosophie du XVIII[e] siècle. Puis un jour viendrait où le noble esprit qui sur les bords du Léman émut lord Byron, en face des sites majestueux décrits par l'auteur d'Émile, lui apparaîtrait

en quelque sorte, et par un charme puissant ferait pénétrer dans l'intelligence ces idées qui vont jusqu'au cœur et qui s'y gravent parmi les souvenirs; car il peut y avoir dans la vie des moments qui font presque mentir le mot de Platon : ἡ φρόνησις οὐχ ὁρᾶται. Il faudrait peindre alors quel transport s'empare de l'âme, le jour où elle découvre que nulle incompatibilité ne s'élève entre les joies de l'imagination et les exigences de la raison, entre les louables émotions et les idées exactes, alors qu'elle découvre que la lumière l'échauffe. Enfin, il faudrait montrer cet appui solide et nouveau que les recherches et les méthodes sévères de la critique appliquée à la philosophie, à l'histoire, à la politique, prêtent à l'esprit inquiet et curieux de la vérité. Du milieu des tempêtes de l'histoire et des orages des systèmes, il est beau de voir s'élever une raison calme qui semble contempler et dominer les flots. Rien ne remplace, et je dirai même rien ne rompt les fortes amitiés des intelligences qui ont été ainsi associées par la vérité. Les erreurs et les passions, tout ce qui passe, ne séparent que les personnes; les intelligences restent unies par ce qui ne périt pas.

Cette histoire serait celle de beaucoup d'entre nous. Elle expliquerait la formation de certaines opinions, elle développerait la filiation de certains esprits. Elle ferait assister par le souvenir à cette fusion successive de sentiments et d'idées qui vers le dernier tiers de la Restauration finit par réaliser la puissante unité de l'esprit libéral. Si c'était le lieu de citer des noms, des livres, des dates, on écrirait une histoire à la fois sérieuse et piquante, et plus elle serait vraie, moins peut-être on y voudrait croire.

Si maintenant un sceptique chagrin me demandait ce qu'a produit tout ce mouvement si complaisamment décrit, je n'hésiterais pas, et je répondrais : Il nous a rendus capables de la révolution de 1830, et je croirais assez dire. En effet, il est remarquable que tout ce grand mouvement intellectuel, provenu d'une impulsion politique, a de même abouti à la politique. Aussi ai-je toujours pensé que le meilleur côté de notre temps, c'est la politique ; sa force est là. Là est à mes yeux l'honneur de la France ; et, pour le dire franchement, dès que je verrai se refroidir le sentiment politique, je tremblerai pour mon pays.

Voilà donc le résultat de quinze années, une révolution irréprochable ! Cela est beau sans doute ; mais enfin une révolution n'est qu'un moyen, et ceux qui l'ont faite sont responsabies aussi de ce qu'elle a produit. Je n'écris pas dans un journal, je ne parle pas à la tribune : il ne peut donc être ici question des affaires de l'État ; mais il y aurait bien un mot à dire des affaires de l'esprit. C'est un difficile sujet qu'un plus prudent n'aborderait pas. Manquons un peu de prudence.

Ce n'est point par la littérature seule que se témoigne l'esprit d'une nation. La religion, la politique, les institutions, la guerre, enfin le commerce lui-même, ont, aussi souvent pour le moins que la littérature, manifesté le rôle d'un peuple sur la terre, et fait connaître à tous comment il devait contribuer à l'éducation générale de l'humanité. Vers la naissance du christianisme, à l'époque de la réforme, on vit de grandes missions religieuses remplies même par de petits pays. La politique et la guerre ont été le partage de Rome et de toutes

les nations qu'on lui ose comparer. Les États-Unis d'Amérique ont instruit le monde par leurs institutions; l'Angleterre par les institutions, par la politique, par le commerce et l'industrie. La navigation fut jadis le principal moyen échu à l'Espagne pour montrer son génie et propager son influence. Aidée par des formes républicaines, elle a fait encore Gênes, Venise, la Hollande. Les arts ont été la douce part de l'Italie; la guerre et puis la science ont grandi la Prusse. Le génie des sociétés revêt plus d'une forme, parle plus d'un langage. Sans parcourir toute la terre et toute l'histoire, venons à la France, et répétons, ce qui ne se conteste guère, que depuis soixante ans l'œuvre qui lui est assignée est de donner l'exemple d'une révolution sociale qui se constitue en gouvernement. Mais, telle est de nos jours l'empire de la presse, que cette mission, lorsque la France ne l'accomplit point par les événements, elle doit travailler à la remplir par sa littérature. En temps calme, l'activité pacifique étant la seule permise, la France n'a plus de rôle à jouer que dans le domaine de l'intelligence. Navigation, commerce, industrie, sous aucun de ces rapports, elle n'est la première; sous tous ces rapports, elle a plus que des rivales. Quand la France n'est pas révolutionnaire ou guerrière, elle est peu chose dans le monde, si elle ne se montre puissante par l'esprit :

Tu regere ingenio *populos.....*

Remplit-elle aujourd'hui sa mission? exerce-t-elle l'empire intellectuel? Un tel empire ne s'exerce que par des écrits. C'èst donc étudier la situation de la France que d'observer sa littérature.

Ici l'on me pardonnerait d'être sévère. L'opinion commune n'est pas favorable à la littérature actuelle; on la goûte sans l'estimer, et il est de mode d'en dire grand mal et de ne pouvoir s'en passer. Mais ce pessimisme critique me semble lui-même un des travers littéraires de notre époque, et, à ne considérer que le talent, je trouve que mon temps prête plus à l'admiration qu'à la censure.

Gardons-nous de confondre, en effet, l'art et la pensée, ou, si l'on veut, la forme et le fond. On aimerait, je le sais, à supposer une éternelle alliance entre la vérité ou la moralité des idées et l'habileté de l'écrivain ou de l'artiste; mais c'est là une illusion honnête à laquelle l'expérience de tous les temps ne permet pas de croire. Il est trop vrai que l'éloquence et la poésie ont mille fois consacré avec un merveilleux succès l'erreur ou la passion. Lucrèce est un grand poète apparemment, et il n'y a rien de pire pour le fond que son poème. Demandez à Platon ce qu'il pense des tragiques d'Athènes, il en parle comme de pestes publiques, et le génie de Sophocle et d'Euripide a fait l'admiration de tous les âges. On absoudrait difficilement le comique Aristophane, quand même on l'innocenterait de la mort de Socrate, et c'est Platon encore qui dit que les Grâces mêmes avaient pour temple l'âme d'Aristophane. Supprimons les exemples, ils s'offrent en foule et prouvent qu'ainsi que la peinture fait peu dépendre du choix des sujets le mérite de ses œuvres, l'art d'écrire possède en lui-même sa beauté et sa vérité propres, qu'il peut prêter, parure éclatante et trompeuse, à des idées fausses et à des fictions dangereuses. On le regretterait vainement; l'imagination n'est pas la raison, le

goût n'est pas la conscience, et il y aurait plus de sûreté dans le monde de l'intelligence si le bien-dire était l'attribut exclusif et le signe certain du bien-penser. Les hommes ont beau vouloir approuver ce qu'ils admirent, tantôt c'est l'admiration du talent qui suborne leur conviction, tantôt c'est la manière de penser qui leur fait admirer ce qu'ils aiment à croire. Souvent aussi on critique par hypocrisie, et l'on rougit d'avouer ce qui a su plaire. J'écarte donc bien des jugements rigoureux prononcés contre la littérature contemporaine.

Je m'accuse d'un goût très-vif pour le talent, et je trouve nombreux aujourd'hui ceux qui ont reçu le don de charmer ou d'émouvoir par la parole écrite. Mais, sans imiter cette sévérité banale et intolérante qui ne distingue pas dans ce qu'elle juge, j'avoue qu'en ce moment la mission des écrivains me paraît mal remplie; ils sont en faute envers leur temps, ils le flattent et ne le servent pas.

On reproche d'abord à la littérature actuelle d'être mercantile et d'être improvisatrice. Il y a du vrai dans le reproche; seulement il ne retombe pas de tout son poids sur ceux auxquels il s'adresse.

Las de voir que tous les métiers enrichissaient, excepté le métier de l'esprit, il est trop certain que des écrivains ont voulu prendre leur revanche et faire leurs preuves de noblesse financière. En vérité la tentation était forte. L'industrie, grâce à la grandeur de ses opérations, à l'habileté de ses calculs, peut-être aussi à un certain art de se faire valoir elle-même aussi bien que sa marchandise, joue un premier rôle dans les sociétés modernes. Elle conduit maintenant à l'honneur. On a pu se de-

mander pourquoi le talent ne mènerait pas à la fortune. Réellement la société est plaisante quand elle reproche à la littérature de se faire industrielle. Qu'est-elle donc elle-même? et la politique n'a-t-elle pas fait exactement comme la littérature?

On ajoute que la rapidité de la vapeur est enviée de nos écrivains; en s'appliquant à la presse qui imprime, elle semble avoir gagné jusqu'à l'esprit qui fait imprimer. Mais de tout temps l'improvisation a tenu une grande place dans les lettres; elle a toujours régné dans la controverse; elle est le seul procédé qui convienne et suffise à la polémique. Rarement aussi, bien rarement, ce qui était improvisé a été durable; non que le talent manquât, il y a des œuvres du moment qui valent des productions lentement achevées. Comme dans certaines occasions de la vie la présence d'esprit sans la réflexion fait des merveilles, il y a une présence de talent qui enfante parfois des chefs-d'œuvre. Mais cependant les ouvrages ainsi faits n'offrent pas ordinairement un attrait durable à l'esprit; ils n'ont presque jamais cette forme perfectionnée, ce fini d'exécution qui contente seul un goût difficile, qui place les compositions littéraires au rang des modèles, et les fait admettre comme *specimen* approuvés dans l'enseignement de l'art. Difficilement ils peuvent devenir ce qu'on appelle classiques. Si les *Lettres Provinciales* n'avaient pas été recommandées par le patronage de la meilleure et de la plus puissante école littéraire, si Port-Royal enfin ne les eût protégées après les avoir dictées, je ne sais si elles auraient conservé dans la postérité l'admiration qui leur était due; bien leur a pris que les maîtres du XVII[e] siècle aient été pour la plupart

jansénistes. L'esprit de parti cette fois, contre sa coutume, a puissamment servi la justice.

Mais en général, tous les improvisateurs littéraires doivent se résigner à voir leurs œuvres périr avant eux ; sauf quelques exceptions heureuses, ils laissent un nom plus connu que leurs écrits. Que dis-je? c'est le sort de ceux mêmes qui font du talent d'exprimer la pensée l'emploi le plus difficile et le plus éclatant, les orateurs. En vain parviennent-ils à la gloire, leurs discours restent peu dans la mémoire des hommes. Ceux de Cicéron lui-même sont les moins lus de ses ouvrages, et les oraisons imaginaires que les grands historiens prêtent à leurs personnages, compositions méditées avec art et calculées pour l'effet littéraire, produisent peut-être plus d'impression à la distance des siècles que les harangues vraies qu'inspirèrent l'émotion et la nécessité, et qui, du haut d'une tribune réelle, dominèrent les frémissements d'une assemblée vivante.

Cet exemple, le plus frappant de tous, peut servir à justifier une appréciation plus indulgente de la littérature, ou, pour mieux parler, des talents littéraires de ce temps-ci. Avant toute autre improvisation, en effet, il faut placer celle de la tribune politique. C'est un talent littéraire, en ce sens que les plus rares et les plus précieux dons de l'écrivain y sont nécessaires, hormis l'art d'écrire lui-même, mais avec un surcroît d'autres énergiques qualités de l'âme que ne réclame nullement la composition d'un ouvrage. Et cependant ces œuvres d'esprit, où il entre tant d'autres choses que de l'esprit, ne sont pas estimées dans les lettres pour ce qu'elles valent, elles y figurent à peine, et l'on ne fait pas compte à une épo-

que de ce qui se dépense à la tribune de pensées et d'expressions, d'imagination, de mouvement, de fécondité, d'habileté dans l'exposition, de vigueur dans les déductions, toutes qualités cependant fort prisées dans les livres. Il m'a été donné d'entendre, depuis trente ans, mais surtout depuis seize, des choses qui, je n'en doute pas, égalent ou surpassent en mérite ce qu'aucune assemblée publique a pu entendre. Qui ne croit pourtant que les éloges immodérés dont la presse salue les orateurs qui lui sont chers ne soient des hyperboles de parti? Qui met sérieusement dans son esprit nos grands orateurs au rang des maîtres classiques de la pensée? On ne l'ose pas, et pourquoi? C'est une première injustice envers notre temps.

Après l'improvisation de la tribune vient, à une grande distance, l'improvisation du journal. La presse périodique aussi consomme beaucoup d'esprit et ne produit pas de renommée. Dans un pays où tout se discute en public, où l'art d'écrire est devenu l'instrument universel des intérêts et des affaires, combien ne doit-il pas se montrer de talent, et du meilleur, en des occasions où l'on n'ira pas le chercher! Qui pourrait garantir que, sur la rédaction d'un article de loi, le sens des dispositions d'un traité, la direction d'un chemin de fer, il ne se sera pas souvent publié un mémoire comparable pour l'élégance ou la clarté, pour la force ou la méthode, pour la verve ou le raisonnement, à quelque chapitre d'un ouvrage immortel? J'ai lu sur les haras telle brochure qui attestait un écrivain.

Tout ce qu'on peut dire contre l'improvisation s'adresse donc en partie aux institutions et aux mœurs, et ne pré-

juge rien contre l'existence et la qualité du talent. La tribune et la presse politique peuvent donner une richesse intellectuelle qui ne compte pas, mais ce n'en est pas moins une richesse intellectuelle. Enfin, de la harangue et du pamphlet si nous passions à la poésie, à la critique, à la philosophie, à l'histoire, nous dresserions aisément à notre siècle un brillant inventaire, en ayant soin de ne pas faire, comme tant d'autres, abstraction des défauts pour les livres du passé, abstraction des beautés pour les ouvrages contemporains.

Ce n'est donc pas l'art qui me paraît en déclin, ce n'est point par la forme que la littérature périclite; mais le fond m'inquiète, et l'esprit qui peu à peu s'introduit dans le monde littéraire ne me rassure pas. Ici, il est vrai, il faudrait s'en prendre moins aux auteurs qu'à ceux qui les jugent, et accuser d'abord le public.

On peut remarquer que les gens qui traitent le plus sévèrement nos écrivains sont de ceux qui donnent au talent et à l'intelligence le moins de place dans les choses humaines. La critique dénigrante se rencontre surtout chez qui ne fait nul cas des livres. C'est depuis qu'on s'est épris de la matière qu'on est le plus exigeant pour l'esprit. On commence par le trouver inutile, puis on nie qu'il existe. Les utilitaires qui nous font aujourd'hui la loi sont parfaitement convaincus qu'il ne se pense ni ne s'écrit rien qui vaille la peine qu'on y regarde. S'ils trouvaient le manuscrit dont parle La Fontaine, ils préféreraient bien *le moindre ducaton*, mais je ne sais s'ils accorderaient que le manuscrit fût *bon*. Voilà les gens qui ont forcé les faiseurs de manuscrits à leur prouver qu'on en pouvait tirer des ducats.

Si donc la littérature est loin d'être irréprochable, c'est qu'elle a trop suivi le courant. A quelques années d'une révolution, à la suite de ce premier déchaînement d'idées et de passions qui ne pouvait rien produire de bon ni de vrai, et dont le résultat naturel devait être une période d'humiliation pour la raison humaine, une réaction vient d'éclater, enfantée par la peur et le dégoût, réaction de défiance, d'incrédulité, d'aversion pour tout ce qui peut à la fois ennoblir et égarer l'humanité. La société a jugé à propos d'opposer ses intérêts à ses idées; elle a mis en suspicion tous les principes de croyance et d'action qui l'avaient animée et recommandée à l'histoire. Elle a forcé ceux-là mêmes qui ont l'ambition de la gouverner à dissimuler leur grandeur native pour se faire bienvenir d'elle, à épouser non-seulement la cause des biens matériels, mais celle des sentiments vulgaires, à s'abaisser pour régner. Cette déroute d'une société intimidée, qui fuit devant le fantôme de l'esprit humain pour se retrancher derrière ses intérêts, qui même essaie de relever comme une redoute supplémentaire les préjugés détruits, qui au lieu de penser pour mieux croire, feint de croire pour éviter de penser, qui n'adopte des traditions saintes que comme des garanties de tranquillité, et qui rebâtirait le temple de Salomon pour y mettre en sûreté le veau d'or, c'est un spectacle corrupteur dont peut-être les hommes d'intelligence et d'étude n'ont pas bien compris la sévère leçon; la contagion quelquefois a paru les gagner ou les effrayer; tous n'ont pas vu quel grave devoir naissait pour eux dans cette dispersion funeste des forces morales de la société.

Les plus sages se sont retirés de la lice pour attendre de meilleurs jours; mais d'autres, ou plus faibles, ou plus ardents, se sont d'abord abandonnés à l'entraînement universel. Que, dans les premières années après 1830, livré aux excès de la pensée, l'esprit humain ait affiché l'insensée prétention de refaire l'essence même de la société, de créer de toutes pièces une morale et une religion, d'abolir la propriété, la famille et le mariage, de retrancher de ce monde la liberté de l'individu, tolérée jusqu'ici par la divine toute-puissance; ces preuves de folie spéculative, ces puérilités menaçantes d'une science superficielle et d'une philosophie irréfléchie devaient faire à l'esprit humain une obligation de se contenir et de se dominer, c'est-à-dire de reconnaître ses limites et de respecter ses propres lois. Mais plus tard, mais aujourd'hui, à l'aspect de cette panique sociale, produite à la fois par l'émeute des intelligences et par l'émeute des factions, il fallait se découvrir un autre devoir, celui de résister encore. La résistance, voilà aujourd'hui la mission de l'esprit humain; en veillant sur lui-même, en s'attachant intimement à la vérité, en s'unissant aux nobles passions qui peuvent l'animer, il fallait tout à la fois qu'il luttât contre le matérialisme quand il attaque sous les formes de l'anarchie, et quand il se défend par les armes d'une réaction. Mais non, la pensée troublée ou séduite a cédé au temps; elle s'est rendue la complaisante ou l'interprète de cette inimitié craintive de la raison, de cette *misologie* que raillait Socrate, et, pour suivre la mode, elle a voulu faire des affaires. Se regardant comme une branche du travail national, elle a demandé pour ses produits un prix rémunérateur; et,

par voie de conséquence, elle a fait chœur avec le *mercantilisme* pour prôner à l'envi l'incertitude de la raison et les illusions de l'intelligence. Des artistes ont laissé soupçonner que le talent n'était après tout qu'un moyen neutre de réussir, que la pensée écrite était une denrée dont la production pouvait se régler par l'offre et la demande, et qui devait être servie au goût des consommateurs. Les uns ont fourni les paroles et les autres la musique à cette Marseillaise de l'industrialisme qui retentit dans tous les rangs de la société.

On trouve des raisons pour tout, et la théorie se soumet en esclave au despotisme des passions humaines. Le fatalisme historique est là tout prêt à justifier, comme des transitions nécessaires, les erreurs de chaque époque, et à faire un progrès de la décadence même. Il vous dira qu'il faut une compensation à tout, il ira chercher dans les Principes de Newton une règle de mécanique sur l'égalité de la réaction à l'action, découverte fort à propos pour expliquer tous les excès et ajourner sans terme le moment de l'équilibre véritable. Mais enfin, métaphore pour métaphore, c'est une autre idée qu'on devrait emprunter à la mécanique, celle de la résultante des forces. Ainsi que deux forces en s'opposant l'une à l'autre déterminent une direction moyenne, loi merveilleuse qui fait à la fois marcher les planètes dans l'espace et les navires sur les flots, il peut y avoir dans la société moderne, non pas deux limites extrêmes entre lesquelles elle oscillerait éternellement, mais deux forces qui semblent opposées et doivent s'unir en une commune et puissante impulsion. Oui, je le reconnais, l'activité sociale prend deux grandes formes que nous



appellerons l'industrie et la pensée, l'une qui sert plus l'intérêt, l'autre la vérité; l'une qui a plus besoin de l'ordre, l'autre de la liberté. L'une ne doit pas être sacrifiée à l'autre, chacune ne doit pas tour à tour prévaloir et tout emporter. La lutte éternelle n'est pas leur position définitive; mais, en se résistant jusqu'à un certain point, elles peuvent engendrer une force commune, un mouvement commun, le vrai progrès, celui dont profite et se glorifie la société tout entière, celui qui ne s'accomplit pas aux dépens de la dignité ou du bonheur de l'humanité. Pour réaliser un tel progrès, il faut sans doute que le travail de l'homme sur la matière, ce travail qui a pour but, non, comme on l'a dit, de la réhabiliter, mais de l'asservir en la transformant et d'assurer à l'esprit un triomphe de plus, soit prospère et protégé; mais il faut aussi que le travail de l'esprit pour lui-même, de l'esprit cherchant à s'éclairer par le vrai, à s'enchanter par le beau, soit pratiqué et récompensé comme il doit l'être, c'est-à-dire tout autrement que les œuvres destinées au bien-être des hommes. Il faut qu'un certain accord, qu'une mutuelle entente s'établisse entre ceux qui enrichissent et ceux qui illustrent la société, et que l'estime, l'influence, la gloire même ne passent point tout d'un côté. Et ici se révèle dans sa grandeur la mission de quiconque se dévoue, même en un rang obscur, à la cause de l'esprit. Ce n'est pas des travailleurs qu'il faut attendre qu'une juste part soit faite aux écrivains, c'est à ceux-ci, qui sont obligés de tout comprendre, à régler la part de tous, à révéler à l'industrie ses propres destinées, à lui marquer dans l'estime des peuples la place qui lui est due, à revendiquer pour

tout ce qui n'est pas elle une inviolable prérogative. L'intelligence pure ne relève que des lois qu'elle tient de Dieu; mais on n'apprendra ce qu'elle vaut que si elle le sait elle-même. L'amour désintéressé de la vérité, l'enthousiasme de la beauté dans tous les genres, un sentiment de l'idéal enfin qui est nécessaire dans tous les arts, dans la poésie, dans la philosophie, dans la politique elle-même, voilà ce qui doit perpétuellement animer les hommes du parti de l'intelligence, voilà les intérêts sacrés commis à leurs faibles mains.

J'ai prononcé ce mot *le sentiment de l'idéal*. L'expression n'est pas très-usitée, et l'on pourrait bien accuser tout ceci de métaphysique ou de poésie. Ce seraient deux grands crimes dont il m'importe de me défendre.

Il y a sans doute un monde idéal où un esprit métaphysique peut seul porter le regard. Il y a une beauté idéale qui ne se révèle que par inspiration à l'âme du grand artiste. Ce n'est pas de cet idéal suprême que je veux parler; il n'apparaît, si l'on ose dire, qu'à des intelligences divinement élues; mais un idéal plus accessible, plus familier pour ainsi parler, ou plutôt le même sous des formes plus saisissables, est ou doit être présent à toutes les intelligences capables de quelque réflexion. C'est celui-là qu'il importe que la littérature ne laisse jamais s'effacer et se perdre, en cessant d'en épurer, d'en aviver l'image dans le miroir de l'intelligence.

Il est difficile de contester que l'effort, ou si l'on veut la tendance de l'esprit humain ait été, depuis l'âge de la Renaissance, de se gouverner par la raison seule; ce fut certainement sa prétention avouée, son entreprise manifeste, depuis la fin du dernier siècle. Les ennemis

de la philosophie et de la révolution le lui ont assez reproché. A mesure que l'on renonce à se laisser doucement aller à l'empire absolu des traditions, on tombe dans l'obligation de se faire sur chaque chose que la tradition réglait une règle que dicte la raison. C'est-à-dire qu'on remplace insensiblement en tout un fait par une idée, œuvre délicate et dangereuse qui ne s'achève pas en un jour, et dont le cours est souvent interrompu par des déviations, par des réactions, suites nécessaires peut-être de l'infirmité mobile de l'esprit humain. Mais cependant que faire? Le mouvement est donné, il faut le suivre. On est en route, il faut marcher. Je sais qu'on se lasse, je sais qu'on s'égare; on trouve qu'il y a plus d'obstacles et de dangers qu'on ne l'avait cru. Alors vient le découragement, on s'arrête, et comme l'immobilité est devenue impossible, on est tenté de retourner sur ses pas. Il y a des moments dans les voyages, où l'on ne sait plus que deux choses, languir ou revenir. Nous sommes, je le crains un peu, dans un de ces moments-là.

Il faut citer quelques exemples. J'en prendrai deux, l'un dans l'ordre le plus élevé, l'autre touche à ce qu'il y a de moins sublime, le monde de la vanité.

La religion, malgré l'immutabilité de ses dogmes, ne peut entièrement échapper aux variations de l'esprit humain. Son essence éternelle est exposée, en passant dans l'entendement des hommes, à s'y envelopper des formes que lui prêtent leur imagination, leur faiblesse, leur passion. Comme vérité, elle est immuable; comme croyance, elle ne l'est pas. Elle n'est pas nécessairement conçue comme elle est, ou bien les hommes seraient infaillibles. On doit donc distinguer en elle une partie essentielle ou

invariable, ce que la philosophie recherche, une partie accessoire et changeante, ce que l'histoire raconte. Avec plus ou moins de sagesse et de liberté, l'esprit humain s'efforce, et c'est son devoir, de se rapprocher sans cesse de cette vérité religieuse, ou de cette religion vraie qui n'est pas exactement celle de la pensée populaire, qui n'est pas même toujours celle des hommes que le monde donne au ciel pour ministres. Atteindre ce point de perfection fut dans tous les temps l'ambition des meilleurs parmi les grands esprits. Les temps modernes croyaient en général que cet effort n'avait pas été tout à fait stérile, et qu'au sein des sociétés cultivées, il s'était depuis un ou deux siècles accompli un progrès dans l'ordre religieux autant que dans l'ordre philosophique. Par exemple, il semblait jusqu'ici que la religion des sages du temps de Louis XIV était plus éclairée (ce qui en définitive signifie plus vraie) que celle des moines du dixième siècle. Les gens sensés croyaient et croient, j'espère, encore que, lorsqu'on est chrétien, il faut essayer de l'être dans le sens de ceux qui cherchent à dégager la foi de toute variation historique, de toute addition superstitieuse, et que, lorsqu'on est purement philosophe, il faut tâcher d'être animé à l'égard du christianisme des sentiments de Leibnitz, ou du moins de Kant, ou, pour citer deux noms plus familiers, des sentiments exprimés dans quelques pages de Rousseau ou dans les lettres de Turgot sur la tolérance. En un mot, la raison poursuivait constamment et elle doit continuer à poursuivre une foi religieuse dont elle a l'idée, qui ne doit coûter aux hommes la perte d'aucune espérance et d'aucune vertu, mais qui, de plus en plus, doit s'élever au-dessus des fictions passionnées de

l'imagination, toujours accessible aux séductions des sens. C'est là ce que j'appelle l'idéal religieux. C'est ce qu'on appelait dès le XVII[e] siècle une religion éclairée. C'est une manière sérieuse et pure d'être chrétien; c'est une foi qui tend au vrai et qui dédaigne toutes ces fables, tous ces préjugés, tous ces intérêts de la terre, survenus dans la religion comme les abus dans un bon gouvernement. Mais il est arrivé que, pendant qu'on cherchait cet idéal, dépassant bientôt non-seulement la foi raisonnée, mais le pur rationalisme, l'esprit humain, si rarement maître de lui-même, a tantôt violemment attaqué les bases de toute religion, tantôt paisiblement mis en oubli ses antiques besoins de saintes espérances. L'impiété est venue, l'indifférence a fleuri. C'était un mal; pour y remédier, que fallait-il faire? Persister dans le bien. On ne guérit pas d'un excès par un autre. Aux esprits téméraires ou moqueurs il fallait rappeler sans cesse, rappeler avec force que l'intelligence qui conçoit l'union de la raison et de la foi doit continuellement travailler sur elle-même pour la réaliser. Mais c'est là un idéal; en le poursuivant on a échoué, on s'est égaré. Que fait la littérature? Vous le savez; pour s'épargner des frais d'invention, elle essaie de l'archaïsme. Vous la connaissez, cette littérature sacrée de nom, profane de fait, qui de la religion ne semble comprendre que les légendes. On lui parlait des abus de l'Église, elle les place au-dessus de ses bienfaits. Ce qu'elle aime de l'institution, c'est l'inquisition et l'ultramontanisme. Les saints qu'elle recommande sont des saints douteux du moyen âge, ou ces saints d'origine claustrale, dont la Sorbonne, il y a cent cinquante ans, aurait trouvé mauvais qu'on vînt l'entretenir. S'il y a

quelque part des liturgies bizarres ou des symboles hasardés, qui n'ont pas même été admis par l'Église, si surtout il se rencontre des croyances excessives, des allégories outrées, bien dépourvues de tout caractère évangélique, bien empreintes du caractère des grossières imaginations humaines, c'est là dans le culte de nos pères ce qu'elle révère ou glorifie. Demandez-leur, à ces écrivains d'un goût corrompu et dont l'orthodoxie n'est qu'un long paradoxe, ce qui vaut mieux pour la religion du traité de l'existence de Dieu de Fénelon ou des fables des Bollandistes, ils n'hésiteront pas; ce sont des gens qui trouvent Fleury suspect et Tillemont incrédule. Ils tiennent à mettre le christianisme en guerre avec le bon sens.

Je ne veux voir dans tout cela que de la mauvaise littérature. Mais ne serai-je pas bien compris maintenant si je répète qu'il manque à la nouvelle école de littérature religieuse le sentiment de l'idéal chrétien?

Venons à de moins graves sujets. Un principe passe pour avoir dominé ce pays-ci, et j'espère même qu'il y domine toujours, quoi qu'il en semble : c'est l'égalité. On sait apparemment ce que je veux dire. Si on l'avait oublié, qu'on veuille bien relire une lettre jadis assez fameuse de Jean-Jacques Rousseau à Christophe de Beaumont, on me comprendra. L'égalité, depuis un temps déjà long, avait pénétré et dans nos lois et dans nos mœurs. Mais, comme toutes les choses de ce monde, elle ne s'établit pas sans quelque dommage. Dans une société démocratique, non-seulement des distinctions jadis éclatantes ou agréables s'effacent, mais il se manifeste des goûts et des habitudes qui manquent d'élégance, surtout d'affectation d'élégance. L'uniformité

d'éducation ne suit pas l'égalité des droits, même une instruction pareille n'amène pas des mœurs semblables. Des préjugés subversifs, des représailles grossières accompagnent souvent une émancipation sociale; il peut enfin se répandre dans les classes nouvellement affranchies un esprit impatient de toute supériorité et que tour à tour l'ignorance ou l'envie soulève contre les pouvoirs légitimes ou contre le mérite véritable. Mais c'est la faute des hommes, ce n'est pas celle de l'égalité, c'est-à-dire de la justice. Il demeure vrai que l'on peut concevoir une société où, sans qu'aucune classification odieuse ou surannée soit maintenue, règne la seule subordination légitime, celle que la loi établit entre les magistrats et les individus, celle que la raison fonde sur l'inégalité du mérite ou de l'éducation. Ce n'est point un être chimérique qu'un citoyen soumis aux lois, respectant à la fois ses droits et l'autorité, rendant hommage de par la raison aux choses respectables, riant des préjugés puérils, fuyant l'insolence, dédaignant l'envie. C'est là le vrai citoyen de la société moderne et d'un pays libre. A le former, à le rendre chaque jour plus commun et plus imitable, devrait incessamment travailler une littérature jalouse de répandre la lumière. Tout au rebours, la littérature a subi une singulière métamorphose; elle s'est faite aristocratique. Feuilletez les livres, elle affectionne les titres, les armoiries, le blason; elle préconise les manières de cour, l'impertinence, la frivolité. Si dans un roman à la mode il y a un bourgeois libéral, c'est à coup sûr un sot, probablement un fripon. On y parle doctement de naissance et de race; on applique à l'espèce humaine des idées de *stud-*

book. Ce mot d'aristocratie, sans cesse employé dans les livres du jour, n'y est plus jamais pris qu'en bonne part. Chose étrange en vérité! réaction ridicule! Littérature de parvenus!

On n'a pas su rester dans ce milieu si facile à tenir entre un retour fantasque à de vieilles niaiseries et une explosion de passions ou de préjugés niveleurs. On a cessé de fixer le regard sur cet idéal de l'honnête homme et de l'homme sensé que nos pères avaient dans l'esprit un certain jour qu'ils s'avisèrent d'une certaine déclaration des droits.

Ces exemples (on en pourrait donner mille) suffiront pour indiquer ce qui, suivant moi, manque à la littérature du moment. Ces vains efforts pour refaire de la raison avec des préjugés, de la religion avec des légendes, de la société avec des abus, de la vérité avec de l'erreur, ce n'est pas l'œuvre d'une fausse doctrine, comme celle des publicistes de l'émigration; d'un fanatisme sincère, comme celui des hommes de 1815; d'une passion vindicative, comme vous pouviez l'éprouver, vous qui aviez senti le sang d'un père tomber goutte à goutte sur vos têtes à travers les fentes du plancher d'un échafaud. Non, c'est lassitude et prétention d'esprit, c'est artifice ou mode d'une littérature qui courtise les plus mesquines faiblesses d'un public blasé. Les écrivains ont cessé de se croire une cause à défendre, un but à atteindre. Ils s'appellent eux-mêmes de purs artistes et se comparent au musicien qui ne veut que plaire avec des sons. Ce qui n'est vrai que de quelques poésies destinées uniquement à produire de douces et vagues sensations, on l'applique à tous les emplois de

la parole écrite, ne fût-ce que pour justifier la prétention si commune au nom tentant de poète. Romancier, critique, historien, philosophe, tout le monde l'accepte ou le brigue aujourd'hui, et sous prétexte de poésie la foi dans les idées s'éteint ou s'énerve, et la raison fait place à une sorte d'idolâtrie pour l'imagination, qui, malheureusement, s'accorde très-bien avec les calculs de l'intérêt privé, et transforme aisément le goût du luxe en amour du beau.

Vous tous que le ciel a doués de la faculté merveilleuse de rendre la pensée émouvante ou pittoresque, vous encore qu'un peu d'étude a formés à l'art, au difficile art d'écrire, souvenez-vous que le talent oblige, et que vous êtes comptables envers l'esprit humain de l'usage des forces qui vous ont été données. Si autour de vous tout s'abaisse, si l'amour du bien-être devient le mobile universel des actions des hommes, si la société tend à ne plus estimer que des vertus économiques ou lucratives, ne vous laissez pas entraîner ni séduire; luttez contre le torrent, et ne vous réduisez pas de gaieté de cœur au métier de donneurs de divertissements; songez à l'avenir qui, en grande partie, sera ce que vous le ferez; souvenez-vous de cette noble cause de la dignité humaine que vos devanciers ont mise dans le monde, et dont ils ont, par d'immortels écrits, propagé autour d'eux l'intelligence et l'amour. Les œuvres de pure imagination, les fantaisies de l'art ne vous sont pas interdites; mais que de temps à autre une page, un mot du moins, un mot vienne attester votre fidélité aux grandes pensées qui relèvent l'humanité. Ne vous faites pas une fausse gloire de mériter les arrêts sévères de Platon contre les poètes. Vous

le savez bien, le génie, à suivre ses conseils, ne risque de perdre ni l'éclat, ni la grâce. Son exemple est là pour nous apprendre que le culte de la pensée, que l'amour laborieux de la vérité, ne fait pas tomber une seule fleur de la couronne de l'artiste, et que sur les lèvres des maîtres de la sagesse les abeilles de l'Hymette déposent leur miel le plus doux.

PASSÉ ET PRÉSENT.

DE LA JEUNESSE.

Nescio quid majus.
PROPERCE.

(INÉDIT, 1817.)

Que la jeunesse est une douce chose! Les enfants la désirent, les vieillards la regrettent, ceux qui l'accusent l'envient et la voudraient retrouver au moment où ils s'en plaignent. Rien ne la remplace quand on la perd, puisqu'elle n'exclut aucun bien. Elle est elle-même un bien qui tient lieu de bonheur; je voudrais qu'elle fût une excuse.

Cependant, comme de tant d'autres biens de ce monde, on en a médit, médit jusqu'à la calomnie. Mais on n'a pas toujours eu tort d'en médire, elle valait trop pour qu'il n'en fût point abusé. En somme, les éloges ont dépassé les critiques; on l'a louée jusqu'à la flatterie. Les Grecs ne l'adoraient-ils pas sous le nom de la déesse qui versait l'ambroisie aux dieux?

Je ne sais toutefois comment expliquer deux opinions assez généralement répandues sur la jeunesse; car elles me semblent un peu contradictoires, ce qui arrive d'ailleurs assez souvent aux idées reçues. Ainsi il est convenu

que ce temps de la vie est un âge d'étourderie et de légèreté, livré à tous les amusements du monde, à tous les caprices de l'inconséquence, à toutes ces distractions extérieures qui semblent inconciliables avec les sérieuses pensées et les sentiments profonds. En même temps, il n'est pas rare d'entendre représenter les jeunes gens comme enthousiastes du beau, comme obsédés des idées de grandeur indéfinie, de perfection imaginaire, comme agités sans cesse d'un besoin de s'élever au-dessus des frivolités ou des intérêts du présent pour réaliser un avenir que seule garantit l'audace de leurs espérances. Ces deux opinions qui paraissent se combattre seraient-elles vraies à la fois? Cela se pourrait, si l'on veut bien ne pas les rendre trop absolues. Il se pourrait que les jeunes gens fussent, les uns légers et futiles, les autres enthousiastes et rêveurs. Il se pourrait même que beaucoup d'entre eux fussent à la fois tout cela. Quand il s'agit de l'homme, les opposés ne sont pas incompatibles, et ce qui se contredit peut être absurde sans être invraisemblable. Dans la jeunesse surtout, l'union des deux natures pourrait n'être pas encore bien faite, l'esprit et le corps se disputant encore chacun leur part, et de la lutte naîtrait l'incohérence. Jouet de ses sens, dupe de son esprit, l'homme a plus d'une raison de n'être pas d'accord avec lui-même. Mais à ses disparates naturelles, l'éducation et la société en ont ajouté bien d'autres.

Comment s'ouvre la jeunesse des hommes? Quelles circonstances la précèdent et l'amènent? A peine délivrés des premiers soins dus à la première enfance, ils entrent au collége. Là, privés de la vue même des jouissances du monde, ils n'en éprouvent, ils n'en conçoivent

même pas le besoin ; voués à des occupations abstraites, à des travaux qui ne produisent rien de positif ni de durable que leurs effets sur l'intelligence, les moins appliqués, les plus légers des écoliers sont poussés et retenus constamment dans le monde de la réflexion, dans la sphère des idées. Ils apprennent à penser pour penser, à écrire pour écrire, sans autre but que de savoir penser et écrire. Leur esprit est excité sans cesse, captivé plus de douze heures par jour ; c'est trois ou quatre fois autant que l'esprit de la plupart des gens du monde. Ainsi se prend l'habitude d'une contention intellectuelle qui n'est interrompue que par la violence momentanée des exercices et des jeux. La vie d'un écolier un peu attentif est aux trois quarts une vie spirituelle ; il tombe dans une sorte d'ascétisme littéraire. Le collége est un couvent de novices dont il semble que la profession définitive soit de parler et d'écrire sur ce que les autres ont pensé.

Mais tandis que notre intelligence, toujours en haleine, s'y développe et s'y assouplit, notre cœur, qui n'a rien à faire, est bien moins avancé qu'elle. Les passions sont rares au collége ; les sentiments de l'âme y sont rarement excités ; on y est peu encouragé à en montrer quand on en éprouve. Maîtres et camarades n'aiment que l'égalité d'humeur, une disposition uniforme, une sérénité constante. Le mieux est d'y parler et d'y agir toujours de même avec tout le monde ; c'est à ce prix qu'on est un bon élève et un bon enfant. Les caprices de l'imagination n'y sont pas plus encouragés que les émotions de l'âme. Les choses mêmes qui dans les livres seraient de nature à nous toucher, on nous habitue à les apprécier surtout avec notre esprit. Des événements dramatiques, nous examinons s'ils

sont bien racontés; des sentiments touchants, s'ils sont bien rendus; des leçons morales, si elles sont bien dites. L'expression nous importe beaucoup plus que le sens, et ce qu'on cherche à former en nous, c'est moins la conscience que le goût. J'ai longtemps traduit Sénèque sans rechercher s'il avait raison; j'étais plus touché de ses antithèses que de ses maximes, et si l'on m'eût demandé ce qu'il faut penser de sa morale, j'aurais répondu : Le style en est trop haché. Au collége, nous ne recueillons les préceptes qu'à titre de lieux communs, pour en faire usage quand nous composerons en rhétorique.

Ces habitudes ne sont pas celles de la maison paternelle. Là, l'éducation marche à peu près en sens inverse. Les premières études y sont presque toujours tournées au profit de l'instruction morale. Dès qu'on y lit les vies de Plutarque, on s'intéresse aux hommes et aux choses. Les enfants commencent par se passionner pour les héros et pour les peuples. Combien n'en voit-on pas demander à leurs parents lequel avait plus de courage d'Alexandre ou de César, et déclarer nettement qu'ils préfèrent les Spartiates aux Athéniens? Mais, avec le temps, on s'habitue à considérer l'historien plus que le héros. Quand on avance dans ses études, les récits les plus instructifs, les plus attachants, deviennent des thèmes pour la critique; les parallèles ne sont plus que des occasions d'écrire des phrases brillantes. On apprend la manière de louer convenablement Aristide ou Thémistocle, et non de juger lequel est le plus louable. C'était là une de ces grandes questions qu'un enfant traitait avec sa mère, quand elle commençait à lui parler de la Grèce. On ne lui en dit plus rien, quand il est tout près d'être un homme.

Cependant le temps passe, la jeunesse arrive, et l'on ne sait rien du vrai de la vie. On jette les yeux sur ce monde où l'on est au moment d'entrer; on ne le connaît pas; intérêts et passions, tout est nouveau, tout est obscur. Il faudra bientôt faire ou sentir ce que jusque-là on n'a su que lire, conter ou peindre. La rhétorique, on s'en doute d'avance, n'est point la science du monde, et l'art d'écrire correctement est pour la conduite le moindre des arts. Et cependant où puiser ailleurs que dans ce qu'on sait la notion de ce qu'on ignore? Que faire, sinon se rappeler tout ce qu'on a lu, comparer les exemples que fournit l'histoire, les maximes qu'enseigne la philosophie? Il faut absolument de tout cela se composer, tant bien que mal, un système et comme une expérience anticipée. Il faut se mettre en voyage avec cette carte qu'on s'est faite d'un pays qu'on n'a point vu. Mais ordinairement c'est une carte détachée du monde connu des anciens, avec une foule de *terræ incognitæ*, et leur géographie n'est pas la nôtre.

Les livres de morale donnent les principes dans une simplicité qui plaît, dégagés de toutes circonstances particulières, de toute difficulté qui les obscurcisse, de tout ce qui peut en rendre l'application douteuse ou malaisée. On vous dit, par exemple, qu'il faut savoir se vaincre, c'est-à-dire qu'il faut faire triompher un sentiment sur un autre; mais entre des sentiments divers et mêlés, lequel choisir, auquel donner la préférence? Faut-il vaincre le désir au profit de la crainte, l'orgueil dans l'intérêt de la faiblesse, la mollesse pour satisfaire à la colère? Ne faut-il pas craindre d'être patient par indolence, généreux par vanité, prudent par timidité, courageux par

vengeance? Tout est compliqué dans ce qu'on éprouve; et ce n'est pas la morale des livres, c'est le discernement naturel dans la conscience qui nous enseigne le chemin qu'il faut suivre. Les préceptes sont vagues de leur nature; absolus et abstraits, ils ne peuvent servir de règles pratiques, si le bon sens ne les juge et ne les concilie; or, le bon sens ne se forme que par l'expérience; il lui faut du temps.

L'histoire aussi ne nous présente les héros que comme la philosophie ses maximes. Dégagés de mille circonstances personnelles, ramenés à leurs traits généraux, placés dans le vide, ils nous apparaissent sous un jour infidèle; il semble que pour les imiter il suffise de le vouloir, et qu'il soit aisé d'égaler ce qu'il est si facile de concevoir et de peindre. On ne se représente pas exactement sous quel fardeau de préjugés, de faiblesses, de passions, dans quel dédale d'objections, de tentations et de résistances, ils ont dû se mouvoir et marcher. Eux aussi, ils sont une pure abstraction, comme la sagesse philosophique. Essayez donc de vous conduire dans le monde sans autre appui que les conseils de celle-ci, et avec la prétention de pratiquer les vertus historiques!

Ce serait là une morale toute d'imagination; elle pourrait se soutenir par l'enthousiasme, si l'enthousiasme pouvait durer. Qu'elle séduise, cela se comprend; elle vient d'une haute origine, elle semble destinée à réaliser une beauté, une perfection qui convient à des esprits encore tout pleins des images poétiques de l'antiquité. Si donc au sortir du collége nous nous mettons à réfléchir sur le but de la vie, sur les principes de la conduite, si nous ne nous contentons pas de marcher au hasard et de suivre

le vent de nos impressions passagères, si enfin nous sommes assez sérieux pour nous poser une règle, le souvenir de nos études ne nous permet de lui donner qu'un nom, c'est la vertu ; et comme on nous a dit qu'il faut une faiblesse au cœur de l'homme, auprès de la vertu nous mettons la gloire, et nous nous croyons quittes envers l'humanité. Par malheur, le monde a peu à faire de la gloire ni de la vertu. Pour lui, ces deux mots sont remplacés par d'autres moins brillants, une bonne conduite et l'estime des honnêtes gens.

Dans les sociétés actuelles, d'innombrables liens gênent l'action des grandes qualités. Ces liens, tout faibles qu'ils sont, tirent de leur nombre une certaine force; celui qui voudrait les briser pour ne suivre que l'instinct d'une âme exaltée pourrait bien ressembler au géant Gulliver, quand il prétend se lever, et se sent invinciblement retenu par les fils déliés que des pygmées ont attachés à chacun de ses cheveux. Dans les sciences physiques, il arrive souvent que, sans beaucoup examiner en eux-mêmes les phénomènes, on se borne à les mesurer, et par suite à les prévoir au moyen seulement du calcul. On les sépare alors de toutes les circonstances particulières, de toutes leurs limitations matérielles, et on en traduit l'expression dans une langue infiniment simple, qui semble donner des résultats plus exacts. Mais cette précision est trop grande pour être fidèle. Ainsi la vitesse calculée de la chute des corps n'est pas conforme à la vitesse observée. C'est que dans le calcul on fait abstraction de la résistance que l'air oppose à la pesanteur. De même quand on calcule les lois morales du monde, on peut simplifier trop la vie, on omet les résistances et les frottements; on oublie

que dans cette science aussi il ne faut arriver à la théorie que par l'observation.

Comment demander aux jeunes gens de se plier à cela? Ils aiment mieux supposer les choses que les observer. Habitués à n'en croire que les conceptions de l'esprit, ils se préoccupent de lois imaginaires, ils ne veulent trouver ici-bas que de hautes vertus à étaler, que de nobles combats à rendre. Ils se croient uniquement nés pour ce qui est grand, et, ne rencontrant rien de grand à faire, ils s'étonnent et se découragent. Toutes les situations où le sort commun nous place sont hérissées d'obligations assez mesquines, mais cependant importantes; la société exige des ménagements, commande des égards. Rien n'est simple, et même sur les scènes les plus élevées, dans l'ordre politique, par exemple, peu de positions sont assez hautes pour être indépendantes. Il est rare que l'âme n'y puisse prendre conseil que d'elle-même; c'est un privilége dévolu seulement à quelques êtres supérieurs. Il n'appartient qu'aux Alexandre de couper le nœud gordien.

Il en coûte d'abord de se ranger à la condition ordinaire. On tient pour commun à tous le droit de se distinguer de tous. On le réclame avec confiance, on s'indigne contre l'injustice qui le refuse à qui veut en user. On attaque, on nie, comme des opinions de convention, toutes les nécessités de l'existence sociale. Si l'on se soumet provisoirement dans la pratique, car on est rarement assez fort pour agir comme on pense, on proteste au fond du cœur; le sentiment résiste à défaut de l'action; il s'insurge moralement contre la société qui ne s'en doute seulement pas. En vain va-t-on jusqu'à la braver en pa-

roles, elle est habituée à ne pas mettre grande importance à ce qu'on dit; elle tient les opinions extraordinaires pour des jeux d'esprit, les protestations contre ses usages pour des chimères, et ne conçoit rien à ce ton de révolté qu'on prend avec elle, n'ayant aucune conscience qu'elle soit oppressive. Elle ne sait pas quel effort on a fait pour lui rompre en visière, quel poids on croit avoir soulevé, quel pouvoir on pense avoir bravé. Communément elle ne songe pas même à réprimer d'aussi faibles rebelles. Ne soupçonnant jamais une conviction profonde, elle n'oppose point de résistance sérieuse; elle continue sans répondre. Pour nous, ses préjugés nous apparaissent comme des ennemis, nous nous évertuons à les combattre. Mais, semblables à des ombres, ils ne se défendent point. Ils rappellent ce géant de l'Arioste qui reçoit gaiement les coups redoublés d'un chevalier armé de toutes pièces, et qui, lorsqu'on le croit abattu, va ramasser sa tête en éclatant de rire.

Le poète dit que le chevalier était fort impatienté. Autant nous en arrive; cette indifférence opiniâtre de la société nous dépite; nous tenons à tout, elle a l'air de ne se soucier de rien. Lassés bientôt d'une lutte inutile, d'une activité sans fruit, nous quittons l'attaque pour la défensive, et nous voilà en neutralité armée contre les idées reçues. Il faut cependant s'accommoder peu à peu d'une situation qui se prolonge. L'action de l'opinion générale est lente, insensible, mais toute-puissante. La société nous discipline à la longue, nous entrons dans ses rangs; alignés par elle, nous ne songeons plus à en sortir, et voilà comme tout le monde se ressemble.

Ces premières erreurs de la jeunesse me paraissent ex-

pliquer tous ses torts. Peut-être ne la rendraient-elles pas incapable d'un noble effort, d'un beau dévouement. Elles pourraient satisfaire à quelqu'une de ces circonstances où l'enthousiasme est à sa place. On serait trop heureux si l'on pouvait se tirer de tout avec de l'héroïsme. Ce qu'il faut dans le monde, c'est une patience toujours présente, c'est une tenue de caractère qui dépense son énergie en détail et ne la prodigue jamais, c'est une persévérance sans éclat que rien ne rebute ni ne lasse, c'est la force de résister aux contrariétés, de surmonter les embarras, de ménager à la fois ses intérêts et les convenances; c'est le courage des petites choses.

Au début de la vie on fait trop ou trop peu. Trop, parce qu'on s'exagère des riens et qu'on veut déployer toutes les puissances de son âme dans de médiocres occasions; plus souvent trop peu, parce qu'on dédaigne les circonstances usuelles et qu'on les juge indignes de cette force surabondante qui ne trouve pas d'emploi, de ces qualités brillantes qu'on s'attribue et dont on ne sait que faire. Ainsi l'on s'accoutume à prendre en mépris la vie commune. On en néglige les soins, les devoirs même, comme inférieurs à ce qu'on vaut, et l'orgueil conduit à mille faiblesses. On néglige des vertus qui ne seraient pas admirées; l'on reste en deçà du bien praticable pour avoir recherché le bien idéal. Il ne faut pas, en effet, trop mépriser ce monde si l'on veut valoir autant que lui; autrement on finit par s'abandonner aux frivolités dont il est rempli. Satisfait de cette activité stérile qu'il autorise, on abandonne le gouvernement de son âme. On vit au hasard, attendant le jour, qui ne vient pas, où le champ s'ouvrira pour un noble essor. Au

milieu des distractions et quelquefois des fautes, l'âge fuit, les belles années se perdent, la vie se gaspille sans qu'on renonce à la pensée de l'honorer mieux, sans qu'on dépose cette espérance d'un beau jour lointain qui viendra tout racheter; car l'espérance dure autant que la jeunesse.

Il est vrai qu'elles décroissent ensemble. Avec le temps cet enthousiasme, resté oisif dans l'âme, s'affaiblit et s'éteint; l'homme refroidi se résigne à cette existence provisoire, à ses défauts, à ses misères, qu'il ne relève plus par aucune illusion sur lui-même et sur l'avenir; heureux si, revenant à la vérité qui calme, il revient à la raison qui fait le bien de sang-froid. Mais je n'ose le suivre dans la route de la vie, ma vue ne s'étend pas si loin devant moi.

Je ne voulais qu'appeler l'indulgence sur les fautes de la jeunesse. On les pardonnera plus aisément si l'on remarque qu'elles sont accompagnées souvent, amenées même quelquefois par une idée excessive et chimérique de la vertu. Il faut excuser des enfants qui sortent, pour ainsi dire, de la société des Grecs et des Romains, s'ils demandent aux temps modernes un peu de grandeur. Entre eux et le monde, le malentendu est naturel. Ils risquent d'être en dissonance avec ce qui les entoure. Ne se trouvera-t-il pas quelque bonne âme pour leur répéter ce qu'on disait à cet acteur célèbre qui le premier a reproduit parmi nous toute la beauté du costume antique? Le jour qu'il descendit sur le théâtre avec la toge romaine, ses amis l'entourèrent avec inquiétude : « Prends-y garde, lui disaient-ils, tu as l'air d'une statue. »

Cette illusion que l'histoire fait à la jeunesse sur les

choses sociales, les romans l'étendent à d'autres objets. Ils représentent la vie dans un singulier état d'abstraction. Des événements étranges y sont donnés comme vraisemblables, les exceptions comme fréquentes, les singularités comme faciles. On y exagère souvent les maux et les revers, mais on y peint en beau la liberté de vouloir et d'agir. Les sentiments y exercent un empire illimité; l'imagination y gouverne la conduite. Je ne recherche pas s'il serait bon d'écouter toujours le sentiment et l'imagination; je dis seulement que cela n'est pas aisé, et que les choses sont arrangées de façon dans la nature et dans la société qu'il ne suffit pas de le vouloir pour mener la vie romanesque. C'est une fiction à laquelle la réalité résiste de toutes parts. Il faudrait un bouleversement dans l'ordre établi pour que la plupart des romans fussent possibles. Je ne leur fais ici qu'un reproche, c'est de nous tromper.

Le goût de la guerre vient de la même source que le goût des romans : c'est à beaucoup d'égards une vie romanesque que la vie militaire. Là, le joug des petites contraintes est brisé; on est délivré d'une foule de bienséances ou de ménagements. Une résolution forte, celle du sacrifice de la vie, peut s'y renouveler à tous les instants. L'âme est jetée hors des sentiments médiocres; elle peut faire emploi de toute son énergie. Et encore il y a bien des moments soustraits à l'héroïsme. Tout ne se borne pas aux émotions du champ de bataille; chaque jour a des difficultés qui ne sont pas emportées d'enthousiasme comme une redoute. La marche, la nourriture, la santé exigent mille efforts, imposent mille soins qui n'exaltent point l'imagination. Il

faut une fermeté de tous les instants, plus difficile et moins récompensée que ces accès d'intrépidité d'une âme sensible à la gloire. On admire les soldats à la tranchée; on oublie ceux qui meurent sur un chemin, dans un fossé. Vauvenargues dit de belles choses là-dessus, lorsqu'il propose pour exemple au philosophe stoïcien une sentinelle en temps de guerre par une nuit glacée.

Dans les temps de troubles civils, ces temps éminemment historiques, où les barrières sociales rompues ou renversées laissent le champ libre aux passions extraordinaires, une âme encore forte de jeunesse et d'espérance devrait au moins ne relever que d'elle-même et développer librement les ressources que Dieu lui donna. Ce sont là, il le semble, des circonstances où tout est permis, même les vertus héroïques. Et, sans doute, pendant la Révolution, il s'est manifesté bien des courages inattendus. Des caractères formés dans la molle inaction du règne de Louis XV se sont découvert de grandes ressources d'énergie et de dévouement. Tel qui n'avait pas la foi du confesseur s'est trouvé la fermeté du martyr. Mais alors même qui pourrait affirmer que la magnanimité ait toujours eu sa liberté d'action? Les motifs secondaires, les obligations domestiques, les considérations de famille se mêlent, en dépit qu'on en ait, aux inspirations du patriotisme, aux passions publiques. Un secret qu'il faut taire, une personne qu'il faut sauver, une réputation à ménager, une faute à dissimuler, que de circonstances peuvent entraver les grands élans de l'âme! On n'est pas toujours maître de se dévouer, et ne meurt pas qui veut.

Mais écartons les hypothèses et les exceptions; ne

cherchons pas des remèdes pour les cas rares, revenons aux chances ordinaires de la vie. La destinée de tout le monde est la nôtre, et c'est elle seule qui nous donne à réfléchir. C'est contre ce dégoût du train commun des choses que nous voudrions prémunir la jeunesse; c'est contre cette erreur dédaigneuse qui l'entraîne à regarder l'existence de tous les jours comme un vain remplissage, indigne d'effort et d'attention. De là naissent bien des écarts, des désordres même, encouragés ou du moins palliés par l'amour même du bien. On se croit excusé par ce culte intérieur de la beauté morale auquel l'imagination ne renonce pas, et l'on abandonne sa vie aux suggestions de la faiblesse et de l'oisiveté. On pense que des vertus de droit suppléent des vertus de fait. L'exaltation de l'esprit engendre quelquefois l'indifférence du cœur, et peut se concilier avec l'insensibilité de l'égoïsme.

Cléon avait dès ses premières années donné de grandes espérances; élevé avec soin, même avec éclat, il semblait prêt à les réaliser. Entré dans le monde fort jeune, prévenu de l'idée qu'une haute destinée l'attendait, il se figura que ses obligations n'étaient pas celles des autres, et que ses vertus devaient avoir un caractère de grandeur et de rareté. Il ennoblit donc toutes ses pensées; il se fit une morale élevée, mais abstraite, et se plaça par la pensée dans une sphère intellectuelle où la vertu ne devait être servie que par le génie. C'est les yeux fixés sur ce monde imaginaire qu'il fit ses premiers pas dans la société. A peine daignait-il quelquefois abaisser ses regards sur les soins et les efforts vulgaires de ses semblables, tout cela lui paraissait trop aisé; et, quoique

sa vie fût à peu près pareille à la leur, c'était par des motifs d'un autre ordre qu'il se décidait, il avait des raisons différentes pour faire les mêmes choses. Jusque-là cependant il n'en résultait rien qu'une roideur mystérieuse dans ses manières, et son dédain se cachait derrière un silence dont on faisait un mérite à sa jeunesse.

Mais son imagination toujours active succombait par intervalles. On ne peut éternellement se passionner pour des rêveries. Las de cette sorte de tension intellectuelle, il sentit que ses propres conceptions ne lui suffisaient plus. Son cœur, agité de besoins nouveaux, cherchait au dehors de plus réelles émotions. Il fut amoureux.

Toutes ses pensées antérieures lui parurent aussitôt des songes ; il crut avoir trouvé la vérité. Celle qu'il aimait réalisait pour lui toutes ses idées confuses de beauté et de perfection. L'amour qui pénétrait dans son âme par l'imagination devint le centre où aboutissaient, comme autant de rayons, tant de nobles désirs, tant de vagues espérances. Il lui parut que le beau idéal avait une existence ; la promesse de Platon était accomplie, l'objet du *merveilleux amour* était trouvé.

Charmé, enorgueilli, il sentit le besoin d'élever tout son être à la hauteur de son amour. Tout lui parut accessible, puisqu'il avait été capable d'aimer ainsi. Il n'est point de succès qu'il ne se promît, qu'il ne réclamât comme à lui, puisqu'il aimait. L'image gravée dans son cœur devenait pour lui ce que la muse est pour le poëte. Quelque carrière qu'il choisît, il se figurait que la palme lui était assurée ; il mesurait et ses talents et ses vertus sur cette grandeur particulière à un sentiment exclusif et passionné. Il se sentait comme une puissance

illimitée qui ne redoutait aucune tentative; mais il ne tentait rien.

Dans cette inaction volontaire, persuadé qu'il sortirait du repos quand il voudrait, indifférent aux heures perdues jusqu'au jour où il jugerait à propos d'agir enfin, il se contentait de pouvoir; et, peu impatient d'entreprendre, il regardait à peine autour de lui. Sa vie était comme une extase éternelle. Mais un sentiment non partagé accable à la fin le cœur qu'il soutenait d'abord. Il faut sortir d'ivresse, il faut éprouver la réalité de tant de confuses espérances, il faut du moins se montrer digne de celle qu'on aime. Cléon songea enfin à quitter les langueurs d'une supériorité oisive, et réclama de lui-même l'effet des promesses de son amour ou de son orgueil.

Autrefois il eût fait la guerre; dans ce temps-ci il n'y a d'autre exploit possible que le travail d'esprit. Il commença donc quelques études, il fit quelques efforts, mais il ne savait trop dans quel but; en cela aussi il lui manquait de la détermination et du positif. L'esprit ne suffit pas même pour écrire, il faut une volonté arrêtée. Il hésita, il tâtonna; mais, incapable de persistance, il s'arrêta bientôt. Soutenu uniquement par une présomption vague, il faiblit. Cette force irrésistible n'était qu'une orgueilleuse impuissance. L'amour, en se mêlant à toutes ses pensées, avait tout exagéré pour lui. Courage, vertu, génie, tout cela n'était que de l'amour, et sa vanité s'y était facilement méprise. Étonné et découragé, il accusa cet amour sans espoir; il ne se dit plus qu'il fallait agir pour être aimé, mais être aimé pour agir. Il se trompa, car l'amour heureux, comme tous les bonheurs du monde, doit être paresseux et stérile. Il

fallut bien s'avouer enfin qu'une contemplation rêveuse ne produit rien que de vain comme elle, et que la condition de la vertu aussi bien que du génie, c'est la patience dans l'action. Or, c'est à quoi Cléon était parfaitement inhabile. Ne sachant ni se fixer ni se contraindre, il avait comme perdu la faculté de concentrer ses forces. Il entreprit peu et n'accomplit rien. Il lui restait un parti à prendre, celui de faire comme tout le monde. Mais, soit amour-propre, soit faiblesse, il ne sut point rentrer dans la voie étroite, épineuse et courte que la société nous a tracée. Il continua de se croire une exception, malheur grave pour qui n'est pas une supériorité. Il s'obstina à négliger l'opinion, à décliner le commun jugement; il fit sentir à qui l'approchait un dédain que ne justifiait aucun succès brillant. Son ton était sec, son langage amer. Il se jouait de tous les sentiments naturels, raillait toutes les croyances, prenait pitié de tous les scrupules, insultait à toutes les idées reçues. Rien n'échappait à son ironie, rien ne la faisait excuser. Il semblait défier la malveillance qui répondit à l'appel. Il s'en troubla peu, et redoubla de mépris. Puis, après tant d'illusions qui pouvaient venir d'un cœur noble et bon, il s'endurcit par souffrance et se dessécha par calcul. Il n'eut bientôt de sensible que l'amour-propre; et, ne prétendant qu'à la possibilité du succès, non au succès lui-même, il lui fallut s'entendre contester cette dernière et futile prétention. C'était le seul reproche qui le touchât, et qui pût lui inspirer parfois des regrets sur lui-même; car il ne cessa pas de tout imputer à la société, rien à sa nature. Il devint sur tout le reste insouciant, il disait, lui, désespéré. En définitive, il s'ennuya; pour n'avoir

pas su être bon, il ne fut pas heureux. Haï, quoique mal connu, souffrant, quoique insensible, il traversa le monde en le blessant; il froissa les autres sans parvenir au triste honneur de les humilier; il mourut jeune, mais cependant ayant assez vécu pour décevoir jusqu'à la dernière espérance et tarir d'avance jusqu'au dernier regret.

Une telle destinée n'est possible que de nos jours. Que ceux qui commencent la vie y réfléchissent; qu'ils s'attachent, avant de se décider, à bien connaître ce que leurs forces, ce que leur temps comportent. Ne vous obstinez pas à poursuivre un *je ne sais quoi plus grand* que vous-même ou que votre époque; ou, si vous voulez absolument chercher quelque chose de grand, sachez quoi.

SUR

LA SITUATION DU GOUVERNEMENT [1].

(INÉDIT, 1818.)

«Le présent est gros de l'avenir,» a dit Leibnitz. Cette pensée, si elle est vraie, doit être une vérité générale, constante, perpétuellement applicable, puisque nous ne pouvons guère concevoir une existence sans durée, en d'autres termes, sans présent et sans avenir. Le moment actuel contient toujours en germe le moment futur, qui lui-même recèle celui qui le doit suivre. Le temps n'est ainsi qu'une série d'instants successivement produits et producteurs. Mais dans cette filiation des instants, ou

[1] Je n'aurais peut-être pas publié ce morceau, péniblement écrit et qui ne contient plus rien de neuf, s'il ne me rappelait le résultat spontané de mes premières réflexions sur la Révolution et sur mon temps. On voudra bien se souvenir qu'alors aucune des plus célèbres histoires de la Révolution n'avait paru. Ce grand événement n'avait guère été jugé qu'au point de vue des girondins ou à celui des royalistes. L'ouvrage même de madame de Staël était encore inédit; ce fut le spectacle seul de la société qui me suggéra tout ce qu'on va lire. Cela fut écrit au commencement de la dernière année du premier ministère du duc de Richelieu.

plutôt des faits qui les remplissent, comme dans les races humaines, aucune génération n'est étrangère à celle qui l'a précédée. Le présent participe du passé, et, à son tour, il réagira sur l'avenir.

Les époques, les années, en se succédant, se lèguent donc les unes aux autres certaines ressemblances; mais, dans leur progression que rien n'arrête, elles s'éloignent par degrés du caractère primitif, et si l'on rapproche l'époque récente d'une époque son ancêtre, les traces de parenté ne se laissent pas toujours apercevoir, et les siècles changent peu à peu de physionomie.

Les époques, alternativement effet et cause, forment une grande chaîne dont les anneaux ne peuvent être isolés. Cependant, parmi les siècles, les uns paraissent plus particulièrement appelés à être causes, les autres résultats. Je sais que ces derniers renferment en eux le principe d'un âge nouveau; je sais qu'ils ne donnent jamais du définitif; le résultat final de l'histoire de l'espèce humaine est une grande dette idéale dont l'échéance, qui semble toujours prochaine, est incessamment et indéfiniment ajournée; mais on peut dire qu'à divers intervalles le destin nous donne des à-compte dont la brièveté de notre existence nous fait une loi de nous contenter.

Au nombre des siècles préparateurs a sans doute été le siècle dernier; ce fut le temps d'une grande tentative. Le temps où nous vivons devrait être un effet, et il serait désirable qu'il fût digne d'avoir été un but.

Ce désir n'est pas insensé, cette espérance est plausible. Je dirais plus, si l'infaillible convenait aux choses de ce monde. Toutefois, ce que nous espérons peut être plus

ou moins retardé; de nous dépend la durée du délai; ainsi l'œuvre des hommes doit être à présent de l'abréger le plus possible; et tel est le devoir spécial de la philosophie, heureuse si la puissance daignait l'y aider!

Le dernier siècle, tant attaqué, tant loué, héritier des travaux et des lumières de son prédécesseur, s'est trouvé le droit et la force de juger le passé et le siècle même qui lui avait préparé le terrain, en se chargeant de rassembler pour lui les matériaux et de créer les instruments. De là cet esprit de critique qui se porta sur tous les objets: toutes les croyances furent citées au tribunal de la raison nouvelle, et sommées de rendre compte d'elles-mêmes. Presqu'aucune ne satisfit son juge inexorable, presque toutes sortirent de ce procès, frappées d'un arrêt sans appel et marquées du titre infamant de préjugés.

Ces préjugés, ou, si l'on veut, ces opinions, quoiqu'elles cessassent d'avoir leurs racines dans l'esprit général, étaient reçues et consacrées; la plupart demeuraient réalisées dans les institutions, ou plutôt dans les usages. En attaquant leur valeur morale, la philosophie ne pouvait manquer, pour être conséquente, de porter atteinte aux formes de leur existence positive, et, quoique plus réservée ou plus timide dans ce genre d'agression, elle ébranla peu à peu les préjugés constitués, elle mit peu à peu en péril tout cet assemblage fortuit de coutumes et de lois dont on n'a essayé de faire un système que depuis qu'il a été brisé.

Ces préjugés (il faut me passer ce mot, qui peut se définir: opinion reçue sans examen), ces préjugés n'étaient au fond que la théorie non raisonnée de certains intérêts très-réels. Ils avaient pour eux la sanction du temps,

l'autorité de l'habitude, l'avantage d'exister. Ils durent faire une vive et forte résistance; attaqués à titre d'absurdes, ils durent être défendus par l'orgueil, que ce mot blessa. Le pouvoir paraissait jaloux de leur conservation; ils furent donc soutenus par les amis du pouvoir. Il était dur pour bien du monde d'abjurer tant de choses à la fois. Ce qui retient le plus les hommes, c'est leur passé; s'ils avaient plus souvent ou la force, ou la faiblesse d'y renoncer, l'inconstance humaine multiplierait bien plus encore que nous n'en avons l'idée les conversions et les apostasies.

Quoi qu'il en soit, routine, expérience, intérêt, amour-propre, se réunirent pour défendre le domaine des doctrines existantes contre l'invasion des doctrines novatrices. La lutte fut vive, mais inégale; les préjugés, qui ne s'attendaient pas à l'attaque, ne se trouvèrent que des armes usées et hors de service. Ils produisirent contre l'esprit philosophique les vieux raisonnements qu'ils auraient pu s'opposer entre eux. Ils argüaient d'eux-mêmes pour se prouver. Comment auraient-ils pu comprendre seulement les objections de leurs adversaires? il aurait fallu qu'ils pussent se juger, s'élever ainsi au-dessus d'eux-mêmes, c'est-à-dire changer de nature; pour se sauver, il leur aurait fallu se transformer.

Je me hâte, de peur qu'on ne m'accuse de faire l'apologie de la philosophie du dix-huitième siècle. Si les opinions reçues furent défendues avec superstition, elles furent attaquées avec violence. Les agresseurs eurent souvent, il est vrai, l'esprit pour eux; mais, aveugles comme la révolte, dédaigneux comme le plus fort, impitoyables comme la victoire, ils ne surent rien épargner. Depuis

l'erreur la plus grave jusqu'à la plus frivole, tout fut poursuivi à outrance, avec une animosité obstinée et minutieuse. Les plaintes, les réclamations les plus justes, ne furent accueillies que par le mépris, l'ironie, l'injure. On contestait aux adversaires jusqu'à leur conviction, on leur disputait jusqu'au modeste avantage de la bonne foi dans l'erreur; on les accusait d'être crédules, et on leur refusait d'être sincères.

Tout tend à la réalité parmi les hommes. La société, quand des idées sont jetées dans son sein, les rend dominatrices. Les puissances intellectuelles ne tardent pas à se mettre au rang des puissances de la terre. Aussi la philosophie fut-elle bientôt une autorité; en même temps le pouvoir réel perdit chaque jour de sa force. Effrayé des conquêtes que l'opinion faisait sur lui, il essaya de la combattre, et, lorsque, reconnaissant son infériorité, il tenta de faire alliance avec l'opinion victorieuse, cette alliance fut maladroite et tardive. Le vainqueur déjà n'était plus maître de la victoire. Il ne dominait plus son armée; ce fut l'armée, et non ses chefs, qui profita et abusa du succès. Aucun pouvoir, aucune force ne tint devant elle. Entraînés par des routes diverses dans un même abîme, le vainqueur et le vaincu périrent, et le monde de la conquête fut livré aux soldats d'Alexandre.

D'autres peindront ces jours de désordre où le meurtre fut décrété au nom de l'humanité, où la barbarie semblait renaître au nom des lumières. On peut dire que ce temps de notre histoire n'a pas été bien jugé, ni même bien connu. L'erreur, le ressentiment, le regret, les vertus mêmes nuisaient à la libre appréciation d'une époque qui a tout compromis et tout confondu. On n'ose pas

même en parler de sang-froid; il n'y aurait pas sûreté d'être vrai en la décrivant. Espérons qu'un jour quelque esprit élevé et clairvoyant saura expliquer l'apparente contradiction d'un siècle civilisé et d'une crise barbare, montrer que l'une ne dépose pas contre l'autre, et que la raison est aux excès de 1793 comme l'Évangile à la Saint-Barthélemy. Cette tâche serait longue, elle dépasserait les limites que nous nous sommes tracées.

Sortie à peine des convulsions de la terreur, longtemps comprimée par l'anarchie, le premier usage que l'opinion parut faire de sa liberté fut de s'en plaindre. Trompée un moment, elle sévit contre les doctrines auxquelles elle devait le droit de parler et presque d'exister. Des souffrances trop récentes égaraient la raison même. La réaction fut d'autant plus vive que tous les sentiments nobles du cœur, la générosité, la pitié, le dévouement, l'indépendance même du caractère, semblaient autoriser un retour à des traditions de servitude. Une expérience trop douloureuse pour avoir été comprise paraissait un argument irrésistible. L'esprit d'ailleurs vint au secours du sentiment pour lui fournir des raisons. Alors parurent ces apologies timides d'abord des siècles passés, des institutions et des croyances détruites; alors se montrèrent plus hardiment ces théories singulières où la métaphysique la plus hasardée érigeait les préjugés en systèmes, et supposait une doctrine là où il n'y avait eu que des hasards. Alors on prétendit démontrer philosophiquement l'avantage des idées non philosophiques; on enseigna l'aveuglement, on démontra l'ignorance; on oublia que c'était dénaturer certaines idées que les mettre en arguments, et les détruire que les dénaturer; on oublia que

certaines institutions ne sont guère possibles qu'autant qu'elles existent. L'oppression de l'intelligence n'est pas un théorème à démontrer, mais un fait à subir.

Contre cette opinion un peu factice, qui réprouvait si hardiment les efforts récents de l'esprit humain, luttait sans doute une opinion contraire; mais celle-ci ne semblait que la défense de quelques intérêts compromis, l'autre avait pour elle des sentiments offensés, elle avait meilleure grâce, et recrutait habilement toutes les affections douces ou nobles du cœur; bientôt elle devint une mode qui, servant du même coup la double prétention à la sensibilité et au dédain, satisfit admirablement la vanité.

Sous prétexte de rappeler les hommes des vertus générales aux vertus individuelles, on jetait du ridicule et de l'odieux sur les idées soupçonnées de philosophie, on décréditait tous les mots qui avaient servi d'intitulé à des livres innocents et à de coupables décrets. L'indépendance des idées fut déclarée suspecte, et concluant de la soumission intellectuelle à la soumission politique, on défendit en principe le pouvoir absolu; c'était comme pour en provoquer l'apparition. On sait si l'évocation réussit. Secondé par le mouvement des esprits mêmes qui ne l'attendaient pas, recueillant les idées semées pour d'autres que pour lui, il se chargea d'appuyer la nouvelle sagesse par la preuve d'exemple. Les écrivains en faveur s'empressèrent de lui rendre l'appui qu'il leur apportait, les uns sans le vouloir, les autres en le voulant, je crois. L'obéissance passive, le dévouement illimité, le despotisme, en un mot, furent plaidés de la meilleure foi du monde. La peur et la flatterie ne négligèrent pas une si

belle occasion de parler comme la bonne foi. Jamais il ne fut plus aisé de plier sans abaissement, de faiblir sans honte ; l'esclave de l'arbitraire devenait un ami de l'ordre ; l'absence de toute idée originale ou seulement indépendante était préconisée sous le nom de bon sens ; on nous enseigna à respecter même l'erreur, à regarder les lumières comme les abus de la pensée. C'est ainsi que, servi en même temps par la foi et par l'hypocrisie, ralliant à lui tous les préjugés les plus divers, domptant les esprits par l'admiration, les cœurs par la lassitude, les caractères par la crainte, le génie du pouvoir absolu, pour élever son trône, amoncela les ruines de l'ancien régime sur les fondements jetés par la révolution.

De là les complications du présent, de là le caractère ambigu et la situation indécise des divers partis.

Le parti contre lequel fut dirigée la révolution (et je prends ce dernier mot surtout dans son sens philosophique), ce parti, dis-je, s'il a récemment inquiété les puissances du monde au point de les forcer à se défendre contre lui, ne peut tenir beaucoup de place dans des considérations toutes générales. Condamné à une extinction plus ou moins prochaine, mais infaillible, il ne retarderait pas d'un moment la marche de la société, s'il était seul et s'il arborait toujours franchement ses couleurs. Lorsqu'il est lui-même, lorsqu'il vient avec une naïveté dont l'habitude ne peut affaiblir le ridicule, redemander tout ce qui n'est plus, institutions, coutumes, modes, langage, tout le passé enfin, il n'obtient qu'un sourire de pitié. Pourquoi même prendre la peine de lui disputer la convenance des regrets ou des éloges qu'il donne à ce qui n'est plus? Qu'importe que tout valût mieux autrefois ;

on avoue que tout a changé, que l'esprit de la société n'est plus le même; cela suffit. Les réalités sociales ne subsistent que par l'assentiment ou du moins par la tolérance de tous. Du moment qu'elles ont perdu cet assentiment, il y a une certaine chose qui leur manque, c'est l'existence. On peut se figurer qu'on les fera revivre; on peut croire aux revenants; soit, pourvu qu'on n'oublie pas que les revenants sont des ombres.

Le parti contraire, ou plutôt, comme on l'a éloquemment appelé, la *nation nouvelle* est tout autrement digne d'être observée. C'est à elle qu'il faut parler, pour elle qu'il faut écrire.

Quel est le caractère général de cette grande portion de la société? L'attachement à ce qui est, à ce qu'elle regarde comme son bien, ou, si l'on veut, comme sa conquête. Ajoutera-t-elle à ce qu'elle a déjà gagné, fera-t-elle des pas nouveaux dans cette route qu'elle a si péniblement commencée? Ici la société se partage; point de doute que la majorité ne veuille poursuivre son ouvrage; elle n'a point l'orgueil de le supposer parfait; elle se croit toujours à même de le perfectionner; elle est sûre que les générations à venir trouveront encore à faire.

Mais quels sont-ils, ces biens dont elle désire la conservation? Avant tout, des opinions dont quelques-unes ont été déjà réalisées par des institutions politiques. Ces opinions sont fort connues sous le nom d'idées libérales. Mais il y a beaucoup de gens qui choisissent parmi ces idées: nouvelle division dans la société. L'un ne réclame que la tolérance religieuse, l'autre que la liberté d'écrire; j'en sais beaucoup d'assez vains pour ne demander que l'égalité.

On a souvent énuméré, classé, défini ces idées ; je suppose reconnu que, malgré les divers éclectismes, la généralité de la société les adopte et les professe toutes. J'admets aussi, parce que je le pense, que cette croyance est la plus raisonnable, du moins la plus utile qui ait jamais régné sur l'esprit humain. Mais, quelle que soit l'excellence d'une opinion, de ce qu'elle est vraie, il ne s'ensuit pas que celui qui la professe ait l'esprit juste; le plus souvent, il l'a acceptée sans examen, par intérêt, passion, convenance. Or, une opinion ainsi reçue est un préjugé, pas autre chose. Chez les hommes ignorants ou passionnés, une idée libérale peut donc prendre toutes les allures d'un préjugé; c'est-à-dire qu'elle peut être exclusive, obstinée, intolérante, hostile, et c'est en effet ce qui arrive.

Tandis, par exemple, qu'un homme éclairé, qui peut avoir conçu la religion avec une indépendance hasardeuse, trouve dans l'ignorance humaine l'excuse des croyances qui répugnent le plus à sa raison; le sectaire des idées modernes rejettera et poursuivra avec acharnement toutes les religions spéciales, et ne verra pas qu'une impiété offensive ôte le droit de parler de tolérance. Tandis qu'un esprit méditatif, reconnaissant que la société a le droit de participer à son gouvernement, aura trouvé dans la division du pouvoir la seule combinaison qui sauve un grand pays du despotisme ; un esprit vulgaire verra l'esclavage partout où il y a de l'ordre, et la tyrannie partout où il y a de l'autorité. Il serait facile de multiplier les exemples.

Ces préjugés existent : ils ne sont pas les moins déraisonnables de tous; ils seraient aujourd'hui les plus fu-

nestes, pouvant devenir les plus puissants. On les a souvent combattus, mais rarement s'y est-on bien pris. On s'est contenté de leur répondre par cet axiome : « Il faut de la modération. » Que d'éloges de la modération depuis le commencement de ce siècle!

Cet axiome n'a point de sens, pris absolument. La difficulté est de savoir où placer la modération. Par une suite de l'empire redoutable que les métaphores exercent sur notre esprit, parce qu'il a été écrit que la vertu est au milieu, *in medio virtus*, on a toujours cherché le milieu entre les deux extrêmes, comme s'il n'y avait jamais en toutes choses que deux extrémités, comme si l'on ne pouvait se tromper que de deux manières.

Il est, en effet, des gens qui, ne supposant que deux routes ouvertes à l'esprit humain, ont cru qu'une route intermédiaire était nécessairement celle de la raison. Ne voyant aujourd'hui que deux partis, celui du passé et celui du présent, ils adoptent ainsi la moitié des idées de chacun, espérant tempérer les unes par les autres, et former une opinion mixte qui exclut les deux autres, en paraissant les admettre toutes deux, et qui n'est excusée, comme elles, ni par la puissance des souvenirs, ni par celle de l'espérance. A cette neutralité viennent se rattacher toutes ces opinions indécises qui, se prétendant fondées sur l'expérience, insultent du haut d'une raison médiocre aux croyances des uns, aux conceptions des autres, et qui, échappant à toute discussion, se passent de preuves, puisqu'elles rejettent celles de sentiment comme de l'exaltation, et celles de raisonnement comme de la métaphysique, espèce d'empirisme sceptique qui négocie et combat à la fois avec tous les partis, et qui, les opposant les

uns aux autres et les trahissant tour à tour, semble encourager leurs excès, leurs écarts, et croit, en les perpétuant, assurer sa supériorité, éterniser son empire; satisfait si, arrêtant d'une main ceux qui voudraient reculer dans le passé, et de l'autre ceux qui s'avancent dans l'avenir, aigrissant ainsi le dépit des premiers et irritant l'impatience des seconds, il parvient à maintenir la société dans une sorte de station pénible et forcée, où, suspendue entre un mouvement rétrograde qu'elle redoute et un mouvement progressif qu'elle désire, elle souffrirait à la fois toute la fatigue de l'effort et tout le malaise de l'immobilité.

Si je sortais un moment de la généralité de vues que je me suis prescrite, combien d'opinions de cette espèce indéterminée se présenteraient à moi!

Je trouverais sous mes yeux tous les partisans de ces doctrines que le beau monde approuve et recommande. Et ceux qui, n'ayant pas le bonheur de croire à la religion, s'épargnent la peine d'examiner, se contentent d'une indifférence prudente et n'en vont pas moins professant la nécessité d'une religion comme une institution mondaine qui fait du bien au peuple; et ceux qui, incapables de fixer leur pensée sur elle-même, mourront sans avoir cherché l'énigme de leur être moral, et qui, se jouant des nombreux essais tentés par les plus puissants esprits pour se connaître, rient de la métaphysique, parce qu'il leur est commode d'appeler chimère ce qu'ils ne comprennent pas.

Ces hommes, cependant, et ceux qui, dans d'autres ordres d'idées, tiennent un langage analogue, prétendent au privilége exclusif de la modération. Mais ne nous

trompent-ils pas? Il est vrai qu'ils ne sont pas persécuteurs. Incrédules et indifférents pour la plupart, il serait singulier qu'ils se permissent l'intolérance. Cette modération, qui dépend du caractère, est un mérite sans doute, une vertu même; mais c'est une question de savoir si celle de leur esprit, celle qui consiste à tout écouter, mais à ne vouloir rien entendre, est une supériorité. L'impartialité entre les doctrines pourrait bien ne prouver qu'une intelligence incapable de comparer et de choisir. En accordant que, par ce pyrrhonisme irréfléchi, on évite l'erreur, on se résigne en même temps à se passer de la vérité. Et, s'il est excusable de ne pas la connaître, certes il est honteux de ne pas la chercher.

Il y a une grande différence entre l'esprit de parti et la conviction : être exempt de l'un est un devoir, se passer de l'autre est un tort. Le devoir est si difficile, qu'il est une vertu; le tort est si aisé, qu'il devrait être une honte. C'est une obligation pour tout le monde que de n'avoir point ce fanatisme d'opinion qui persécute; il est permis à tous d'avoir cette chaleur de conviction qui cherche à persuader.

Ce n'est pas tout; il arrive quelquefois que l'esprit de parti se rencontre là où la conviction n'existe pas. Il se trouve des gens dont l'indifférence est agissante et qui ne laissent jamais en repos les convictions décidées : tant il est vrai que la modération pratique dépend beaucoup plus du caractère que de l'esprit!

Où donc serait la véritable modération, celle qui n'exclurait ni la volonté ni la constance? Non pas dans les hommes qui, d'un côté ou d'un autre, haïssent et persécutent, qui soutiennent des opinions à la manière des in-

térêts ; mais, comme elle est une qualité, une disposition de l'âme, dans ceux de toute opinion qui chercheront de bonne foi la source de l'opinion contraire pour l'excuser en même temps que pour la mieux vaincre.

Où sera la raison ? Non pas certes dans tous les partis, ni dans tous les individus d'un parti ; mais dans celui qui, modéré de caractère, c'est-à-dire sans passion ; éclairé, c'est-à-dire sans prévention, concevra les sentiments différents du sien et apercevra jusqu'aux fautes de ceux qui pensent comme lui. Celui-là profitera de sa position, quelle qu'elle soit, pour combattre l'erreur avec zèle, avec force, avec courage ; accueillant les idées nouvelles, non parce qu'elles sont nouvelles, mais parce qu'elles sont bonnes, et, reconnaissant que des préjugés peuvent s'élever dans leur sein, il ne verra point de danger dans leur développement, mais seulement dans leurs déviations. Persuadé que la résistance surtout amène ces écarts, et que l'oppression est la première cause de l'esprit de parti, il embrassera la vérité tout entière et craindra toujours que, reconnue à regret ou repoussée avec défiance, elle ne se corrompe et n'appelle à son secours l'erreur et la violence.

En effet, chacune des idées modernes les plus innocentes peut dégénérer en un préjugé dangereux ; nous l'avons vu, auprès de la tolérance est l'impiété ; auprès de l'indépendance morale, le mépris des principes ; auprès de l'indépendance politique, la révolte ; auprès de la liberté de penser, l'impudence de l'esprit. Or, s'il existe une prévention générale, une défiance hostile qui repousse la vérité pour se préserver du préjugé dangereux, elle encourage celui-ci aux dépens de la première ; elle

produit le mal de peur du bien. Une opinion en deçà du juste amène aussitôt l'opinion au delà. Où la persécution commence naît le fanatisme, et le plus sûr moyen d'avoir la licence, c'est de refuser la liberté.

Puisque j'ai prononcé ces mots, je suivrai mon idée. Si, par exemple, à l'époque où nous sommes, un pouvoir établi, voyant la société qu'il dirige renaître au sentiment de ses droits, prenait cette disposition des peuples pour un obstacle et non pour un moyen; s'il la combattait au lieu de s'en servir; si, persuadé que l'état naturel du gouvernement et des gouvernés est un état de lutte, il ne savait pas que la force qui commande a plutôt pour auxiliaire que pour antagoniste celle qui obéit; s'il oubliait que chez un peuple qui n'a plus d'illusion, mais qui raisonne, le gouvernement ne peut être que l'opinion générale en action; enfin si, trop effrayé des abus qu'une nation peut faire de ses droits, il en refusait l'usage ou seulement la garantie, la prévention du pouvoir contre le peuple produirait la prévention du peuple contre lui : une fois nées et coexistantes, ces deux erreurs grandiraient et se fortifieraient l'une l'autre, se servant l'une à l'autre de preuve et de prétexte; la défiance enfanterait la défiance, le soupçon exciterait le soupçon. Rien ne serait mutuellement pardonné, et bientôt les deux forces, poussant chacune en sens opposé, briseraient le lien qui unit le faisceau de la société. Or, une fois ce lien rompu, ce ne sont plus des idées qui dominent; les opinions générales disparaissent devant les passions individuelles; celles-ci ne triomphent que par la force, elles ne règnent que par la terreur; et la société est remise en question, et les nations périssent

d'autant plus misérables qu'elles ont entrevu la lumière d'un jour plus beau :

« *Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque reperta.* »

DE

LA BONNE FOI DANS LES OPINIONS.

(INÉDIT, 1818.)

Il est très-commun d'entendre les hommes d'un avis différent s'accuser réciproquement de mauvaise foi. C'est un reproche que presque tout le monde se permet facilement, quelque hasardé qu'il puisse être. Les uns, en effet, ont une si grande confiance dans leurs lumières, qu'ils n'admettent point chez les autres la possibilité d'être insensibles à ce qui les touche; ils croient si fort en eux-mêmes qu'ils ne souffrent point d'incrédules; à leurs yeux le dissentiment est toujours un artifice, et ils attribuent la contradiction à la malveillance. Les autres, au contraire, mettent en général si peu de prix aux idées qu'ils regardent toujours une opinion comme le mot d'ordre d'un intérêt ou d'une passion qui se déguise, et se refusent à penser qu'elle puisse être autre chose qu'un moyen de réussir.

Si cependant, au lieu de suspecter si promptement la sincérité des autres, ils s'observaient eux-mêmes, ils verraient que leurs propres opinions sont pour la plupart enracinées dans les habitudes de leur esprit, provien-

nent de cent causes étrangères à toute vue intéressée, telles que l'éducation, les liaisons, les lectures, tous les accidents de la vie; qu'enfin, bien loin que l'existence des intérêts précède toujours celle des opinions, ce sont eux au contraire qui viennent ordinairement se grouper autour d'elles, se ranger à leur suite, et que l'esprit choisit d'abord librement la croyance à laquelle se rattachent plus tard tous les liens de la personnalité.

Il faut donc se tenir en garde contre ceux qui, dans une discussion, commençant par révoquer en doute la conviction de leur adversaire, infirment ainsi d'avance son témoignage pour se dispenser de lui répondre, affaiblissent l'effet de ses raisonnements pour ne pas être obligés de raisonner eux-mêmes, et, faute de savoir combattre l'opinion, s'attaquent à la personne. Les arguments *ad hominem*, d'un succès si tentant et si facile, sont les moins forts de tous. Un esprit éclairé s'en abstient et s'en défie; car ils viennent aisément au secours d'une mauvaise cause, et, lorsqu'ils sont seuls, ils dénotent à coup sûr un mauvais avocat.

C'est une des manies des gens médiocres que de ne jamais soupçonner qu'il puisse y avoir une conscience pour les idées comme pour les sentiments; et c'est par une conséquence de cette manie qu'ils aiment mieux vous imputer un mensonge qu'une erreur, singulier hommage qu'ils rendent à votre jugement, pour se donner le droit d'accuser votre caractère.

J'avoue que je n'estime pas assez la raison humaine pour refuser de croire qu'une sottise puisse être dite en conscience. Je sais qu'à cet égard l'incrédulité est plus en usage et passe pour moins fondée. Ainsi, tantôt on

invoque contre votre opinion, si l'on veut seulement la présenter comme fausse, la justesse habituelle de votre esprit, si l'on prétend la faire passer pour dangereuse, la pureté connue de vos sentiments; tantôt on arguë des faiblesses de votre caractère ou des fautes de votre vie contre les maximes que vous voulez établir. Dans l'impuissance d'entamer votre opinion, on sape par une sorte de contre-mine votre autorité personnelle.

Ces deux tactiques, dont l'une est perfide et l'autre offensante, sont de plus assez mauvaises.

Que prouve en effet la première? à quoi mène-t-elle? Au lieu de soutenir à mon adversaire qu'il a trop de lumières et l'âme trop bien placée pour adopter de bonne foi une proposition erronée ou funeste, en d'autres termes qu'il est homme de trop d'esprit et trop honnête homme pour ne pas être un menteur, je devrais commencer par lui prouver la fausseté ou le danger de sa proposition. Y fussé-je parvenu, je ne serais en droit de rien conclure contre sa sincérité; en effet, plus l'erreur qu'il avance paraît grossière, plus il y a à parier qu'il est de bonne foi. C'est ici le cas d'appliquer le *Credo quia absurdum;* car un sceptique ne se déterminerait pas de préférence pour l'absurde, et un imposteur choisirait mieux ses sophismes. En général, les opinions extrêmes prouvent l'aveuglement et non la fausseté; l'exagération est l'écueil de toute conviction profonde, comme une foi vive est toujours voisine de la superstition. Il me semble même que l'homme le meilleur peut avoir une opinion susceptible de paraître criminelle. Son honnêteté peut devenir une cause d'illusion de plus. Autrement il faudrait toujours traiter un préjugé sur le

pied d'un mensonge. L'espèce humaine serait alors trop méprisable. On serait conduit, par exemple, à dire avec Rousseau que tout prêtre intolérant est de mauvaise foi. Et pourtant, dans les temps passés et dans le nôtre encore, un chrétien a pu être exclusif, persécuteur même, sans qu'on doive en inférer autre chose que l'infirmité de son esprit. Le contraste de ses opinions et de ses vertus prouve précisément l'énergie de sa conviction. J'ai confiance aux opinions qui ont coûté cher. N'est-il pas sorti de la bouche de saint Louis des mots terribles contre les hérétiques? et faut-il conclure de ce qu'il les a prononcés qu'il n'était pas religieux, ou de ce qu'il était religieux qu'il ne les a pas prononcés? Il est plus doux de supposer dans les autres la contradiction que l'imposture. Le fanatisme est préférable à l'hypocrisie, et le martyr d'une erreur à l'apostat de toutes les vérités.

La conséquence de ceci n'est point le maintien des préjugés, le respect des superstitions et du fanatisme. Parce que je crois à la puissance de la raison et à la réalité des opinions, je désire qu'on les attaque en elles-mêmes, mais en elles seules. Ma devise serait : Paix aux hommes, et guerre aux idées.

Que dire maintenant de ceux qui cherchent dans la personne ou dans la vie passée de celui qui opine dans la chaire, à la tribune, au barreau, dans un salon, dans un livre, des arguments contre ses assertions? Ressource à la fois odieuse et inutile! Elle est inutile sans doute, car les noms propres, dans toute discussion, ne peuvent être comptés que comme un vain chiffre, une lettre morte. Les idées n'ont de valeur que par elles-mêmes, elles ne doivent point, comme les monnaies, quelque chose de

leur prix au nom et à la face de celui qui les émet; on les juge au poids et au titre. Le commerce de la pensée est un commerce libre où toute marchandise est reçue et appréciée sans distinction d'origine. Le triste travail, d'ailleurs, que d'attaquer ainsi l'homme à défaut de sa cause, que d'aller soigneusement recueillir dans le passé de chacun des motifs de défiance, des prétextes d'incrédulité! La vérité y gagne-t-elle? Quel est, pour ne parler ici que des écrivains, celui qui pourrait appeler toutes ses actions en garantie de ses ouvrages? Dans quelle vie ne trouverait-on pas une faiblesse, un écart, un oubli?

La conduite de tel homme est moins bonne que ses opinions. Pourquoi en inférer sa mauvaise foi? Sommes-nous donc des créatures si fortes, si raisonnables, que l'inconséquence nous soit étrangère? Y a-t-il beaucoup de gens qui agissent aussi bien qu'ils pensent? Je dis plus, celui dont les idées et les actions sont sur la même ligne est ordinairement médiocre en tout. Puisqu'il ne trouve pas dans ses conceptions un modèle supérieur à lui, il n'y a guère pour lui de perfectionnement possible. Car, au milieu de nos fautes et de nos faiblesses, c'est par le sentiment du bien que nous valons encore mieux que nous-mêmes; c'est grâce à ce sentiment inextinguible que, même dans nos écarts les moins excusables, notre âme peut retenir encore quelque chose de sa céleste origine.

Prouver à quelqu'un que ses doctrines valent mieux que ses œuvres, c'est donc ne rien prouver contre les premières. Il s'ensuit seulement qu'il y a inconséquence dans sa manière d'être; or, l'inconséquenee est un vice originel de l'homme; car, ce semble, il serait parfait s'il était conséquent.

C'est donc méconnaître sa nature que de le supposer systématique dans ses idées et dans ses actes, homogène pour ainsi dire dans tout son être moral. Nous devons désirer seulement que nos pensées, nos discours et nos actions soient d'accord, sinon de niveau. D'ordinaire il s'établit entre ces trois manifestations de l'existence une certaine hiérarchie, dont les pensées occupent le sommet, et les actions le dernier degré. La plus ou moins grande distance qui sépare ces deux extrêmes est la mesure de la valeur morale de chaque individu. Chez ceux dont l'esprit est distingué et l'âme commune, alliance qui devrait être impossible, la distance est immense. Elle est presque nulle chez les hommes médiocres.

Je ne sais rien de moins utile ni de si déplacé que cette enquête de vie et mœurs dont aujourd'hui l'on fait souvent précéder l'examen des opinions d'un écrivain ou d'un orateur. Et quel temps choisit-on pour établir cette inquisition? est-ce après une succession de circonstances si dissemblables, après des événements qui se sont continuellement démentis eux-mêmes, qu'on peut exiger dans les hommes une constance que la suite des incidents ordinaires de la vie suffit souvent pour déranger?

J'accorde, quant à moi, une telle latitude à l'inconséquence que je rejette le droit prétendu de chercher dans les écrits passés d'un même individu la réponse à son écrit du moment. Ne peut-on, à des époques différentes, être de bonne foi dans deux opinions contraires? Des circonstances, des épreuves, des réflexions nouvelles ne peuvent-elles renouveler nos idées? Prétendrait-on nous interdire les conversions? Alors pourquoi écrire, plaider,

professer, prêcher? Est-ce qu'on se rendrait la justice de croire qu'on n'est point en état de persuader? Cela serait bien humble.

Je déclare ici formellement que j'ai souvent changé d'opinion et que j'en changerai encore : puisse la présente déclaration me valoir ce que de raison.

La conclusion de tout ceci est que, s'il paraît peu convenable d'opposer les actions d'un homme à ses opinions, il peut être permis de se servir de celles-ci pour redresser celles-là, et de s'appuyer sur ses principes pour en exiger de lui les conséquences.

D'un autre côté, on peut sans doute relever nos erreurs ou nos contradictions, mais il faut au moins les comprendre afin de leur parler une langue intelligible; il faut entrer dans toutes les infirmités de notre nature, au lieu de la blesser en la frappant sans égard et sans choix. Qu'on prenne en pitié, en mépris, tant qu'on voudra, la raison humaine; mais qu'on hésite à mépriser le cœur humain, et surtout le cœur d'un homme, parce que son esprit n'est pas le nôtre.

D'après ces explications, je ne pense pas avoir encouru le reproche trivial de voir les hommes sous un jour trop favorable. Je me suis interdit à dessein toutes les raisons que j'aurais pu puiser dans le besoin de notre propre dignité qui devrait seul nous porter à estimer notre semblable; mais, en dehors même de ce sentiment, qui pourrait paraître une illusion, sachons convenir que les intelligences aussi ont leurs droits, et que les opinions méritent qu'on s'occupe d'elles. On dit le contraire; on veut que les hommes ne soient conduits que par des intérêts ou des passions. C'est là une de ces généralités répétées par les gens du monde

avec cet air de profondeur et de finesse qui semble toujours présenter comme le produit d'une expérience éclairée des maximes banales dont la société a fait, depuis longtemps, les avances au bénéfice de la médiocrité.

Il n'est pas inutile de montrer, toutes les fois que l'occasion s'en présente, combien ces éternels axiomes de l'ignorance et du babil sont, la plupart du temps, incomplets, faux, inapplicables. Les esprits incapables d'une observation ou d'un raisonnement qui leur soit propre ne manquent jamais d'avoir pour chaque question une de ces formules toutes prêtes. Ils s'imaginent clore par là toute discussion, et poser la borne de la raison dans chacune des routes où marche l'esprit humain. Et, en effet, ils n'iront jamais plus loin; pauvres gens qui ne voient pas que cette limite ne pourra jamais être fixée et que la raison ne saurait être stationnaire, par suite de notre imperfection même.

Ainsi on entend dire continuellement : Tous les hommes sont faux, intéressés, et mille autres choses de ce genre; propositions trop communes pour être vraies. Elles supposent, en effet, dans l'homme une unité qu'il n'a pas, elles le font plus fort qu'il n'est. Chacune de nos actions résulte de plusieurs motifs qui se combinent ensemble; et voilà pourquoi il est si rare qu'elles soient décisives. Si l'homme était une machine simple mue par une force unique, il serait possible de calculer tous ses mouvements ; l'art de vivre avec les hommes, d'agir sur eux, de les gouverner, viendrait se réduire à la connaissance d'un seul principe. Car, la cause étant connue, les effets seraient facilement prévus.

Mais, bien loin que cette cause soit unique, il y en a

mille qui nous mettent en jeu. Il est même très-rare qu'un acte quelconque découle d'un seul principe, encore plus rare que ce principe soit l'intérêt. Sommes-nous en effet assez clairvoyants pour n'être jamais séduits? marchons-nous d'un pas si ferme que nous ne puissions être entraînés? est-il si aisé de se dégager de tous ses scrupules, de tous ses préjugés, de toute illusion, d'en imposer à son imagination, de comprimer son amour-propre, ses ressentiments, ses goûts, pour écouter exclusivement la voix de l'intérêt, en prenant ce mot dans son sens propre, c'est-à-dire le besoin des avantages matériels de la société? Comment abdiquer d'ailleurs sa raison au point de régler uniquement ses opinions d'après l'utilité, abstraction faite de l'évidence? L'avocat le plus vil adopte au moins en partie la cause qu'il plaide; l'écrivain le plus mercenaire pense quelque chose de ce qu'il écrit; on finit même par croire ce que dicte la peur.

A une époque récente, il s'est développé au milieu de nous un parti qu'on est parvenu à rendre redoutable, et dont la tendance n'allait à rien moins qu'à détruire l'ouvrage du temps, c'est-à-dire à replacer la société sur des bases dont la Révolution a consommé la ruine. Il est certain que la plupart de ceux qui composent ce parti pourraient gagner quelque chose au rétablissement de ce qui n'est plus; cependant, lorsqu'ils l'ont tenté, l'intérêt n'a point été leur seul mobile : parmi eux, un grand nombre ne sait pas pour la France d'autre moyen de salut; chez eux l'amour du passé est une superstition. J'en vois quelques-uns qui, bien que très-désintéressés au retour de l'ancien ordre social, le désirent, l'appellent de tous

8.

leurs vœux, de tous leurs efforts. Et cette manière de voir est une suite de la nature de leur esprit, de la direction de leurs idées, et non le résultat d'un calcul : c'est une absurdité toute gratuite.

En fait d'opinion politique, on est habitué à n'accorder l'honneur de l'indépendance et du désintéressement qu'à celle qui paraît hors de l'influence du pouvoir ; je suis loin d'être aussi exclusif. Parmi ceux qui se soumettent le plus aveuglément à la volonté des puissants, qui courent au-devant de leurs caprices, qui épousent jusqu'aux intérêts de leur amour-propre, beaucoup obéissent à la conscience. Cette docilité est le lot d'une certaine classe d'esprits subalternes par essence. Tout homme qu'un exemple détermine, qu'une citation persuade, fait partie de cette classe. Pour celui-là, en effet, toutes les questions se décident par les autorités ; le gouvernement est pour lui ce que Pascal appelle *un docteur grave*.

Ainsi, parmi les sectes ou les partis, quels qu'ils soient, aucun ne peut s'adjuger le privilége du désintéressement, de l'indépendance, de la bonne foi. Ces qualités, loin d'être inhérentes à telle ou telle opinion, appartiennent aux individus. J'ai dit qu'elles sont plus communes qu'on ne le suppose ordinairement ; j'ajoute qu'elles ne préjugent rien pour ou contre la justesse des vues de celui qui les possède ; car l'erreur peut être proclamée par une voix libre, la vérité se trouver sous une plume vénale.

Les personnes et les circonstances ne doivent être comptées pour rien. — Les opinions ne sont justiciables que de la raison. — Elles doivent être jugées en elles-mêmes. — Telle est la conclusion de tout ceci. On dira

peut-être qu'un si long développement n'était pas nécessaire pour une vérité qui parait simple; mais toute simple, en effet, cette vérité est par sa nature d'un ordre supérieur, par ses conséquences d'une grande portée. Elle touche au dogme qui doit aujourd'hui servir de base à toute notre foi politique et morale, au dogme sur lequel devrait être fondée la constitution actuelle de la société, celui de la souveraineté de la pensée.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

(1818.)

I.

AVANT L'EMPIRE.

La Révolution française ne fut point un accident, mais le résultat nécessaire de tout le siècle passé. On la voit, dès les dernières années du règne de Louis XIV, poindre dans les opinions de quelques philosophes, s'annoncer ensuite dans la littérature, gagner ainsi l'opinion publique, et s'emparer bientôt de la société tout entière. Sa marche, comme l'a dit un écrivain déjà célèbre[1], était de substituer partout les idées aux croyances. Ainsi, dans la religion, la foi non raisonnée; dans les lettres, l'imitation servile des anciens; dans la politique, l'obéissance passive, furent altérées par l'esprit de critique et de discussion. On a beaucoup parlé des dangers de cet esprit. Il semble cependant qu'il ne pouvait être à craindre pour la vérité.

Soumis à une inquisition sévère, les usages établis, les préjugés reçus, en conservant une puissance de fait,

[1] M. Villemain.

ne régnèrent bientôt plus de droit. On continua de s'y conformer par habitude et bienséance; mais on ne s'y soumit plus de cœur et d'âme ; on ne cessa point de s'astreindre à de certaines formes en leur refusant un assentiment intime; et, dans la conversation ou dans les livres, l'esprit ne laissa échapper aucune occasion de protester contre la conduite extérieure. Aucune action ne se fit donc en conscience ; l'homme fut double, et ses démarches presque entièrement indépendantes de sa raison. Il n'attacha, d'une part, aucune conviction à ses actes, de l'autre, aucune importance à ses idées ; et tandis qu'il asservit les uns à des habitudes de convenance, à des intérêts positifs, il condamna les autres à n'être qu'un amusement oiseux et vain. Les contemporains de Voltaire, élevés à une autre école, formés à d'autres opinions que leurs pères, n'en suivirent pas moins les mêmes règles qu'eux dans la pratique; c'est là ce qui explique ce mélange de philosophie et de frivolité qui caractérise la société de ce temps-là, et donne à toute sa manière d'être quelque chose de factice. Voilà comment, avec des idées plus justes sur bien des points, avec une raison plus éclairée, j'ose le dire, que les hommes du siècle de Louis XIV, ceux du XVIIIe siècle furent moins sérieux et moins vrais.

C'est que les âmes n'étaient pas alors à beaucoup près aussi fortes que les esprits; et cette maladie des siècles civilisés, funeste dans les individus, est mortelle pour les nations.

Le gouvernement de son côté s'obstinait à ne point prendre part au mouvement de l'esprit général. Il maintenait toutes ses habitudes, se dirigeait d'après ses an-

ciens principes, et conservait les mêmes institutions, qui supposaient les mêmes croyances. Qu'arriva-t-il? On regarda la réalité et la pensée comme deux choses isolées l'une de l'autre; on se dit que si, dans le domaine des idées, il ne fallait relever que de la raison, sur le terrain des faits, on ne devait dépendre que de l'intérêt. De là une contradiction perpétuelle entre les lois et les opinions; de là un détachement de toutes choses, excepté de soi-même, fruit d'un scepticisme insouciant qui ne permit qu'à l'égoïsme d'être passionné.

On faisait des fautes sans entraînement, on remplissait des devoirs sans vertu. Aucune exagération n'était excusée par aucun enthousiasme; les prêtres étaient intolérants sans être croyants, la noblesse faisait la guerre sans tenir à la gloire; le trône n'était pas respecté, mais on l'encensait. La religion était insultée et pratiquée; les philosophes allaient à la cour, et les citoyens obéissaient aux lois sans les aimer ni les connaître. La gloire, la religion, la patrie, tous ces sentiments étaient ignorés; de peur des préjugés on se passait de conviction. Telle était la France éclairée au commencement de la seconde moitié du dernier siècle.

Cette disposition appartint d'abord exclusivement à la bonne compagnie. Elle est en effet le chef-d'œuvre de l'art du salon; elle constitue la grâce indispensable, la qualité transcendante de l'homme du monde, l'air dégagé.

Passant bientôt dans les rangs inférieurs, elle devint générale. Alors tout fut rôle joué, personne ne se soucia plus de croire ni d'être cru. Cette incrédulité gagna le gouvernement, qui n'ajouta plus que peu de foi à sa volonté et aucune à ses principes. On sait la réponse

d'un homme d'esprit à ce prélat qui lui demandait s'il avait lu son mandement. « Et vous, monseigneur? » Ce mot peint la France de cette époque. Le moment allait arriver où, dans l'indifférence universelle, on ne devait plus trouver personne assez sûr de soi pour commander.

Cette bizarre situation devait durer jusqu'à ce qu'une voix sincère dit à la société, comme ce personnage d'une comédie : « Mais qui est-ce donc qu'on trompe ici? tout le monde est dans le secret? » Ce rôle était réservé à la génération qui venait de naître. Élevée dans les opinions de ses pères, la jeunesse participait de l'indépendance de leur esprit, mais elle ne pouvait, comme eux, être soumise à cet empire de l'habitude, qui seul avait maintenu l'ordre existant, ni porter aussi loin cette singulière facilité de penser une chose et d'en faire une autre.

Trop impatiente pour vivre en repos, mais ne sachant comment satisfaire un ardent besoin d'activité, elle courut le monde. L'Europe se vit traversée dans tous les sens par de jeunes Français inquiets et brillants. Ils parcoururent la terre, cherchant partout du mouvement et de l'occupation; ils franchirent même l'Océan, et ce fut l'oisiveté française qui donna des défenseurs à la liberté américaine.

Les esprits furent enfin conduits à cette conséquence, qu'au lieu de s'élancer au loin, il était possible d'agir chez soi et pour soi. Une fois conçue, cette idée fut toute-puissante : les faits n'avaient plus aucune valeur, toute la force était allée du côté de la pensée. Il suffit donc d'une parole pour renverser l'échafaudage des préjugés et des coutumes. Cette parole fut dite; la génération

nouvelle se souleva contre ces formes officielles qui ne cachaient rien de solide, contre ces faussetés convenues, qui n'étaient plus même des mensonges, puisque personne n'en était dupe. De ce moment la révolution fut mise en action.

On ne saurait faire connaitre ici ni le détail des événements, ni les idées dominantes de la nation à cette époque. On peut dire, en général, qu'elles avaient un but fixe, mais abstrait, c'était d'obtenir un gouvernement rationnel, la seule chose, en effet, qui soit désirable pour les peuples. La question si vaine et si débattue, quel est le meilleur gouvernement? doit être remplacée par celle-ci : quel est le gouvernement le mieux en harmonie avec la raison humaine, dans un pays et dans un temps donnés? ou, en d'autres termes, quel est le gouvernement rationnel relatif?

En 1789, l'application du raisonnement au fait pouvait seule donner à la nation cette connaissance du possible, cette politique expérimentale dont elle manquait alors. Elle avait plutôt des désirs qu'une volonté positive. Les moyens d'exécution étaient inconnus, indéterminés, et livrés par conséquent à l'arbitraire de l'esprit. Cette incertitude, que le temps seul pouvait fixer, sans exclure aucune chance favorable, multipliait les chances périlleuses.

Toutefois, il fallut bien aller de l'avant; l'hésitation n'eût rien valu, car le moyen de gagner de l'expérience n'est pas d'attendre, mais d'agir.

La nation ne fut donc pas alors aussi imprudente qu'on l'a répété. Elle fit ce qu'elle avait à faire; elle marcha avec sa force dans son espérance. Jamais plus vaste

carrière ne s'ouvrit devant une réunion d'hommes; il s'agissait de créer une nouvelle France.

Quand la première assemblée nationale eut été convoquée, alors seulement se manifesta la grandeur de l'ouvrage qu'on venait d'entreprendre. On était parti, sachant bien ce qu'on voulait détruire, non ce qu'on devait édifier. Lorsqu'il fallut se rendre raison des désirs et des espérances conçues par tout le monde, établir des théories complètes et applicables, on en vit, pour la première fois, se développer les conséquences; on mesura l'étendue du changement qui allait s'opérer. Beaucoup de ceux même qui l'avaient préparé étaient loin de l'avoir prévu; adoptant les idées du siècle, à condition de ne jamais les réaliser, ils n'y cherchaient jusqu'alors qu'un moyen de faire briller leur esprit, sans compromettre leurs intérêts. Une doctrine, mise en avant dans la conversation, n'engage à rien. Les privilégiés, il y a trente ans, pouvaient, en conservant les profits de l'aristocratie dans leurs domaines, se donner la bonne grâce de la libéralité dans un salon; mais lorsque la nation s'est avisée de les prendre au mot, lorsqu'elle a consacré constitutionnellement l'égalité des droits, alors plusieurs ont vu avec regret qu'ils allaient expier un peu chèrement leurs conversations depuis vingt années. La plupart étaient de ces esprits qui acceptent toutes les vérités qu'on veut, jusqu'à la pratique exclusivement, et qui diraient volontiers : « Faites ce que je fais, et non pas ce que je dis. »

Ils réunirent à eux tous ces gens de bonne foi dont le sort est de rester constamment en arrière de leur siècle, tous ceux qu'une timidité excessive met en défiance de

la raison humaine et qui s'attachent à ce qui est, lors même que ce qui est périt; semblables à ces animaux craintifs que l'incendie effraie, et qui, de peur de voir le feu, restent obstinément dans la maison en flammes.

Telle fut la ligue qui se forma contre les idées nouvelles; mais cette ligue ne réussit qu'à nuire à ce qu'on voulait établir, et elle ne sauva rien, car il n'y avait rien à sauver.

En effet, ces champions du passé cherchaient vainement à donner quelque consistance aux choses de l'ancien régime. Le sol qu'ils défendaient s'abîmait sous leurs pieds; les institutions anciennes s'écroulaient au premier choc, comme ces momies d'Égypte, qui conservent une apparence de réalité et tombent en poussière dès qu'on y touche.

On ne saurait trop déplorer les effets de cette résistance imprudente. Elle est excusable sans doute, mais qu'elle a été funeste!

Malheureusement le parti de la révolution, c'est-à-dire la France, fit aussi des fautes. L'inexpérience et la vanité peuvent y réclamer la plus grande part. Chez les hommes de ce parti, comme chez leurs adversaires, l'esprit de l'ancien régime faisait sentir son influence. Ils n'étaient pas exempts de cette légèreté dangereuse que je reprochais tout à l'heure à leurs pères; ils avaient de plus qu'eux un enthousiasme honorable, mais cet enthousiasme n'avait point régénéré leur caractère; leur volonté n'était pas au niveau de leurs lumières. D'ailleurs, trompés par la pureté intentionnelle de leurs doctrines, ils ne croyaient pas qu'elles pussent servir à masquer des passions intéressées et violentes; et parce que leurs

opinions étaient favorables au peuple, ils supposaient que le peuple pensait comme eux et que leur raison lui suffisait.

Parmi les fautes qui furent commises, quelques-unes étaient inévitables. On a reproché à l'Assemblée Nationale d'avoir trop fait : devait-il en être autrement? On ne pouvait remuer une pierre de l'édifice sans l'ébranler en entier. Il fallut donc improviser tout un ordre de choses pour le substituer au précédent, et la facilité avec laquelle cette opération fut faite prouve bien qu'elle n'était pas insensée; car la volonté générale rend tout possible.

On était sauvé si le nouveau système eût été bien conçu; son plus grand vice fut d'être intitulé monarchie, et de recéler la république. C'est ainsi qu'il justifia à quelques égards les craintes et les reproches des ennemis du siècle, dont la résistance en devint plus opiniâtre. D'ailleurs, les législateurs de la France avaient, sans le vouloir, ouvert la porte aux hommes qui défiguraient leurs principes par de fausses conséquences, et ne voyaient dans une révolution qu'une revanche à prendre par le grand nombre sur le petit. Voilà comment la lutte honorable, ouverte entre la raison et les préjugés, devint un honteux combat entre les intérêts, les vanités et les passions personnelles qui, se créant des buts divers, s'éloignèrent peu à peu du grand but de la révolution, dénaturèrent son vrai caractère, substituèrent la réaction à l'égalité, et les représailles à la justice. Le peuple se vengea, sur la frivolité inoffensive du XVIII[e] siècle, des cruautés féodales ou fanatiques du XV[e]; la barbarie acheva l'édifice commencé par la civilisation, comme les

Turcs élèvent un monument informe sur les restes d'un beau temple grec.

Que le souvenir de ces tristes temps est pénible! Qu'il est affreux de penser que ce peuple qui nous entoure, ce peuple dont le sort occupe tant de nobles cœurs et de grands esprits, peut cacher sous un calme apparent tant de facilité par instants à faire ou à souffrir le mal! Cette idée serait désespérante, si la raison ne rappelait en même temps que l'unique moyen de préserver la multitude de sa propre fureur est encore tout simplement de la rendre plus heureuse, et que la prudence conseille ce que commande l'humanité.

La terreur fut très-funeste à la révolution. Elle en arrêta la marche, elle la fit rétrograder; il y a pourtant des gens qui croient qu'elle en était la suite nécessaire : idée fausse et dangereuse. C'est bien la terreur au contraire qui fut un accident. Elle eut pour causes des circonstances qui auraient pu ne pas se rencontrer, et non l'esprit du siècle qui ne pouvait ne pas être.

Quoi qu'il en soit, elle détacha beaucoup de Français de la révolution; elle inspira même à une partie du peuple une singulière défiance de toutes les promesses populaires. Telle devint la haine de quelques-uns pour la démocratie, qu'afin de s'en préserver, ils se seraient volontiers jetés aux bras du despotisme d'un seul. Et il n'a fallu rien moins que la cruelle leçon que nous avons reçue depuis, pour guérir de cette méprise une partie de la France. C'est ainsi que, jusqu'à un certain point, la terreur a nécessité Bonaparte.

Aussi, quelles facilités ce dernier ne trouva-t-il pas dans les dispositions de la France? Tant d'essais malheureux,

d'espérances frustrées, de réputations ternies, avaient presque dégoûté les honnêtes gens de l'esprit d'indépendance. Les mots qui expriment les plus belles choses de ce monde, prostitués par l'hypocrisie, avaient perdu leur charme et leur empire. Une lassitude profonde, une certaine froideur, qui suit d'ordinaire la perte des illusions, un amour aveugle du repos, avaient brisé l'énergie de la nation. Les individus, d'ailleurs, persécutés, blessés, frappés à mort dans leurs affections personnelles, ne demandaient qu'à sauver celles qui restaient encore intactes, et bornaient leur ambition au libre exercice des vertus privées. Enfin, tandis que la sensibilité rappelait aux émotions douces, l'esprit, fatigué des excès grossiers de 1793, revenait au goût des arts et des plaisirs polis.

Parmi les auteurs ou les acteurs de nos troubles, les plus méchants et les plus vertueux étaient morts. Mais il restait en grand nombre de ces courtisans de tous les pouvoirs, dont la faiblesse ne saurait s'élever jusqu'au crime, et qui ne songeaient alors à conserver qu'eux-mêmes du naufrage de la révolution : espèce indestructible qui ne change point, qui se reproduit sans cesse, qui se retrouve à toutes les époques, sous tous les régimes, et conserve précieusement, comme une tradition sacrée, le culte du plus fort.

Quant à la jeunesse, élevée dans la persécution, elle n'avait pu recevoir de l'aspect des affaires publiques que deux impressions, l'indignation ou l'effroi. Quoiqu'elle n'eût aucune idée analogue à celles de l'ancien régime, elle considérait cependant avec quelque regret ces temps où le plaisir était le premier intérêt de la vie. Elle le demandait, ce plaisir, à la société qui ne lui avait offe

que le crime et la douleur; et cette disposition, très-excusable, jointe aux défauts de son éducation, la rendait singulièrement propre à la frivolité, et ne lui laissait la possibilité d'aucun enthousiasme, hors celui de la gloire militaire, que la frivolité n'exclut pas.

Où donc Bonaparte aurait-il trouvé de la résistance? Sans doute, s'il se fût présenté tel que nous l'avons vu depuis, s'il se fût montré d'abord comme Cromwell ou Monk, les vieux levains de la république se seraient soulevés contre lui. Mais il apparaissait comme un sauveur, dans tout l'éclat de la jeunesse et du talent. Son origine rassurait l'égalité; la liberté se rappelait les républiques fondées par ses victoires. Il promettait ensemble le repos et la force : quelle séduction toute-puissante sur un peuple désuni et découragé! Hors quelques esprits qu'un instinct prophétique avertissait, quel Français a vu avec inquiétude le vainqueur de l'étranger recevoir la pourpre consulaire? Qui n'a cru saluer en lui le Timoléon de la nouvelle Corinthe?

II.

APRÈS L'EMPIRE.

Les individus sont aujourd'hui bien peu de chose. Quand des masses sociales ont été émues par de grands intérêts ou de grandes idées, il n'y a que des questions générales à résoudre, et comme la vérité n'est à personne, tout le

monde y peut prétendre. Cette considération doit réprimer à la fois les excès de la vanité et les scrupules de la modestie. La vérité est certainement dans quelqu'une de ces opinions qui divisent la société, elle n'est pas à découvrir, elle est trouvée. Quiconque espère l'avoir reconnue doit la dire.

Il se pourrait même qu'elle dût plutôt se rencontrer dans l'esprit de ceux qui ne sont rien, de ceux à qui l'obscurité de leur vie, de ceux à qui leur âge ne permet de se croire aucune importance personnelle. Il s'agit en effet de connaître l'esprit général du siècle; car c'est là la vérité en matière de politique. Or cet esprit, le cherchera-t-on dans ceux qui, ayant participé aux événements et joué un rôle, ont un personnage à soutenir? Non, ils diffèrent trop de la multitude, ils sont marqués d'une empreinte particulière. Ils ont pris, pour ainsi dire, des engagements avec les faits; ils ont un passé. Cherchons le caractère général du temps dans ceux qui, n'ayant subi l'épreuve d'aucunes circonstances spéciales, ne peuvent avoir que les besoins et les désirs les plus généraux : car leur individualité n'est rien encore. On voit qu'il s'agit des jeunes gens.

Ce n'est point que je leur veuille attribuer une importance exagérée, ni devancer pour eux l'heure où ils agiront pour leur compte. Au contraire, je crois qu'ils méritent attention précisément parce qu'ils n'ont rien fait. Ce qu'ils sont, ils le sont avec désintéressement.

Aux diverses haltes de cette grande marche de la révolution, c'est en observant la génération qui venait recruter la société qu'on aurait pu prévoir assez sûrement ce qu'apporterait l'avenir. L'impatiente jeunesse de 1789,

la première que la philosophie eût élevée, la première génération qui eût reçu les idées nouvelles et qui ne les eût pas faites, devait être entreprenante avec audace, confiante en elle-même, téméraire, si l'on veut, dans ses tentatives, brisant sans regret et supprimant sans crainte; à la lettre, elle ne respectait rien. Sept ou huit ans après, lassée du crime, ennuyée de souffrir, une autre jeunesse devait se préparer d'autres destinées. Dégoûtée du sérieux par l'atroce, désabusée sur l'infaillibilité humaine, elle se souciait peu d'entreprendre sur nouveaux frais la réforme de la société; il en coûtait trop aux bons comme aux méchants, aux fous comme aux sages; elle ne voulait plus que du plaisir, c'est-à-dire du repos et de l'émotion. Excellente disposition pour accepter le despotisme, qui calme tout en domptant tout et vous émeut avec des batailles.

A ces deux époques, la France aurait dû consommer l'œuvre de la révolution. Ces deux occasions ont été manquées. En voici une troisième; il faut espérer qu'on ne la manquera pas. Cherchons nos raisons d'espérer dans l'état vrai de l'opinion publique, et cette opinion, cherchons-la dans cette société naissante, la moins apparente encore, mais la plus réelle et la plus forte. Elle est inconnue, mal jugée, dissimulée par le mouvement bruyant des hommes d'affaires qui se croient les seuls représentants de ses intérêts, masquée par cette classe pimpante et parée qui babille dans les salons de Paris et se croit dépositaire de tout l'esprit de la nation. Mais ce n'est là qu'une surface, une société extérieure qui n'est pas la vraie. Ne la consultons pas, là règnent les préjugés invétérés et les idées superficielles. Là le présent est tout, et

jamais on ne s'y est douté que le lendemain ne ressemblait pas toujours à la veille.

Plus la civilisation est avancée, plus la foule grandit et les individus diminuent. La circulation des sentiments et des opinions étant très-rapide, les événements affectent la société tout entière et non pas uniquement une élite privilégiée. Ils sont comme une école dont tout le monde reçoit les leçons, et les masses, chaque jour plus intéressées, plus intelligentes, plus éclairées, substituent leur influence à celle même des grands hommes. Bien plus encore sont-elles appelées à prévaloir sur ces petites fractions sociales qui se croient prédestinées et qui voudraient que le monde tournât pour elles. C'est donc dans le vaste sein de la société générale qu'il faut chercher ce que nous cherchons, pour apprendre à connaître la jeunesse qui pense.

A prendre les choses dans la plus grande généralité, où visait le dernier siècle, à quoi tendait la révolution? A substituer le fond à la forme, l'abstraction à la convention, le rationnel à l'empirique, l'examen à l'autorité : ces expressions sont un peu scientifiques, mais il en faut de telles pour tout embrasser. A des choses qui n'existaient que parce qu'elles avaient existé, on voulait faire succéder des choses qui existeraient parce qu'on les aurait jugées dignes de l'existence. On prétendait constituer l'ordre social sur des bases telles qu'il n'y eût rien dont on ne pût rendre raison.

Pour en venir là, il fallait que l'esprit nouveau, prenant les allures et les pouvoirs d'un grand inquisiteur, citât tout à son tribunal. Ce procès-là, c'est la révolution même. La raison moderne, investie de son chef d'une

juridiction illimitée, prononça sur tout sans délai ni remise, et, juge dédaigneux, condamna sans pitié. Elle ne relevait que d'elle-même, elle ne datait que d'elle-même. Rien de ce qui l'avait ignorée et précédée ne trouva grâce devant elle. Elle refusa d'excuser ce qu'elle contestait, de comprendre ce qu'elle réprouvait; elle ne reconnut de vertus et de vérités que celles qu'elle enseignait. S'étant faite inquisiteur, rien de plus simple qu'elle fût persécutrice.

L'intolérance s'aperçoit dans le sein même de la philosophie du XVIIIe siècle. Entendez-la juger l'histoire, la religion, l'antiquité. Quel dédain superbe! Il semble que ce ne soient pas des choses humaines et dignes de son intérêt. Tout a été erreur gratuite, stupidité stérile; le passé ne mérite que d'être oublié. La révolution met l'intolérance en action; elle ne se contente pas d'abolir, elle veut punir le passé : 89 avait jonché le sol de ruines, 93 y passe la charrue. Les cendres de l'ancien régime sont jetées au vent. Ce qu'on essaie d'élever en sa place, rapidement conçu, hâtivement construit, ne peut tenir debout. Le sol est nivelé, tout est prêt pour bâtir, çà et là les fondements mêmes sont posés; mais les édifices menacent de crouler le jour qu'ils s'achèvent. Les proportions sont gigantesques, mais le monument n'est ni beau ni solide; il n'est pas habitable. On peut dire qu'à un certain moment la France ne savait où se loger.

Les fautes de la révolution ont produit ce singulier effet, elles ont rendu le passé irrévocable en le faisant un instant regretter. Il y a vingt ans, les hommes modérés et raisonnables reprenaient du goût pour ce qu'on avait détruit, faute de pouvoir aimer ce qu'on avait mis à la

place. Cette disposition assez naturelle put même tromper des observateurs inattentifs. On dut croire qu'un retour au passé n'était pas impossible, puisque l'opinion s'éloignait de ceux qui l'avaient aboli. On se figura qu'un sentiment composé de pitié pour les victimes, de haine pour les bourreaux, de mépris pour les insensés, était le signal d'un divorce éternel avec la révolution. Mais cette révolution, tandis qu'elle était ainsi condamnée dans ses actes ou insultée dans ses auteurs, elle était faite. On pouvait méconnaître la grandeur et la durée de ses résultats, on ne pouvait plus les anéantir. On avait franchi l'*onde irréméable*. On pouvait encore tendre ses bras au rivage délaissé, on n'y pouvait retourner; on y serait revenu qu'on n'y aurait pu vivre. Les mœurs, les sentiments, les relations sociales, les conditions de la vie civile, tout avait changé, changé pour jamais. On détestait moins l'ancien régime, parce que la mort désarme et que la haine épargne les tombeaux. On pouvait même lui montrer d'autant plus d'indulgence qu'on était assuré qu'il ne renaîtrait pas.

Mais le malheur, en développant quelques émotions honorables et généreuses, avait brisé les âmes. Les excès de nos années sinistres avaient pu ranimer les sentiments de la justice et de l'humanité; mais ils avaient intimidé la volonté, humilié la raison. On avait cessé de se croire fait pour se gouverner soi-même; on s'était habitué à redouter ce besoin aventureux de penser et d'agir, qui avait poussé tant d'hommes obscurs sur la scène éclatante de la politique. On s'était repris d'un goût légitime pour la vie paisible et régulière, pour les affections de famille, pour les vertus privées, qui paraissaient les seules solides

depuis que les vertus publiques avaient mal tenu leurs promesses. C'est de ce temps que date l'existence d'une classe d'hommes fort nombreuse, les honnêtes gens mauvais citoyens.

Le gouvernement impérial n'était pas propre à rendre la vie à ces sentiments virils, qui font le citoyen d'un état libre. Il ne plaçait le patriotisme qu'à la frontière. Ce patriotisme intérieur et domestique, qui rend les nations responsables d'elles-mêmes, lui était inutile et inconnu. Peut-être sa chute en a-t-elle été plus prompte; je ne puis m'empêcher de croire que, si la France eût été moins dépouillée de droits politiques, que, s'il lui eût été moins sévèrement interdit de veiller elle-même à son salut, elle aurait tenu plus ferme contre l'Europe entière, et que la liberté aurait pu sauver l'indépendance.

Mais le ciel ne l'a pas voulu; un autre gouvernement est sorti du sein des événements. Il vaudrait mieux ne pas l'appeler restauration, car il n'a rien restauré; rien de l'ancien régime n'est debout jusqu'ici. Une dynastie n'est pas une institution, c'est la monarchie qui en est une, et la monarchie de la Charte n'est pas renouvelée de l'ancien régime. C'est une monarchie nouvelle, commise aux mains d'une race antique. C'est ainsi qu'il faut la concevoir, si l'on veut qu'elle soit forte et durable.

Citons ces mots d'un illustre orateur : « Voilà qu'enfin, » après trente années, une nation nouvelle s'avance et » se range autour du trône renouvelé comme elle..... » Innocente de la révolution dont elle est née, mais qui » n'est point son ouvrage, elle ne se condamne point à » l'admettre ou à la rejeter tout entière; ses résultats » seuls lui appartiennent, dégagés de tout ce qui les a

» rendus irrévocables..... En elle réside aujourd'hui la
» véritable France ; c'est elle qui a reçu la Charte, c'est
» elle qui la possède..... Pour elle, les temps qui ont
» précédé notre révolution sont relégués dans l'his-
» toire[1]. »

Voilà la définition donnée avec autorité de cette société future qui nous occupe aussi. Ces paroles l'introduisent comme un personnage nouveau sur le théâtre du monde.

La jeunesse est née de la révolution. Son origine et son éducation lui donnent tous les sentiments, toutes les croyances que la révolution a eu pour but d'installer dans le monde. La jeunesse s'est identifiée avec la révolution, elle ne comprend, elle ne croit, elle ne veut, elle ne sait qu'elle : je veux dire ses principes et ses résultats ; car les actes n'appartiennent qu'à ceux qui les ont faits. Nous sommes pétris et façonnés pour le temps et le pays où nous sommes nés. Les nouveautés qui se sont accomplies dans les mœurs, dans les relations, dans la famille, dans la vie privée, sont pour nous déjà des traditions. On essaierait en vain de nous faire regretter ce qui fut autre et ce que nous n'avons pas connu. Il y a un état général, une certaine nature de principes et d'idées qui a définitivement triomphé parmi nous. C'est un fond que rien ne pouvait détruire, que les événements n'ont fait que manifester, que des événements différents auraient manifesté de même. L'avenir quel qu'il soit, l'avenir calme ou orageux, montrera et confirmera de plus en plus cette constitution des choses que la révolution a transportée de l'ordre intellectuel dans l'ordre social, et

[1] M. Royer-Collard, séance de la Chambre des Députés du 27 janvier 1817.

qui produit aujourd'hui ou produira infailliblement l'ordre politique qui convient à cet ordre social.

Gardez-vous donc de demander à ceux qui sont nés d'hier de ressembler à leurs devanciers. N'attendez pas d'une telle génération des préjugés qui sont morts avant elle; n'exigez pas d'elle des sentiments regrettables, je le veux, mais surannés. Ne lui reprochez pas d'être ce qu'elle est, et ne la traitez pas comme si elle était autrement. Sachez bien que vos souvenirs sont de la fable pour nous; ce sont les restaurateurs du passé qui nous semblent d'imprudents novateurs et, peu s'en faut, des rebelles. Vos idées conservatrices sont à nos yeux de dangereux desseins; ce que vous appelez concession, nous l'appelons droit. Ce qui vous paraît une exception, nous le tenons pour un principe. En tout genre, le terrain qu'on nous reproche d'avoir envahi, nous le regardons comme un patrimoine : nous héritons d'une conquête, voilà tout.

Que ceux donc qui veulent traiter avec nous apprennent à nous connaître. Ils verront que cette roideur hautaine, ce ton présomptueux qu'ils nous reprochent n'est que la confiance dans notre cause, le sentiment d'un droit que nous défendons. Nous nous sentons attaqués, nous crions aux armes!

Et avec nous, il en est que vous ne connaissez pas et dont la résistance serait plus vive et plus hostile. Quelques-uns de nous ont connu les hommes des précédents régimes, ils ont pénétré dans la sphère sociale où les traditions du passé sont encore en honneur. Ils ont une certaine expérience du monde, ils ont appris à comprendre des préjugés qu'ils ne partagent pas, ils ont senti la

convenance des ménagements et des égards que se doivent entre elles des convictions opposées. Les habitudes de légèreté, cette insouciance qui est du bel air, cette tolérance qui prend la forme de la politesse a dû adoucir leur âpreté, peut-être même émousser le tranchant de leurs opinions. Mais ceux qui vivent loin du monde, mais ceux que leur condition éloigne de vous, que n'en devez-vous pas attendre? seront-ils plus traitables? espérez-vous mieux les gagner ou les convaincre?

Maintenant, cette disposition des esprits acceptée comme un fait, faut-il s'en alarmer, et recèle-t-elle quelque péril? Nos pères avaient la mission de détruire; la nôtre est de conserver. Agressifs dans leurs bouches, les mêmes principes nous restent, modifiés et convertis en instruments d'ordre et de protection. L'esprit de révolte n'est pas en nous; si quelques-uns semblent en garder les formes et le langage, ce sont des traînards de l'ancienne armée, des imitateurs maladroits qui se trompent d'époque. Que nos adversaires ne s'y méprennent point, qu'ils ne confondent pas l'esprit révolutionnaire et l'esprit né de la révolution; l'un entreprend, l'autre termine. Si quelques-uns dans nos rangs ont de contraires apparences, tenez pour certain qu'ils manquent d'étude et de méditation, et que leur intelligence étroite ou inconséquente les égare hors de la grande voie où nous marchons. Ils ne représentent point la nation nouvelle qui sait écouter parce qu'elle est convaincue, pardonner parce qu'elle est forte, attendre parce qu'elle est jeune. Elle est indomptable, mais elle est calme.

Disons-le pour rassurer les plus prudents, la tendance est au repos; la France en tout veut la paix. Mais ce

nom de la paix il faut bien l'entendre; n'oublions pas la définition de Cicéron, *Pax est tranquilla libertas*[1]. C'est la liberté sûre d'elle-même, c'est la liberté garantie.

En comprenant la jeunesse, on la trouvera de bonne volonté. Qu'on se garde seulement de la travestir en la méconnaissant, et de la gouverner comme si elle avait les idées qu'elle n'a pas. Mais plus téméraire encore serait la tentative de les lui rendre, de les lui inculquer de force ou d'adresse. Pour la ramener à votre point de départ, il faudrait refaire tout le chemin déjà fait, repasser par des extrémités déjà connues, recommencer les mêmes actes pour une autre cause. Vous sentez-vous d'humeur à rebâtir les châteaux des débris des chaumières? A défaut d'une réaction insensée, on vous proposera peut-être de ne tenir aucun compte de l'état de l'esprit humain, de laisser de côté les principes généraux, et ne supposant aux hommes que des instincts avides, d'exalter, d'exciter les intérêts privés, de leur donner pâture et satisfaction, et de négliger le reste. Le reste, c'est tout ce qui honore et ennoblit l'humanité.

La politique des intérêts! les intérêts matériels! ils n'ont que ces mots à la bouche. Les intérêts matériels de la révolution seront épargnés, on y consent, on s'y résigne; quant à ses intérêts moraux, anathème et proscription. Pour qui donc prend-on la France? Quel moyen de la gagner, de la posséder, que de l'humilier sans cesse! Puisqu'on met de côté les droits comme des chimères, la vérité comme un rêve, puisqu'on ne veut parler ni de raison ni de justice, et que nos hommes

[1] Philip. II, 113.

d'État commencent par faire la satire de la nature humaine pour apprendre à la gouverner, discutons à leur manière. On ne mène les hommes que par les intérêts, dites-vous; l'homme est avant tout apparemment un être intéressé. Je le nie, et, vous rendant épigramme pour épigramme, je dis : L'homme est avant tout un être vain. Avez-vous songé à ce ressort puissant, à cet abîme profond, la vanité nationale?

Renoncez, croyez-moi, à cette idée de dominer les esprits en salariant les consciences, et pour commander à l'opinion, d'acheter à un certain prix le droit de l'insulter. Si vous faites sentir aux hommes dont vous garantissez le bien-être que vous les méprisez, vous irritez la vanité, et la vanité est vindicative. Il est de la prudence de paraître au moins tenir quelque compte, faire quelque estime de la pensée humaine. Le commandement ne peut être honorable si l'obéissance ne l'est pas, et l'on ne règne pas avec sécurité sur ceux qu'on offense en même temps qu'on les paye.

Je sais l'exemple qu'on m'oppose : la France vient d'être possédée par le despotisme. On dit que le dernier maître méprisait l'espèce humaine; et qui pourtant en a obtenu davantage? L'obéissance a été pour lui singulièrement productive. Mais d'abord est-il possible, est-il désirable de la faire valoir à sa manière? A tout ce qu'on prétend conclure de son exemple, à toutes les maximes qu'on voudrait induire de sa pratique, il y a une première réponse, et cette réponse est un seul mot : Sainte-Hélène.

Puis il a été en tout une exception. Pour des résultats extraordinaires, ses moyens l'étaient aussi. Sans doute

il ne négligeait pas les choses positives, il savait traiter avec les passions intéressées. Mais il avait d'autres ressources qui ne sont pas à l'usage de tout le monde. Compte-t-on pour rien la gloire et la peur?

Soit art, soit génie, il s'était placé très-haut dans la pensée de tous. Une sorte de merveilleux l'entourait. Il était toujours au sommet d'un sentiment quelconque, de l'admiration, de la crainte, de la haine, du dévouement. Pour lui, point d'indifférents. Il dépassait tout, il passionnait tout; il était l'idée dominante ou le premier sentiment de chacun. Avec une telle position, quel devait être son pouvoir sur les amours-propres! que lui manquait-il pour les séduire? Les réputations étaient dans sa main, l'honneur était de lui plaire.

Aucun gouvernement ne peut retrouver les mêmes circonstances, aucun ne saurait se donner le même pouvoir. Tout se tient dans la politique. Il fallait être le vainqueur d'Austerlitz pour exiler l'auteur de *Corinne*.

On ne saurait donc conclure de ce qu'il a fait à ce qu'on pourrait faire. La complaisance d'hier ne préjuge pas celle d'aujourd'hui. On s'étonnera de rencontrer, parmi ceux que l'on a crus vendus aux caprices du pouvoir, des cœurs incorruptibles. Ne parlons, puisqu'on le veut, que des passions intéressées; le conquérant de l'Europe leur offrait tout; il pouvait les opposer aux exigences de la vanité; pour les unes et pour les autres, il était en fonds. Mais, aujourd'hui, si l'intérêt et la vanité ne sont pas d'accord, si on les met en lutte, qui des deux l'emportera? La balance peut pencher en faveur de la dernière. Et puis alors, sera-ce une duperie que de spéculer sur l'opinion publique? Les placements en popu-

larité sont avantageux; l'indépendance est en hausse. Le pouvoir n'est ni assez grand, ni assez terrible pour qu'on n'ose pas se faire une existence hors de la sphère où il domine, et l'on peut, à lui résister, trouver dans l'avenir des dédommagements que les gens bien avisés ne sauraient dédaigner. La politique ne peut donc (toute morale mise à part) s'appuyer sur le mépris des hommes. Tout cet art de la corruption, que certains beaux esprits vantent, a le défaut d'être intempestif et à peu près impraticable. Il finirait par compromettre ceux mêmes qu'il ne dégoûte pas.

Un seul parti reste donc à prendre, c'est de ménager les opinions, sinon par respect pour l'esprit humain, du moins par égard pour la vanité humaine. En conséquence, il faut avoir soi-même des doctrines et se diriger par des principes, non par des expédients et des caprices, faire cesser enfin le trop long divorce entre la théorie de la politique et le métier du gouvernement.

Par un rare bonheur, cette théorie, telle que les meilleurs esprits s'accordent à la concevoir, n'est en opposition avec aucun des intérêts actuels; l'application n'en peut nuire à personne dans ses prétentions légitimes. Au contraire, elle serait la garantie de toutes les situations sociales, le traité de paix entre toutes les passions. Pourquoi donc hésiter? Ceux qui ont figuré bien ou mal dans nos troubles l'implorent, les uns comme une récompense, les autres comme une amnistie. Ceux qui n'ont point de passé l'invoquent parce qu'elle est vraie. Chose admirable! l'expérience, le repentir, la raison appellent le gouvernement des principes.

La génération qui avait immédiatement succédé aux

générations révolutionnaires avait vu toutes les vérités se défigurer et disparaître, toutes les théories s'engloutir sous le flot des passions. Elle voyait surnager seuls des intérêts créés par les événements. Elle a pu croire qu'ils en étaient le résultat le plus certain et le seul produit durable. L'or et le pouvoir ont pu lui paraître un moment les seules réalités du monde, et prenant en pitié les illusions de l'intelligence enivrée d'elle-même, elle a pu se trouver accessible aux séductions du pouvoir absolu. Nous, au contraire, les spectateurs de sa grandeur et de sa chute, nous devons nous sentir incrédules aux promesses, aux prestiges de l'habileté et de la force. La destinée a détruit ces créations qui semblaient impérissables. Des œuvres d'un bras puissant, il ne reste que des souvenirs. Ce grand fait n'existe plus que dans la pensée, et nous nous retrouvons en présence des questions et des débats qui avaient paru comme supprimés par l'Empire. Les Français, il y a vingt ans, avaient vu les fortunes survivre aux idées; nous avons vu, nous, les idées survivre à des royaumes. Notre tendance est donc vers la justice et la vérité. Honneur aux gouvernements qui la suivront!

WERTHER, RENÉ, JACOPO ORTIS.

(1819.)

L'homme n'a que deux moyens de savoir, apprendre ou découvrir. Dans l'état social, il se sert du premier beaucoup plus que du second ; mais s'il est isolé, dénué de tout secours étranger, il lui faut tout inventer, même ce que les autres savent. Pascal, sans livres et sans maîtres, eut besoin de génie pour s'élever à des connaissances qu'il suffit du simple bon sens pour acquérir. Il en est de la société comme des individus ; à mesure que les générations se multiplient, elles grossissent l'héritage d'idées qu'elles se lèguent les unes aux autres. Comme deux cercles en raison inverse, le domaine des choses à apprendre s'agrandit de tout ce que perd celui des choses à découvrir. Ainsi, plus le temps et l'esprit humain font de pas, plus augmente la somme des vérités connues; et bien qu'il y ait tous les jours plus de choses à connaître, les hommes sont appelés en plus grand nombre à savoir; car il est plus aisé d'apprendre que d'inventer, comme il est plus facile d'écouter que de dire. Les vérités, ou, si l'on veut, les erreurs les plus neuves et les plus sublimes, deviennent des traditions; il ne

faut que peu de moments aux hommes d'une époque quelconque, pour parcourir tout le chemin que leurs devanciers ont mis des années à leur frayer : quelques heures de lecture leur révèlent le travail de tout un siècle.

Ceci est vrai par rapport à toutes les sciences et à la morale elle-même : ce ne sont pas seulement des notions de physique ou de géométrie que l'on se communique par la voie de l'enseignement, on enseigne les sentiments comme les idées ; on réduit en théorie ce qui semble échapper à toute théorie, les émotions de l'âme. Il y a des affections dont on convient, et que les hommes se transmettent et s'imposent les uns aux autres ; et comme il se rencontre de ces esprits qui ne penseraient point de leur temps, si fort heureusement l'on n'eût pensé avant eux, qui n'auraient point d'idées, si d'autres ne les eussent dispensés d'avance des frais de l'invention, il est aussi, du moins dans les vieilles sociétés, de ces âmes stériles qui n'ont que des impressions apprises, des penchants de commande et qui s'émeuvent par tradition.

C'est un fait remarquable, et souvent fâcheux que cet empire de l'esprit humain pris en masse sur les consciences individuelles. Bien des travers, bien des faussetés doivent être attribués à cette tendance des hommes à ériger en généralités les sentiments personnels, et, pour ainsi dire, à déterminer d'avance la formule de chacune de nos affections. Il s'ensuit que la nature, la portée, les symptômes, les avantages, les inconvénients de chaque sentiment sont des choses établies ; c'est une véritable science qui se compose de résultats constatés, de solu-

tions connues, d'expériences toutes faites; et comme on peut l'apprendre par la lecture ou la conversation, qui est une sorte d'enseignement, on peut aussi, ou plutôt on croit pouvoir connaître un sentiment avant même de l'avoir éprouvé, et calculer avec précision ce qu'il vaut de peine et de plaisir. La vie morale tout entière pourrait ainsi s'écrire d'avance comme une comédie; aussi, beaucoup de gens, dans le monde, se contentent-ils d'apprendre et de répéter un rôle. Mais de cette connaissance anticipée, il résulte quelquefois que, devinant ce qui l'attend, et persuadé qu'il ne lui peut rien arriver que de prévu, l'homme est peu tenté de vérifier les faits et ne se soucie guère d'impressions qu'il connaît d'avance, rassasié sans avoir goûté, blasé sans avoir joui. On a vu dans cet état des nations entières.

Cette disposition n'est pas rare au siècle où nous sommes. Ceux qui en sont atteints, lassés avant le temps, dégoûtés par prévoyance, sont travaillés d'une secrète et vague inquiétude qui ressemble au regret; on dirait qu'ils pleurent les illusions qu'ils n'ont jamais eues. Pleins de dédain pour ce qui est, ils repoussent tout ce que le monde leur ordonne de penser ou de sentir, parce que cet ordre suffit pour leur faire regarder comme factice ce que peut-être, livrés à eux-mêmes, ils eussent senti et pensé tout naturellement. Doués de la faculté de découvrir, et dispensés de le faire par la société, qui s'est empressée de leur donner comme une leçon ce qu'ils auraient voulu reconnaître comme une vérité et constater eux-mêmes, ces esprits appelés à l'indépendance trouvent un tourment dans leur originalité même; ils rejettent avec dépit tout le fardeau des idées

acquises; et tourmentés à la fois du besoin et de l'impuissance de sentir et de croire, ils aspirent à quelque chose de neuf, d'inconnu, qu'ils vont chercher au milieu des agitations de la foule ou du repos de la solitude, dans les conciliabules des sociétés secrètes ou dans les déserts du Nouveau-Monde : disposition bizarre, qui, sur les débris des conventions sociales, conduit au mépris des hommes et au mépris de la vie, réunit souvent l'insensibilité et la douleur, donne à l'égoïsme même le ton de l'exaltation, et au dévouement un caractère de personnalité.

Cependant, comme elle repose sur une incrédulité raisonnée, elle entraine presque toujours, dans celui qu'elle possède, le pouvoir de se juger. Aussi, grâce à cette faculté, qui, devenue moins rare, forme peut-être le trait distinctif du caractère de l'homme de ce siècle, cette disposition d'âme a-t-elle été reproduite dans plus d'un ouvrage par des auteurs qui paraissaient l'avoir ressentie : elle perce même dans des écrits où l'on s'attend peu à la rencontrer; mais elle domine surtout dans les romans.

Le poème diffère du roman, en ce que l'un peint et l'autre décrit. Tandis que le poète ne cherche qu'à rendre le langage, et, pour ainsi dire, l'extérieur des sentiments et des passions, le romancier ne parle des signes visibles que pour remonter à leurs sources, et développer le jeu des ressorts secrets qui nous font agir, parler, sentir même. Le poème peut, il est vrai, supposer souvent l'existence de tous ces faits cachés, mais comme un tableau, comme une statue supposent dans l'artiste la connaissance de l'organisation anatomique des êtres qu'il

retrace. La poésie, ainsi que tous les arts d'imitation, ne reproduit ou ne doit reproduire que les effets; le roman explique les causes. Cependant comme il contient toujours une action plus ou moins développée, et qu'en cela il se rapproche du poème épique ou dramatique, on peut le regarder comme un genre mixte entre les ouvrages qui représentent et ceux qui expliquent; c'est à la fois un livre d'imagination et de critique.

Aussi est-ce la branche de la littérature qui a le plus fructifié depuis quelques années : les romans sont peut-être les livres les plus vrais de l'époque; ce sont assurément les moins comparables. On ne pourrait, je crois, attribuer à aucun autre siècle les romans du nôtre; et si l'on veut y faire attention, l'on verra que le caractère qui y domine, et l'une des causes qui contribueraient le plus à les rendre presque inintelligibles pour d'autres que nous, est précisément cette exaltation de l'âme au-dessus de laquelle plane une puissance qui la juge sans la calmer, et la raconte sans la combattre.

Cependant tous les romans ne la reproduisent pas au même degré; elle règne surtout dans ceux qui sont destinés à faire connaître non pas tel ou tel caractère, non pas telle ou telle passion, mais ce désordre d'une âme inquiète et rêveuse, qui relègue Werther dans un village obscur de l'Allemagne, ou conduit René dans les forêts des Natchez. Cet état de l'âme est souvent incomplet ou peu durable; mais il n'est guère d'être sensible et pensant à qui il soit entièrement inconnu. Il y a presque toujours dans la jeunesse de l'homme un moment où, pour emprunter l'expression d'un illustre écrivain, *un grand ennui saisit le cœur*. Cet ennui provient du dégoût ou du

besoin des passions; il en éloigne et il y ramène. C'est l'incertitude d'une âme qui ne sait ce qu'elle doit sentir, ce qu'elle doit choisir de la religion ou de la gloire, de l'amour ou de la mort.

Cette situation morale dure plus ou moins long-temps; il est rare que la légèreté humaine lui laisse prendre un grand développement, un caractère de permanence. Son premier effet est de nous séparer des autres : or, dans le temps où nous sommes, au sein d'un état social qui sait si bien exciter et satisfaire l'égoïsme, la délicatesse de nos habitudes, le besoin d'une vie facile ne nous permettent pas long-temps d'abandonner le monde, et nous y rappellent sans cesse, quelque esprit d'insurrection qui nous anime contre son autorité. Celui qui d'abord a ressenti trop douloureusement l'oppression de la société pour ne pas la fuir, aime bientôt mieux recommencer à souffrir que rompre sans retour : il se résigne peu à peu, et bientôt la résignation même finit par lui devenir inutile; un jour vient où les sujétions sociales ne lui coûtent plus; soit raison, soit mobilité, il rentre dans les rangs qu'il avait désertés, et s'oubliant lui-même, cesse d'être de ceux qui se révoltent, pour se joindre à ceux qui oppriment. C'est le sort le plus commun : quelques-uns plus forts et moins sensés, chez qui le malaise se tourne en activité, se vengent des hommes et d'eux-mêmes, en tourmentant de toutes leurs forces leur existence et celle de tout ce qui les entoure; d'autres enfin, non moins constants, mais plus faibles, ne pouvant ni se soumettre ni se venger, passent du dégoût au désespoir, et se tuent par désœuvrement.

Parmi les romans destinés à faire connaître des si-

tuations de cette nature, deux sont en première ligne : *Werther* et *René*.

Ce qui frappe le plus dans Werther, c'est la vanité; aussi n'est-ce pas seulement contre les idées et les sentiments vulgaires qu'il s'irrite, c'est contre les convenances établies, c'est contre cette hiérarchie sociale qui l'a sans cesse blessé. Le monde lui est insupportable, moins parce qu'il l'opprime que parce qu'il l'humilie. Nous n'avons point fait l'éloge de cette disposition d'hostilité et de révolte contre la société, mais nulle part elle ne se montre avec plus de défaveur que dans Werther. Tout l'ouvrage décèle une insensibilité profonde, une sécheresse de cœur qui domine l'amour même, une aversion de la société qui s'exhale en amères épigrammes, mais qui ressemble plus à de l'envie qu'à toute autre chose; enfin le scepticisme railleur d'un esprit supérieur et dépravé, qui se refuse à croire de peur d'être dupe, et qui, pour éviter le préjugé, se dispense de la conviction. La civilisation multiplie ces caractères dont la perversité tout intellectuelle s'allie avec une assez grande innocence de conduite. Tel est Werther; il souffre et ne touche pas; il meurt et n'est point pleuré.

Considéré indépendamment du talent admirable qui le place si haut, René est un ouvrage aussi profond et plus pur. Ces deux romans se ressentent des circonstances différentes dans lesquelles ils ont été composés. La conception de Werther, au milieu d'une société paisible et rangée, a quelque chose de séditieux; mais celle de René, qui porte l'évidente empreinte d'une époque de trouble et d'orage, s'excuse et s'explique par la date de sa naissance. On peut, jusqu'à un certain point, permettre au

témoin d'un grand bouleversement politique, le découragement et l'incrédulité; en pareil cas, les hommes très-forts ou très-passionnés peuvent seuls s'y soustraire. René n'est donc point un homme aigri comme Werther; il a peu souffert, il cherche à souffrir; son imagination seule l'a jeté hors des routes battues; sa vanité n'est point vindicative, elle ne hait point, et l'on sent qu'il garde en lui de quoi reprendre aisément aux jouissances de la vie usuelle et même aux petites joies, aux petites émotions qu'elle prodigue. L'éclat, la gloire du monde, les triomphes d'amour-propre le séduiraient encore. Il n'a pris aucun engagement avec lui-même, il reviendrait aisément, il changerait sans peine sa vanité sauvage contre une vanité civilisée; il deviendrait presque un homme frivole; car il n'a d'excessif que l'imagination; c'est, pour emprunter l'expression commune, une *tête montée*; mais il est faible et mobile; un rien peut le consoler et le distraire; on est sûr qu'il ne se tuera pas.

A ces deux ouvrages on pourrait, je crois, comparer un roman de M. Foscolo, les *Dernières Lettres de Jacopo Ortis*. Ce roman est, pour l'action ou plutôt pour la situation, entièrement calqué sur celui de Werther. En cela, il n'a rien d'original; mais il se distingue par la pensée morale qui l'a dicté. Le ressentiment que nourrit Werther contre l'ordre social, s'est soulevé dans le cœur d'Ortis contre l'ordre politique. Un traité, dont nous ne voulons point nommer les auteurs, a cédé l'État de Venise à l'Autriche. Le nouveau possesseur est venu; il était le plus fort, il a trouvé soumission; on se tait, on applaudit ou l'on dénonce, et les citoyens se retirent. Ortis est un citoyen, et c'est du sein de la retraite, c'est pendant

que son nom se lit sur les tables de proscription, que l'auteur nous le représente déposant dans quelques lettres la confidence de ses derniers sentiments.

Mais si la religion ni la morale austère ne peuvent approuver sa fin, il n'est pas odieux un seul moment. La haine qu'il porte à la société a commencé par l'indignation; l'injustice des hommes envers leurs semblables excuse jusqu'à un certain point l'injustice de l'opprimé envers la Providence; et si Jacopo Ortis finit par s'abandonner à la croyance unique d'un absurde fatalisme, on pardonne cette grande erreur à celui qui a perdu tout à la fois celle qu'il aime et sa patrie : le poignard dont il se frappe a quelques droits à l'amnistie que les siècles ont accordée au poignard de Caton.

Ce trait seul distingue l'ouvrage italien des deux romans que nous avons cités. Ortis est dans une situation assez simple; ses sentiments surprennent peu; aussi l'ouvrage est-il moins profond que Werther et que René; mais en revanche il satisfait l'âme; il est moins pénible que Werther, moins vague que René. Le malheur d'Ortis est plus naturel et légitime mieux ses plaintes et sa faute. Il y a dans Werther plus d'esprit, dans René plus d'imagination, dans Ortis plus de morale.

Se résigner aux conditions de la société, quand même des vices et des travers seraient au nombre de ces conditions, est un devoir de bon sens; se résigner aux crimes et aux abus des gouvernements, est un acte de faiblesse. L'indignation rêveuse de Werther et de René conduit à l'inaction par le découragement; elle n'a jamais produit un bon citoyen. Le courroux philosophique d'un proscrit

comme Jacopo Ortis peut l'entraîner au désespoir et le résoudre à la mort. C'est une faute, sans doute, mais l'exemple de cette faute n'énerve point les âmes, et provoque au contraire ces énergiques sympathies qui donnent à la patrie des vengeurs.

RÉVOLUTION DU THÉATRE[1].

(1820.)

Que les amis du passé, que les partisans de l'usage se désolent, mais qu'ils se résignent, une inévitable révolution menace notre théâtre. La routine, c'est-à-dire la paresse d'esprit, la prévention, c'est-à-dire l'injustice par anticipation, luttent encore et s'efforcent de retarder le moment fatal et décisif; parmi les auteurs, parmi les acteurs et dans le public même, il y a des préjugés qui résistent, mais ils céderont; car dans tous il se manifeste un besoin de nouveauté; inconnu de ceux-là même qui l'éprouvent, et qui se trahit sans s'avouer. Qu'il paraisse une imagination indépendante et féconde, dont la puissance corresponde à ce besoin et qui trouve en elle-même les moyens de le satisfaire; et les obstacles, les opinions, les habitudes ne pourront l'arrêter. Comme elle aura deviné son temps, son temps se déclarera pour

[1] Cet article, inséré dans le Lycée français, t. V, est, je crois, un des premiers où l'on ait conseillé la tentative d'une reforme théâtrale, sans traduire M. Schlegel, et sans emprunter des idées aux critiques étrangers. J'ai cru aussi qu'on trouverait quelque intérêt dans ce jugement sur un ouvrage digne d'être plus connu, *Théâtre,* par M. le comte J.-R. de Gain-Montaignac. 1 vol. in-8°. Paris, 1820.

elle. Elle révèlera au public ce qu'il cherche sans le savoir, ce qu'il demande sans en convenir, et fera succéder à un vague instinct un enthousiasme motivé. Alors l'exemple une fois donné, tous le suivront; le chemin une fois ouvert, tous s'y précipiteront, et les idées nouvelles en fait d'art dramatique deviendront bientôt des idées reçues. C'est la marche ordinaire : toute invention ne tarde pas à devenir une convention; les découvertes font les sciences, et l'originalité crée des écoles.

Je sais qu'un tel changement est redouté de tous ceux auxquels il est commode de ne point toucher à leurs opinions et de les conserver telles qu'elles sont, comme une provision faite pour la vie et qu'il est inutile d'augmenter. Il se rencontre dans la république des lettres des esprits, comme dans la société, des hommes, dont l'ambition et l'activité sont bornées, et qui, satisfaits du fonds d'idées que leur ont acquis un peu de travail et d'industrie, n'ont plus d'autre envie que d'en jouir en paix, sans songer à sortir de cette médiocrité qui leur paraît dans son genre aussi précieuse pour la raison que pouvait l'être pour le bonheur celle qu'Horace a chantée. Ce sont, que l'on me pardonne l'expression, des *esprits retirés* qui ne produisent et n'acquièrent plus. Mais ils ont cela de remarquable, qu'ils ne peuvent souffrir que d'autres fassent fortune. Lorsqu'une intelligence active et puissante, étendant au loin ses spéculations, ajoute à ses ressources naturelles des trésors acquis, ils lui reprochent la richesse d'imagination comme du superflu, et l'abondance des pensées comme du faste. Ils s'unissent pour la retenir dans ce rang modeste, dans cette situation sans éclat que la nature leur a imposée

comme leur condition, et qu'ils se flattent d'avoir préférée par choix, donnant ainsi pour une preuve de leur sagesse la marque de leur impuissance.

On peut voir s'il n'en est pas ainsi, s'il n'est pas vrai que, toutes les fois qu'il naît un écrivain créateur, les écrivains ordinaires se hâtent, en blâmant son essor, d'en accuser l'audace et d'en rabaisser la difficulté. « Il est trop aisé, s'écrient-ils, lorsqu'on s'affranchit ainsi de toutes les règles, de se distinguer de la foule. La merveille et le vrai mérite, c'est de porter avec grâce la chaîne dont nous nous sommes chargés; c'est de fournir avec succès la carrière étroite où nous nous sommes renfermés. Mais que si nous voulions secouer les entraves du goût, dépasser les bornes de la raison, nous atteindrions sans peine une égale renommée, et nous produirions d'aussi grands effets. »

Ayez-en donc, madame, et voyons cette affaire,

disait la brillante Célimène à la prude Arsinoé, qui lui reprochait ses succès; et c'est aussi la seule réponse que le génie puisse faire à cette pruderie de l'esprit, qui lui reproche ses conquêtes, et qui feint de dédaigner ce qu'elle envie.

Les plaintes, les censures, les mépris ne peuvent rien contre les grands talents : ils se font jour à travers les nuages du préjugé; la prévention elle-même est forcée de les reconnaître, et s'incline éblouie de leur lumière. Ils commencent par rencontrer des critiques, et produisent bientôt des imitateurs; ils violent une règle établie, et presque aussitôt, par leur exemple, ils en consacrent une nouvelle. Naguère on les repoussait comme des novateurs,

tout à l'heure on va les suivre comme des modèles. La même servilité d'esprit, qui les a combattus dès leurs premiers pas, se traînera dans peu sur leurs traces, et c'est en leur nom qu'elle proscrira les essais nouveaux et les tentatives à venir. La supériorité intellectuelle, qu'on la nomme talent, raison, génie, comme on le voudra, exerce sur les hommes un empire si naturel et si légitime, que, dans quelque sphère qu'elle se montre, elle assemble en peu de temps à sa suite des sujets ou des adeptes, des admirateurs ou des copistes. Ses conceptions ne tardent pas à faire loi, et son autorité demeure en vigueur, jusqu'à ce qu'une autorité nouvelle se fonde à un titre égal et nouveau. En général, ce qu'on a appelé les vicissitudes des choses humaines n'est que le renouvellement successif du pouvoir dans tous les ordres; ou bien encore, le progrès des idées parmi les hommes.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet; mais je me fie au lecteur, et il m'en saura gré. Qu'il me suffise d'avoir indiqué le fait général, dont je ne veux aujourd'hui lui donner la preuve que dans une application particulière. Je veux me placer dans un champ fort étroit, celui du théâtre. C'est là l'empire dont j'entreprends de signaler les vicissitudes; c'est le seul dont je prétende être le Montesquieu, et que je dénonce de nouveau comme menacé d'une révolution prochaine. J'exhorte donc tous les amis de la stabilité à se réunir pour conserver ce qui existe, car je les avertis qu'ils sont en péril. L'ancien régime du royaume dramatique est ébranlé, l'esprit révolutionnaire y fermente. L'insurrection approche. Intérêts moraux, intérêts matériels, tout est compromis, je les en préviens : car les auteurs de la vieille école ne peuvent se

dissimuler que le jour où leurs principes sur l'art seraient abandonnés, la révolution qui s'opérerait dans la théorie se ferait ressentir à la recette; et que, si l'opinion dramatique changeait de direction et de favoris, le caissier du Théâtre-Français pourrait bien changer de créanciers.

Il faut prouver mes prédictions : c'est à cela seul que je me crois astreint, et non à discuter s'il est bon que la révolution se fasse ou ne se fasse pas. Sans examiner si elle est juste, je vois qu'elle est nécessaire, c'est assez; je n'ai pas besoin de m'en inquiéter davantage; car j'ai d'ailleurs la certitude que, fort différente en cela de quelques autres révolutions, elle respectera tous les droits acquis et ne nuira qu'aux abus. Les grandes légitimités, comme celles de Corneille ou de Racine, demeureront intactes, et la spoliation n'atteindra que quelques usurpateurs dont je veux taire les noms; car on doit des égards au malheur, même lorsqu'il est mérité; je ne veux point me faire délateur, et je n'ai pas envie de dresser moi-même d'avance des tables de proscription.

Maintenant ma conscience est tranquille, je puis développer sans scrupule les symptômes de la crise qui s'annonce; et, s'il arrive des malheurs, j'espère que, suivant une méthode assez usitée, on ne m'accusera pas de les avoir provoqués, pour les avoir prévus.

Le signe principal du mouvement qui se prépare est, à mon sens, le dégoût marqué du public pour tous les ouvrages conçus et exécutés dans les règles. Il semble que tous les anciens moyens de l'émouvoir aient perdu leur efficacité. En vain cherche-t-on à les renouveler en les déguisant avec soin, en les engageant dans de nouvelles combinaisons; il les reconnait et s'ennuie. En vain

change-t-on les noms, les costumes, les décorations; il retrouve les mêmes situations dans d'autres lieux et les mêmes personnages sous d'autres habits. Rien ne le trompe, rien n'échappe à sa pénétration ni à son dédain. Il y a même de certains effets de théâtre tellement usés qu'il a fallu y renoncer tout à fait, témoin les suicides des jeunes princesses et les récits des confidents. Évidemment il faut inventer pour remuer ce public difficile et blasé: on ne peut plus fermer les yeux sur cette triste nécessité; et si l'on ne veut pas s'exposer à le voir, par une grande et volontaire insurrection, consommer à lui seul la révolution qu'on redoute, et, désertant audacieusement la vieille constitution du Théâtre-Français, aller chercher, à quelque extrémité de Paris, un empire illégitime, mais mieux approprié à ses besoins nouveaux, l'empire du mélodrame, il faut que les grands esprits osent entreprendre eux-mêmes cette révolution qu'autrement ils seraient contraints à subir; il faut qu'ils s'étudient à former habilement une intime alliance entre la tradition sacrée qui domine la scène classique et l'esprit nouveau qui menace de l'envahir. Craignons le mélodrame comme un pouvoir de fait; efforçons-nous de maintenir, s'il se peut, le fait là où est le droit, et de prévenir une désunion aussi fatale à l'ordre qu'à la liberté, c'est-à-dire, pour rentrer dans le langage du sujet, au bon goût qu'à l'imagination.

Qu'a-t-on besoin d'attendre de nouvelles preuves du danger que je signale? A-t-on oublié ce qui s'est passé depuis plusieurs années? L'ingrat public n'a tenu aucun compte durable à la plupart des auteurs de la dignité du langage, de la rigoureuse observation des bienséances de

notre scène et des unités matérielles. Dès le premier abord, il les a rejetées, ou s'est contenté de leur accorder un succès court et modique. Si l'on recherche quels sont les ouvrages qui ont obtenu un notable succès, et parmi ceux-ci quels sont les passages qui leur ont particulièrement attiré la faveur du parterre, on trouvera, j'en ai peur, que ce sont précisément les pièces qui sortaient jusqu'à un certain point du genre ordinaire des tragédies françaises, et dans celles-là les scènes ou les personnages qui se recommandaient par quelque chose d'étrange ou d'inusité. Mettons à part, je le répète, les ouvrages de génie, parce que dans ceux-ci les formes classiques n'ont pas été subies, mais choisies et presque inventées par l'auteur même; mais rappelons-nous ces tragédies régulières, qui ont eu dans leur temps un succès complet et quelquefois une véritable vogue; qu'il y en a peu qui soient aujourd'hui goûtées et applaudies! qu'il y en a peu qui, si elles étaient aujourd'hui données pour la première fois, produisissent un effet général et profond! On a remarqué que les reprises réussissent faiblement, et l'on s'est étonné de voir la renommée de certains ouvrages vantés autrefois pâlir et disparaître à cette nouvelle épreuve. Ne serait-ce pas une suite de cette aversion du public actuel pour les combinaisons surannées de nos tragédies, qui ressemblent pour la plupart à des variations du même air? Je ne sais pas beaucoup de nos ouvrages secondaires qui jouissent à présent de quelque faveur, à moins qu'un grand acteur, qui lui-même est une exception à toutes les règles, et dont le talent est à lui seul une innovation éclatante, ne leur ait donné ce dont il est si richement doué, l'originalité et le naturel. Talma

est la représentation vivante de ce qui manque au plus grand nombre de nos tragédies. Même dans celles qui passent pour bonnes, il y a quelque chose d'énervé qui ne prend plus sur les esprits. La répétition des mêmes moyens, toujours suivis des mêmes effets, leur donne à toutes une fastidieuse ressemblance; et de là, les deux grands défauts de notre scène, le factice et le commun. A mesure que le nombre des ouvrages grossit, que les copies s'accumulent sur les copies et s'éloignent des modèles, l'insipidité fait des progrès, et l'ennui présent s'augmente de tout l'ennui passé. Lorsqu'après un long intervalle on remet au théâtre des pièces qui, lors de leur première apparition, n'étaient encore que des secondes ou des troisièmes copies, comme elles ont été depuis imitées à plusieurs reprises, le public, qui confond les temps, qui n'a point la complaisance ou la justice de se reporter à l'époque où elles ont été composées, les relègue au rang de celles qui leur ont succédé, et dont il est déjà las, sans songer que, précisément parce qu'elles sont moins récentes, elles sont un peu plus neuves que les tragédies contemporaines.

Si des reprises nous passons aux nouveautés, que sont devenues tant de tragédies arrangées suivant toutes les convenances de la scène qui sont les mêmes pour toutes, et contre les convenances du sujet qui sont différentes pour chacune, ces tragédies si conformes aux règles et si infidèles à la vérité, dénuées d'invention dans les ressorts, de vie dans les caractères, de couleur dans le style, et qui cependant ne blessent ni la bienséance ni le bon goût, qui sont même conduites avec art, pensées avec justesse, écrites avec élégance? Depuis le

commencement de ce siècle, trois ouvrages seulement ont obtenu et mérité un accueil distingué, les *Templiers*, les *Vêpres siciliennes* et *Marie Stuart*. A quelle cause attribuer l'honorable exception que le public a faite en leur faveur, sinon à ce qu'elles présentent elles-mêmes d'exceptions aux usages de notre théâtre? Le fait n'est pas contestable à l'égard de *Marie Stuart*. Ce qu'on admire de vérité tant dans le caractère que dans l'action des personnages, est déjà une dérogation à toutes les lois qui régissent notre scène; et malgré le talent que je me plais à reconnaître dans l'auteur de *Marie Stuart*, c'est sans contredit, et lui-même il le déclare, à la force et à la vérité native de la conception originale qu'il doit une grande partie de son succès. Quant aux *Templiers*, cette pièce, quoique timidement faite, a certainement marqué par tout ce qu'elle a offert d'inaccoutumé sur notre théâtre; et peut-être serait-il aisé de montrer que les défauts reprochés à ce bel ouvrage ont leur source dans la soumission trop scrupuleuse de l'auteur au despotisme des règles, soumission qui ne lui a pas permis d'entrer franchement dans son sujet, ni de reproduire tout entier l'événement qu'il voulait peindre. Quoi qu'il en soit, ce qui a ravi nos suffrages c'est l'idée heureuse et neuve de nous attacher par l'intérêt d'une situation purement historique; car la situation l'est tout à fait, si les mœurs et le langage ne le sont pas.

Une semblable observation, et plus frappante encore, s'applique aux *Vêpres siciliennes*. Si l'on n'y trouvait que cette facilité de style, cette chaleur de sentiment, cette verve d'une poésie facile, ce langage entraînant et pur, et dont l'auteur se sert, pour emprunter l'expression de

Fénelon, *comme d'un vêtement;* certes, le mérite serait grand encore : aujourd'hui surtout que dans le style l'élégance est si commune et l'imagination si rare. Ce serait toujours un charme que d'entendre de beaux vers, et il serait toujours permis de dire que *les Muses de Sicile n'avaient encore rien chanté de si grand* [1]. Mais il faut reconnaître dans les *Vêpres* un mérite plus sérieux, des beautés plus fortes, des traits et des physionomies presque entières d'une vérité peu commune dans nos tragédies, des événements présentés avec ce caractère imprévu et brusque que le hasard donne toujours aux réalités, et que les poètes tragiques donnent si rarement à leurs fictions. Je citerai le personnage de Montfort, le plus complet, le plus naturel et par conséquent le plus critiqué de tous ceux de la pièce : l'inconséquence de sa conduite, ses fougues de colère et de générosité, de violence et de tendresse, sa paresse dans le pouvoir, son sommeil dans le péril, son imprévoyance qu'expliquent à la fois son courage et sa vanité sont autant de brillantes fautes qui signalaient alors les guerriers de notre pays, et dont on assure que la tradition n'est pas encore perdue. On peut citer encore plusieurs des actions de Procida, telles que le meurtre inopiné de Gaston, et surtout cette admirable scène de conjurés, qui, déjà si vive et si éloquente en elle-même, a cela de remarquable qu'elle a lieu dans le palais même de ceux contre qui l'on complote, circonstance singulière, comme il s'en trouve des milliers dans l'histoire, et particulièrement dans ces œuvres bizarres et irrégulières qu'on appelle des conspirations. En revanche,

[1] Sicelides Musæ, etc.

si nous voulions relever les défauts de l'ouvrage, nous pourrions les imputer en grande partie à la réserve excessive de l'auteur, qui n'a pas non plus osé pousser ses idées jusqu'au bout, ni se fier à son imagination et à l'histoire plus qu'aux leçons de l'art et aux règles de la scène. Ainsi, il ne s'est pas senti la hardiesse de faire de Lorédan le mari d'Amélie; ce qui eût, dans le sujet et le pays donnés, rendu bien plus directe et bien plus terrible la jalousie entre le vainqueur et le vaincu, entre un conquérant français et un mari italien.

On peut examiner ainsi tel ouvrage qu'on voudra de ceux qui ont été récemment représentés; on reconnaîtra, je crois, que, soit que blasés par la jouissance continue des beautés régulières, nous ayons contracté le besoin d'émotions plus vives et moins communes, soit qu'au contraire cette révolution qui s'est opérée, qui s'opère encore dans nos idées et dans nos mœurs, en nous faisant considérer les choses humaines sous un nouveau point de vue, nous rende nécessaire un nouveau système dramatique qui nous les représente comme nous les voyons, il est de fait que les anciennes formes de nos tragédies ne nous suffisent plus, et que le poignard de la Melpomène française est émoussé. La préférence même que nous accordons à de certains ouvrages, à de certaines scènes qui n'attiraient autrefois qu'une médiocre attention, qui étaient à peine comprises, notre répugnance pour ces intrigues d'amour, pour tous ces moyens de théâtre qui déparent même quelques-uns de nos chefs-d'œuvre, notre froideur peut-être excessive aux tragédies que la passion seule anime, l'enthousiasme que nous inspire tout acteur qui donne à son jeu du naturel et de

la profondeur sont autant d'indices de la direction que doivent prendre désormais les poètes dramatiques, s'ils veulent marquer dans leur temps et durer après eux. Certes, je ne leur conseille, je ne leur demande point l'extrême liberté des théâtres étrangers, ce mépris de toute vraisemblance, qui nuit à la clarté et à l'effet de l'action théâtrale comme au développement et à la vivacité des sentiments. Je ne leur conseille, je ne leur demande pas cette imitation servile de la réalité, qui ne craint point d'allier dans le même ouvrage, de rapprocher dans la même scène la pompe et la grossièreté, les bouffonneries et les déclamations. Mais je conseille et demande cette liberté intelligente qui ne se fait point scrupule d'étendre les clauses de la convention sur laquelle repose tout art dramatique, qui transporte sur le théâtre les hommes tels qu'ils sont avec leurs faiblesses, leurs incohérences et leurs inégalités, qui ne mutile pas enfin les événements, et leur conserve, non pas une minutieuse fidélité dans les détails, mais la vérité historique, c'est-à-dire ce caractère d'effets composés de la volonté et des circonstances, du conseil et du hasard, caractère bien connu de quiconque a considéré les affaires de ce monde ailleurs que dans les livres. Voilà le genre de beautés que je souhaite à nos tragédies futures, et qui, pour se rencontrer rarement chez nos grands maîtres, ne leur sont pourtant pas inconnues; voilà le genre d'altération qu'il est désirable, qu'il est instant de faire éprouver à la régularité forcée de la tragédie classique. C'est dans la marche de l'intrigue, c'est dans la peinture des individus et dans le ton du dialogue qu'il faut innover plutôt que dans la

construction, en quelque sorte matérielle, de la tragédie. Les changements trop fréquents de décorations, la multitude excessive des personnages et la prolongation démesurée de l'action, sont autant de violences faites à l'illusion théâtrale, déjà si peu respectée; et l'on ne doit recourir à ces moyens d'exception qu'avec une extrême réserve, et lorsque la nature du sujet l'exige impérieusement.

Des considérations semblables paraissent avoir frappé et conduit même plus loin que moi l'auteur d'un ouvrage qui a donné lieu aux précédentes réflexions, et qui me semble mériter tout l'intérêt des lecteurs éclairés. M. le comte de Gain-Montaignac, dont l'amitié et les lettres déplorent encore la perte prématurée, avait reçu profondément la grande impression qu'ont dû laisser dans toutes les âmes élevées et sensibles les événements de notre âge. Cette impression avait réagi sur toutes ses opinions comme sur toutes ses facultés : à ses yeux, tous les objets, les choses réelles comme les ouvrages de l'art, avaient pris un nouvel aspect. Il était un de ces hommes qui, placés aux époques de passage où la société et l'esprit humain semblent se renouveler, appartiennent à l'âge qui s'enfuit en même temps qu'à l'âge qui s'avance, et s'agitent entre un passé qui les retient encore et un avenir qui les entraîne. Cette situation d'esprit n'est point rare de nos jours; et si les événements lui laissaient le temps de s'observer et de s'exprimer elle-même, j'ai l'idée que nous lui devrions toute une littérature fortement caractérisée, très-différente de celle des gens de lettres de profession, et qui serait beaucoup mieux entendue dans le monde que dans les académies.

C'est à cette littérature qu'appartient le théâtre de M. de Gain. Si le cadre et la forme de ses drames sont empruntés de l'Angleterre et de l'Allemagne, toutefois on sent, en les lisant, que la pensée qui l'a déterminé pour ce genre, l'a contraint en quelque sorte de le choisir, et résultait encore plus de sa nature que de son goût. Il n'a pas adopté son système dramatique par une fantaisie littéraire, mais comme le seul qui lui permît de représenter les choses ainsi qu'il les avait vues, et les hommes tels qu'il les avait observés. Je vais le laisser parler lui-même, il rendra mieux que je ne le pourrais faire sa pensée et la mienne : « Familiarisés avec des révolutions terribles, sans » cesse renaissantes, qui de françaises deviennent euro- » péennes, et près desquelles les guerres civiles dont Cor- » neille fut le témoin ne sont que des jeux d'enfants, quelle » émotion et quelle étude irions-nous chercher au théâtre » tel qu'il existe? que peuvent maintenant nous appren- » dre des poèmes écrits dans un langage conventionnel, » nous offrant des personnages qui portent plus souvent » un masque habilement colorié qu'une figure vivante?... » Nous avons besoin désormais d'un art plus simple, plus » près de la nature et de la vérité. On ne pourra plus com- » mander notre intérêt qu'en nous montrant les hommes » qui ont influé sur le sort des peuples, tels qu'ils ont été » en effet, en les faisant agir et parler comme nous sentons » qu'ils ont dû agir et parler. Il faudra nous montrer à » découvert les petites causes des grands événements, la » variété prodigieuse des physionomies, le mélange de » bon et de mauvais qui se trouve dans tous les hommes, » l'inconséquence des caractères les plus décidés, et quel- » quefois aussi la suite des plus frivoles dans de certaines

» occasions ; enfin, la nature humaine en son vrai point
» de vue, en sachant faire un choix propre à frapper, à
» émouvoir, à instruire, ce qui, toujours et partout, est
» l'art du poète et son vrai but. Ne cessons jamais d'ad-
» mirer Corneille et Racine comme de beaux génies qu'il
» ne faut point prétendre égaler ; mais en relisant tou-
» jours leurs poèmes immortels, si nous voulons encore
» une scène, convenons que le système tragique dans le-
» quel ils ont excellé a perdu de sa force et ne se prête
» plus à nos besoins..... Le principe constitutif d'un art
» est immuable sans doute ; mais les formes extérieures,
» qui servent à l'application de ce principe, varient sans
» cesse selon les temps et les lieux. »

On sent que les tragédies de M. le comte de Gain ne peuvent être appréciées avec justice, si l'on ne consent à se placer dans le système dramatique qu'il avait choisi. Il s'était soumis à deux responsabilités indépendantes l'une de l'autre, celle de sa théorie et celle de ses œuvres : de là deux questions que nous tiendrons distinctes ; et s'il devient nécessaire d'ouvrir une discussion réglée, nous prions les contradicteurs de vouloir bien s'inscrire séparément contre son discours préliminaire et contre ses tragédies.

« Vieillis par une longue et dure expérience, il nous est
» devenu impossible d'être intéressés par des ouvrages
» qui ne reposeraient que sur un idéal convenu ; et le lan-
» gage magnifiquement vague de la tragédie en vers, sa
» froide pompe et ses narrations épiques ont usé en France
» tout leur effet. » Ces mots sont le résumé des principes de M. de Gain sur l'art du théâtre. Nous nous contentons de les rappeler, sans les appuyer ni les contre-

dire, et en faisant seulement nos réserves en faveur de la poésie, qui nous paraît très-digne de rester la langue de la tragédie, pourvu qu'elle daigne varier ses tons.

Voilà donc les lecteurs et les critiques bien avertis : ils savent qu'ils ont affaire à des tragédies historiques, à des tragédies en prose, et dont l'auteur a beaucoup moins pris pour modèle le dialogue de Phèdre ou de Zaïre que le dialogue d'Eucrate et de Sylla. Lors même qu'elles seraient moins recommandables par leur mérite dramatique, il faudrait toujours y remarquer un sentiment de la vérité morale, qui n'exagère ni le mal ni le bien dans les personnages historiques ou supposés, qui tient compte à chacun de ses intentions et de ses motifs, qui n'accuse point les opinions des fautes des hommes, ni le cœur des hommes du vice des opinions, qui sait enfin reconnaître que, comme toutes les causes ont leur part de vérité, tous les caractères ont leur part de vertu. Ce discernement, cette justice a manqué à bien des écrivains distingués, quelquefois à des littératures et à des époques tout entières. Et cependant elle est presque aussi nécessaire dans la composition des ouvrages d'esprit que dans la pratique de la vie; rien ne la remplace pour ceux qui la connaissent; il n'y a point pour eux d'intelligence possible avec ces esprits incomplets qui ne voient qu'à moitié, qui ne pénètrent qu'à demi, avec ces esprits étroits qui méconnaissent toujours. La prévention corrompt en effet les plus rares qualités : par elle, la richesse d'imagination, la vigueur de raisonnement ne sont plus que des moyens de parer l'imposture, d'aiguiser le mensonge, d'armer enfin de spécieux prétextes tous ces préjugés du vulgaire qui deviennent in-

domptables dès qu'ils se croient autorisés. Aujourd'hui surtout que des changements de tout genre, si multipliés et si divers, nous ont fait un devoir en même temps qu'un besoin de l'impartialité, il faut dire à ceux qui en sont dépourvus : « Gardez-vous d'entreprendre de retracer la conduite et les sentiments des hommes ; vous ne les verriez point tels qu'il faut nous les montrer. Vos peintures seraient forcées ou inexactes ; vous falsifieriez vos modèles. Gardez-vous surtout de la peinture d'histoire : incapables de vous transporter dans les temps et dans les lieux, vous ne sauriez comprendre ni reproduire des mœurs, des opinions, un langage qui ne sont point les vôtres ; vous représenteriez ce qui n'est pas, ce qui ne fut jamais. Vous perpétueriez ces contre-sens trop longtemps soufferts sur notre scène ; vos personnages seraient infidèles à leur nom, ils mentiraient à leur pays, ils contrediraient leur siècle, et l'art de l'imitation par excellence deviendrait dans vos mains l'art du travestissement. »

M. de Gain n'a point mérité ces reproches : il s'est attaché à présenter tous les objets sous leurs véritables couleurs ; il s'est fait une loi de conserver à toutes les opinions comme à tous les sentiments leur bonne foi, souvent même leur innocence, quelquefois leur charme. Je prendrai pour exemple une de ses pièces, dont le sujet est tel que ses propres affections et les principes de sa vie entière auraient pu facilement obscurcir de quelques préventions sa clairvoyante équité : ce sujet est la mort de Charles Ier. Ne croyez pas qu'il ait eu la maladresse d'accumuler aveuglément sur ce prince tous les genres de supériorités et de vertus, pour ne jeter sur ses adver-

saires et ses juges qu'un vernis uniforme d'envie, de haine et de brutalité. Il n'a point imaginé que l'intérêt de son héros malheureux lui donnât le droit de refuser à ses persécuteurs toute grandeur et tout enthousiasme. Cet ouvrage, comme tous ceux du recueil, est écrit dans un grand esprit de justice; et si quelquefois l'auteur s'est mépris sur la vérité, c'est peut-être pour avoir trop compliqué les ressorts qui font agir ses personnages, et non pour les avoir, au gré d'une observation superficielle, façonnés sur les modèles convenus que nos auteurs copient éternellement, et qui n'ont jamais eu d'originaux.

Le théâtre de M. de Gain se compose de trois ouvrages : *Charles-Quint à Saint-Just*, *Charles Ier* et *la Conjuration des adolescents*; le plus remarquable est sans contredit le premier. Le sujet, dont la conception est heureuse et neuve, était particulièrement favorable au talent de l'auteur, plus habile, ce me semble, à lire dans le cœur des hommes qu'à représenter leurs actions, à leur prêter des sentiments qu'à leur supposer une conduite. Il semble en effet que, trop occupé de l'impossibilité de donner jamais ses pièces à la scène, il ait cherché presque uniquement dans la tragédie une occasion d'exposer et de développer d'une manière saillante une observation sur un caractère ou sur une situation historiques, et qu'il ait plus songé à la rendre frappante pour la réflexion que sensible aux regards. Telle doit cependant être la pensée d'une tragédie; il faut qu'elle soit visible, pour ainsi dire, qu'elle puisse se personnifier entièrement, qu'elle perde sa forme abstraite, pour devenir tour à tour Œdipe ou Phèdre, Roxane ou Vendôme.

Nous nous attacherons donc de préférence à la tragédie de *Charles-Quint*, comme devant donner une idée juste et favorable à la fois de la manière de M. de Gain. On y verra comment, en profitant d'une simple donnée historique, il a su s'en rendre maitre, deviner ce que les auteurs nous taisent d'après ce qu'ils nous racontent; et, par une induction ingénieuse et féconde, recréer tout un ordre de faits qui, supposés pour la plupart, ont presque tous l'air de la vérité. Quels sont en effet les fondements de sa pièce? quelques lignes de Strada et un dialogue de Fénelon.

On sait qu'après les fatigues et les prospérités d'un long règne, lassé d'une des vies les plus agitées et les plus glorieuses que monarque ait menée, le rival et le vainqueur de François Ier, l'ennemi et le protecteur de la réforme naissante, l'effroi et l'appui du trône pontifical, celui dont les drapeaux avaient flotté dans trois parties du monde, l'empereur Charles-Quint, abandonnant le sceptre des Césars aux mains de son frère, et déposant sur la tête de son fils la couronne d'Espagne, des Pays-Bas et des Indes, alla ensevelir sa vieillesse, sa gloire, son génie, et peut-être ses remords, dans le monastère de Saint-Just, habité par les Hiéronymites, et situé sur les frontières de Castille et de Portugal. Tout est mystère dans ce singulier événement : les motifs de la résolution de l'empereur, les particularités de sa retraite ont donné lieu à des conjectures opposées, à des récits contradictoires, toujours étranges, souvent merveilleux. M. de Gain a su profiter de cette obscurité pour établir un système, dans lequel il a fait habilement rentrer quelques-uns des détails anecdotiques que des traditions di-

verses ont conservés; et, sans s'inquiéter des objections, il a entrepris de représenter à sa manière, et dans un même tableau, l'entrée, le séjour et la mort de Charles-Quint à Saint-Just. Un tel sujet, qui, comme on le voit, embrasse plus d'une année, ne comportait pas une action très-animée; mais précisément parce qu'il se réduit à l'histoire des sentiments d'un homme extraordinaire dans une position extraordinaire, il offrait une riche matière au talent de l'observation. *Charles-Quint*, du reste, n'est pas une tragédie dans le sens ordinaire du mot, puisqu'il y manque une intrigue; c'est, dans une forme damatique, le développement d'un fait moral.

La pièce est précédée d'un prologue, qui se passe dans la vallée de Just d'Estramadure, près du monastère des Hiéronymites. A côté de leur église s'élève un pavillon nouvellement bâti, et qui domine la vallée. L'architecte qui a dirigé la construction de ce pavillon, destiné à servir de retraite au plus puissant monarque des deux mondes, annonce sa prochaine arrivée à un vieil hidalgo, qui n'ose croire que ce soit là le séjour du général sous lequel il a si longtemps servi. Cependant les habitants de la vallée arrivent en foule; ils précèdent l'empereur qui paraît bientôt, suivi de ses deux sœurs, les reines douairières de France et de Hongrie. Tous les Espagnols s'agenouillent; il les relève avec empressement, en se flattant qu'il fait un acte d'humilité. Les religieux sortent du couvent pour le recevoir; et en leur présence, avec un sentiment sincère sans doute, et qu'il croit profond et religieux, il implore la miséricorde céleste. Presqu'en même temps, il aperçoit l'hidalgo, le reconnaît pour un vieux guerrier, et le nomme chevalier de Saint-Jacques.

S'approchant ensuite de ses sœurs, il leur montre le lieu de sa retraite, le beau paysage qui s'étend sous ses yeux; et, après quelques mots de tendresse et de piété, après avoir brièvement recommandé à ceux qui furent ses sujets la fidélité à leur ancien Dieu et à leur nouveau maître, il monte les degrés du portail, et *s'abandonne à celui qui donne le repos et les empires.*

Le premier acte se passe dans la salle principale de l'appartement de Charles, à Saint-Just. Il est seul : ce sont ses premiers moments de retraite et de tranquillité. Les fleurs de son jardin, la vue de sa fenêtre, le chant éloigné des religieux, tout le calme et lui plaît; son oisiveté même est un bonheur tout nouveau; et c'est confusément, qu'à travers sa joie, qui semble désintéressée, il laisse percer la joie moins pure de se voir délivré d'un roi de France, dont la rivalité lui pèse, et d'un fils dont l'ambition l'inquiète. Les religieux, leur prieur, Turriano, ce mécanicien qui, selon l'histoire, partagea sa retraite, tous se ressentent de la douce disposition de son âme. Pour la dernière fois il veut réunir à sa table les hidalgos du voisinage, et, en attendant, il sort avec le prieur pour visiter l'établissement. Pendant ce temps, un jeune novice, le frère Paul, reste seul; et jeté dans un cloître par la volonté de ses parents, il maudit ce séjour, où d'autres se réfugient, et regrette, sans le connaître, ce monde que d'autres abandonnent. Bientôt toute la noblesse du canton se présente, et, en attendant l'empereur, admire la simplicité de l'asile choisi par le premier des grands d'Espagne. Charles reparaît; il les accueille et les complimente avec cette bienveillance altière que donne la vie du trône; il les interroge avec cet intérêt affecté

d'un homme qui n'a pas oublié que ses questions sont des faveurs, et pour qui les réponses ne sont guère que des révérences. La porte s'ouvre; on annonce que le repas est prêt; l'empereur sort le premier, en s'appuyant sur don Gomez, le chevalier de Saint-Jacques. Tous suivent alors sans distinction de rang.

UN HIDALGO, *à son voisin avant de sortir.*

Auriez-vous cru, seigneur, qu'il fût si facile de paraître et de demeurer devant un roi?

LE SECOND HIDALGO.

En entrant ici, seigneur, je tremblais, et maintenant je me sens à l'aise.

LE PREMIER HIDALGO.

Charles-Quint est un grand prince. *(Ils sortent.)*

Au commencement du second acte, l'empereur est dans son jardin. Un assez long temps s'est écoulé depuis son arrivée dans son dernier asile. Il s'occupe avec Turriano d'un automate, auquel ils se sont efforcés d'imprimer un mouvement rapide et divers qui simule la vie. L'empereur est moins serein : sa philosophie, devenue plus amère, se trahit en plaintes sceptiques sur les sciences humaines, en réflexions tristes sur la brièveté de la vie et de la fortune. Il regarde ses fleurs; il respire les parfums exhalés par les citronniers voisins; il veut aller chercher dans une promenade le calme que lui donnaient naguère un air frais et pur et la vue d'une campagne riante, il sort; mais, tout en déclamant sur le néant des grandeurs et le charme des champs, il dit à Turriano : « Je me sens bien, ma tête est libre, je serais encore » capable de faire le jeune homme, je présiderais un con- » seil. »

Turriano, resté seul, voit arriver Inès, jeune villageoise, qui lui apporte des liens que Charles-Quint a demandés pour ses fleurs. Elle raconte qu'un voyageur est venu le matin s'adresser à elle pour obtenir une entrevue de l'empereur, et qu'elle n'a pu lui refuser de se charger de sa demande. C'est Alonzo d'Ercilla, c'est un guerrier, c'est un poète; il revient de la conquête du Nouveau-Monde, et il l'a chantée; il voudrait baiser la main de son ancien maître. Turriano permet à Inès de le faire venir. Cependant Charles est de retour; l'air, la verdure, le soleil, tout a trompé son espérance; l'air lui pèse, le ciel le brûle, la vallée de Just est insipide et monotone; il s'étonne qu'elle ait jamais pu lui plaire. La vallée de Just commence à paraître bien étroite au monarque voyageur, que les Espagnols appellent encore le *Chevalier errant*. Turriano lui annonce un étranger; l'empereur s'impatiente, et lui reproche avec humeur la facilité avec laquelle il admet tous les importuns. Au nom d'Ercilla, il s'apaise; et dès qu'il l'aperçoit, flatté de la visite empressée de l'un des conquérants de l'empire du soleil, il le reçoit avec une bienveillance caressante, il le comble de louanges, il lui demande le récit de ses exploits. Ercilla lui parle de ses vers; les chants du Camoëns l'ont enflammé d'une noble jalousie; il voudrait donner à la gloire espagnole la seule chose qu'elle puisse envier à la gloire portugaise, un poëme. L'empereur lui fait réciter des vers du Camoëns, et, peu sensible à leur harmonie, il n'y aperçoit que des erreurs politiques, et critique un poète en homme d'État. Ercilla s'anime à son tour, il ose se citer auprès du Camoëns, et dans un récit brillant il raconte à Charles com-

ment il a conçu, comment il a composé son poème, tantôt dans les camps espagnols et sous les flèches du cacique indien, tantôt sur le sommet embrasé de ces monts du Nouveau-Monde, où le cri du condor se mêle au bruit du tonnerre. De retour en Europe, il y vient chercher d'autres dangers, une autre gloire; il veut lier dans la même épopée la conquête du Nouveau-Monde aux triomphes de sa vieille patrie; il veut chanter Philippe et la victoire de Saint-Quentin.....

CHARLES.

Vous avez très-mal choisi... Qu'a produit cette bataille de Saint-Quentin? Philippe a-t-il su marcher sur Paris? Philippe sait-il qu'on n'achève que par la vitesse ce qu'on a conçu dans la lenteur?... Non, Philippe ne le sait pas... Guise ne vient-il pas de reprendre Calais par où la France est vulnérable?... Et qu'importe qu'ensuite le maréchal de Termes ait été pris?... Tout se balance... C'est en vain que Philippe se fatigue. Qu'il renonce à abaisser la France, puisque Charles-Quint, empereur, ne l'a pas pu; et peut-être moi-même me suis-je abusé...

Je vois trop d'ailleurs ce que Philippe prépare à l'Espagne; il est patient, il sait se taire, dissimuler, cela est bon, mais il ne sait ni agir ni parler. Vous a-t-il dit un mot, à vous, Ercilla?... Philippe étouffera le génie de l'Espagnol; et quand un prince méconnaît des services tels que les vôtres, bientôt il n'est plus servi que par intérêt ou par crainte... (*A Turriano.*) Mais je l'avais prévu, l'orage s'avance, je le sens, il me pénètre, il me brûle, et le ciel est en feu. (*Il se lève.*) Chevalier, il faut nous quitter. Charles ne peut maintenant donner à un homme tel que vous autre chose que l'assurance de sa haute estime... Mais allez trouver Ferdinand; malgré moi, il est empereur; peut-être, mieux que Philippe, saura-t-il apprécier votre zèle et vos mérites. (*Le tonnerre gronde.*) Au reste, don Alonzo, vous entendez là-haut le maître, le vrai maître, le seul qui tienne compte de tout... Adieu, chevalier.

Au troisième acte, Charles, encore plus fatigué de la retraite, ne voit plus d'autre moyen de remédier à l'ennui de la solitude que d'en aggraver la rigueur. Dégoûté de

la mécanique, il congédie assez durement Turriano, en lui annonçant la résolution où il est de s'enfermer dans une cellule, et de mener la même vie que les religieux. Tout à coup le frère Paul entre, et vient le supplier d'obtenir pour lui la liberté de quitter le couvent et la robe de novice. Cet épisode, dont l'idée est empruntée d'un dialogue de Fénelon, est heureusement développé. Vainement Charles s'efforce-t-il de détourner de son dessein le jeune homme, qu'un impérieux besoin de connaître appelle dans le monde; et lui-même, qui ne conçoit plus qu'on puisse désirer le monde, puisqu'il l'a quitté, s'étonne de la facilité avec laquelle le prieur qui survient donne au jeune Paul l'espoir d'une liberté, que Dieu défend de refuser à ceux que sa grâce n'a point touchés. Ainsi, dit Charles, lorsque Paul s'est retiré,

Ainsi, pour le guérir, vous l'envoyez au sein des tentations?

LE PRIEUR.

Ce triste remède peut seul éteindre des désirs insensés, nourris dans la contrainte.

CHARLES.

Il fallait dompter cette humeur rebelle.

LE PRIEUR.

L'expérience acquise dans le malheur profitera seule à cette âme blessée.

CHARLES.

Il ne faut rien céder à notre lâcheté.

LE PRIEUR.

Jamais à la nôtre, quelquefois à celle de nos frères.

CHARLES.

Eh bien! puisque aussi aisément, prieur, vous consentez à perdre un religieux, peut-être serez-vous heureux d'en acquérir un autre.

LE PRIEUR.

Si sa vocation paraît sincère.

CHARLES.

Elle l'est, mon père.

LE PRIEUR.

Et ce religieux, sire?

CHARLES.

Est devant vos yeux.

LE PRIEUR.

Vous, sire!

CHARLES.

Moi-même... Que veut dire ce silence? N'osez-vous ou ne voulez-vous pas me parler?

LE PRIEUR.

Je prie le ciel de me guider et de m'instruire.

CHARLES.

Douteriez-vous, quand j'affirme?

LE PRIEUR.

L'homme souvent est sincère dans son erreur.

CHARLES.

L'homme, l'homme!... J'ai résolu, je vous le répète, prieur, de prendre place parmi vos religieux.

LE PRIEUR.

Serait-ce un ordre que Votre Majesté signifie?

CHARLES.

C'est ma volonté que je déclare.

Et la fin de cette scène remarquable est une sorte de confession, que Charles interrompt souvent par des retours de hauteur, par des souvenirs de royauté. C'est après ces humbles aveux d'un monarque, qui gémit également de son règne et de sa retraite, qui prend l'ennui pour du repentir, et croit, en accusant le passé, s'absoudre des mouvements secrets d'un cœur dans lequel le regret du trône se confond avec le besoin du cloître; que le prieur, réunissant tous ses religieux, leur adresse une touchante exhortation sur la douceur de la vie monastique, sur sa puissance à calmer les orages d'une âme en-

core soulevée par l'erreur, et tout écumante de passions. Il dit, et l'assemblée se lève et marche vers l'église, où Charles et le frère Paul entrent ensemble et les derniers.

Mais au bout de quelque temps, ce sacrifice même ne suffit plus aux agitations d'une conscience d'empereur. Au quatrième acte, son appartement tendu de noir annonce le projet d'une expiation nouvelle. Une plus véhémente indignation contre les choses de ce monde et les jeux de la politique, un désir plus pressant d'abaissement et de mortification, semblent s'être emparés de lui. Ses paroles confuses décèlent tour à tour et le mépris de sa grandeur passée, dont il se fait un droit d'insulter à celle de Philippe, et le besoin d'humilier davantage ce front chargé de tant de couronnes, comme pour se venger de la fortune, qui n'a jamais su le contenter. Enfin, on lui annonce l'archevêque de Tolède, qu'il a fait demander, espérant trouver en lui un conseiller plus pénétrant que le bon prieur, peu habitué à traiter avec les scrupules compliqués d'un pénitent couronné.

Vous, Carranza *(dit-il à l'archevêque)*, le monde et la cour vous sont connus : vous saurez m'interroger sur les piéges que la grandeur tend aux rois... Carranza, il est malaisé de se convertir et d'incliner son cœur... Mais à Madrid, que dit-on?

CARRANZA.

Le retour du roi y est attendu.

CHARLES.

Et jusqu'à ce fortuné retour, toutes les pensées sont vers la Flandre... Monsieur l'archevêque, nous sommes seuls, déposez toute crainte... Comment règne Philippe?

CARRANZA.

On obéit au moindre signe de sa volonté.

CHARLES.

L'Inquisition ne le fait-elle pas trembler autant qu'il fait trembler sa cour?

CARRANZA.

Il montre un grand respect pour la religion et pour le Saint-Office.

Et, lorsqu'après d'autres questions toutes relatives à la politique, il apprend que, pour obtenir la paix avec le pape, il faut que le duc d'Albe se rende à Rome, qu'il aille aux pieds du Saint-Père demander pardon pour le roi d'Espagne, il interrompt le prélat, et s'écrie :

Le pardon de ce que Paul a été l'agresseur... O honte !...

(A l'archevêque, qui promène autour de lui des regards de surprise.) Cet appareil vous étonne, Carranza? bientôt vous en saurez la cause... Ma vie fut bien coupable, et vous m'aiderez dans les réparations que je veux offrir... Mais je souffre... prêtez-moi votre appui. (*L'archevêque soutient l'empereur et l'aide à s'asseoir.*) Vous voyez mon état... Il est misérable... Que les noms de chef, de maître, de roi sont ridicules, appliqués à un être qui change, qui vieillit et qui meurt !... O Carranza ! qu'est-ce que l'homme?

Et c'est après cette brusque transition de la politique à la religion qu'il fait, avec beaucoup d'éloquence, l'histoire de sa conversion. Dans ce moment le prieur entre ; l'empereur lui demande de réunir sur-le-champ tous les frères dans le chœur.

LE PRIEUR.

L'ordre d'une communauté permet-il, sire, que pour flatter le désir inquiet d'un seul homme... ?

CHARLES.

D'un seul homme ! *(Avec humeur.)* Il est toujours instant de prier pour soi, et surtout pour autrui.

Le prieur obéit ; la porte du fond s'ouvre et laisse voir l'église, où, sur la demande de Charles-Quint, on célèbre avec pompe cette étrange et funèbre cérémonie, dans laquelle une âme exaltée et blasée tout ensemble espérait

trouver, avec une émotion inconnue qui rompit son ennui, une expiation sans exemple qui calmât ses terreurs. Vain projet! Celui qui descend vivant dans le cercueil n'y trouve pas le repos.

Après cet essai de la mort, l'empereur, dont le trouble augmente, et dont la raison s'affaiblit, est saisi d'une fièvre menaçante. La maladie s'aggrave de moments en moments; une grande agitation règne dans le monastère: on annonce que Charles, qui sent sa fin prochaine, et qui vient de remplir tous ses devoirs de chrétien, désire contempler de ses derniers regards et le ciel et l'église. On l'apporte en effet dans le lieu de la scène, dont une fenêtre donne sur la campagne, et dont la porte s'ouvre sur la chapelle du couvent. On voit autour de son lit l'archevêque de Tolède, le prieur à la tête de ses religieux; Turriano, qui, vingt fois repoussé, n'a point quitté celui dont il avait juré de partager la retraite; le frère Paul, dont les fers viennent enfin d'être brisés; don Gomez, le vieux chevalier de Saint-Jacques, qui ne veut pas que *l'empereur Charles-Quint achève sa vie entouré seulement de moines, sans un soldat pour incliner son épée devant lui.* Cependant, livré à toutes les puissances qui s'emparent de l'âme d'un mourant, et viennent réclamer, pour ainsi dire, leur part d'une vie qu'elles ont maîtrisée tour à tour, Charles confesse ses fautes, il en commande la réparation dans ce monde, il en implore le pardon dans l'autre. La fièvre redouble; il délire, ou plutôt tous ses souvenirs, se pressant en foule, se disputent son esprit. Au milieu des prières des religieux placés dans le chœur, il s'écrie :

Abdiquer !... abdiquer !...

LE PRIEUR.

Sire, pouvez-vous suivre les prières? répondez à ma voix.

CHARLES, *après un long silence.*

Mon père, je le sens, je touche à mon heure dernière... (*A l'archevêque.*) Donnez-moi votre main. (*Il fait signe à Paul de s'approcher.*) Renoncez au monde, Paul, votre salut est à Saint-Just. (*A don Gomez.*) La croix que vous portez doit vous être un signe d'humilité et non d'orgueil... Ma force s'éteint... mes yeux se troublent... Demeurez en moi, aimable Sauveur, afin que je demeure en vous.

TURRIANO.

La vie semble l'abandonner, son visage pâlit, ses lèvres se décolorent.

D. GOMEZ.

Mourir commo l'un de nous... un si grand homme!

L'ARCHEVÊQUE.

Écoutons, il veut parler.

CHARLES.

François, Philippe!...

TURRIANO.

Il délire.

CHARLES.

Obéissez... je veux... j'ordonne... Moi, le roi. (*Il meurt.*)

DU CHOIX D'UNE OPINION [1].

(1823.)

C'est le caractère des événements de ce siècle qu'il n'en est aucun qui ne soit favorable ou contraire à l'une des deux grandes opinions qui partagent les esprits et qui se disputent la domination du monde. Aux bords de la Plata comme aux bords de la Sprée, dans les plaines du Mexique comme dans celles de l'Hermionide, au Brésil comme en Portugal, dans les Castilles comme en France, les mêmes intérêts, les mêmes idées, les mêmes causes combattent, diverses d'armes, de couleur et de nom. Il n'est aucun parti qui ne retrouve en tant de lieux différents un parti qui l'intéresse et le représente. Ils s'entendent, ils sympathisent à distance, malgré la variété des langages et des origines. Le même sol peut porter deux peuples mutuellement étrangers : la communauté de croyance fait les concitoyens.

Deux pays semblent s'être réservé le droit de s'isoler

[1] Ce fragment, ainsi que quelques-uns qui suivent, fut inséré dans les *Tablettes universelles*, recueil périodique fondé par M. Coste et qui eut assez de succès de 1823 à 1824. La rédaction politique en était confiée principalement à M. Thiers et à moi. MM. Dubois, Trognon, de Guizard, Mahul, Rabbe, coopérèrent activement à cet ouvrage. J'en parlerai plus bas dans l'article sur M. Jouffroy.

et de conserver une existence simple et indépendante. Sans se montrer tout à fait indifférentes au sort des autres peuples, l'Angleterre, et plus encore l'Amérique septentrionale, ne présentant pas la même division intérieure que les autres États civilisés, peuvent choisir leurs alliances selon l'intérêt immédiat et la politique du moment. On ne les voit pas se déchirer elles-mêmes entre des partis opposés. C'est qu'elles sont arrivées plus tôt qu'aucune autre nation à cette unité nouvelle vers laquelle marchent tous les peuples, et qu'ils doivent atteindre pour retrouver le repos. Aussi quoique, dans la guerre civile du monde, l'inclination des deux grands États libres ne soit point douteuse, ils peuvent, en se prononçant, conserver le calme et l'autorité d'un arbitre.

Nous, au contraire, à qui trente-quatre ans n'ont pas suffi pour épuiser le cours de nos divisions, nous qui vivons encore dans l'amertume et dans le travail des dissensions intestines, nous sommes obligés et comme condamnés à choisir une cause, à l'embrasser avec dévouement et persévérance. Une loi plus puissante que le législateur d'Athènes nous interdit la neutralité. On a pu, dans d'autres temps, rester froid spectateur des discordes civiles, alors qu'un intérêt passager ou des ambitions particulières mettaient les armes aux mains des citoyens. Mais aujourd'hui cette indifférence serait impossible, en même temps qu'elle serait coupable. Il faudrait, pour en venir là, se réduire au scepticisme pratique le plus absolu. Car c'est peu des questions politiques, toutes les croyances de l'âme sont en débat avec elles. Les formes du gouvernement, la théorie des lois, la constitution de la société sont de grandes choses; et

quiconque peut s'élever à une idée générale éprouverait certes quelque peine à se tenir pour insouciant sur de pareilles matières. Eh bien! eût-on fait vœu de les négliger, on ne pourrait encore se retirer de la querelle qui tient le monde en suspens. Vérités et sentiments, religion, morale, philosophie, tout est en problème, tout, jusqu'aux idées de devoir et d'honneur, tout, jusqu'aux lettres, aux arts et à l'industrie, vastes sujets d'une controverse universelle. Que dis-je? non contents de nous disputer l'avenir, nous cherchons dans le passé des éléments de division, et, partagés sur l'interprétation de l'histoire, nous évoquons nos aïeux pour faire remonter jusqu'à eux nos discordes, pour ranimer des feux de nos passions leurs cendres glacées, et tracer deux camps jusque parmi les tombeaux.

Osons donc le reconnaître, il n'y a pas liberté d'être incertain : il faut choisir; il le faut, si l'on ne veut se démettre non-seulement de l'activité du citoyen, mais du devoir et de la faculté même de croire. Heureux, sans doute, ces temps où la vie pouvait se passer dans le calme, gouvernée par l'exemple et l'habitude; où l'esprit se reposait en paix dans les opinions que lui dictaient la tradition et le préjugé! Le tourment du doute et la fatigue de la décision ne poursuivaient que ce petit nombre que la nature condamne à l'agitation, en les appelant à l'indépendance. La plupart voyaient s'écouler leur existence comme ces eaux paisibles et prisonnières que l'art contient et dirige dans un lit qu'il a creusé. Les hommes suivaient un chemin ouvert, fréquenté, connu, sans rechercher s'il y avait une autre route, sans songer seulement que l'on pût s'égarer. Mais à présent il sem-

ble que, jetés dans des pays nouveaux, nous devions à la fois nous frayer le chemin et le parcourir. Sans guide, sans appui, il faut nous orienter en regardant le ciel, et le ciel lui-même est à demi voilé. Cette condition est pénible, mais c'est au fond la condition constante de l'homme. Il peut l'adoucir, la pallier quelquefois; il peut, à certaines époques, dispensé de l'examen par l'autorité et du choix par la coutume, flatter sa paresse aux dépens de sa raison, et finir par oublier le contraste de sa nature, toujours placée entre la difficulté de la certitude et le besoin de la croyance. Mais il est de fait que même alors, s'il veut se sonder lui-même et voir clair dans son propre esprit, il y reconnaîtra toujours les mêmes principes de doute et de conviction; sa destinée cessera de lui paraître si simple, et sa carrière si unie. Seulement aujourd'hui ces circonstances permanentes de l'humanité sont devenues plus saillantes et plus générales, parce que nous sommes dans un de ces temps de crise et de transition où l'espèce humaine change d'esprit et de foi, parce que, mal dégagés des opinions du passé, nous ne sommes pas encore entrés en pleine possession de celles qui doivent dominer notre avenir; parce qu'enfin le besoin s'est plus que jamais développé de faire prévaloir les idées dans le monde réel : la société civile veut ressembler à la société des intelligences.

Cette situation peut être différemment jugée. Mais les esprits distingués de toutes les opinions ne la nient plus, soit qu'ils la déplorent, soit qu'ils s'en félicitent. On la contesterait en vain : c'est un fait dont je pourrais prendre à témoin des écrits célèbres et de grands événements. Le congrès de Vérone en dépose; la *Législation primitive*

et l'*Essai sur l'indifférence* le reconnaissent plus haut que moi.

Tenons pour accordé qu'il n'est plus loisible à qui ne veut pas consumer son esprit et son existence dans les calculs de l'intérêt ou les frivolités du monde, de se montrer étranger aux deux partis qui divisent toute la terre. Sans doute on peut, par prudence ou modestie, renoncer à la vie active; il n'est point commandé de prendre la plume ni les armes. Chacun peut même, en dispensant son opinion de publicité, la priver d'influence; mais on ne saurait décliner la nécessité d'une opinion. Nous assistons tous, en dépit de notre volonté, au plus grand spectacle, et notre sensible et mobile nature ne se soustrait pas aux vives affections qu'il provoque. De force ou de gré, nous sommes conduits à faire des vœux, à battre des mains pour l'un des intérêts qui sont en scène; et quand nous fermerions les yeux, quand nous nous voilerions la tête, en cessant de voir et d'entendre nous attesterions encore que nous ne sommes point insensibles : l'effort de nous vaincre décèlerait notre émotion.

Sans nous résigner à l'aveuglement de l'esprit de secte, à la servitude de l'esprit de parti, il faut donc nous résoudre à soutenir de nos suffrages ceux qui représentent activement nos opinions. Vainement ne nous sembleraient-ils pas de dignes et fidèles interprètes : au jour du combat nous ne saurions éviter d'être comptés dans leurs rangs; et c'est avec justice, puisque, malgré les diversités individuelles, il y a toujours entre eux et nous plus de points communs qu'entre nous et leurs adversaires. Les sentiments diffèrent, je le veux, mais la cause est la même; et si nous ne sommes pas en mesure de la

défendre de nos mains, consentons à nous voir mêlés parmi ceux qui se montrent et s'exposent pour elle. Notre devoir se borne à préserver nos cœurs de leurs passions ou notre raison de leurs préjugés, à ne jamais infliger à notre conscience la responsabilité de leurs actions. Mais cette solidarité, notre cause et souvent notre réputation doivent la supporter. Si le fardeau est pesant, accusons notre faiblesse qui n'a pas su nous placer à ce degré de hauteur et de puissance où l'on ne répond que de soi-même, où l'on s'impose à son parti, au lieu de lui complaire ou de le suivre. La manie de se retirer, de désavouer sans cesse les faits ou les paroles de ceux qui défendent au fond les mêmes intérêts et les mêmes idées, le besoin d'échapper à la communauté de leurs périls et de leurs erreurs, sans renoncer à participer à leurs succès, se donne pour un scrupule, et ne prouve souvent qu'une timidité. La crainte d'être confondu tient beaucoup de la crainte de se compromettre, faiblesse commune des honnêtes gens de notre époque, et plus funeste au bon droit peut-être qu'aucune des passions de l'iniquité.

Il est, au reste, une plus dure obligation qui s'attache au choix d'une opinion et d'un parti. C'est peu que d'encourir les injustices du parti contraire, il faut encore s'interdire une justice complète à son égard. A Dieu ne plaise que l'on offre ici l'ombre d'une excuse à la persécution! Mais il n'est que trop vrai que, dans la guerre des opinions, quelque talent, quelque courage, quelque vertu que déploient nos adversaires, nous sommes forcés de souhaiter que ce talent soit inutile, ce courage vaincu, cette vertu sans récompense. Il faut réprimer cette sympathie qui, malgré la contrariété des principes et des

intérêts, porte les âmes honnêtes à se reconnaître mutuellement un droit égal aux grâces de la fortune. La générosité souffre de ce sacrifice, et se résout malaisément à ce devoir de combattre par tous les moyens légitimes un ennemi dont souvent elle estime la conscience et la bonne foi.

Heureusement on peut adoucir cette nécessité rigoureuse. Il est toujours possible d'apprécier un adversaire, même au moment qu'on l'attaque, de distinguer ce qu'il peut y avoir de vérité dans ses erreurs, d'habileté dans sa conduite, de dévouement dans ses actions. Le propre d'une raison faible et basse est de méconnaître tout ce qui ne la flatte point. Il y a un noble plaisir à juger avec sincérité ce qui gêne et ce qui déplaît. Cette équité, quand elle ne serait pas un devoir, serait une chose utile, car elle est une supériorité de plus. De deux partis qui luttent, s'il fallait prononcer lequel a le bon droit et finira par l'emporter, on pourrait, en toute assurance, répondre que c'est celui qui rend le plus de justice à l'autre. Rien ne prouve mieux peut-être la prééminence de notre parti sur celui du *droit divin*, que notre facilité à concevoir, à excuser sa conduite, et même ses croyances. Rien ne prouve mieux que c'est un parti condamné que son impuissance à comprendre ce qui n'est pas lui. Ce besoin d'ignorer et de haïr, cette méprisante insensibilité à tout ce qui lui est étranger, cette prétention hautaine à la possession exclusive de tout ce qui est bon et sacré, sont les sûrs indices de sa perte. La force n'est pas tellement puissante en ce monde, qu'il suffise, pour gouverner des adversaires, de se borner à les opprimer. Pour les gouverner, dans toute la valeur du mot, il faut les convaincre, et,

pour les convaincre, les comprendre; il faut donc les regarder comme des égaux : nous ne sommes pas les égaux de nos adversaires, à les en croire : c'est dire assez qu'ils ne nous gouverneront jamais.

Quelle que soit au contraire notre répugnance pour leurs doctrines et leurs desseins, nous savons du moins entrer dans quelques-uns des motifs qui les déterminent, et surtout honorer chez plusieurs d'entre eux une conduite désintéressée, un esprit élevé, une raison consciencieuse. Cette justice est l'avantage naturel du parti qui professe la liberté de penser sur celui qui ne l'admet pas, du parti de l'égalité sur celui du privilége. Nous saurons toujours, j'en répondrais pour tous ceux du moins que leur jeunesse laisse libres des liens d'un passé corrupteur, nous saurons toujours respecter dans nos ennemis les droits qu'ils nous disputent, et notre victoire sur eux sera de les contraindre à jouir de notre liberté.

Cette justice, que nous devons à l'excellence de notre cause, en est le plus noble attrait, comme elle en sera le plus solide appui. Est-il surprenant que ceux qui, dès leurs jeunes années, en ont ressenti le charme et la puissance, aient engagé à la défendre leur honneur et leur vie?

Si des obligations parfois pénibles suivent l'adoption d'un parti, plus cette adoption est franche et publique, plus les inconvénients s'affaiblissent. Celui qui ose professer sa conviction accepte sans doute une responsabilité plus étendue, mais au moins n'accepte-t-il que la sienne. Il peut toujours en appeler à ce qu'il a dit; il donne d'avance les preuves sur lesquelles on le doit juger. Ainsi, en opposition avec une idée fort répandue, nous pensons qu'il y a sagesse à déclarer publiquement ses opinions.

Sans doute on ne réussit point à éviter les méprises ni les calomnies de la prévention ou de la haine; mais on s'assure le moyen de les confondre. On ne laisse aux ennemis d'autre ressource que la franche imposture, d'autre excuse que l'entraînement de la passion. On se venge du succès de l'injustice par l'évidence du bon droit. Succomber en prouvant qu'on a raison, dans la corruption de l'humanité, c'est encore un beau partage; il y a bien des siècles que la constitution des sociétés le refuse à l'honnête homme.

Nous serions heureux que ces réflexions pussent contribuer à propager l'idée que la publicité des opinions politiques est pour le citoyen une sauvegarde autant qu'un devoir. En toute occasion, dans l'exercice soit des droits civils, soit des droits politiques, dans nos relations soit avec la société, soit avec l'autorité, nous pouvons, tout comme ceux que font connaître la tribune, le barreau, la presse, manifester nos principes et nous réclamer franchement de notre parti. Ceux qui se conduisent avec le plus de réserve et de mystère n'échappent point à la vigilante malveillance des factions ni du pouvoir, et n'en sont que plus vulnérables aux traits détournés de la délation et de l'inimitié. Jamais le refus de se montrer, de signer une pétition, une protestation, une souscription, n'a mis à couvert celui qu'un parti soupçonne; cette retenue au contraire laisse un champ plus vaste aux suppositions de la haine, aux imaginations de la défiance. Nous le répétons, la sûreté est dans la franchise; on ne peut frapper dans l'ombre celui qui se montre au grand jour.

Qu'on cesse donc de s'étonner si ceux que tourmente l'amour de ce qu'ils croient la justice ont consacré publi-

quement leur voix à répandre dans tous les cœurs le sentiment qui les anime. Ni les injures de la malveillance, ni le blâme des indifférents, ni les anxiétés de l'amitié timide ne sauraient leur persuader qu'ils n'aient point *choisi la meilleure part.* Et de quel prix serait la vie avec les passions qui la corrompent et les chagrins qui la désolent, de quel intérêt serait la société que l'erreur égare et que la force ravage, sans le besoin de chercher la vérité et le devoir de la dire? De quoi serviraient à l'homme ces notions ineffaçables qu'il trouve en lui-même de son origine et de sa fin, si elles ne donnaient à sa destinée les caractères d'une mission?

Il y a un reproche qui fonde tous les autres. Il porte sur la nature même de l'opinion qu'on a choisie; ce reproche est sans réponse. Tous les écrits, tous les discours, tous les actes d'un citoyen sont destinés à justifier incessamment son choix. On peut exiger qu'il soit sincère, on peut exiger qu'il soit fidèle; la bonté de ses principes est livrée au jugement de la raison humaine qui ne fait point la vérité, mais qui l'atteste. Ce jugement, nous ne le redoutons pas, et tous ceux qui, soit dans le recueil où j'écris, soit par une autre voie, soutiennent les mêmes principes, n'ont garde de le décliner : ils savent assez les raisons de leur foi pour la présenter sans crainte à l'examen. Ils ne sont point embarrassés de confesser leur dévouement à ces principes *de la bonne vieille cause*, comme l'appelaient les patriotes anglais, et qui, pour être nouvelle en France, n'en sera ni moins *bonne*, ni, j'espère, moins puissante. La liberté, la dignité nationale, cette conséquence de la liberté, de la dignité de l'espèce humaine, est une croyance assez grande et assez belle pour remplir

un cœur, et relever toute une vie; ceux qui s'y dévouent n'entreprennent point une tâche ingrate, et trouvent en même temps le travail et la récompense. La violence et le préjugé semblent se liguer pour les opprimer; la mysticité et les baïonnettes se sont réunies contre le droit de la raison; la raison s'étend et pénètre sous leur empire; elle affranchit les esprits, tandis que la force n'enchaîne que les bras. Mais comme tôt ou tard l'esprit commande au bras de l'homme, l'avenir ne nous manque pas plus que la justice. Les anathèmes prononcés du haut des trônes et du sein des congrès, conciles étranges de l'idolâtrie politique, ne peuvent anéantir ni décourager la résistance. Les clameurs du soldat, les dédains du courtisan, les malédictions du prêtre ne prévaudront pas contre *cette voix de la raison* que Montesquieu disait *faible, mais toute-puissante : encore un peu de temps et elle triomphera.*

DE LA POLITIQUE EXTÉRIEURE
QUI CONVIENT A LA FRANCE[1].

(1823.)

Depuis la Restauration, nos affaires intérieures ont exclusivement attiré l'attention publique. La nature et la conduite des différents partis, leurs vœux et leurs efforts, leurs succès et leurs revers ont captivé seuls les esprits, et la politique domestique nous a distraits de la politique étrangère. Il semblait qu'il n'existât pour la France que la France même, et bien qu'à aucune époque l'Europe n'ait été sans influence sur nos destinées, nous avons tenu peu de compte de l'Europe ; c'est à notre gouvernement seul que nous avons su gré du bien, ou demandé raison du mal qui nous était fait. C'est un des caractères de notre nation que la préoccupation d'elle-même. De tout temps nous avons vécu dans une ignorance in-

[1] Ce fragment est du très-petit nombre des articles politiques que j'ai cru pouvoir conserver. Il m'a paru qu'au milieu des pensées et, si l'on veut, des illusions que la probabilité de la guerre d'Espagne, en 1823, inspirait à tout le parti libéral, il contenait quelques idées qui, en tout temps, ont leur vérité et peuvent trouver leur application.

souciante de ce qui se passait hors de chez nous. L'ascendant que de tout temps nous avons exercé sur le reste du continent par notre littérature, par nos mœurs, et naguère par nos armes, nous rendait indifférents, dédaigneux même envers des peuples imitateurs ou soumis. Dans ces dernières années, cruellement abandonnés par la fortune, nous aurions pensé nous faire injure, et manquer à notre rôle de nation opprimée, si nous eussions considéré de sang-froid et avec impartialité notre position et nos intérêts à l'égard des diverses puissances étrangères. L'unique attitude d'un peuple outragé nous semblait la haine, son unique intérêt, la vengeance. Nous n'avions pas assez de calme pour faire un choix parmi les nations, pour distinguer celles qui pouvaient être essentiellement et toujours nos ennemies, de celles que de passagères circonstances, qu'un juste ressentiment ou une ambition ulcérée avait un moment armées contre nous, mais que des circonstances permanentes, comme leur économie intérieure ou leur politique naturelle, devaient tôt ou tard rapprocher de la France.

Le temps a marché; il a désarmé l'orgueil, apaisé les ressentiments, dissipé les préventions. Les événements, en se développant, ont mis au jour la vraie situation des peuples; et l'attention nationale a franchi les frontières. L'opinion publique a reconnu que l'Europe, que le monde est son domaine; et dès lors elle est devenue plus sévère, plus clairvoyante, plus animée, pour tout ce qui touche la politique étrangère. Depuis quelque temps surtout, le cercle de ses spéculations s'est beaucoup agrandi. Nous avons tous reconnu que les questions intérieures qui nous absorbent et nous divisent sont des questions euro-

péennes, qui viennent se confondre et se résumer en une seule, celle de la guerre d'Espagne.

Dans cette question, en effet, il semble que la politique de la France gît tout entière. Du parti que l'on prendra dépend le choix de nos alliances, la direction de notre commerce, la forme même et la durée de nos institutions. La paix ou la guerre avec l'Espagne appartiennent à deux systèmes divers en tout, opposés dans leur but comme dans leurs moyens. La guerre serait le complément du système généralement suivi, bien qu'avec incertitude et non sans interruption, depuis la restauration de 1815; la paix serait le signal et le premier pas du système que, selon nous, on aurait dû suivre.

Il faut remonter à quelques idées générales.

Les guerres et les alliances sont déterminées par des motifs divers. Dans les temps ordinaires (et l'usage est d'entendre sous ce nom le siècle qui a précédé la révolution), ces motifs sont purement accidentels; jamais ils ne sont impérieux, essentiels, décisifs du sort des empires et des nations. Sans accuser la frivolité des gouvernements modernes, sans croire qu'une tasse de thé renversée ait, par la disgrâce de lady Marlborough, amené la paix d'Utrecht, sans admettre pleinement que la vanité de la maîtresse de Louis XV, flattée d'un billet de Marie-Thérèse, ait seule décidé la désastreuse guerre de 1756; il est vrai de dire que les raisons qui, dans les derniers temps de l'ancienne Europe, ont séparé ou rapproché les États, n'ont pas toujours été d'une importance réelle pour les sujets, ni même pour les rois. L'ambition de la couronne, l'ennui d'un prince qui cherche une distraction dans la guerre, ou son orgueil qui a besoin de victoires,

la vanité d'un ministre qui désire attacher son nom à une campagne ou à une paix glorieuse, l'oisiveté ou la prévention nationale qui demande un divertissement ou une vengeance ; voilà les causes qui, pour l'ordinaire, ont fait prendre ou quitter les armes. Les guerres les plus raisonnables, et qui semblent avoir des motifs sinon fondés, du moins sérieux, sont encore celles qu'un intérêt commercial a fait entreprendre. Les gouvernements ont paru jaloux du bien public, lorsqu'ils ont prodigué l'or ou le sang des peuples, soit pour la conservation d'une île perdue à mille lieues en mer, soit pour l'acquisition de quelque monopole ruineux, soit enfin pour le maintien de quelques lois prohibitives qui dispensent l'industrie de progrès, et enrichissent un petit nombre de fabricants au préjudice de la masse des consommateurs. Quelquefois enfin, et surtout entre les gouvernements absolus, la simple parenté des maisons régnantes, ou de vagues considérations prises dans quelque théorie de la prétendue balance de l'Europe, ont forcé des peuples à s'entre-tuer sans haine, ou à s'embrasser sans amitié. Le caprice, le hasard ou le préjugé ont dicté les actes, noué les relations, créé les intérêts dont l'ensemble incohérent constitue le Droit public. Ainsi, presque toujours, la politique étrangère est demeurée purement arbitraire. Telle a été nommément celle de la France depuis Louis XIV.

Mais dans ces temps extraordinaires où la société se divise contre elle-même, où des opinions nouvelles soulèvent et rallient la multitude, et traînent à leur suite, avec de nouveaux besoins, des intérêts nouveaux ; alors qu'il se prépare ou s'opère des révolutions dans les

croyances, dans les lois, dans le gouvernement des peuples, la politique extérieure passe sous l'empire d'une règle, et cesse d'être livrée aux accidents et au bon plaisir. Les opérations n'en sont plus déterminées que par un intérêt de conservation, c'est-à-dire par la nécessité. C'est alors au nom et au profit de l'une des opinions belligérantes que se forment ou se rompent les alliances. La guerre alors n'est que l'effet et l'expression de la division des esprits, comme la paix n'est qu'un témoignage de l'accord des principes. La fantaisie des gouvernements, le désir de la gloire, le goût du superflu, l'appât du gain ne sont plus les mobiles de la diplomatie; c'est l'état intérieur, l'état moral des sociétés qui commande leurs relations au dehors. Les gouvernements despotiques, comme les gouvernements limités, ceux qui tiennent pour l'ordre existant, comme ceux qui se sont livrés aux nouveautés, trouvent dans leur propre constitution, dans l'esprit qui les anime, la loi de leur politique extérieure. L'Europe, le monde parfois, n'est plus divisé en nations, mais en partis, et la guerre générale prend les caractères de la guerre civile.

A de pareilles époques, la conduite diplomatique de chaque puissance est d'avance toute tracée. Il suffit de connaître à laquelle des opinions en crédit elle appartient, pour prévoir quelle conduite elle doit tenir, comme à la conduite qu'elle suit on peut deviner quelle opinion a droit de la réclamer. Car si l'une est contraire à l'autre, si la politique d'un gouvernement marche dans un sens inverse de sa propre constitution, ou de l'état moral de la société qu'il représente, cette contradiction décèle ou la plus absurde des méprises, ou la plus perfide des duplicités.

De telles époques ne sont pas inconnues à l'histoire. Ainsi vers le milieu du XVII[e] siècle, lorsque toutes les communions protestantes, représentées par les petits États réformés, prétendirent à reprendre leur rang parmi les puissances de la république européenne, on les vit se coaliser sous la bannière de l'indépendance. La foi était l'opinion de ce temps-là ; elle décida de la guerre et de la paix. C'est au nom de la foi, c'est dans l'intérêt commun de la Réforme que du fond du nord descendit dans l'Allemagne le héros de cette grande époque. La guerre de trente ans fut une guerre de croyance, et Gustave-Adolphe mourut pour l'esprit de son siècle.

La France alors donna un exemple de cette politique contradictoire qui compte peu les opinions et commet tout à la force et à l'adresse. Le puissant ministre qui gouvernait le royaume et le roi ne craignit point de soutenir au dehors la Suède et les ligues protestantes, tandis qu'au dedans il comprimait les restes du parti huguenot. Il y avait injustice, il y avait inconséquence dans cette conduite; mais en même temps c'était une faute, et sans aucun doute la monarchie l'a expiée plus tard. Nous n'hésitons pas à dire avec M. de Bonald que Richelieu par cette double marche compromit son propre ouvrage, et que tandis qu'il s'appliquait avec tant d'acharnement à fortifier dans toute sa vigueur le principe monarchique, il fut imprudent de favoriser la cause de l'indépendance, en soutenant *les états populaires et les religions populaires* [1]. La conduite de la France au congrès de Westphalie acheva l'erreur de Richelieu, puisque ce fut le

[1] Voyez l'ouvrage où M. de Bonald compare et préfère le traité de Campo-Formio à celui de Westphalie, t. IV de ses OEuvres, p. 398.

congrès de Westphalie qui commença l'ébranlement de l'ancien système européen, en assurant *à la démocratie* un rang parmi les puissances légitimes, et qui *constitua l'Europe en révolution générale*[1]. Il donna en effet, nous le répétons aussi, nous, mais à sa gloire, il donna, dans le Droit des gens, la première charte de la liberté de penser.

Nul n'en saurait douter, nous sommes témoins d'une semblable époque : plus encore qu'au temps de Richelieu et de Gustave, les puissances se classent par opinions, et l'Europe a revu la guerre de trente ans. Depuis trente années le sort de la révolution française a été livré au jeu des batailles. Depuis trente années, selon l'expression d'un grand ministre, ce sont des *opinions qui s'arment.* Elles combattent, les unes pour défendre, les autres pour conquérir. Là, on veut sauver l'ancien régime; ici, fonder l'ordre nouveau. Point de bataille qui ne hâte ou ne retarde le triomphe d'une idée. La guerre n'est que *le jugement de Dieu* entre les principes.

Telle est aujourdui la force des choses, et un seul homme a pu la détourner un moment. Seul il a pu évoquer à lui les forces populaires et substituer les besoins de sa gloire aux nécessités du temps. Seul il a été assez fort pour balancer son siècle. Et cependant il a fallu que dans les deux tiers de sa carrière il ralliât les intérêts de sa renommée aux intérêts généraux; il a fallu qu'il usurpât les droits de la révolution pour disposer de ses ressources, qu'il mît son pouvoir sous la protection de la cause nationale, qu'il arborât ses aigles sur le drapeau

[1] Id., ibid., p. 399 et 403.

tricolore. A mesure que son empire est devenu plus personnel, son empire s'est ébranlé; peu à peu la révolution s'est retirée de lui; resté seul, il est tombé.

Après lui, les événements ont repris leur cours naturel; les mêmes opinions, les mêmes partis, les mêmes causes se sont retrouvés en présence. Quelle était l'opinion, le parti, la cause de la France? Poser cette question, c'est demander en même temps quelle devait être sa politique extérieure, d'après le principe que la politique d'un État, comme puissance européenne, est fixée par sa situation intérieure, dont sa constitution doit être l'expression fidèle. Quelle était la situation intérieure, la constitution politique de la France? Était-ce l'ancien régime ou l'ordre nouveau? La France appartenait-elle à la cause du passé ou à la cause du siècle?

Ainsi nous sommes ramenés à la question fondamentale, dominante et pour ainsi dire unique, qui fait la matière du débat des partis parmi nous; et cette question, dans cette occasion comme dans aucune autre, nous n'avons point prétendu l'éviter.

Au moment de la restauration, comme à celui où nous écrivons, la constitution de la France n'était pas l'ancien régime. Par ce fait seul, la France était donc enchaînée à la cause des idées nouvelles. La famille royale était remontée au trône de ses pères, il est vrai, mais avec elle n'était point revenue l'ancienne monarchie. La restauration ne devait pas être, elle n'était pas la victoire de l'ancien régime; c'étaient les idées nouvelles, c'étaient les nouveaux intérêts qui avaient obtenu des garanties. Quelque effort qu'on ait fait pour dénaturer l'origine de la Charte, il est vrai que la Charte avait été faite pour

la révolution : car sans la révolution, on peut affirmer que la Charte n'eût pas existé. Qu'on ne dise donc point que la révolution venait d'être vaincue. Qui l'eût vaincue? Ce n'était point le roi; il en reconnaissait les droits. Ce n'était pas non plus la coalition; elle n'avait vaincu que l'empire, et nous venons de le voir, l'empire et la révolution avaient fait divorce. Bien plus, les souverains, pour le vaincre, avaient eu recours aux idées et aux sentiments de liberté : l'insurrection de l'Espagne, celle de la Prusse, celle de quelques-uns des petits peuples de l'Allemagne appartiennent certainement à la révolution; car elles contiennent, et déjà plus d'un exemple l'a prouvé, le germe de mort du pouvoir absolu.

Si la restauration ne fut pas, du moins dans ses caractères apparents, la défaite de la révolution, si la France lui dut de redevenir constitutionnelle, rien de plus simple que de déterminer la politique naturelle de la France depuis la restauration. En effet, *les premiers alliés d'un État constitutionnel sont les États constitutionnels comme lui*. C'est une vérité que saisirait la raison d'un enfant.

Cette vérité obtint cependant peu d'influence dans les conseils; et peut-être dans ces premiers jours faut-il excuser les ministres de l'avoir négligée. Tout alors était difficile, tout était confondu; gouvernement et nation ignoraient leur rôle; des revers inouïs, des souffrances humiliantes ne permettaient pas à la nation d'être juste et clairvoyante envers ses récents ennemis; et le gouvernement ne rencontrait déjà que trop d'embarras et de dangers, sans risquer encore, en quêtant dans les rangs étrangers des amis peu sûrs, de s'attirer des adversaires décidés. Nous étions trop faibles pour trouver des alliés,

trop irrités pour en chercher. Parmi nos voisins d'ailleurs, les seuls qui connussent des institutions comparables aux nôtres, étaient les Pays-Bas et l'Angleterre. Les Pays-Bas, sans liberté réelle et de plus sans pouvoir, ne se présentaient à nous que comme un démembrement de notre territoire; une défiance réciproque était le seul lien entre leur gouvernement et le nôtre. Quant à l'Angleterre, tant de causes puissantes nous séparaient, que les meilleurs amis du pays, que les plus zélés partisans des principes constitutionnels eussent alors déconseillé toute alliance avec le seul gouvernement qui fût conforme à ces principes.

Par une étrange et fatale circonstance, il s'en fallait que la Grande-Bretagne, malgré sa constitution, nous apparût comme liée à la cause de la liberté. Car pour nous cette cause se rattache à celle de la révolution, que la Grande-Bretagne avait obstinément poursuivie. Les raisons de cette inimitié étaient nombreuses. Souvenons-nous d'abord qu'à la naissance de nos troubles les Anglais avaient une injure à venger. L'ancien régime avait commis la faute dans son intérêt, car c'en était une dans l'intérêt monarchique, de seconder l'insurrection américaine : leur gouvernement prit sa revanche par une semblable contradiction, en combattant la révolution française. Tout d'ailleurs dans cette conduite ne fut pas ressentiment ou jalousie. La révolution française tendait à la liberté, et l'exemple de la liberté n'est pas à craindre pour l'Angleterre libre; mais elle visait aussi à l'égalité, et le spectacle de l'égalité pouvait alarmer l'Angleterre aristocratique. La constitution anglaise, avec tout son mérite, est un ancien régime, et, comme telle, elle redou-

tait une révolution qui déclarait la guerre au passé. Ces inquiétudes cependant étaient fort exagérées. En s'y livrant, le gouvernement britannique présumait trop peu de lui-même et semblait s'accuser de quelque vice secret qui le rendit accessible à la contagion de l'esprit de réforme. — Et de quoi donc servirait-il d'avoir devancé le reste de l'Europe dans la carrière de la liberté constitutionnelle, si l'aîné des gouvernements libres devait trembler, comme une monarchie du continent, à l'aspect d'un peuple qui renouvelle ses institutions? — Quoi qu'il en soit, l'alarme fut partagée par le ministère anglais. Il existe un témoignage mémorable de cette malveillante défiance qui saisit alors tout le parti des torys, dans les écrits amers et véhéments du célèbre Edmond Burke. C'est lui qui sonna contre la France le tocsin de l'aristocratie anglaise. Par malheur son opinion fut celle de M. Pitt; c'est dire assez qu'elle domina l'Angleterre. Voilà comment, pendant vingt ans, cette puissance prit à sa solde tous les gouvernements absolus, et soudoya tous les rois contre notre révolution, représentée pour elle soit par la Convention, soit par un seul homme. Elle soutint avec acharnement cette longue guerre en tous lieux, par tous les moyens, sous tous les prétextes, accusant tantôt la liberté française d'aspirer à la monarchie universelle, tantôt l'empire français de méditer la révolution du monde.

Deux peuples, qui s'étaient tant combattus et tant calomniés, ne pouvaient ne pas se méconnaître. Pour eux le jour de la paix ne pouvait être celui de la réconciliation; la haine qui les divisait avait toute la vivacité de l'esprit de parti; et le temps seul devait dissiper les nuages qui les

cachaient l'un à l'autre. Ainsi donc il était d'une part bien difficile de pressentir, dès le principe, tous les avantages d'un rapprochement entre les deux gouvernements; et de l'autre, c'eût été une tentative téméraire et dangereuse pour un ministère qui aurait prévu ces avantages, que d'essayer de les faire comprendre aux deux nations, et de populariser, au delà comme en deçà du Détroit, une si nouvelle alliance.

Une circonstance particulière ajourna même pour un temps toute possibilité de raccommodement. Lors de la première restauration, tandis que la froideur hautaine de l'Angleterre vint aigrir encore, pour un peuple généreux, l'amertume de ses maux, un monarque du Nord, par la douceur de ses manières, par la modération de son langage, obtint une sorte de faveur parmi les Français facilement séduits par la puissance unie à la bonne grâce. Au prix de quelques discours qui ne furent pas sans noblesse, de quelques actions qui ne furent pas sans générosité, l'empereur Alexandre parut un moment le protecteur de la justice et du malheur, le seul qui connût les devoirs du plus fort. Entre les hauts-alliés qui nous inspiraient une défiance égale, un moment l'opinion de la France inclina vers celui qui devait un jour devenir le plus ardent promoteur de la Sainte-Alliance.

Il faut être juste : cette difficulté n'arrêta pas les plénipotentiaires français au congrès de Vienne en 1814. Nous savons avec certitude que l'homme d'état qui dirigeait alors notre diplomatie, frappé de l'attitude menaçante de la Russie, malgré les douces paroles de son maître, osa négocier entre les puissances de l'ouest de l'Europe une alliance dont la France et l'Angleterre étaient

l'âme. Malheureusement les événements intérieurs de notre pays éventèrent cette habile combinaison, et le 20 mars réunit de nouveau tous les gouvernements contre leur premier ennemi. A la seconde restauration, le ministre qui avait conçu ce projet de défense de l'Occident contre l'Orient, ne tarda pas à porter la peine de sa prévoyance. Nommé par le roi président du conseil, toutes ses démarches furent paralysées, toute son influence annulée par le ressentiment et la contradiction de la Russie, qui ne lui pardonnait point le traité secret de Vienne. Vainement chercha-t-il à se ménager d'autres appuis : les divisions, les nuances s'étaient effacées entre les puissances ; il fut impossible de les opposer les unes aux autres ; un intérêt trop pressant les unissait, celui de profiter de leur victoire. Le caractère des deux principaux représentants de la Grande-Bretagne ne permit pas d'espérer d'elle une diversion utile. Les lords Castlereagh et Wellington étaient loin de sentir qu'il eût été habile et certainement honorable pour leur patrie de prendre un rôle à part, et de ne point se confondre parmi les persécuteurs de notre gloire. Au contraire la Russie, conservant la magnanimité du langage, fit espérer des adoucissements aux rigueurs de l'Europe victorieuse, si la conduite de nos affaires passait aux mains d'un ministère qui lui fût moins importun. C'est ainsi qu'à la fois repoussé par un cabinet puissant et par le parti de la contre-révolution, M. de Talleyrand fit place à M. le duc de Richelieu. Le traité du 20 novembre fut le prix de ce changement.

Loin de nous la pensée de jeter quelque ombrage sur les sentiments patriotiques de celui qui souscrivit cette convention douloureuse. Il crut, en la signant, se sacri-

fier à son pays. On doit même ajouter que l'estime personnelle que lui portaient les souverains, put valoir à la France quelques avantages ou du moins lui épargner quelques injures. Mais il n'en est pas moins vrai que l'effet de l'avénement de M. de Richelieu fut de placer notre cabinet sous l'influence de la Russie. Cette influence, qui se prolongea, parut d'abord salutaire. Peut-être, en effet, contribua-t-elle à retenir notre gouvernement hors des voies de la contre-révolution. Peut-être le soutint-elle contre les attaques du côté droit, lorsqu'au 5 septembre la guerre eut été franchement déclarée. Peut-être enfin servit-elle à hâter, à faciliter la libération de notre territoire. Mais tout changea au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818.

La France, rendue à l'indépendance, venait de se réveiller pour la liberté. L'opinion libérale s'était emparée de la presse; elle s'était montrée puissante dans les colléges électoraux. Elle rendit l'Europe attentive. La Russie, qui n'avait jusqu'alors contrarié les vœux de la contre-révolution, que par crainte de la violence et dans l'intérêt du repos, s'aperçut que la révolution aussi avait ses forces; et pour le pouvoir absolu toute force qui n'est pas la sienne, est un péril. Vers le même temps, il s'était accompli, dans l'esprit de l'empereur Alexandre, un changement qui prépara celui de sa politique. Son imagination religieuse avait achevé de le conduire à l'idée de la sainteté de son propre pouvoir, dont les intérêts étaient devenus *les lois éternelles du monde moral*[1]. Dès lors il se sentit appelé par la Providence à une mission conserva-

[1] Voyez la Circulaire adressée par les hautes puissances réunies à Vérone à leurs ministres près les cours de l'Europe.

trice des trônes ; il se crut revêtu envers les peuples d'une haute juridiction spirituelle dont ses huit cent mille cosaques seraient le bras séculier.

Quoique ces idées, ou d'autres semblables, qui, sans partir d'une source aussi relevée, tendaient au même but, prévalussent au congrès d'Aix-la-Chapelle, cependant elles eurent peu d'effet sur la conduite intérieure de la France. Au contraire, à son retour, M. de Richelieu abandonna les affaires à des ministres qui se montraient plus sensibles aux vœux nationaux et aux besoins de la liberté, et qui par conséquent s'éloignaient de plus en plus de la politique orientale. Les rôles étaient changés ; naguère on opposait les étrangers au côté droit; désormais ce fut ce parti qui invoqua les étrangers : la fameuse *Note secrète* en fait foi. Le ministère, cependant, au lieu de se créer un parti en Europe, n'eut d'autre soin que de se justifier auprès de la Sainte-Alliance, en la rassurant sur ses intentions et sur ses actes. Il se garda de faire aucune différence entre nos différents alliés et de se prononcer pour un système quelconque de diplomatie. Échappés à l'influence russe, nous ne fûmes point entièrement indépendants, car nous restâmes sur le ton de l'apologie avec tous les cabinets.

Quand, quinze mois après, M. de Richelieu revint au pouvoir, il ne trouva donc point la position extérieure de la France gravement modifiée. Seulement sa présence et surtout les événements qui le ramenaient, nous reportaient davantage du côté des gouvernements absolus. Le système forcément adopté alors rentrait mieux dans les maximes du congrès de Carlsbad. Depuis on sait comment la politique intérieure et extérieure s'est de plus en

plus abandonnée aux doctrines et aux intérêts contre lesquels la Charte avait paru donnée.

Cependant tout en déplorant l'impulsion funeste qui emporte depuis un temps tous les gouvernements européens, il serait difficile aujourd'hui de rêver un système de politique ayant quelque consistance, et auquel la France pût s'adosser pour résister à l'entraînement général, si l'événement le plus mémorable n'était venu élever les premiers fondements de la digue qui doit un jour arrêter le torrent : je veux parler de la révolution d'Espagne. Lorsqu'une puissance morale, telle que l'esprit de notre siècle, a paru dans le monde, il peut se rencontrer des moments où, bien que partout présente, elle soit partout la plus faible; les pouvoirs existants coalisés contre elle la compriment ou la poursuivent impunément; tout semble plier devant eux; le sol s'aplanit sous leurs pas. Et c'est alors que le spectateur inquiet désespère d'une résistance dont il n'aperçoit ni le germe ni la trace, et se demande comment ces idées qu'il jugeait si énergiques, dont avec tant de confiance il présageait le triomphe, ont cédé sans combat et disparu sans retour; il croit le règne de la force assuré pour jamais, pour longtemps du moins, et, dans sa pensée, lègue à l'avenir les espérances évanouies d'un siècle perdu. Mais encore un peu de temps, et un accident, je ne sais lequel, éloigné, imprévu, inopiné, viendra tout à coup ranimer son courage, et relever l'obstacle que peu à peu grossiront mille obstacles divers : les accidents ne manquent jamais à la force des choses. Telle a été la révolution d'Espagne; elle est la résistance inattendue où viendra se briser la Sainte-Alliance. Comme on voit souvent un bataillon en déroute, s'arrêter et tenir

ferme dès qu'il rencontre le plus chétif point d'appui, comme on a vu toute une armée française se reformer autour d'un arbre; c'est autour de la révolution d'Espagne que se réuniront les nations fugitives devant la Sainte-Alliance. Déjà une fois, l'Europe ne le sait-elle plus? c'est au cri de l'Espagne qu'elle redressa la tête; c'est du sein des flammes de Sarragosse que s'éleva le drapeau rouge qui rallia des peuples contre un pouvoir adoré des rois[1].

Ces conséquences de la restauration des cortès à Madrid ont été sur-le-champ pressenties dans les cabinets ministériels comme dans les sociétés patriotiques. Aussi voyez comme depuis trois ans toutes les situations se sont nettement dessinées. Les événements de Naples et du Piémont en ont donné la première preuve. Dès que le congrès de Laybach a été réuni, on a pu prévoir vers quelle opinion inclinerait chaque gouvernement, et les esprits les plus simples auraient prédit les déterminations des plus profonds diplomates. Il était facile d'annoncer que pendant que l'Espagne fraterniserait avec les gouvernements essayés, à son exemple, dans le midi de l'Europe, la Sainte-Alliance les frapperait de l'excommunication politique, et enverrait ses soldats les convertir. Quant à l'Angleterre, il était probable que sans adhérer, pour son compte, à l'intervention dans les affaires d'Italie, elle ne s'y opposerait point ouvertement. En effet, la nature de son gouvernement lui interdisait d'y prendre part, car la forme en est constitutionnelle, et l'origine révolutionnaire : et elle ne pouvait s'y opposer ouvertement, car,

[1] Ces espérances étaient alors communes à tout le parti libéral.

outre que ces révolutions ne lui inspiraient pas confiance, son principal ministre, par les antécédents, le caractère, les maximes, les vœux secrets, avait contracté trop d'engagements avec l'aristocratie européenne pour lui rompre en visière. Enfin la France, spectatrice tranquille, devait évidemment éviter de se prononcer, déplorer et condamner ces révolutions, sans en presser le châtiment, donner sa nullité pour de la prudence et son irrésolution pour de l'impartialité. La position du dernier ministère ne lui permettait pas d'autre conduite. Appuyé sur un parti contre-révolutionnaire, comment aurait-il pu défendre ou épargner une révolution? Prétendant au titre de constitutionnel, comment aurait-il pu se liguer activement avec le pouvoir absolu? Il s'appliqua donc à traverser adroitement les congrès comme les deux chambres, sans avoir un avis. Cela le sauva jusqu'au moment où cela le perdit; et après sa chute, il ne put jamais comprendre qu'il fût tombé pour avoir si bien réussi.

Le ministère actuel a pris des couleurs plus décidées; les méprises sont désormais impossibles. Quand les gouvernements renoncent aux palliatifs, les peuples renoncent aux transactions. Jamais l'Europe ne s'est divisée d'une manière plus tranchée, plus conséquente, plus systématique; et la politique étrangère, cette science longtemps occulte, est comprise et pénétrée jusque sur les places publiques. Tandis que tous les gouvernements absolus se sont placés d'un côté, professant hautement leurs doctrines, et s'appelant eux-mêmes par leurs noms, les partis libéraux de tous les pays se sont reconnus, et tous les États constitutionnels semblent prêts à s'entendre. La question de la guerre d'Espagne est l'épreuve décisive

qui nous jugera tous. La Grande-Bretagne enfin, si longtemps méconnue parce qu'elle se méconnaissait elle-même, la Grande-Bretagne a retrouvé ses titres et repris sa mission. La mort soudaine et tragique d'un seul homme semble l'avoir éclairée. On dit que le marquis de Londonderry, averti par une situation extrême et frappante, avait enfin reconnu la longue erreur de sa politique, et senti la nécessité tout ensemble et l'impossibilité de répudier si tard l'héritage de M. Pitt. Soit que la douleur de cette découverte l'ait conduit à la démence, et la démence au suicide; soit que le désespoir l'ait décidé seul à se soustraire par la mort à la nécessité, n'y a-t-il pas pour tous ceux qui gouvernent la terre une leçon triste et grave dans l'étrange fin d'un ministre d'une expérience si imposante, d'un esprit si froid, si opiniâtre, et qui s'immole lui-même, vaincu par l'évidence, également incapable et de lui résister et de la suivre?

La même évidence paraît avoir déterminé jusqu'ici la conduite si remarquable de son successeur. M. Canning, en se relâchant des rigueurs du torisme, a obtenu un succès inconnu depuis nombre d'années; il a réuni tout le parlement et replacé l'Angleterre, qui se traînait sans ardeur et sans dignité dans les voies de la Sainte-Alliance, au rang où l'appelait son droit d'ancienneté parmi les nations libres.

Quelle est la puissance d'une situation vraie! L'Angleterre s'est déclarée pour l'indépendance de l'Espagne et du Portugal; et aussitôt les ressentiments, les préventions se sont affaiblies; la Grèce soulevée a mis de l'espoir dans une influence dont elle avait tant souffert; la France, la vraie France qui n'est pas celle que l'on en croit à Vé-

rone, a oublié ses injures; les États constitutionnels de l'Allemagne ont osé se séparer des hauts alliés; tous les pays qui furent libres ou qui vont l'être, tous les hommes qui aiment la justice, les lumières, le patriotisme, ont tourné les yeux vers l'Angleterre, l'asile et l'orgueil de la civilisation. Puisse-t-elle cette fois enfin répondre franchement à leur confiance! C'est son intérêt comme sa gloire.

Mais lorsque tout se produit au grand jour et que la théorie des alliances naturelles se découvre ainsi d'elle-même, que penser, nous le demandons, d'un grand État constitutionnel qui fait scission de tous ceux du même genre, pour s'allier aux gouvernements absolus? S'il est vrai que la politique intérieure d'un pays règle sa diplomatie, et que sa diplomatie révèle à son tour sa politique intérieure, que penser d'une puissance qui prend sous sa garde la cause de l'arbitraire contre la loi, des abus contre l'ordre, des priviléges contre les droits? Ainsi fait la France en se déclarant ennemie de l'Espagne. On ne manquera pas de dire que la France est une monarchie constitutionnelle, et l'Espagne un régime révolutionnaire. Mais d'abord qu'il serait aisé de prouver qu'aucune légitimité ne manque à la constitution des cortès; qu'elle n'est dépourvue ni de la sanction du temps, puisqu'elle dérive des chartes locales des anciens royaumes dont s'est composée l'Espagne; ni de l'assentiment royal, puisqu'en d'autres temps le prince l'avait ratifiée; ni de la consécration des traités, puisque deux grandes puissances l'ont une fois reconnue; ni de la justice essentielle, puisqu'elle a été nécessaire! Et puis, d'ailleurs, la question est bien plus simple. Si l'on accorde que l'analogie dans les insti-

tutions soit la meilleure base des alliances, qu'on nous dise quelle organisation politique offre le plus de ressemblance avec la nôtre, de la constitution de l'Espagne ou de celle d'aucun des gouvernements de la Sainte-Alliance. La réponse n'est pas douteuse, et elle suffit. Il importe peu que la charte de Cadix ait ses imperfections, il importe peu qu'elle ne soit pas la nôtre; car de quel droit décider que ce qui est bon pour nous le soit pour les Espagnols? C'est assez que la constitution des cortès ressemble plus à notre charte que l'autocratie russe. Ce simple fait crée plus d'intérêts communs entre la Péninsule et nous qu'entre nous et la Russie.

La nature semble l'avoir indiqué d'elle-même, ce système d'alliance que dictaient à la France sa gloire et sa liberté. Placée entre la vieille Angleterre et l'Espagne nouvelle, notre charte aurait été le lien et la transition de l'aristocratie britannique à la démocratie castillane. Cette triple alliance serait forte et tutélaire; elle attirerait à elle les Pays-Bas, pour qui les rapports de commerce sont plus puissants que les relations de parenté; la Bavière, le Wurtemberg, qui se maintiennent difficilement contre un voisinage redoutable; enfin, ceux des États d'Allemagne, qui sont affranchis ou aspirent à l'être, tous accoutumés à la protection de la France. Tels seraient les éléments de cette grande confédération de l'Occident, la sauvegarde de la civilisation, *le pacte de famille* des nations libres.

Ce système est simple, et comme il est la conséquence d'un principe évident, le système opposé suppose un principe contraire. Notre principe étant le maintien de la Charte, je laisse à dire quel est celui de nos adversaires.

Demandons-nous ce qu'aurait fait, dans les circonstances, le ministère précédent : soigneux de ne se point prononcer, il eût flotté, neutre entre le pouvoir absolu et les pays libres, comme en France, il oscillait entre la contre-révolution et la révolution. Que fait le présent ministère? Non content de dédaigner, de braver les puissances constitutionnelles, il va chercher des auxiliaires chez les gouvernements les plus illimités. Bien plus, il les excite, il les provoque, il les compromet. Ce n'est pas assez de leur adhésion, il lui faudrait leur secours. L'Autriche ne lui suffit pas, il implore l'assistance du plus asiatique des rois de l'Europe.

Cette conduite est d'un sinistre augure. Mais que du moins ceux qui la suivent ne s'étonnent plus si elle jette l'alarme; qu'ils ne s'étonnent plus si la guerre qu'ils projettent est impopulaire, car elle semble inconstitutionnelle. Qu'ils y prennent garde, et qu'ils s'arrêtent pendant qu'il en est temps encore; les peuples auxquels ils veulent imposer la guerre pourraient se croire menacés également; et peut-être qu'ils diraient à leur tour : *Il n'y a plus de Pyrénées.*

DE

L'INDUSTRIE ET DE LA LIBERTÉ [1].

(1823.)

Il y a quelques jours que, dans ce recueil[2], on a tant soit peu médit de l'industrie. On l'a traitée de complice du luxe; on a imputé à ses progrès cette mollesse des mœurs et des caractères qui rend les peuples incapables de liberté. Est-il vrai? faut-il croire que les sociétés ne puissent mener de front tous les genres de perfectionnement? faut-il croire qu'elles ne puissent rendre leur existence plus facile et plus agréable, sans devenir insensibles à ce qui la relève et l'ennoblit, ni multiplier leurs plaisirs, sans perdre de leurs droits? faut-il croire que quand un peuple devient grand producteur, il s'expose à la servitude?

J'ai le bonheur d'en douter, et je pense que ceux qui

[1] J'insère cet article comme un témoignage de l'alliance qui, sous la Restauration, unissait l'industrie et le libéralisme. L'expérience a montré depuis lors ce qu'on pourrait objecter à cet article, qui, d'ailleurs, suppose déjà les craintes qu'il est destiné à calmer en partie.

[2] Les Tablettes universelles.

le prétendent se méprennent sur la liberté. Les grands exemples de ces caractères indomptés qui repoussent tous les freins, ne signalent, il est vrai, que l'histoire des peuples pauvres et durs. Un esprit qui aime la force, parce qu'il en a, une imagination vive, féconde et dégoûtée, doit se complaire dans le spectacle des vertus sauvages du premier âge des sociétés. On voit Rome pauvre conquérir le monde, les Scythes pauvres braver Alexandre, les Calédoniens pauvres défier les légions d'Agricola. On voit toutes les villes célèbres de l'antiquité, d'abord frugales et libres, puis fastueuses et esclaves. En voilà plus qu'il ne faut, quand on juge de l'histoire comme d'un drame, qui n'a d'autres ressorts que les caractères et les passions, pour déclarer la guerre aux progrès de l'industrie, puis à celui des arts et des sciences qui la secondent, puis à l'adoucissement des mœurs, enfin à la civilisation tout entière. Il y a quelque vérité dans cette manière de voir la société; mais surtout il y a de l'éloquence; c'en est assez pour séduire le talent.

Comment, d'ailleurs, n'être pas frappé des circonstances qui nous environnent? Nous périssons par l'affaiblissement des caractères, par la délicatesse des mœurs, par cet excessif besoin d'une vie douce et commode, qui conduit à l'égoïsme, à la servilité, ou tout au moins à l'insouciance. L'indépendance personnelle est très-rare, le sentiment de la résistance n'est nulle part; tout le monde veut, avant tout, gagner et jouir. Aussi, voyez comme le gouvernement en profite, et comme le caractère national le seconde en sens inverse de l'opinion publique! — J'admets tous ces faits, mais je n'en tire pas la même conséquence.

Un esprit altier et borné, le mépris de la fatigue et de la misère, la confiance dans la force et dans l'épée, le besoin de l'indépendance et de la vengeance, l'amour du sol et de la famille, tels sont les traits qui distinguent la physionomie de quelques peuples primitifs. Ils ne savent supporter ni conquérants, ni maîtres; en ce sens ils sont libres. Mais cette liberté n'est pas difficile; leurs besoins sont peu nombreux, leurs intérêts peu compliqués, leurs facultés peu développées; une telle simplicité suppose nécessairement une raison très-limitée et une moralité très-imparfaite; chez eux, l'humanité est loin d'avoir acquis toute sa valeur. Aussi, ces peuples si purs ne manquent-ils pas de lois injustes, d'institutions oppressives, de coutumes féroces ou grossières. Une passion d'indépendance qui ressemble à l'instinct des bêtes farouches, et qu'on appellera, si l'on veut, fierté de caractère, telle est, au vrai, toute la liberté des barbares.

Les peuples que célèbre l'histoire ancienne étaient plus civilisés. Quelques-uns furent doués d'un beau génie; leur renommée honore l'espèce humaine. Mais comme chez eux aussi l'ordre social et la morale publique étaient beaucoup moins avancés que parmi nous, on s'y trouvait, pour ainsi dire, libre à meilleur marché. D'abord, les deux tiers, et souvent plus, des habitants du pays, étaient des esclaves, c'est-à-dire hors de la société; et l'on n'en disait pas moins que le pays était libre, et cette fiction tyrannique fait encore illusion aux publicistes modernes! Je ne reviendrai pas sur les traces d'un illustre écrivain[1], qui a si bien montré que les anciens ne connaissaient pas

[1] M. Benjamin Constant.

l'indépendance de la vie privée et domestique. Les préjugés, les coutumes et les lois dévouaient toute leur existence à la patrie, c'est-à-dire au gouvernement. Ce besoin de vivre comme l'on veut, ce besoin si favorable au bonheur comme au perfectionnement intellectuel et moral, ce besoin maintenant si cher et si commun, était, chez eux, sans cesse contrarié par les institutions; peut-être même leur manquait-il ce qu'il faut pour le ressentir. Aussi n'ont-ils connu de la liberté que la liberté politique, en la réduisant encore au principe de la délibération publique sur les affaires publiques. Lors donc qu'on traite de leur liberté et de la nôtre, on peut bien se servir du même mot, mais on ne parle pas de la même chose.

La liberté des modernes est tout autrement compliquée. Comme nous avons plus d'intérêts, d'idées, de facultés, et plus communément, nous avons plus de droits personnels; et pour nous satisfaire, les lois et la constitution même de la société ont bien plus de ménagements à garder envers les individus. Nos droits ne nous sont pas assurés tous par le code politique seulement, ils le sont par les lois civiles, les usages, les mœurs. Pour que nous nous sentions en pleine jouissance de tout ce qui nous est dû, il faut que toutes ces choses soient d'accord pour nous garantir la sécurité, la propriété de nos biens, de notre personne, de notre conscience, de nos facultés, et même de notre temps. On peut sentir plus qu'on ne peut compter les conditions auxquelles est libre le citoyen des États modernes.

Quelque nombreuses que soient ces conditions, il faut convenir que, dans beaucoup de contrées, elles sont

remplies, en grande partie, malgré les vices des constitutions politiques. L'habitant d'un pays civilisé jouit, aujourd'hui, d'une foule de franchises qui eussent étonné un Grec ou un Romain. Comme l'idée ne peut venir à personne d'y porter atteinte, comme le pouvoir ne saurait l'entreprendre sans délire, nous sommes envers lui dispensés de toute reconnaissance. Par une autorité obscure, mais irrésistible, la société force le pouvoir à lui faire droit. En vain, des préjugés oppressifs aveuglent plusieurs gouvernements : il y a une tolérance dans les esprits, une liberté dans les mœurs auxquelles eux-mêmes se soumettent. Ils peuvent bien persécuter quelques individus, proscrire quelques doctrines, la masse leur échappe ; ses opinions, ses croyances, et une grande partie de ses intérêts sont hors de leur portée ; et, malgré tous leurs efforts, ils réussissent plus encore à se faire haïr qu'à se faire redouter.

C'est par cette puissance de l'esprit général et des mœurs publiques, que le citoyen des temps modernes est exempté des résistances farouches du barbare et des contraintes de la loi politique, telle que la concevait l'antiquité. Il n'est pas forcé de prendre tant de peine pour jouir du bonheur et d'une assez grande indépendance. C'est pour cela qu'il paraît plus complaisant et plus indolent, moins disposé du moins à sortir de son repos, à s'armer, à braver le péril et le travail pour conquérir sur le pouvoir ce que le pouvoir lui refuse. Et en effet, le calcul ne serait pas raisonnable : même sous un gouvernement arbitraire ou absurde, la civilisation lui assure plus de biens que n'en connut jamais ni le barbare, ni le républicain de l'antiquité. Il est, en général, beaucoup

plus maître de sa fortune et de son travail; il peut plus librement cultiver son esprit, et s'adonner à son propre perfectionnement. Avec toute la mauvaise volonté du monde, nos monarchies absolues, dans leur action générale, atteignent de moins près l'individu que ne le faisaient les anciennes démocraties.

Mais en même temps que la civilisation multiplie les conditions de la liberté, elle en rend le désir plus commun, et elle varie les moyens de le satisfaire. Je ne parle ici que de l'ordre matériel : toutes les fois que l'industrie crée un nouveau produit, ou que, par un procédé nouveau, elle diminue la rareté d'un produit connu, elle crée de nouveaux goûts ou des besoins nouveaux. Ces besoins forment de nouveaux droits, ou du moins de nouvelles applications des droits essentiels du citoyen. Tous les droits sollicitent des garanties; les garanties des droits sont les libertés.

Ainsi donc, à mesure que les facultés d'un peuple se développent, et que ses intérêts se compliquent, ses exigences se multiplient, aussi bien que les difficultés du gouvernement. Plus celui-ci a de soins à prendre, d'espérances à contenter, plus il a d'occasions d'offenser. Les progrès des arts industriels ont donc ce double effet de produire plus de points de contact entre le pouvoir et la société, et par conséquent des sujets d'irritation réciproque, comme de développer, dans les individus, plus de moyens de tenir tête à l'autorité ou d'éluder son action : car la richesse est aussi un pouvoir.

Je citerai un exemple récent et familier pour tout le monde. Un nouveau mode d'éclairage a été inventé; le goût s'en est répandu; de là une nouvelle production et

une consommation nouvelle, c'est-à-dire deux ordres d'intérêts nouveaux. Plusieurs compagnies se sont formées pour la fabrication et la distribution de la nouvelle lumière. L'une d'elles a vu dernièrement supprimer, par ordonnance royale, son principal établissement, autorisé depuis un an. Pense-t-on que cette mesure, qui doit lui porter un notable préjudice, n'ait pas fait sentir plus vivement aux capitalistes fondateurs de la compagnie et aux agents qu'elle employait, aux ouvriers qu'elle salariait, aux particuliers qu'elle fournissait, les inconvénients d'une législation incertaine et d'une administration arbitraire? Voilà sans aucun doute un certain nombre de citoyens éclairés sur un abus par la perte qu'ils éprouvent, et plus disposés maintenant à exiger de l'autorité de la régularité et de la prévoyance. Voilà donc quelques libéraux de plus. Qui nous les donne? le gaz hydrogène.

Et bientôt ce n'est pas seulement la justice administrative, la liberté civile que rendent nécessaires la richesse et la production croissantes : elles ne tardent pas à réclamer la liberté politique. Plus les intérêts particuliers sont nombreux et étendus, plus ils sont en mesure de se faire protéger. Là, par exemple, où l'industrie a fait de grands pas grâce à la division du travail et à celle des capitaux, la loi ne peut pas, sans fortement mécontenter, établir ou maintenir les corporations et les maîtrises; là où le commerce extérieur est d'une grande importance, les ministres ne peuvent, sans soulever les esprits, entreprendre une guerre qui lui ferme des débouchés. Alors donc l'industrie et le commerce éprouvent le besoin que leur intérêt soit consulté dans les déterminations du gouvernement. Et

comme les gouvernements absolus prennent rarement ce soin, les gouvernements absolus sont bientôt discrédités. De là, à la nécessité pour la nation d'être représentée dans le gouvernement, et de voir publiquement délibérer sur ses affaires, il n'y a qu'un pas. C'est en d'autres termes exiger que l'intérêt général soit la règle de la politique; et l'on voit que l'intérêt général se fortifie et se manifeste par le développement des intérêts particuliers.

La richesse, d'ailleurs, ou seulement l'aisance universelle, propage la liberté d'esprit. Lorsque la vie devient agréable et facile, que chacun n'est plus absorbé par le soin de veiller à sa fortune, à son entretien, à sa conservation, le loisir conduirait à l'oisiveté et l'oisiveté à l'ennui, si les esprits ne trouvaient quelque occupation vaste et élevée. L'attention se porte naturellement sur les affaires publiques. Aussi voit-on rarement un grand essor de la richesse nationale sans un grand essor de l'opinion.

Les voyageurs racontent que ce qui les frappe le plus en Angleterre, c'est la facilité avec laquelle s'accomplissent toutes choses. Les plus grandes affaires, celles de l'État comme celles du commerce, s'expédient avec célérité : il semble qu'elles soient soumises à un moteur aussi rapide et aussi puissant que celui qui anime toute l'industrie britannique; on dirait que tout se fait à la vapeur. Les hommes les plus occupés paraissent toujours avoir du temps de reste; les ministres voyagent ou vont à la campagne; les négociants ne passent que quelques heures dans leur cabinet; les avocats plaident les procès en courant; les jugements se rendent en un clin d'œil; les

travaux manuels de l'agriculture ou des fabriques semblent ne fatiguer personne. Les Anglais seuls ont une expression pour qualifier une existence douce, saine et commode; point de doute que *la vie confortable* ne serve à l'esprit public. Lorsque l'on a toutes ses aises, on tomberait en langueur, si l'on ne cherchait dans la politique une occupation excitante. Moins distrait par les besoins personnels, on porte dans la vie publique la sollicitude et l'activité. Si donc un gouvernement redoute la vie publique, s'il repousse toute intervention de la société dans ses affaires, qu'il redoute les progrès des arts, de l'industrie et de la richesse. A l'égal de tout ce qui affranchit et enhardit la pensée, il doit fuir et repousser tout ce qui favorise ce qu'on appelle aujourd'hui la prospérité matérielle. Un pouvoir impopulaire doit éviter avec soin que le peuple soit heureux par lui-même; car le bonheur même devient une source de mécontentement.

Les preuves sont sous nos yeux. Ne voyons-nous pas avec quelle crainte et quel dépit le parti du privilége et de l'oppression contemple l'accroissement de l'industrie française depuis un demi-siècle, et surtout depuis vingt-cinq ans? Son instinct l'avertit que ces progrès lui sont funestes, et que, selon l'expression de Bonaparte, le débat du siècle est *la guerre des métiers contre les créneaux.* Aussi observez son aversion pour tous les perfectionnements! Qui n'a rencontré vingt fois de ces hobereaux de province, ennemis déclarés des machines, des diligences, des grandes routes et des canaux? qui ne connait les déclamations de M. de Bonald contre l'économie politique et la richesse industrielle? Et, en vérité, ils ont raison,

le plus sûr moyen d'abrutir un peuple, c'est de l'appauvrir.

Telle est en effet la vraie doctrine comme l'intérêt véritable du parti qui nous menace, du gouvernement qu'il voudrait nous donner, du gouvernement qu'il promet au Portugal et à l'Espagne, du gouvernement enfin de la Sainte-Alliance. Pour l'établir ou pour durer, ils ont besoin que la société demeure stationnaire, immobile, ou plutôt qu'elle recule et s'abaisse. Dans les sciences intellectuelles comme dans les arts mécaniques, dans les procédés du commerce comme dans les transactions civiles, dans l'administration comme dans les finances, il n'y a point d'amélioration qui ne leur porte ombrage; car toute nouveauté est contagieuse. Quelle réforme, par exemple, semble plus dans les intérêts du pouvoir que l'égalité et l'exactitude dans la perception de l'impôt? Eh bien, ils se garderaient de l'introduire là où elle est inconnue : car cela pourrait donner des idées de justice, qui ont leur danger; cela pourrait accréditer la doctrine pernicieuse que l'intérêt du public est la règle du gouvernement. Pour eux point de préjugé qui ne doive être respecté comme conservateur; point d'usage qui ne soit utile, point d'abus qui ne soit tutélaire. Il est dangereux non-seulement que le peuple soit plus éclairé, non-seulement qu'il sache lire et écrire, mais qu'il soit mieux vêtu, mieux logé, mieux nourri et à meilleur marché; car cela pourrait lui donner des idées de perfectibilité. Il y a péril à seconder par de nouvelles routes la circulation des denrées, par des dessèchements ou des irrigations la salubrité des villes; car le peuple pourrait en rendre grâce au progrès des lumières. Il faut s'abstenir de toute ré-

forme dans le régime physique et moral des prisons, ou dans la tenue des hôpitaux; car le peuple pourrait croire aux bienfaits de la philanthropie. En changeant une coutume, en altérant une institution, on court risque d'en ébranler d'autres par contre-coup, de condamner implicitement la sagesse de nos pères, de décrier le passé, enfin de reconnaître à quelqu'un un droit quelconque; et cela est de mauvais exemple. Je ne sais si elle se l'avoue, mais voilà où doit être conduite, pour être conséquente, la politique de la Sainte-Alliance. Voilà la condition où se sont placés ses hommes d'état. Ils ont porté au siècle le défi d'avancer, ils se sont condamnés à le mettre aux fers. Sisyphes audacieux, ils ont entrepris le travail infernal de tenir immobile, sur le penchant de la colline, le rocher qu'entraîne une pente rapide..... Mais *la pierre insolente*, comme dit Homère, menace toujours leurs têtes et peut les écraser dans sa chute.

Les congrès savent leur danger, et leur inquiétude se trahit par leurs efforts. Ils sont poursuivis de la pensée que l'avenir des peuples n'est pas le leur, et cependant ils s'obstinent à perpétuer un présent périssable, ils tâchent d'ajourner un péril qu'ils accroissent en le retardant. Car peut-être, pour conserver ce qui reste du passé, s'exposent-ils à être emportés avec ce qui doit tomber. Trop faibles pour prendre les devants, mais trop vains pour se résigner, ils résistent sans mesure comme sans confiance, ils luttent sans prudence et cependant sans espoir. A tout prix, ils veulent s'assurer un délai, un répit; ils placent en viager tout leur pouvoir. « Dites à » vos libéraux qu'ils en ont pour vingt ans avant d'avoir » leur tour, » dit souvent l'ambassadeur de la grande

puissance européenne. Vingt ans! voilà donc tout l'avenir que se promet la présomption ministérielle, tout ce que se prédit à lui-même le charlatanisme diplomatique! Vingt ans! voilà donc toute la durée réservée à cette mystique autocratie qui exerce apostoliquement le pouvoir absolu! et c'est pour ce règne passager que l'on s'acharne de gaieté de cœur à contrarier en tout lieu le vœu public et le progrès social! c'est avec cette courte perspective que l'on met garnisaire chez les peuples et la civilisation en interdit!

L'Europe a passé par des oppressions diverses. Celle de l'Empire a eu son temps et sa gloire. Il a fini par rallier les nations contre lui, et l'insurrection européenne l'a renversé. Sans doute il comprimait la pensée, il abaissait les courages, et n'exaltait que les vertus des camps. Sans doute encore, il a violé par fois les intérêts des peuples et infligé au commerce de coûteuses privations. Mais enfin, pour prix du blocus qu'il attirait sur les peuples soumis à ses décrets, pour prix des sacrifices qu'il exigeait d'eux et de l'uniformité politique qu'il leur imposait, il leur apportait l'organisation, l'ordre des finances, la justice administrative, souvent l'égalité devant la loi. En dédommagement du commerce maritime, il encourageait l'industrie, traçait des chemins, creusait des canaux, favorisait de tous ses moyens l'accroissement de la production et de la richesse. Il avait à cœur la force des peuples, car il y puisait la sienne. C'est précisément parce qu'il abusait de la prospérité publique qu'il en secondait le vaste essor. Sous lui, l'espèce humaine voyait quelques-unes de ses plus précieuses facultés étouffées ou détournées au profit du pouvoir : mais elle n'était pas dévouée

à l'inaction, à la décadence, à l'abrutissement; son maître lui faisait du moins cet honneur, qu'en l'opprimant il ne dédaignait pas de la séduire, et qu'il avait presque autant besoin d'en être admiré que d'en être servi. Et cependant, faute de liberté, les nations ne lui ont pas su gré de ses présents, et c'est ce qui explique comment sa chute a pu être populaire, comme le régime actuel explique à son tour pourquoi elle ne l'est plus. Une oligarchie de cabinets a succédé, qui semble ne l'avoir détrôné que pour substituer au despotisme de l'innovation le despotisme de la routine. C'est un nouveau système d'uniformité oppressive étendu comme un vaste réseau sur toute l'Europe. C'est un autre système continental plus prohibitif encore et plus funeste, également dirigé contre le progrès des lumières et contre la prospérité intérieure. C'est une tyrannie sans grandeur, un machiavélisme sans habileté, un bonapartisme sans gloire. Les congrès sont devenus des commissions d'enquête contre les peuples; l'esprit de conquête et d'invasion a été converti en un moyen de police ou de répression. On décrète une guerre comme un châtiment. Ce qui ne s'était jamais vu peut-être, des gouvernements que la félicité publique met en péril, ont formé une ligue défensive contre leurs sujets respectifs; et l'Europe entière est traitée en pays conquis.

Nous donc qui échappons encore, pour notre compte, à cette immense usurpation, nous dont le gouvernement n'a pas, jusqu'ici, déchiré son titre en reniant notre constitution, profitons de ce qui nous reste; n'ayons inquiétude ni scrupule d'aucun des progrès, d'aucun des perfectionnements qui signalent la société française. Tous doivent nous être précieux, parce que tous sont suspects

à la Sainte-Alliance et au parti qui, parmi nous, la représente. Honorons les découvertes des sciences, les créations de l'industrie; elles profiteront à notre avenir constitutionnel; soyons laborieux pour devenir citoyens, et riches pour être libres.

LA NOUVELLE ANNÉE, OU 1824.

QUESTIONS D'UN RÊVEUR.

« Salut, nouvelle année; salut, fille du soleil ou du temps! Du soleil! tu nais de ses amours immortels avec la terre qui te produit en se jouant autour de l'astre qu'elle adore. Du temps! tu sors de son sein, et tu y rentres, il t'engendre et t'engloutit; car le vieux Saturne ne s'est point lassé de dévorer ses enfants. Ainsi, jeune et douteuse déesse, ainsi t'aurait doublement figurée l'imagination de l'antiquité, tandis que la raison moderne se borne à te concevoir sous deux formes; elle te regarde comme un phénomène que manifeste l'ordre physique, un temps du mouvement céleste; elle te regarde comme une mesure abstraite que l'esprit impose à la durée, un temps de l'existence intérieure. Qu'en faut-il penser, nouvelle année? Es-tu réelle, n'es-tu qu'une idée?...

» Mais qu'ai-je besoin de te concevoir, quand je suis destiné à te sentir? Quelle que tu sois, ta mesure vraie ou arbitraire ne doit-elle pas se remplir, se combler pour moi de sensations, d'émotions, de pensées innombrables?

Ne dois-tu pas prodiguer aux hommes la vie, la vie véritable qui n'est point la durée, la vie, cette suite changeante de transformations dans la persistance d'une même unité? Que m'importe de comprendre, puisque le sentiment m'absorbe tout entier? Ai-je des moments assez purs de bonheur ou de malheur pour être libre de m'inquiéter seulement de la vérité? Puis-je considérer la trame, tandis que ses vives couleurs, tandis que ses tableaux variés captivent mes regards? Préoccupé, désolé, enchanté par des apparitions sans cesse renaissantes, me reste-t-il des yeux pour le fond obscur sur lequel elles se dessinent? Puis-je imposer silence à mes sens, à mon imagination, à mes passions, pour contempler dans ce monde ce qui ne tombe que sous l'examen de la raison?

» O temps, j'ignore ce que tu es, mais je me soucie de ce que tu me fais. Nouvelle année, je ne m'enquiers plus de toi, mais de ce que tu me donnes... La prévoyance des événements fortuits est moins trompeuse que la recherche des faits éternels. L'avenir, en s'approchant, dévoilera ses mystères; ceux du présent durent toujours. Bientôt je n'ignorerai plus ce qui doit arriver, j'ignorerai toute ma vie ce qui est : ce monde ne sera jamais pour moi qu'une décoration changeante sur un théâtre inconnu... »

Ainsi rêvais-je ou pensais-je la première nuit de cette année, et (je n'ai pas besoin de le dire) les ténèbres qui entouraient mes yeux avaient pénétré dans mon esprit. C'était un de ces moments douteux où l'intelligence, encore appesantie par un sommeil récent, laisse les rênes flottantes aux mains, de l'imagination, alors que nos idées nous semblent plus profondes, parce qu'elles sont

en effet moins claires, plus colorées, quoique moins distinctes; elles se croisent, elles se lient dans notre esprit avec une facilité qui nous charme, car nous ne les jugeons pas. Il n'y a plus rien d'ignoré, plus rien d'inaccessible, parce que notre raison assoupie a cessé de voir ses limites et ses abîmes; nous nous enfonçons dans le vague sans scrupule et sans soupçon; nous nous complaisons dans un égarement qui nous paraît une découverte. Rien ne nous semble obscur, sans doute parce que tout l'est, et que l'esprit a déposé ou suspendu la triste puissance de distinguer ce qui lui manque, de mesurer ses lacunes, de savoir ses ignorances.

Cependant peu à peu mon intelligence s'éclairait; bientôt, d'une rêverie métaphysique, je tombai dans la méditation pure et simple. Guidé par mes dernières idées, je continuai à porter ma prévoyance sur les chances de l'année qui vient de naître, et je l'interrogeai.

« Que nous réserves-tu? lui dis-je. Que feras-tu de tant d'intérêts, de tant de desseins, de tant d'êtres que te lègue l'année qui s'échappe? Suivras-tu sa voie, achèveras-tu ce qu'elle a commencé? ou bien la craie blanche te marquera-t-elle dans les fastes de l'humanité? Nous apportes-tu châtiment ou récompense? Dois-tu, torrent impétueux et terrible, ensevelir dans tes flots écumants l'esquif frêle et pavoisé de la monarchie européenne? Fleuve paisible et lent, dois-tu n'emporter à la surface de tes eaux que la plume légère qui trace les questions que je t'adresse? Un grand projet agite les puissants du vieux monde : ils voudraient le ramener à son enfance, et, dans les langes qui l'ont si longtemps retenu, garrotter le nouveau monde au berceau. Le siècle a été par eux ac-

cusé, condamné, maudit. L'Europe couronnée a imaginé de prouver au genre humain qu'il avait tort d'être ce qu'il est; au temps, qu'il ne devait pas détruire; au présent, qu'il devait être le passé. Et l'on dirait que cette entreprise étrange commence à réussir; on le dirait, si l'on en croyait la plainte étouffée des opprimés. Mais levez les yeux vers les trônes, la puissance pâlit sous le diadème, ses yeux inquiets se portent incessamment sur le sceptre, comme pour s'assurer qu'il n'a point quitté sa main... L'anxiété des vainqueurs est la consolation des vaincus.

Mais le terme de l'espoir, dois-tu l'atteindre, nouvelle année? Non, tu ne verras pas se dissiper les nuages qui enveloppent la tête hyperborée de l'autocrate européen! Tu ne verras pas Albion, secouant le joug d'une politique trentenaire, tandis qu'elle couvre l'Amérique de son trident, opposer au délire des cours le bon sens d'un marchand, appeler les peuples à l'imitation de ses lois, et, moins jalouse de sa constitution, la présenter au continent, non pas comme le terme, mais comme le point de départ de la liberté moderne. Tu ne verras pas l'Espagne cesser de figurer en Europe comme un *auto-da-fé* de la religion du pouvoir absolu. Tu ne verras point la France..... mais que dire? Que doit souhaiter un citoyen à la France? Le présent ne le satisfait pas, mais le passé l'épouvante. Triste pays qui ne sait ce qu'il doit espérer!

Oui, l'année ne sera qu'une continuation monotone de la dernière. Les gouvernements s'avanceront dans le chemin qu'ils ont choisi; les nations qu'ils remorquent paraîtront remonter à leur suite le courant contre lequel ils luttent. Cependant, sous cette apparence d'uniformité, la division interne de la société s'aggravera; tandis que

la force et la ruse sembleront l'emporter, que Jupiter avec ses foudres et Scapin avec ses piéges tiendront l'Europe en contrainte, les doctrines qu'ils redoutent se mûriront, les idées qu'ils combattent se propageront, les besoins moraux de l'espèce humaine s'accroîtront par l'impatience, les caractères se fortifieront par le mécontentement, et les croyances publiques acquerront *ce je ne sais quoi d'achevé* que la persécution donne à la foi.

Mais si cette année ne compte point pour nos droits, qu'elle compte au moins pour nos plaisirs, détournons nos yeux des intérêts du genre humain, pour ne plus regarder que ses amusements; quittons un moment le sérieux pour le frivole; cessons de voir dans notre patrie cette France dont les doctrines ont soulevé le monde que ses drapeaux ont parcouru, n'y cherchons que cette nation brillante et vide, qui n'impose à l'univers que ses modes, aussi mobile, aussi inconséquente dans ses caprices que dans sa politique...

Quelle sera l'influence de l'an 1824 sur les modes de la France? Ici la prévoyance se perd dans les détails : que de chances offre l'infini appliqué aux petites choses!... Quelle sera la destinée des arts? Qui nous dira si, dans l'exposition prochaine des tableaux de l'école française, quelque artiste encore ignoré ne va pas, en l'enrichissant d'un chef-d'œuvre inattendu, lui imprimer une autre direction? Qui sait si une heureuse combinaison de l'art et de la mécanique ne va pas ouvrir à l'imitation quelque application nouvelle, séduisante pour les yeux? Qui osera dire si l'industrie n'est pas appelée à recevoir tout à coup de la science une nouvelle machine qui la change de face, et vieillisse en un moment les plus beaux produits

de l'exhibition du Louvre? Et qui sait si ce n'est pas cette année que la littérature, lasse de la tradition, cessera de se traîner de copies en copies, et se renouvelant avec tout le reste, trouvera l'originalité en se rapprochant de la nature? Peut-être est-ce dans quelques jours que la France possédera son Walter Scott, non pas imitateur, mais rival de l'Écossais! Est-ce à l'œuvre inopinée d'un écrivain inconnu que la France devra cette gloire?...

Mais qui donc se chargera de régénérer notre théâtre? Sera-ce ce poète d'un talent si naïf et si beau, qui, novateur à son insu, vient, dans une comédie pathétique, de doter notre scène de la seule tragédie qu'elle comporte, tant qu'elle n'aura pas reçu la vraie tragédie historique? Sera-ce ce poète austère et simple qui dut à l'imitation de l'Odyssée son coup d'essai, à celle de Schiller son triomphe, et dont les amis nous promettent une œuvre originale sous un titre qu'immortalisa Corneille, dans un genre que Corneille ne connut pas? L'art du comédien ne suivra-t-il pas alors le progrès de celui du poète? Une diction expressive et raisonnable ne succèdera-t-elle pas aux psalmodies d'une déclamation forcée, et le geste ne cessera-t-il pas d'être réglé par un maître de danse et non par la parole? Il est temps, Talma n'a point quitté la scène, lui seul doit consommer peut-être cette révolution qu'il a pressentie, et enseigner, par son exemple, comment le sentiment du *beau* relève la familiarité du *vrài*..., à moins toutefois que la nouvelle année ne soit appelée à produire l'artiste inspiré qui fondera l'école nouvelle? Mais quel sera son début? Sera-ce *Tancrède* ou le *Déserteur*, le *Misanthrope* ou *Michel et Christine*?...

O vous qui, tout jeunes encore, pouvez vous soustraire au joug du passé, vous qui dans les affaires, dans les lettres, dans les arts, n'avez contracté l'engagement d'aucune sujétion, gardez, gardez cette indépendance précieuse; accueillez sans dédain toutes les traditions, étudiez toutes les conventions, mais jugez-les toutes, et ne relevez que de votre raison, ne datez que de votre âge. La servitude en tous genres se perpétue par l'imitation : soyez vous-mêmes, jeunes Français, et vous donnerez l'exemple au lieu de le suivre. Soyez vous-mêmes; je sais les bienfaits du passé, il serait ingrat de les oublier; mais que ces bienfaits ne vous enchaînent point au bienfaiteur. Que l'étude vous serve à connaître la vérité de tous les temps, mais pour mieux distinguer celle du vôtre, qui n'est la vérité d'aucune époque. Soyez vous-mêmes, et vous serez sérieux sans pédanterie, gracieux sans frivolité, originaux sans bizarrerie : vos arts, vos mœurs, votre liberté, votre génie, tout cela sera pur ensemble et nouveau. On vous dira que la carrière est fermée, ne le croyez pas; l'infinie variété des choses humaines offre mille ressources à votre activité. Partout, en tous sens, sur tous les tons, vous pouvez reproduire les idées et les sentiments qui vous charment. Toutes les cordes de la lyre ne se brisent point à la fois, et quand elle ne retentit plus, c'est la faute du poète. Si les jours sont mauvais, sachez souffrir sans vous soumettre, ne vous désolez pas, ne vous résignez pas, ne vous corrompez pas. Un des vôtres[1] l'a dit : « La raison brave la » force, comme l'éternité ce qui passe. »

[1] M. Jouffroy.

DU THÉATRE DE SHAKSPEARE

DANS SES RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ ANGLAISE.

« Je suis le poète du peuple, disait Ducis ; je suis le Bridaine du théâtre. » — Peut-être en le disant se trompait-il sur lui-même, mais il prouvait du moins qu'il avait conçu la véritable ambition du poète tragique, qui doit aspirer à quelque chose de plus que les succès de salons et d'académie. Ils ont longtemps manqué à Shakspeare ; mais, dans son pays, sa gloire est nationale.

Une édition récente nous a livré ses œuvres presque entièrement retraduites. M. Guizot s'est chargé de nous livrer l'auteur : il a donné la *Vie de Shakspeare*. Ce titre comprend, outre son histoire, l'examen de ses pièces et l'exposition de la théorie dramatique à laquelle elles appartiennent. La destinée d'un écrivain d'imagination influe puissamment sur ses ouvrages, et la critique de ses ouvrages donne seule le moyen d'en tracer la poétique. C'est ce vaste sujet que l'auteur n'a pas craint d'aborder. Les nombreuses questions qui s'y retrouvent ne s'éclairent, en effet, et ne se simplifient que pour celui qui les a toutes embrassées.

« Une représentation théâtrale est une fête populaire. »

Il part de cette idée, qui n'est qu'un fait. A ses yeux, la tragédie n'accomplit sa mission que lorsque, s'adressant à toute la société, elle la représente aussi tout entière. Si elle néglige quelques-unes des classes qui la composent, si elle se montre dédaigneuse dans le choix de ses personnages et même de ses spectateurs, elle réduit volontairement ses ressources et son domaine, elle perd en puissance autant qu'en vérité. Les événements qui servent de fond à l'action tragique sont toujours de nature à intéresser toute une multitude; il n'est pas besoin, pour cela, que la pièce soit éminemment politique. Les amours du Cid et de Chimène tiennent en alarme toute la Castille, et Byzance est le jouet des caprices jaloux de la maîtresse d'Amurath. Quand l'événement d'une tragédie ne serait point public par sa nature, il le serait du moins en ce sens qu'il doit fixer l'attention générale, tenir une grande place dans les imaginations et les entretiens du peuple qui en est censé le témoin, et que nos poètes dérobent si soigneusement à nos regards. La sympathie, la sociabilité, la dépendance mutuelle rapprochent sans cesse les hommes, malgré les distances du rang et de la fortune, et les intéressent réciproquement aux événements mêmes de leur vie privée. Plus facilement et plus vivement encore, nous prenons part à la destinée des grands de la terre, des premiers de l'état; et ce sont eux surtout qui sont en possession de la scène. Avec quel espoir de vraisemblance l'art dramatique a-t-il donc pu entreprendre de les isoler dans l'intérieur d'un palais, de nous les représenter plus seuls qu'ils ne le sont dans la réalité, de rétrécir leur situation et leur caractère pour ne nous les montrer que sous un seul aspect? Comment les poètes se

sont-ils interdit tant de moyens d'effet en n'ouvrant le théâtre qu'à une seule espèce de personnages, en exigeant, en quelque façon, des preuves de noblesse de qui prend la parole dans la tragédie? On risquait ainsi d'en être réduit aux scènes d'action et aux monologues : les personnages n'auraient eu droit de parler que seuls ou à leurs égaux. C'est pour échapper à cette alternative que l'on a inventé des interlocuteurs uniquement destinés à la conversation, je veux parler des *Confidents*, auditeurs infatigables, chargés, d'office, de donner la réplique. Leur présence a changé des scènes qui auraient pu être vives et animées, en dialogues froids et raisonnés. Toutes les fois que l'on bannit le naturel, on tombe sous le joug du cérémonial. La tragédie finit ainsi par ressembler à ces gouvernements étroits d'où le peuple est exclu. Dans ceux-ci, les passions des grands ne trouvent aussi que des complaisants et des serviteurs; jamais un mot involontaire, jamais un mouvement abandonné ne les rappelle à la vérité; ils ne rencontrent plus que des sentiments de convention; ils n'entendent que des réponses officielles, et, pour eux aussi, la société n'est représentée que par des confidents.

C'est un défaut de notre tragédie; il n'ôte rien au génie de nos poëtes. Les formes gênantes et l'étiquette qui oppriment notre théâtre n'ont point été librement choisies par eux; et s'il fallait absolument en accuser quelqu'un, on devrait s'en prendre à Richelieu plutôt qu'à Corneille, à Louis XIV plutôt qu'à Racine. Notre tragédie est contemporaine de l'établissement de toutes les solennités du pouvoir absolu. Le moyen qu'elle ne portât point le joug? Comment seule eût-elle été vraiment pu-

blique, lorsque rien ne l'était parmi nous? Le peuple pouvait-il figurer sur notre scène, alors que si rarement on se souvenait ailleurs de son existence? Les poètes n'avaient garde d'imaginer en ce temps-là que d'autres que les gens du grand monde pussent prendre une part quelconque aux grands événements. Doit-on leur reprocher cette erreur, lorsque les historiens eux-mêmes ne l'ont pas évitée? Une seule chose, en effet, a été omise dans les trois quarts de nos histoires, c'est la nation. Notre tragédie a donc été comme notre histoire, et notre histoire comme notre gouvernement, et notre gouvernement comme notre société. Certes la révolution est venue bien à point; sans elle, on finissait par oublier qu'il y eût en France une autre société que la bonne compagnie.

Des circonstances différentes ont produit en Angleterre une autre tragédie. Là, de tout temps, on a publiquement délibéré sur les affaires publiques. L'habitude de se réunir, de s'entendre, de se concerter, y remonte à un temps immémorial. Le parlement et les élections, les assises et les clubs, les prêches, les municipalités, les travaux champêtres, tout est l'occasion de rassemblements, qui souvent même ont, quel qu'en soit le motif, toutes les apparences d'une fête. Les plaisirs ainsi que les intérêts sont en commun; la vie publique est universelle. Il faut voir dans l'ouvrage de M. Guizot le tableau savant et animé des mœurs de l'Angleterre sous le règne d'Élisabeth, de la vie des campagnes embellie par des fêtes si brillantes, de la vie des cours égayée par des fêtes si populaires. C'est au milieu de bruyantes réjouissances, dont les tableaux flamands peuvent assez donner l'idée, que Shakspeare passa toute sa jeunesse; c'était un *bon*

compagnon, et lorsqu'il quitta la campagne, ce fut encore le goût du plaisir qui le conduisit à Londres et l'attacha au théâtre. Alors une troupe d'acteurs était une véritable *bande joyeuse*. Dans ce monde d'allégresse et de désordre, pour satisfaire aux besoins de son imagination, aux caprices du public, aux intérêts de sa troupe, il composa en courant ses ouvrages si terribles et si folâtres. De là cette chaleur qui les anime; de là cette facilité, cette rapidité d'exécution qui n'ôte rien à la profondeur; de là surtout cette popularité de sa tragédie.

Si jamais nation a pu prétendre à un théâtre national, c'est assurément l'Angleterre. « Plus tard soumise, plus « tôt délaissée, la Grande-Bretagne, dit M. Guizot, ne « reçut point, comme la Gaule, l'empreinte universelle et « profonde de la civilisation romaine....... La jeune civi- « lisation du Nord grandit en Angleterre, dans la sim- « plicité comme avec l'énergie de sa propre nature, indé- « pendante des formes empruntées et de la séve étrangère « qu'elle reçut ailleurs de la vieille civilisation du Midi. » C'est le peuple anglais qui, suivant le cours des âges, s'est modifié lui-même. Ses lois n'ont point été importées; il n'a point eu des mœurs d'imitation, ni, jusqu'au dernier siècle, une littérature copiée. On peut dire de la Grande-Bretagne ce que Montesquieu n'a dit que de sa constitution : *tout y a été trouvé dans les bois*. De là le caractère natif et local des tragédies de Shakspeare, il y a deux siècles, et des compositions de Walter Scott depuis douze ans. Le sujet des pièces de l'un et des romans de l'autre est presque toujours tiré des annales du pays ou de narrations recueillies par les chroniqueurs, chantées par les ménestrels, propagées par la tradition. On y

retrouve à chaque pas des citations empruntées à des contes de village ou à de vieilles ballades, des allusions aux croyances du vulgaire. Les Anglais ont pu demeurer fidèles à la religion du passé. Le passé est national parmi eux. Jamais ils n'ont été tenus étrangers aux affaires de leur pays; jamais sur leur sol les diverses classes de la société n'ont été condamnées à une constante et héréditaire inimitié; toujours elles se sont mêlées et servies. C'est l'opinion et non la condition qui les a divisées. L'intérêt commun n'est point chez eux une découverte d'hier. Il y a eu des guerres civiles; des partis politiques ou religieux se sont combattus et persécutés. Mais la nation ne s'est point décomposée en nations ennemies. Le peuple n'a jamais été insouciant sur son gouvernement; les grands n'ont jamais été indifférents aux affaires du peuple, ni même à ses jugements, non plus qu'à ses plaisirs. Du sein de la féodalité est sortie la représentation nationale; le privilége a servi à la protection des droits généraux ; la constitution du clergé, la religion même se sont façonnées sous la puissante influence de l'esprit du pays. De là ce goût, cette curiosité, cet amour qu'inspirent aux Anglais tous leurs souvenirs de jadis : leur mémoire se reporte sans regret à tous les temps de leurs annales, parce qu'au milieu des erreurs, des abus, des crimes de chaque époque, ils voient toujours la nation active et croissante; ils jugent sans amertune les siècles, les factions, les hommes; ils n'en veulent point aux événements; ils ne peuvent s'en plaindre, ce serait se plaindre d'eux-mêmes. Le passé, pour eux, n'a rien de blessant, parce qu'il ne leur est jamais opposé comme un modèle, ou proposé comme un but. Ils n'ont point à se venger par

une critique sévère ou moqueuse de l'oppression de ce qui n'est plus. Ils n'ont point à se défendre même d'une sorte de justice spéculative envers des classes entières de citoyens, par crainte de donner des prétextes aux prétentions de leur insolence. Et comme ils peuvent lire sans indignation ni regret leurs fastes politiques, ils peuvent s'abandonner sans défiance au charme des vieux souvenirs et des vieilles croyances, se complaire dans la poésie des mœurs féodales et des sentiments chevaleresques. Heureux peuples, qui ne se repentent point de leurs aïeux! heureux peuples, qui peuvent aimer toute leur histoire et leur patrie tout entière!

Ces circonstances ont puissamment agi sur leur littérature, sur leur poésie, sur leur Shakspeare. Elles doivent être présentes au lecteur comme au critique. Ce n'est d'ailleurs qu'en éclairant ainsi la littérature par l'histoire qu'on peut jeter un jour nouveau sur le fameux débat du genre classique et du genre romantique. On parvient ainsi à le réduire d'abord à cette question qui se décide par le fait : « Les peuples modernes ont-ils tort d'avoir une littérature nationale, et surtout un théâtre national? » Assurément il serait oiseux d'accumuler les arguments pour ou contre l'affirmative; ceux-là seuls n'ont point de littérature nationale que les circonstances politiques en ont privés, et le goût d'un peuple n'est pas plus arbitraire que ses mœurs. Cela posé, vient cette seconde question : « La tragédie nationale moderne peut-elle se renfermer dans les formes du théâtre français? » Ici l'art même est en débat; ici une poétique tout entière aurait besoin d'être développée, et le temps comme l'espace nous manquent pour ce travail.

Une seule chose nous importait, c'était d'insister sur la liaison qui unit l'état politique d'un pays et les formes de son théâtre. Plus il y a de vie publique chez un peuple, plus la scène doit s'animer; plus il y a de patriotisme, plus le drame est national, et la liberté se communique à tout. Pas plus que celle de l'état, la liberté du théâtre n'est un désordre; c'est un art nouveau, le plus difficile peut-être, le plus sublime; car l'unité, la véritable unité en est aussi une condition. Sous le pouvoir absolu, l'unité politique est visible et facile; elle s'obtient de vive force : il en est de même du système de la tragédie de l'ancien régime. Le comble de l'art dramatique, comme la perfection politique d'une nation, c'est l'unité dans la liberté.

DE

L'ÉTAT DE LA POÉSIE FRANÇAISE[1].

(*Globe*, 1825.)

Il y a quelques années que l'Académie française offrit sa médaille et sa couronne à celui qui déterminerait les vrais caractères du génie poétique. Le travail demandé n'allait pas à moins qu'à définir la nature, les droits et les limites respectives de la critique et de la poésie : c'est dire qu'il s'agissait de la littérature tout entière. Le talent en effet, dans les ouvrages d'esprit, ne fait que l'une de ces deux choses, créer ou juger. Il crée, c'est-à-dire qu'il

[1] Voici le premier article que je publie en l'empruntant au recueil auquel m'attachent les plus précieux souvenirs de ma vie littéraire. *Le Globe* fut fondé, vers la fin de 1824, par MM. Dubois et Pierre Leroux. M. Dubois y rallia bientôt autour de lui ses amis de l'École normale et de l'Université, quelques-uns de leurs élèves, plusieurs des anciens rédacteurs des *Tablettes universelles*. M. Thiers, cependant, ne contribua à cette entreprise que par quelques articles sur le Salon de 1824. Ce journal, qui, je puis le dire, exerça une certaine influence philosophique, littéraire et politique, fut le manifeste le plus systématique et le plus animé des idées nouvelles de toutes sortes, telles que les avait développées et mûries l'expérience des dix premières années de la

donne l'être à des sentiments, à des objets, à des hommes imaginaires; qu'en un mot il reproduit la nature après l'avoir contemplée, et rivalise avec elle en l'imitant. Il juge, c'est-à-dire qu'il observe encore la nature et réfléchit sur ses observations, pour expliquer les causes et reconnaître les lois. Il fait sentir ou il fait penser; il est donc poétique ou critique : tous les genres intermédiaires ne sont que des mélanges divers de critique et de poésie, de jugement et d'invention.

Tel nous semble le point de vue le plus général, et par conséquent le plus philosophique de la question posée par l'Académie; mais ce n'était pas apparemment celui que, dans sa pensée, elle recommandait aux concurrents; car, dès qu'elle s'est aperçue qu'on avait pu la soupçonner d'avoir provoqué la solution d'une question de théorie, elle s'est à moitié repentie, à moitié scandalisée; son secrétaire perpétuel a confessé sincèrement les vices d'un programme équivoque, qui avait paru demander une dissertation au lieu d'un discours; et, selon toute apparence, la philosophie de l'art ne sera plus traitée dans les concours académiques.

Restauration. Il s'éteignit dès que la révolution de 1830 fut faite. L'histoire de ce recueil ne serait pas un épisode sans intérêt de l'histoire des lettres et des opinions dans notre pays. J'en ai reparlé plus bas dans un fragment sur Jouffroy.

Quant à l'article qu'on va lire, ce fut un des premiers qui commencèrent à établir la doctrine littéraire du recueil. Je ne prétends pas le défendre dans toutes ses parties; on le trouvera incomplet même pour le temps où il a été écrit. J'aurais dû y citer quelques noms de plus. En le lisant, on voudra bien se rappeler qu'à l'époque où je l'écrivais, M. Victor Hugo n'avait encore publié ni *les Orientales* ni aucun ouvrage dramatique. M. Sainte-Beuve n'avait rien imprimé. M. de Musset était, je crois, encore au collége.

Ainsi, la vraie nature de la poésie reste à connaître. La question qui semble particulière, mais qui touche de si près à la question générale, celle de savoir s'il n'y a de poésie qu'en vers, *demeure entière*, comme on dit à la tribune; et ceux qui pensent que c'est là un sujet qui exige plus de sagacité que d'élégance, et plus d'idées que de périodes, sont encore à temps pour rechercher les caractères du génie poétique, soit dans les ouvrages qu'il inspira, soit dans les facultés mêmes de l'homme; car tout problème de ce genre peut se résoudre par la critique littéraire ou par la critique métaphysique, par l'étude des modèles ou par celle de l'esprit humain. Seulement la critique est arbitraire et superficielle, lorsque, négligeant notre nature intellectuelle et morale, et bornée à l'examen des compositions connues, elle les considère en elles-mêmes sans les rapporter à leur source, comme des effets abandonnés de leur cause; elle est obscure et vague, lorsque, purement spéculative, elle omet les exemples pour se concentrer dans l'étude souvent stérile des facultés créatrices ou du sentiment du beau. C'est le double écueil de la rhétorique des Français et de l'esthétique des Allemands.

On ne prétend point ici répondre tardivement à l'appel de l'Académie; on n'essaiera pas même de caractériser la poésie française en particulier : on risquerait ainsi de rentrer sans le vouloir dans les questions générales. On ne veut qu'offrir quelques réflexions simples et pratiques aux méditations de nos poètes, ou plutôt de nos jeunes poètes. Qu'ils nous pardonnent nos raisonnements un peu froids; qu'ils nous pardonnent d'imiter ce personnage d'une pierre antique, qui pèse une lyre dans une balance.

Commençons par une idée qu'ils ne contesteront pas, car elle traîne dans toutes les odes : c'est que la source de toute beauté durable en poésie, c'est l'inspiration. Soit que vous retraciez les merveilles du ciel ou de la terre, soit que vous prêtiez un langage harmonieux au récit ou aux passions, ravi dans les sublimités du dithyrambe, ou descendu sur l'humble terrain de l'épître, soyez inspiré, et vos vers auront un avenir. Mais c'est un mot bien vague que l'inspiration. Consiste-t-elle dans l'absence de toute raison et de toute mesure, ou dans le commerce avec des êtres surnaturels, un démon, une muse, un dieu? Suffit-il pour être inspiré de s'écrier : *Où suis-je?* de se croire dans les nuages et de se donner des ailes de feu? Non sans doute; et réclamer l'inspiration pour tous les genres, même le genre descriptif ou didactique, c'est déjà ne la point borner à cet enthousiasme vrai ou faux, source mystérieuse ou principal lieu-commun de la poésie lyrique. L'inspiration est quelque chose de plus simple et de plus universel : c'est cette disposition, habituelle pour quelques-uns, accidentelle pour la plupart, où nous jettent nos sentiments et nos sensations, et qui devient comme un besoin de les exprimer et de les répandre; c'est un désir involontaire qui entraîne celui qui l'éprouve; c'est une sollicitation secrète dont le motif lui échappe : par elle, il compose avec un tel goût, qu'il ne se croit plus maître de s'en défendre. Il se sent porté à écrire, comme nous le sommes si souvent à agir ou à parler, par un penchant spontané et qui semble irrésistible; ce n'est point un parti qu'il prend, mais un instinct qu'il suit. Il n'est pourtant pas hors de lui-même; car, dans la crise d'une passion aiguë, que deviendrait la liberté d'esprit

nécessaire à l'art? Aussi est-ce plutôt encore le souvenir de ses émotions que ses émotions actuelles qu'il doit décrire ou chanter. Il est vrai que les individus diffèrent en cela : chez la plupart, la sensibilité est trop vive dans les premiers moments pour faire place au talent ; chez quelques-uns, ce n'est que par la durée qu'elle devient au contraire assez vive pour devenir poétique ; chez d'autres enfin, la sensibilité et l'imagination sont contemporaines et se provoquent l'une l'autre : ceux-ci sont en tout genre des improvisateurs. Ce que je dis des sentiments peut se dire des sensations et des idées : il faut aussi qu'elles nous frappent assez puissamment pour nous faire une loi de les reproduire ; alors seulement on écrit avec attrait, avec âme, avec chaleur, et le style, les vers mêmes, font l'illusion d'un langage improvisé. C'est alors qu'on est en droit de se dire inspiré : nous voyons que l'inspiration est bien près de se confondre avec le naturel.

L'inspiration est difficile à feindre ; il est rare qu'un auteur s'y trompe et ne la reconnaisse pas à ce qu'il éprouve ; il est plus rare encore que le lecteur s'y méprenne et ne la retrouve pas dans l'impression qu'il reçoit. L'inspiration seule ne donne pas le talent, mais le talent n'a toute sa valeur et tout son éclat que lorsqu'elle l'accompagne : c'est quand il ne sert qu'à traduire, en l'embellissant, une affection réelle, un mouvement vrai, qu'il entraîne ou captive ; écrire sous l'influence d'une telle disposition, c'est être soi-même, c'est obéir à sa nature, et non pas faire un métier ni calculer un effet. La différence peut se démontrer par les exemples. Voyez l'auteur des *Messéniennes* : il est assurément aussi habile écrivain aujourd'hui qu'il y a dix ans ; comparez cepen-

dant son élégie sur la bataille de Waterloo à celle sur la mort de lord Byron. Les vers sont au moins aussi bien faits, le talent est le même; mais vous sentez qu'il a composé l'une en présence des baïonnettes de l'Europe, et sous le poids de la tristesse et du courroux d'un citoyen; tandis qu'étranger au destin comme aux pensées du poète anglais, il a choisi sa mort comme un sujet de circonstance, mais sans entraînement, sans sympathie; et l'on dirait que la vie entière, que l'âme de Byron sont restées pour lui comme une grande énigme qu'il a chantée sans la comprendre.

Cette puissance de l'inspiration se montre dans la tragédie comme dans l'élégie; elle se prouve par la verve d'une épigramme comme par la chaleur d'une description. C'est cette *influence secrète*, cet *ascendant malin* qui poussait Boileau à faire des satires; c'est *proprement ce charme* qui induisait La Fontaine à raconter des fables. Elle ne suppose pas toujours dans celui qui la ressent un esprit bien sérieux, ni une sensibilité bien profonde; elle peut indiquer uniquement qu'il est mobile. Qui la connut mieux que Voltaire, cette créature si légère, mais si vive, et que notre siècle un peu lourd juge avec tant d'aveuglement et de dédain? C'est lui qui semble jamais n'écrire de sang-froid. *Il a le diable au corps*, comme il le dit lui-même. *Est Deus in nobis*, disaient les poètes de l'antiquité : qui croirait que c'est la même idée?

Ces réflexions n'auraient ni utilité ni nouveauté, si l'on n'en faisait valoir les véritables conséquences. Ces conséquences ne frappent point généralement : de la nécessité de l'inspiration, on ne conclut qu'une chose, c'est qu'il faut la chercher dans les grands maitres. Ainsi, en

lisant des vers harmonieux, en se procurant cette sensation douce et vague que donne le beau poétique, les jeunes écrivains se jettent dans une sorte d'émotion préméditée qu'ils essaient de reproduire en composant à leur tour; ils s'animent ainsi par imitation, et prennent pour l'inspiration du créateur celle qui suffirait au traducteur. Le choix de leurs lectures détermine seul le caractère de leur poésie : purs s'ils ont lu Racine, confus s'ils ont lu Schiller, ils empruntent tout, le genre, la manière, le ton; ce sont des peintres qui copient très-bien un tableau, qui composent même, si l'on veut, d'admirables *pastiches*, mais qui jamais n'ont su prendre la nature même pour modèle et la rendre par l'idéal. Ainsi la pensée première de la plupart de nos poètes est au fond un plagiat.

Ce procédé n'empêche pas de produire des ouvrages de grand mérite, mais il est directement opposé à toute originalité; il est le fléau de notre littérature, dont la prétendue décadence n'est due qu'à sa servilité : car tout le monde sent que le talent ne peut être une tradition, qu'il recommence sans cesse et ne se perpétue pas comme une doctrine. Partis d'une idée contraire, nos poètes ne savent effacer la trace du péché originel de l'esprit d'imitation, qu'en outrant la manière de leur modèle, qu'en dissimulant leur larcin par les formes de l'expression. Ils combinent laborieusement un langage qui, du moins, leur appartient par l'étrangeté, et ne réussissent à s'approprier leur ouvrage qu'à force d'affectation; semblables à ces jeunes gens frivoles qui, faute de parvenir à se donner des manières distinguées, se dédommagent en se singularisant par le costume.

Sans doute le poète ne doit pas négliger les monuments laissés par ses devanciers ; mais il ne doit guère les étudier que pour s'initier à l'art du style et de la versification. Une fois cette étude terminée, il lira les poètes comme tout le monde, pour se divertir, et se gardera de prendre l'impression passive, qui n'est qu'un reflet de l'inspiration d'autrui, pour l'inspiration créatrice, le signe et l'appui du génie. A la réalité seule il est donné de la produire ; la nature est cette source intarissable, cette divine Castalie que la fable ouvrait au poète. Ce qu'il voit et ce qu'il sent, les événements de son siècle ou de sa destinée, le spectacle des lieux et des mœurs, voilà la matière ou du moins l'occasion de l'inspiration poétique. L'observation enrichit et vivifie l'imagination tout autrement que la lecture. Il faut se défier de ce conseil rebattu dont on poursuit les commençants : « Enfermez-vous avec vos livres, méditez-les sans cesse ; étudiez incessamment les grands maîtres, et vous les égalerez. » Dites qu'ils les copieront, et voilà tout. Nous leur dirons au contraire : « Vivez et sentez-vous vivre, plongez-vous dans le monde, apprenez à connaître les hommes en les pratiquant ; jugez-vous par vos impressions ; passionnez-vous aux grandes scènes de la vie, de la politique, de la nature, et reportez ensuite dans vos conceptions les conquêtes de l'expérience. Voyez les objets pour les peindre, au lieu de les chercher dans les tableaux : ce serait rabaisser votre mission, restreindre vos droits ; ce serait imiter le frelon qui dérobe le miel qu'il ne sait pas faire, et non l'abeille que Platon vous donne pour emblème, l'abeille qui ne vole point le miel, mais les fleurs, et qui, industrieuse et féconde, ne tient l'art que d'elle-même et n'emprunte qu'à la nature. N'al-

lez pas craindre que vos forces se consument dans les voyages, les passions, les affaires : si vous êtes nés poètes, au milieu des affaires, au cœur des passions, dans le cours des voyages, il veille au dedans de vous une faculté clairvoyante et libre, qui plane au-dessus de vos propres impressions pour les reconnaître et les rendre. Votre imagination, plus impartiale que vous-mêmes, vous contemple à votre insu; c'est la muse que le ciel a mise dans votre sein; c'est comme une autre conscience qui, du fond de votre esprit, prononce sur le beau, ainsi qu'en dépit du cri des passions la conscience morale prononce sur le bien. Ne redoutez point la vie active; le génie s'isole au milieu du monde; il chante l'ivresse parmi les festins, les combats dans la mêlée, et domine les convives et les guerriers. Sentez donc pour être vrais; soyez hommes avant d'être poètes. »

Ce n'est pas que toute étude soit interdite aux hommes d'imagination, et qu'ils doivent ne chanter que ce qu'ils ont vu. Ce serait faire injustice à l'imagination même : moins bornée que l'expérience, elle ne demande pas seulement à celle-ci des souvenirs à retracer, mais encore des exemples qu'elle puisse imiter, des objets de comparaison qui l'aident à deviner ce qui est loin d'elle, à supposer ce qu'elle ne connaît pas. Il est d'ailleurs des études qui équivalent à la réalité. Les sciences, l'histoire, les relations de voyages, les recherches philosophiques, servent utilement le poète : ce sont presque les choses mêmes; ce sont encore des sujets et des modèles naturels. S'il fallait choisir un excès, on devrait plus attendre de celui qui, après avoir une fois étudié Racine pour apprendre à écrire, ne consulterait plus que les livres du savant ou de l'éru-

dit, que de celui qui n'aurait lu que des vers ; et il y a beaucoup de poètes qui n'ont pas lu autre chose. Cependant, je le demande, Ville-Hardoin n'enseigne-t-il pas mieux à peindre les croisades que le Tasse? La chevalerie n'apparait-elle pas plus vivante et plus poétique dans Froissart que dans *Adélaïde* ou *Tancrède?* et, pour célébrer dignement la Grèce, et ses malheurs, et sa vengeance, qui vous inspirera mieux, de l'étude des chants de Tyrtée, ou de la simple lecture d'un journal où sont racontés les exploits de Canaris et le désastre de Psara?

Ces idées ne semblent pas présentes à l'esprit de tous ceux qui font l'espoir des muses françaises ; ils sont en général trop littérateurs, c'est-à-dire trop étrangers au monde réel. Presque tous copient, et les plus hardis se bornent à chercher de nouveaux modèles, en substituant une école à une autre, et l'Allemagne à la France. Le temps presse de les rappeler tous à la vérité même : cela semble étrange à dire, mais, comme la raison, la poésie sort des faits. La connaissance de la nature, de la vie, de soi-même, voilà la source de la véritable inspiration et de l'imitation originale.

De toutes les classifications auxquelles on a tenté de soumettre les divers genres de poésie, celle qui semble la plus générale et la plus juste est due, si je ne me trompe, au savant traducteur des *Chants populaires de la Grèce moderne.* Selon lui, le poète ne peut que raconter une action qui lui est étrangère, ou mettre en scène des personnages auxquels il prête sa voix, ou enfin parler en son nom et s'abandonner à ses sentiments et à ses pensées : en un mot, la poésie est épique, dramatique ou lyrique.

En France, la poésie épique est à naître, ou peu s'en faut, dans le genre sérieux. C'est presque une question que de savoir si notre langue peut, avec noblesse et facilité, se prêter au récit en vers : j'entends au récit vrai, animé, exact, et non pas à cette narration vague et invraisemblable qui glace une ou deux scènes de quelques-unes de nos belles tragédies. Il est du moins certain qu'un poème intéressant par une action vivement racontée serait la plus grande nouveauté de notre littérature. Il nous manque *la poésie d'histoire*, pour parler comme les peintres.

C'est la poésie dramatique qui fait notre orgueil ; et quoique le temps soit venu de changer les formes de notre théâtre et d'abandonner les conventions honorées jusqu'ici du nom de règles, il est utile et glorieux que l'école de nos grands tragiques ait existé : c'est un genre de plus, et les étrangers ont eu le bon esprit de nous l'emprunter, sans renoncer au leur. Seulement, il est évident que le moyen de se montrer original est de faire autre chose que les inventeurs, et de les imiter dans l'esprit d'entreprise qui les animait, non dans les ouvrages que cet esprit a produits. Par malheur nos meilleures tragédies contemporaines se distinguent encore bien faiblement des tragédies passées ; les auteurs, en les composant, n'ont point été eux-mêmes ; ils se sont gardés de viser à la nouveauté ; ils ont essayé de suivre les grands maîtres, au lieu d'aspirer à les remplacer ; et leurs ouvrages, utiles peut-être à leur gloire, ne sont rien pour l'avenir de notre littérature : ceux qui imitent ne font point école.

On pourrait dire que le poète ne se met tout entier que

dans la poésie lyrique ; c'est dans celle-ci qu'il est *chose légère*, qu'il vole çà et là et se pose en tous lieux. Permis à lui de décrire, de raconter, de rêver, pourvu que tôt ou tard il revienne en scène, et que le tissu de ses vers, comme un voile transparent, laisse percer les mouvements et les passions de son âme. La poésie lyrique sort de la pensée, tout empreinte du sentiment de celui qui l'a conçue, pour se porter successivement sur tous les objets. Monotone ou variée, détaillée ou vague, intime ou extérieure, elle a tous les caractères comme l'homme même ; elle est universelle comme le monde ; elle exprime toutes les impressions en présence de tous les spectacles.

Une telle poésie doit plaire à notre âge. En reproduisant des émotions personnelles, elle satisfait à ce besoin du naturel et du vrai, goût dominant de l'époque ; et par son caractère de généralité, doué de la rapidité vagabonde de la pensée et même de la rêverie, elle répond singulièrement à cette disposition de doute et de contemplation où nous jettent les doctrines et les événements du siècle. L'univers et un seul homme, l'infini et l'individu, tel est le contraste qui fait le fond de la poésie lyrique comme de la pensée humaine.

Trois poètes se sont distingués parmi nous à des titres bien divers, et tous se sont exercés dans ce genre, le plus illimité de tous. L'un de ces trois rivaux, frappé surtout de la destinée générale de l'homme, inquiet de ces questions mystérieuses que peuvent, avec un droit presque égal, aborder l'imagination et la raison, et dont la préoccupation mélancolique se mêle aisément aux sentiments les plus intimes, mais les plus inexpliqués du cœur, n'a chanté que ses rêveries et ses

affections, la vie, la mort, la divinité, l'amour, la douleur. L'autre, moins étranger aux choses positives, et plus touché de l'histoire des nations que du sort de l'homme, a réservé sa sensibilité et son imagination pour ces grands événements tout mondains par leurs apparences, et qui n'ont de divin que la loi secrète dont ils sont le visible accomplissement; il a célébré la victoire, la défaite, la liberté, la patrie. Un autre, enfin, rêveur moins vague que le premier, et plus sensible que le second, accessible à tous les sentiments comme à toutes les idées, interrogeant ses sens et sa raison, ses préjugés et ses lumières, ses passions et ses vertus, a su, tour à tour, soupirer avec le malheur, s'indigner avec la haine, s'étourdir avec la joie, se résigner avec la philosophie. De là trois genres de poèmes lyriques : la *Méditation*, de M. de Lamartine, la *Messénienne*, de M. Delavigne, et la *Chanson*, telle que l'a refaite M. de Béranger.

L'auteur des *Messéniennes* est celui peut-être qui promet le plus à l'avenir, précisément parce qu'il n'a point un genre à lui, et semble chercher encore sa mission. Quoique moins original que les deux autres, son talent est si pur et si étendu qu'il peut se prêter avec plus de succès et de facilité à l'innovation, dès que son esprit osera la concevoir; il parle naturellement en vers, et nul don n'est plus rare. Tour à tour éloquent ou raisonneur, simple ou orné, moqueur ou passionné, le langage est pour lui un instrument qu'il plie à son gré et qui ne gêne aucun de ses mouvements; il est du petit nombre de ces écrivains dont l'allure est tellement aisée, qu'ils n'ont pas l'air d'écrire, et qu'on est, en les lisant, tenté de supposer que chaque vers était à la fois l'unique moyen pos-

sible et cependant le premier moyen venu de rendre leur pensée. Un tel talent est déjà une donnée inestimable pour s'ouvrir une nouvelle voie : car les novateurs ont aujourd'hui besoin d'être plus purs que les imitateurs, au jugement de la critique ; il faut une exécution irréprochable pour justifier une invention hardie.

On accuse M. Casimir Delavigne de n'avoir pas élevé ses pensées au niveau de son talent. Trop souvent, en effet, il s'est borné à mettre admirablement en œuvre des idées communes ; je n'entends point par là des idées populaires, car elles rendraient sa poésie vraie et neuve, mais de ces idées prévues du lecteur, qui ne caractérisent ni l'auteur ni le sujet. Sans doute c'est une belle inspiration que celle de la *Messénienne*. L'élégie politique est un poème qui devait prendre naissance dans notre siècle, fécond en grandes adversités, et dont les prospérités mêmes ont été tristes, puisque la gloire et la liberté, toujours passagères, y furent toujours sanglantes. Dictées, en général, par un sentiment profond, les *Messéniennes* sont souvent semées d'images ou de pensées qui ne peuvent appartenir qu'à un homme de notre temps et de notre pays ; témoin *Waterloo*, *Parthénope* et *Napoléon*. Mais toutes n'ont pas la même vérité, la même propriété ; et les chansons grecques nous ont révélé, par exemple, combien, avec leur riche poésie et leur habile versification, les *Messéniennes* sur la Grèce manquaient de vérité locale, pour les sentiments comme pour les images ; elles respirent l'exaltation classique d'un étudiant de l'Université, mais non l'enthousiasme naïf du matelot d'Hydra ou du klephte de Souli. Cet exemple suffit pour faire comprendre la différence de la poésie qui

nait de la littérature à celle qui s'inspire par la réalité.

M. Delavigne doit sentir mieux que nous cette distinction, s'il compare ce qu'il éprouve quand il fait des vers de métier ou des vers d'inspiration; nous en appelons à son sentiment intime. Est-il le même lorsqu'il arrange des vers ingénieux pour le théâtre du Havre, lorsqu'il combine des images mythologiques sur des statues brisées, ou bien lorsqu'il laisse échapper l'épilogue de la cinquième ou de la neuvième *Messénienne*, lorsqu'il voit et qu'il peint Jeanne d'Arc sur le bûcher, Napoléon dans sa tente, l'ancienne armée française en retraite au Mont Saint-Jean? Qu'il s'attache donc à ne rendre que ce qu'il a vu ou ce qu'il a senti; qu'il apprenne l'art de suppléer par l'imagination à la sensation même, et de se transporter dans la vérité de ce qu'il ignore : alors son talent remplira toute sa destinée.

Ses succès sur la scène ont jeté tant d'éclat qu'il nous trouverait injuste de les oublier; mais c'est là surtout qu'il n'a pas assez inventé. C'est beaucoup sans doute que de s'être montré capable d'exécuter tout ce qu'il inventerait; mais ce n'est pas tout encore : il faut abandonner les situations de théâtre et les mœurs de comédie, pour les situations historiques et les mœurs réelles; il faut cesser d'aller au spectacle, et, comme on dit, d'étudier la scène, pour lire l'histoire et regarder le monde. M. Delavigne a des conceptions dramatiques, rare avantage parmi nos poètes sérieux : seulement ses conceptions ne supposent pas une vue assez haute ni assez profonde jetée sur les choses humaines. C'est donc son esprit et sa raison qu'il doit exercer et agrandir : il n'a plus besoin de songer à son talent; il le retrouvera, chaque fois qu'il

voudra le mettre à l'œuvre. Chez lui, c'est le philosophe qui manque au poète, et c'est un bonheur, car la philosophie est une conquête et la poésie un don. Il serait ingrat envers son génie, celui qui lui refuserait le secours de l'étude et de la méditation, celui qui ne mériterait point par le travail le regard propice que la muse, devançant sa prière, a jeté d'elle-même sur son berceau :

Quem tu, Melpomene, semel
Nascentem placido lumine videris.

Mais est-il sage de juger les poètes? la raison peut-elle sans témérité scruter les secrets d'un art que donne l'inspiration plus que l'étude? n'y a-t-il pas dans la poésie quelque chose d'involontaire et de naturel, en d'autres termes, de divin, qui la met au-dessus de la censure et du conseil? et n'est-ce pas là un mystère qui, tel que tous les mystères, échappe au jugement et ne doit que se sentir et s'adorer? Loin de contester aux poètes le privilége qu'ils s'attribuent, nous l'exigeons d'eux au contraire, comme le signe et la preuve de leur vocation. Mais la critique est en droit d'apprécier même ce qu'elle ne donne pas, et le talent inné peut gagner aux avis qui l'éclairent sur lui-même. Le don d'être ému et de communiquer son émotion est naturel; mais pour tirer parti de cette faculté gratuite, il faut un art que la réflexion enseigne ou perfectionne. La poésie est dans le poète, comme le son est dans la lyre : abandonnée à elle-même, exposée au vent qui l'effleure, la lyre rend bien quelques accents purs, mais vagues et monotones; ce n'est que sous une main savante qu'elle varie ses accords et passionne son harmonie.

Les poètes sont, il est vrai, disposés à traiter la critique comme une *niveleuse* qui abaisse ce qu'elle ne peut atteindre; ils se sentent une force qu'elle ne saurait égaler ni concevoir, et ils l'accusent volontiers d'usurpation, semblables aux grands du monde, qui souffrent impatiemment la censure du peuple. Eux aussi, ils croient que leur *puissance vient de Dieu*, et voudraient la soustraire au jugement de la terre. Cependant la raison garde ses droits; elle doit son jugement à qui brigue son suffrage. *Philippe, tu es homme;* il faut aussi le dire à ces hommes que l'antiquité croyait divins.

Je sais qu'on diminue le plaisir que produit le talent poétique, en osant le mettre à son prix. Les vers perdent à l'examen, soit qu'on y découvre des défauts, soit même qu'on y reconnaisse des beautés : car l'admiration semble moins douce dès qu'elle est raisonnée, et l'on déplaît souvent aux amis d'un poète en leur disant pourquoi il est admirable. En eux c'est l'imagination, c'est quelquefois le cœur même qu'il a su captiver; c'est rompre le charme que de l'expliquer; et il serait en droit de leur dire ces mots d'un amant à sa maîtresse : « Je suis perdu, si jamais vous savez pourquoi vous m'aimez. »

Tel est le genre d'empire que M. de Lamartine exerce sur ceux qu'il a touchés. Sa rêveuse imagination s'adressait aux imaginations rêveuses : aussi son succès a-t-il été plus grand dans le monde que dans les académies, chez les femmes que parmi les hommes, dans le Nord qu'en France. Qui n'a rencontré de ces esprits jeunes, moitié exaltés, moitié naïfs, qui se plaisent dans le vague, qui savent trouver un fond de tristesse dans les impressions les plus douces et prêter quelque douceur aux

impressions les plus tristes? Qui n'a connu de ces âmes neuves et tendres qui ont beaucoup senti, sans s'être encore enchaînées à un sentiment dominant et durable, et qui, cherchant au hasard l'aliment d'une préoccupation errante, s'animent, se passionnent sans se fixer, et s'attachent avec une ardeur égale, soit à des sensations éphémères, soit à des contemplations éternelles? C'est tour à tour la circonstance la plus simple ou l'objet le plus auguste qui les pénètre de joie, de peine, ou plutôt d'une émotion qui n'est ni peine ni joie; c'est tour à tour le spectacle de la nature ou celui d'une fète, c'est la pensée de l'immensité ou la vue d'une fleur, c'est le souvenir de Dieu, la chute d'une feuille, le murmure de l'eau, qui les touchent et les enlèvent aux calculs et aux intérêts de la vie positive, dont l'activité leur semble toujours tenir de trop près à l'égoïsme. A cette disposition morale, ignorée du grand nombre, et souvent passagère chez ceux qui l'ont connue, répond la poésie de M. de Lamartine. De là l'impression inégale qu'il a produite sur des âges, des sexes, des caractères divers; de là l'impossibilité de faire comprendre son mérite à ceux qui ne l'ont point senti d'eux-mêmes : il faudrait ou leur ôter des années, ou leur rendre des émotions. C'est déjà une tâche assez difficile que de s'entendre avec ceux qui goûtent son talent; c'est pour eux comme une question personnelle; ils ont couru au-devant du charme qu'il leur offrait; en l'écoutant, ils ont cru rêver seuls, et à chaque révélation de sa muse, il leur a semblé qu'ils se retrouvaient encore, et qu'ils rentraient en eux-mêmes.

Froids critiques, tristes prosateurs que nous sommes! quelle réflexion pourrons-nous leur présenter qui ne leur

paraisse ou sacrilége, ou vulgaire, ou glacée? Nous saura-t-on gré seulement de concevoir un enthousiasme que nous sommes plus tentés d'envier que de reprendre; et, pour prix de cet aveu, nous passera-t-on quelques observations que nous voudrions moins sévères?

Les *Méditations poétiques* ont cet avantage qu'elles expriment des sentiments que l'auteur a connus. Elles sont vraies, en ce sens qu'elles sont sincères : c'est à ce caractère, on peut se le rappeler, que nous avons reconnu l'inspiration. On prétend que M. de Lamartine les regarde comme des essais, comme des préludes, et qu'il réserve toutes ses espérances pour des compositions plus étudiées et plus ambitieuses; cela même prouve que les *Méditations* lui ont échappé au lieu de lui coûter, et qu'elles décèlent plutôt un sentiment qu'une combinaison. C'est déjà un mérite qui nous suffirait pour les placer au premier rang des ouvrages qu'il nous promet. Puisse-t-il démentir notre conjecture, mais il nous semble appelé surtout, uniquement même, à ce genre de composition. L'attrait de la rêverie, les regrets de l'amour, le dégoût de la vie, la pensée confuse des choses invisibles et de l'avenir éternel, sont les sujets qui lui conviennent le mieux; et comme ils sont trop peu limités pour s'épuiser, nous lui conseillons d'y revenir sans cesse et sans scrupule, et nous ne l'accuserons pas de manquer de variété. A qui ne prétend point à l'invention, on ne peut reprocher de se répéter, et la poésie ne doit pas craindre d'être uniforme, lorsqu'elle se consacre à ce genre de sentiments qui, tels que le bruit du vent, doivent leur plus grand charme à leur monotonie.

Ce qui manque aux *Méditations* pour la pensée, c'est

la force, et pour le cœur, c'est la passion : elles sont élevées et tristes, voilà tout. Aussi les meilleures expriment-elles les sentiments les moins prononcés; elles ont alors un charme d'une suavité que les mots ne peuvent rendre. (Voyez *le Soir*, *l'Isolement*, *les Préludes*, *les Adieux à la mer*, et surtout la pièce intitulée *Souvenir*.) Mais lorsque le poète s'attaque à des questions graves et profondes, ses vers, malgré de grandes beautés, ont quelque chose de confus et d'indécis qui satisfait mal les esprits sérieux; et quand il veut redescendre à la vie réelle et aux sentiments positifs, il perd le naturel et l'effet; témoin ses fragments épiques et dramatiques, témoin surtout *la Mort de Socrate*. Le *Phédon* est resté un beau monument philosophique, ou une grande scène d'histoire : c'est une malheureuse conception que d'en faire une élégie.

Toutefois, M. de Lamartine est placé dans un ordre d'idées au-dessus du commun des poètes, et son talent, qui n'a point de modèle dans notre langue, lui promet plus d'imitateurs que de rivaux. Sans doute cette forme lyrique, donnée à la méditation, était connue des lecteurs de Klopstock ou de Schiller; mais en France c'est une nouveauté, et M. de Lamartine en paraît redevable à une inspiration personnelle plutôt qu'à une imitation étrangère.

Il est une critique sur laquelle l'intérêt de l'art nous obligerait à insister, si, pour devenir utile, elle n'avait besoin d'être détaillée : c'est celle du style. L'incorrection négligée ne donne plus de naturel, depuis que certaines écoles poétiques l'ont érigée en système, et que le mauvais langage est devenu de l'affectation. L'auteur des

Méditations n'est d'aucune école; c'est tout simplement faute de soin et de travail qu'il viole et la grammaire, et la rime, et le goût. Mais il ne devrait pas oublier que les fautes de diction ont le grand inconvénient de distraire l'attention et de nuire à l'effet de l'ensemble : il faut constamment bien écrire pour toucher toujours.

Il n'y a guère qu'un an qu'une sorte de concours s'établit entre l'auteur des *Méditations* et celui des *Messéniennes*. Talent, principes, parti, tout les sépare, sans les rendre ennemis. Les deux épîtres, qu'ils s'adressèrent mutuellement, n'ont de commun que la grâce et la bienveillance, et diffèrent par le ton, la manière et les idées. M. de Lamartine dit à M. Delavigne que la sagesse humaine est trompeuse, que les affaires du monde sont pleines d'amertume et de vanité, et qu'il n'y a de solide et de doux que la religion et la poésie. M. Delavigne répond que l'excès gâte les meilleures choses, et que la liberté n'est pas plus la licence que la religion n'est le fanatisme. Les vers de l'un ont de la grâce et de l'élévation, mais peu de suite, peu de justesse, et semblent jetés assez négligemment; ceux de l'autre, plus élégants, plus précis et plus sensés, roulent sur un fond assez usé, que le style et l'harmonie ne suffisent pas à rajeunir. On pourrait, à ce propos, établir un parallèle littéraire, qui intéresserait les amis de l'art d'écrire; mais nous aimons mieux saisir l'occasion d'une remarque plus importante et qui porte sur l'ensemble des opinions de M. de Lamartine, auxquelles il nous semble que M. Delavigne n'a point fait une réponse assez forte ni assez neuve. M. de Lamartine excelle à bien peindre le dégoût du monde, et de ses

joies, et de ses pompes, la perte des illusions, la perte de la jeunesse et de l'amour ; il sait heureusement mêler à ses regrets quelques espérances, je devrais dire quelques rêveries, religieuses ; mais trop souvent, en présence des imposants mystères de la nature et de la destinée, sa vue s'affaiblit et se perd dans un vague qu'il prend pour l'infini ; alors il appuie sa foi sur le doute ; c'est faute de certitude que, pour ainsi dire, il se résigne à espérer. Cette disposition est assez naturelle aujourd'hui, et nous ne nierons point qu'elle n'annonce de la pureté et de l'élévation ; mais l'esprit n'y saurait trouver de repos, et l'âme y perd de sa vigueur. Aussi, à prendre les choses sévèrement, les *Méditations* ne sont-elles que l'hymne du découragement, du scepticisme et de l'inaction. Les conséquences rigoureuses en seraient, en religion, la mysticité sans conviction et sans pratique ; en morale, la sensibilité sans vertu ; en politique, la soumission sans examen. Il nous semble entrevoir une doctrine plus forte, plus morale, et à laquelle il ne manque qu'un poète. Pour elle, si la réputation est souvent vaine, le plaisir passager, la vertu imparfaite, la raison incertaine, ni la gloire, ni le bonheur, ni le devoir, ni la vérité ne sont pour cela de vains mots : ce sont les motifs inégaux, mais puissants, de l'activité humaine, et cette activité est la première loi de notre nature. L'homme n'est pas uniquement *fait pour chanter, croire, aimer* sans but [1]. Il n'est point sur la terre comme un proscrit qui languit en attendant sa grâce ; car la vie n'est point un exil, mais une mission d'activité, mais un voyage de découverte. La

[1] Que Dieu fit pour aimer, pour croire et pour chanter.
(*Méditations II.*)

perfectibilité, cet essor ou plutôt ce retour vers la divinité, la prouve seule et la rappelle. Cette idée, qui nous conduit à l'amélioration de nous-mêmes et au dévouement envers la société; cette idée, qui seule produit et motive l'amour de la vertu et l'amour de la liberté, nous semble non moins sainte et plus consolante que la préoccupation oisive d'un avenir infini, qui nous désintéresse des biens, mais aussi des devoirs d'ici-bas; cette idée, en donnant du prix à la vie, rend ce monde digne de la Providence. Il nous semble aussi que, comme à la morale, comme à la religion, cette idée serait favorable à la poésie : ne serait-ce pas parce qu'elle est la vérité [1]?

La chanson occupe le dernier rang dans la poésie lyrique. En l'épargnant toujours, la critique semble par son indulgence lui témoigner son dédain. Je ne voudrais pas en parler à mon tour avec trop d'importance, ni bouleverser la subordination des genres au profit du plus futile. On verrait prétention où peut-être il n'y aurait que reconnaissance; car j'aime ainsi la chanson. Heureusement le nom de Béranger me rassure; depuis lui, on peut tout dire d'un genre auquel il a donné de la gloire. Jadis on raconte que les géants ont été écrasés par des montagnes, et voilà que ses *petits poucets* ont escaladé le Parnasse [2].

Sans même abuser de son nom, une louange semblerait due à la chanson : c'est que par excellence elle prête

[1] Toutes ces observations sur le talent et les idées de M. de Lamartine paraîtront peut-être assez piquantes aujourd'hui que le temps les a si complétement démenties.

[2] Petits Poucets de la littérature,
Allez, mes vers...
(*Chansons nouvelles.*)

à l'inspiration. Nous avons vu que la poésie inspirée n'était que la poésie sentie : or les chansons rendent ou produisent presque nécessairement une impression réelle; j'en atteste non-seulement ceux qui les font, mais ceux qui les chantent. Quelque indifférents, quelque inattentifs qu'ils puissent être, n'éprouvent-ils pas tôt ou tard une émotion vague ou précise, en accord avec le mouvement de l'air et la signification des vers qu'ils répètent? Les esprits les plus froids ou les plus grossiers, les plus affectés ou les plus naturels, l'artisan à l'ouvrage, le soldat au camp, l'épicurien dans un banquet, la mère au berceau de son enfant, tous sont sensibles à leur chant villageois ou belliqueux, joyeux ou plaintif. Tel est l'empire de ce mélange de pensée et d'harmonie que la monotonie ne l'use point, que la préoccupation n'en défend pas, que la douleur même n'en saurait distraire. Aussi voit-on que toute poésie populaire est chantée, ainsi que toute poésie naissante; et s'il est vrai que les premiers âges de la société soient les plus poétiques, la chanson, qui par sa forme rappelle la poésie à son berceau, ne semble-t-elle pas une fidèle tradition des premières leçons des muses?

Sans doute, elle n'est point restée partout simple et naturelle : bien différente dans les soupers de Paris au dernier siècle de ce qu'elle est dans les montagnes de l'Écosse ou de l'Hellénie, elle change et se complique avec les mœurs et les idées, comme tout le reste. Mais c'est parce qu'elle est flexible, qu'elle demeure toujours vraie, et elle est flexible, parce qu'elle a toujours besoin d'être sentie; on ne chante que ce qu'on pense. Toute autre poésie se soumet plus ou moins aux règles, aux

conventions littéraires; la chanson dépend toujours de l'esprit du temps et de l'inspiration du moment, et c'est aussi d'elle qu'on peut dire avec vérité que depuis les vaudevilles de Collé jusqu'à *la Marseillaise*, elle est en France *l'expression de la société*.

Sincère quand elle exprime un sentiment, vraie quand elle peint les mœurs, la chanson touche toujours celui qui la répète, et, je le parierais à coup sûr, celui qui la compose. D'où lui vient ce don ou ce pouvoir? Peut-être de ce qu'elle est tout ensemble musique et poésie. Récitez une chanson, elle fera moins de sensation qu'une autre pièce de vers. Chantez l'air, sans les paroles; s'il est joli, il plaira, mais l'effet en sera vague. La réunion de l'air et des paroles produit une impression nette et vive. L'air rend le sens des paroles plus entraînant; les paroles rendent l'expression de l'air plus distincte. Aussi la chanson la plus médiocre, bien chantée, est-elle assurée du succès.

Mais qui mieux que l'auteur lui-même ressent cette harmonie mutuelle du langage et du chant? Demandez-lui compte de son travail, à peine saura-t-il vous en faire le récit. Un jour, pourra-t-il vous dire, il se trouvait dans une disposition vague de rêverie et d'émotion, il éprouvait le besoin d'adoucir un chagrin ou de fixer un plaisir. Des sensations à peine commencées se pressaient en lui, des images informes et riantes passaient devant ses yeux. Peu à peu il s'anime davantage; une image plus précise se retrace à lui, et il veut la saisir et la chanter; ou bien c'est un sentiment qui se prononce et qui bientôt demande et inspire une expression poétique et musicale; peut-être un air connu, dans un secret accord avec sa disposition

présente, vient comme par hasard errer sur ses lèvres et lui dicte un refrain qui semble traduire la note par la parole; parfois enfin quelques mots fortuitement rassemblés, qui représentent une image, qui forment un vers, lui viennent à l'esprit, et bientôt rappellent un air qui les relève et les anime. Alors la chanson commence; on l'écrit presque sans la juger, avec peine ou facilité, mais toujours avec une sorte d'émotion, une certaine accélération dans le mouvement du sang, qui, tant qu'elle dure, fait l'illusion du talent et ressemble à la verve. Sûrement ici *l'art et le bon sens*, recommandés par Boileau *même en chanson*, jouent leur rôle, et surtout à présent que le style de ce petit poème doit être si travaillé et la composition si remplie. Mais malgré le soin de l'élégance, de la propriété, de la rime, jamais le poète ne rentre complétement dans son sang-froid; l'émotion première persiste; l'air sans cesse fredonné, le refrain sans cesse redit, suffisent pour la soutenir; et la chanson eût-elle coûté tout un jour de travail, semble toujours faite d'un seul jet. On ne sait quelle douceur s'attache à cette sorte de composition si frivole, si commune, si peu estimée. On rendrait mal cet oubli de toutes choses et de soi-même où elle jette un instant celui qui s'y livre, cette rêverie, ce trouble, cet abandon où l'âme uniquement préoccupée d'une image, d'un sentiment, d'une sensation même, perd un moment le souvenir et la prévoyance, et se berce elle-même du chant qui lui échappe. Encore une fois, on croirait qu'il y a dans la chanson quelque chose qui vient apparemment de la musique, et qui donne à un divertissement de l'esprit la vivacité d'un plaisir des sens. Peut-être l'imagination seule opère-t-elle ce prestige, l'i-

magination qui sait tout embellir, la douleur qu'elle adoucit comme le plaisir qu'elle relève.

Mais voilà presque de la métaphysique, et il s'agit de chansons. Dans quel temps vivons-nous! et comme le sérieux se mêle à tout! Qu'auraient dit, sur le préau de la foire, Haguenier ou Dorneval de cette théorie de la chanson? Comment l'appliquer aux *landerirette*, aux *mistamplon*, aux *tourlouribo* du vaudeville national?

Peut-être s'appliquera-t-elle mieux à M. de Béranger. C'est un chansonnier créateur; il a fait, tant qu'il l'a voulu, des chansons dans la manière de tout le monde, aussi bien et mieux que tout le monde. Puis un beau jour, ou plutôt un triste jour, *la première des muses*, la patrie, l'a inspiré; elle a trouvé, réveillé, produit peut-être en lui un talent tout nouveau. La chanson n'a plus été une combinaison de l'esprit, une plaisanterie sans but, un éclat de gaieté : elle est devenue l'expression badine ou sérieuse, légère ou forte, d'un sentiment ou tout au moins d'une impression vive et vraie. Sous ses formes gracieuses, elle a tour à tour caché le dédain, le ressentiment, la résignation, la pitié; le Français, le citoyen, le philosophe, le pauvre, s'est tour à tour par elle soulagé, vengé, consolé, étourdi. Aussi lui devons-nous la poésie la plus nationale, la plus contemporaine et la plus individuelle à la fois.

M. de Béranger est un homme du peuple; il en a les sentiments, les passions, je dirais presque les préjugés, et avec tout cela un esprit élégant qui les épure, une philosophie légère qui lui permet de juger ses erreurs mêmes et d'en sourire. Élevé d'une manière simple, peut-être vulgaire, le contraste de cette éducation avec une nature

fine et délicate a donné à son talent, comme sans doute à sa personne, un grand caractère d'originalité. Exposé aux rigueurs de la fortune, supportées, oubliées avec l'insouciance de la jeunesse, il s'est habitué à trouver dès longtemps son bonheur en lui-même, dans la contemplation de ses idées et de ses affections. Jeté au milieu du siècle le plus fertile en événements, le plus riche en spectacles, il les a considérés avec curiosité, avec émotion, et il s'est plu à les chanter tantôt comme sa raison les avait jugés, plus souvent comme son imagination les avait sentis. C'est ainsi qu'à la fois accessible à toutes les idées de son époque, et fortement préoccupé de ses impressions personnelles, il chante tour à tour en son nom et au nom de tous; il pense comme tout le monde et ne sent que comme lui-même; il s'approprie des idées communes et les traduit dans un langage inimité, inimitable, et cependant aussi vite populaire qu'il est connu. Dans ses premières chansons, toutes plaisantes, l'intention était déjà fine et la gaieté avait un sens; puis, lorsque les destinées de son pays sont venues s'unir aux passions, aux plaisirs, aux ridicules, jusqu'alors l'unique sujet de ses refrains, lorsque *Rassurez-vous, ma mie* eut donné le signal de sa nouvelle et véritable manière, il a insensiblement poussé l'insouciance jusqu'au mépris, l'épigramme jusqu'à l'invective, la chanson jusqu'à la poésie. De là ce genre singulier, mélange imprévu de naturel et d'effort, de gaieté et de grandeur, de délicatesse et de licence; de là ce concert étrange de la trompette, de la lyre et des pipeaux.

Lisez le recueil qui vient de paraître. Soit l'effet de l'âge ou de la maladie, soit l'influence de ces dernières

années, ont achevé de jeter son talent dans une mélancolie qui n'est pas sans amertume. Ses chansons, moins folâtres et plus chastes, ont perdu sans doute de leur naïveté : mais sa raison a pris un vol plus élevé ; son imagination, dominant ses sens mêmes, ne lui montre plus dans les plaisirs que le dédommagement des maux de la société et de la nature. Par un progrès remarquable, cet homme si touché des jouissances positives en est venu à y mêler l'espoir d'une autre vie et la pensée d'un monde meilleur. Au bruit des verres, à la vapeur des parfums, ce convive enivré chante le spiritualisme ; il montre le ciel à sa maîtresse, fête la mort comme une délivrance, et découvre dans le bonheur même une preuve de Dieu.

On dit trop que les *Chansons nouvelles* sont des odes : il n'en est guère qui ne soient restées chansons. Une chanson se compose d'un choix d'idées qui tournent autour d'une idée principale, exprimée et ramenée par le refrain ; voilà pour la forme. Quant au fond, la chanson doit presque toujours se ressentir de son origine ; l'émotion du plaisir doit presque toujours y reparaître, au moins comme souvenir. Aussi la plupart des chansons de M. de Béranger gardent-elles la trace de cette ivresse des sens dont elles sont nées. Tels sont *Les Adieux à la Gloire*, *Mon Ame*, *Mon Carnaval*, surtout *Treize à Table ;* et ce sont les plus lyriques. Celles qui conservent le moins de ce caractère cachent une pensée sous un tableau, comme *Louis XI*, *Damoclès*, *Le Vieux Sergent* ; ou sous une forme dramatique expriment un sentiment du poète, ainsi que *Le Vieux Cosaque*, *Les Esclaves gaulois*, et *Les Vainqueurs de Psara*. Du reste, on ne saurait exiger des classifications bien exactes, quand il s'agit d'un genre

qui comprend également *L'Ange Exilé* et *Margot*, *Le Bedeau* et *Le Voyage imaginaire*.

Il reste peu de place pour la critique ; il faudra donc se passer du plaisir doctoral de remarquer dans notre poète un peu de recherche, ordinaire inconvénient de la finesse et du travail, un peu d'obscurité, défaut habituel de compositions pleines et courtes, dont le cadre donne peu de place pour chaque idée, où chaque vers est nécessaire au sens. Mais ces remarques, pour être bien comprises, auraient besoin d'exemples, et notre plan exclut les détails techniques. Qui n'a pas d'ailleurs les défauts de son talent? Les chansons de Moore sont trop brillantées, celles de Goethe trop peu développées; celles de Béranger manquent quelquefois de laisser-aller : qu'importe, puisqu'elles sont bonnes et belles? — Mais les imitations exagéreront ce défaut. — Qu'importe encore, puisqu'elles seront mauvaises?

DU

CROMWELL DE M. VICTOR HUGO[1].

(Globe, 1828.)

Les critiques ne peuvent se défendre d'une bienveillance indulgente pour les poètes qui sont de leur avis; et lorsqu'un homme de talent s'aventure sur la foi de nos idées, compose dans le sens de nos théories, nous prête enfin l'appui de son exemple, il nous semble que nous lui devons nos éloges, ou tout au moins nos remercîments. Peut-être, en effet, avons-nous contribué au parti tant soit peu téméraire qu'il vient de prendre; peut-être notre voix l'a-t-elle poussé dans une arène dont il ignorait les périls. Certainement il tente de nous rendre plus qu'il n'a reçu de nous : un bel ouvrage sera toujours la meilleure des preuves, et la cause de la nouvelle poésie ne sera jamais mieux défendue que par de bons poètes. Nous

[1] Je dois encore rappeler ici que M. Victor Hugo n'était alors que l'auteur des premières odes qui annoncèrent son talent, sans donner à ce talent son vrai caractère. *Cromwell*, quoiqu'il l'ait composé très-jeune, est le premier ouvrage où il ait commencé à faire apercevoir en lui le poète et le critique tels que nous les connaissons aujourd'hui.

sommes bons tout au plus à faire des plans de campagne; mais ils nous gagneraient des batailles. Malheureusement, il y en a plus d'un qui nous expose, au lieu de nous servir, et plus d'une fois encore, il nous arrivera d'être battus dans la personne de nos généraux.

Nous ne courons pas ce danger avec l'auteur de *Cromwell*. Quolque ses idées sur l'art diffèrent peu des nôtres, quoique son ouvrage ait été conçu dans le système dramatique qui nous paraît destiné à renouveler l'avenir de notre théâtre, M. Victor Hugo répond seul de lui-même. Sans doute, on aimerait à réclamer une part de cette hardiesse d'esprit, de cette vivacité d'imagination, de ce don de concevoir et de parler poétiquement qui le distinguent; mais il faudrait aussi accepter ce qui se rencontre de bizarre dans ses inventions, de hasardé dans ses vues, d'affecté dans son style; et le plus sûr, comme le plus juste est de n'attribuer qu'à lui les qualités et les défauts de son talent. Aussi bien, il paraît peu docile à l'influence. Il professe assez hautement, et sûrement il possède une indépendance véritable. Il est de ceux qui marchent seuls, et qui se frayent eux-mêmes leur route; il le croit du moins, et, pour le talent, cette confiance équivaut parfois à la réalité. On doit juger les écrivains selon leurs forces. Quelques-uns ont besoin d'être soutenus; et la critique, si envers eux elle n'était que juste, les découragerait à jamais. Justice est due à M. Hugo; la sévérité même ne l'effralerait pas; il témoigne en trop d'endroits qu'il se soucie peu du *Qu'en dira-t-on* littéraire. Ne pouvant prétendre à le guider non plus qu'à l'enhardir, nous ne saurlons craindre de lul ôter le courage; il s'offenserait de nos ménagements, comme il se rirait de nos censures.

Son talent est hors de nos atteintes; il sent brûler en lui le feu qui ne s'éteint pas.

Voilà donc qui est entendu : quoique M. Hugo soit ce qu'on appelle, aujourd'hui, romantique, nous le jugerons avec un entier désintéressement, nous le jugerons *comme un autre*. Cette déclaration était nécessaire pour mettre à couvert notre responsabilité.

Ce volume, intitulé *Cromwell*, renferme deux choses, un système et un drame : ainsi, l'on doit considérer, dans M. Hugo, le critique et le poète. On dit que ces deux qualités sont difficilement unies; quelques-uns même les jugent incompatibles. C'est peut-être un malheur des temps; mais aujourd'hui que tout se sait et que tout se dit, dans ce siècle ennemi de l'ignorance et de l'illusion, il nous paraît, à nous, bien difficile qu'un poète évite d'être quelque peu critique, c'est-à-dire d'avoir quelques idées sur son art, et d'étudier les procédés mêmes de son talent. Qu'on regrette tant qu'on le voudra l'innocence homérique de ces mortels privilégiés qui, dit-on, étaient poètes comme le rossignol est musicien; qu'on aime à voir dans la poésie une inspiration céleste; qu'ainsi que le don des miracles, le génie exerce sur ceux qui le possèdent une puissance mystérieuse; que ce soit une voix divine qui parle en eux à leur insu; que le vrai poète soit un enfant sans raison, mais sublime par instinct, j'y consens : mais je dis que le temps est passé où il en était ainsi, supposé que ce temps ait jamais existé. Sans doute, il y a toujours dans le poète une faculté particulière, dont l'origine lui échappe comme celle de toutes nos facultés naturelles; il a reçu un don, il ne sait comment il l'a reçu, et c'est ce don qu'on nomme le talent.

Mais auprès de ce talent, la raison se place, comme un témoin, comme un juge; elle l'observe, elle l'éclaire; elle s'efforce de lui révéler son propre secret, de lui expliquer, après coup, comment les choses qu'il a trouvées sont belles, et à quelles conditions il trouvera encore de belles choses. Quand la raison n'avertirait pas, l'éducation, la lecture, la conversation ne permettraient pas que le poète restât dans l'ignorance sur l'art qu'il pratique, et lui inculqueraient, malgré qu'il en eût, une doctrine littéraire. Car, en admettant qu'il compose sans juger, que ses ouvrages lui échappent comme des paroles irréfléchies, que tout dans son talent soit premier mouvement, inspiration soudaine, c'est de sang-froid et à tête reposée qu'il apprécie les ouvrages des autres; il s'en forme une opinion quelconque, et cette opinion, il en donne, au besoin, les raisons : il est donc critique. Et il peut l'être, il peut même être grand critique, plus d'un exemple le prouve, sans cesser d'être grand poète. Ce sont, au reste, deux facultés qui peuvent demeurer distinctes et ne se point mêler. Plus d'un auteur qui juge bien de ce qu'il n'a pas fait, qui porte même de la sagacité dans la recherche des règles de l'art, est incapable de les appliquer à ses propres œuvres, ou même de rendre raison de ce qu'il a composé : on ne saurait donc conclure, avec certitude, de la supériorité du critique à celle du poète. Toutefois, je l'avoue, par le temps qui court, je me sens porté à bien augurer des ouvrages de l'artiste qui, d'ailleurs ayant fait preuve de quelque imagination, se montre occupé de la théorie de l'art. S'il paraît attentif aux grandes questions littéraires, s'il les traite d'une façon ingénieuse, s'il cherche spirituellement la vérité,

je me figure que ses compositions y gagneront quelque chose, et qu'après avoir bien raisonné, il imaginera mieux. Ce qu'il y a de plus rare, en effet, chez nos poètes, ce sont les idées. Le style a tenu de tout temps une si grande place dans notre littérature, qu'on en est venu à regarder l'art d'écrire en vers comme étant toute la poésie. Aussi, depuis Voltaire, ce qui manque à la plupart de nos poètes, c'est, il faut le dire tout naïvement, c'est l'esprit. On en pourrait citer plusieurs qui certainement n'étaient pas dénués de talent; mais, par grand malheur, ils étaient des sots.

La poésie dramatique surtout a souffert de cet inconvénient trop peu remarqué. Il ne faut pas beaucoup d'esprit pour écrire une ode, une élégie, même une belle ode, même une touchante élégie; il en faut, et prodigieusement, pour faire une tragédie, non une de ces tragédies de collége qui, chaque soir, ennuient profondément le public qui les applaudit, mais ce drame poétique et vrai tout à la fois, digne d'un siècle de philosophie et d'enthousiasme, de science et d'émotion. Quelques mouvements passionnés, de beaux vers, une ou deux situations attachantes, ne suffisent plus : avec le talent du style, avec celui d'émouvoir, avec des combinaisons théâtrales, il faut unir l'art de concevoir les caractères, et par conséquent l'art de les observer ; il faut cette flexibilité d'imagination qui se plie aux opinions, aux mœurs de chaque pays, de chaque époque, de chaque personnage, et revêt, pour ainsi dire, tous les costumes; il faut savoir comment les actions s'arrangent avec les volontés, comment les paroles trahissent les sentiments mêmes qu'elles n'expriment pas, comment les passions alternativement cèdent

ou commandent aux croyances, comment les événements se préparent, se manifestent, tour à tour s'enchainent ou se combattent; il faut, enfin, connaître le monde, la nature, la société. C'est, en d'autres termes, exiger, avec les dons du poète, les facultés du philosophe et de l'historien; c'est, tout au moins, dire qu'il faut avoir beaucoup d'esprit.

M. Hugo n'a point méconnu cette nécessité, et il avait bien quelques raisons de n'en point prendre peur. Son drame et sa préface déposent de sa hardiesse et de sa clairvoyance.

Suivant lui, la poésie naquit avec la société, et comme la société, elle eut trois âges. Au premier, elle était lyrique, et son type est la Genèse. Au second, lorsque les nations succédèrent à la société primitive, lorsque commença l'histoire, la poésie raconta, elle fut épique : Homère la représente. Toute la poésie grecque, le théâtre même, ont conservé quelques-uns des principaux caractères de l'épopée. Depuis le christianisme, et par son influence, l'homme, ayant mieux connu sa nature et sa destinée, a plus clairement distingué en lui ce qu'il y a de noble et ce qu'il y a de vulgaire, l'immortel et le périssable, l'esprit et la chair; et la vie s'est montrée à lui tantôt ennoblie par l'âme, tantôt rabaissée par les sens. Le génie des modernes, méditatif et critique à la fois, a donné naissance à la poésie dramatique, qui pénètre au fond du cœur humain, et qui emprunte à l'histoire ses événements, non plus comme les matériaux d'un récit curieux, mais comme des moyens de mettre en jeu les passions et les caractères. Et les deux natures de l'homme n'ayant jamais été si clairement révélées que par les

croyances du moyen âge, ces deux natures si disparates et si unies deviennent le double objet de la poésie, le fond même du drame, qui ne doit pas prétendre à une plus grande unité que celle de l'homme même.

Entraîné par cette dernière idée, l'auteur y voit la source de la comédie. L'élément de ce genre de compositions, si heureusement traité par les modernes, est à ses yeux cet élément secondaire de la nature humaine, auquel on peut rapporter tout ce qu'il y a de difforme, de désordonné, d'odieusement risible en elle, enfin ce qui est auprès du beau comme le corps est auprès de l'âme, et ce qu'il veut que le langage de l'art appelle du nom de *grotesque*. Depuis le quatorzième siècle, le grotesque, dont M. Hugo raconte l'histoire avec complaisance, a joué un grand rôle dans la littérature; il a inspiré trois *Homères bouffons*, l'Arioste, Rabelais, Cervantes. Il s'est uni au beau, il s'est allié au sublime chez le Dante, chez Milton, dans Shakspeare. Parmi nous, un goût plus sévère l'a circonscrit dans la comédie. Mais comme il appartient à la nature humaine, comme il naît des mœurs et des croyances modernes, le drame n'a point le droit de l'exclure; sa place y est marquée près du beau, comme dans la réalité.

Ces idées, présentées comme des faits, conduisent M. Hugo aux règles de composition du drame moderne. Ici nos opinions s'éloignent si peu des siennes qu'une analyse serait superflue. Nous désirons comme lui que la muse tragique s'ouvre un champ aussi vaste que celui de la nature, aussi varié que celui de l'histoire. Comme lui, nous pensons en même temps que l'imitation dramatique ne doit point être le calque exact de la réalité, que la

vraisemblance n'est point la règle de l'art, que l'illusion n'en est point le but. Comme lui enfin, sans proscrire le drame en prose, nous croyons que le rhythme poétique est un moyen d'effet de plus, que la tragédie en vers est seule un ouvrage achevé, et que la difficulté de manier librement nos alexandrins a seule fait naître quelque doute sur le charme et la puissance que l'harmonie cadencée ajoute à l'éloquence de la passion, au piquant de la plaisanterie. Toute la portion pratique de cette préface nous paraît juste et spirituelle. Il est fâcheux seulement que des choses si sensées soient présentées dans un style qui ne l'est guère, et qu'une constante affectation, en déparant les idées les plus simples, prête à l'évidence même une apparence de bizarrerie qui provoque la défiance au lieu de la conviction. Règle importante de tactique pour les gens de lettres, comme pour les hommes de tribune, ce n'est pas tout que d'avoir raison, il faut encore en avoir l'air. Il est vrai que M. Hugo dédaigne fort la tactique; il témoigne même en plus d'une page une assez grande indifférence pour le succès. Cette indifférence peut avoir de la dignité; mais au fond que signifie-t-elle? Quand on s'adresse au public, c'est apparemment pour le persuader ou lui plaire. En fait de poésie, on n'écrit point pour la gloire de Dieu : c'est en ce monde que la palme est décernée aux confesseurs de la vérité littéraire. En ce genre, il n'y a de martyrs que les méchants écrivains; ils le sont de leur amour-propre. Il faut donc que les poètes qui impriment leurs ouvrages s'humilient jusqu'à chercher le succès; il n'est permis à personne de trouver *les lauriers trop verts.*

Mais les idées principales de M. Hugo ne prêtent-elles

pas elles-mêmes à des observations plus générales, et devons-nous accepter sans mot dire cette histoire de la poésie sur laquelle il fonde sa théorie? Je sais bien qu'il ne présente pas comme absolues les distinctions qu'il établit; il dit lui-même, avec une parfaite justesse, qu'*il y a de tout dans tout*, et l'exclusif ne sied qu'aux étroits esprits. Mais sa classification, sans même la prendre à la rigueur, est-elle fondée en fait? est-elle philosophique? Pour commencer par la poésie primitive, à quel titre la déclare-t-il lyrique? Le principal caractère du genre lyrique, c'est, ce me semble, que le poète y parle comme poète, et s'y abandonne à ses pensées, à ses émotions personnelles. Certes, tel n'est point le caractère de la Genèse. Le ton en est assez calme; c'est le simple récit des plus grandes merveilles. Les premiers livres de la Bible sont en général narratifs; et c'est à peu près vers le temps réservé à l'épopée par M. Hugo que la poésie lyrique s'y montre, avec David et les prophètes. Quant à la poésie grecque, il est certain qu'Homère en est le père, et qu'en lui l'épopée semble personnifiée. Mais malgré son influence, la tragédie antique offre mille traits qui la distinguent de l'épopée. Si elle n'est point dramatique, ce n'est pas au moins faute de situations fortes, de déchirantes émotions : le théâtre d'Athènes retentissait de cris de douleur, et jamais peut-être la terreur tragique ne fut poussée plus loin que sur la scène ensanglantée par les fils de Pélops et de Laïus. Il ne s'agit donc que de savoir en quoi diffèrent le dramatique des anciens et celui des modernes. Chez les premiers, le malheur et le crime ont quelque chose de fatal; le destin règne; le merveilleux remplit la tragédie grecque : la nature humaine est l'âme

de la nôtre. Les passions et les caractères, plus que la destinée, animent et compliquent le drame moderne; et c'est pourquoi il atteste dans la société une connaissance plus profonde et plus délicate du cœur humain, c'est pourquoi l'avantage lui reste sous le rapport de l'intérêt et de la moralité. De là, sans doute, un genre de dramatique qui a manqué aux anciens; et comme c'est le nôtre, et comme nous le préférons, nous avons prétexte à dire que notre poésie est dramatique par excellence.

Mais quelle que soit sa forme, la poésie est de tous les temps, car elle naît des facultés mêmes de l'homme. Soit qu'il regarde le monde extérieur, soit qu'il s'observe lui-même, soit qu'enfin, par un penchant impérieux et hardi, il contemple ce qu'il ne peut voir, il trouve partout la poésie. Elle lui paraît sortir de tout ce qui s'offre à lui; ou bien, la portant en lui-même, il la prête à tous les objets. N'importe, un fait certain, c'est qu'en toutes choses, près du point de vue rationnel se montre le point de vue poétique. Quand la poésie s'exprime, elle devient un art; et cet art prend diverses formes suivant les sujets, les situations, les hommes. Ainsi, bien qu'elle appartienne essentiellement à l'humanité, comme l'humanité même, la poésie a une histoire. Dans cette histoire, de même que dans toute autre, il y a un élément constant, immuable, qui tient au fond de notre nature, et un élément mobile et variable, qui dépend des accidents de notre destinée. La critique littéraire ne s'occupe guère du premier, et, négligeant l'essence de la poésie, elle en étudie les transformations; elle les voit suivre assez fidèlement celles de la société. Ainsi la poésie prend différents caractères selon les siècles; mais, pour chaque siècle, on essaierait

en vain d'énoncer ces caractères d'un seul mot. On peut désigner la forme, mais non l'esprit de la poésie, par une seule épithète. C'est parler peu clairement que de dire qu'à telle ou à telle époque elle a été lyrique, épique, ou dramatique, dès que l'on prétend par chacun de ces mots exprimer autre chose que la forme qu'elle affecte. Ce n'est pas dire, en effet, si elle a été sérieuse ou plaisante, sceptique ou croyante, austère ou passionnée. L'ode, l'épopée, le drame, se prêtent à presque tous les sujets, à presque tous les tons; et la distinction des trois âges correspondant aux trois genres, hasardée dans le fait, n'est point satisfaisante pour l'esprit. M. Hugo n'aurait-il pas mieux fait d'admettre dès le principe, comme il le reconnaît par la suite, que tous les germes de la poésie et de toutes les poésies subsistent à toutes les époques; mais qu'inégalement développés, ils produisent, sur des sols divers, des fruits différents? Il serait difficile d'exprimer d'une façon brève et complète la différence fondamentale de la poésie antique à la poésie moderne; mais on peut du moins saisir en passant quelques-uns des caractères qui distinguent l'une de l'autre. S'il en est un qui soit commun, chez les anciens, à tous les ouvrages de l'art, sans aucun doute c'est la simplicité. La raison n'en est pas merveilleuse à deviner, c'est que l'homme même était alors plus simple. Moins éloignée des premiers âges du monde, la société n'avait point subi l'action de causes aussi diverses, d'événements aussi variés; les éléments qui la composaient étaient moins nombreux, moins discordants. Le passé, moins vaste pour elle, en était plus ignoré; elle ne traînait pas après elle cet immense bagage de souvenirs, d'habitudes et de traditions, qui nous sur-

charge et nous accable. Les anciens avaient peu vu ; ils regardaient de moins près; ils se connaissaient moins bien, et ils avaient moins à connaître. Leur jeunesse, enrichie de ces heureux dons que favorise seul le soleil de l'Orient et du Midi, a donné à tous leurs ouvrages un caractère de beauté simple qui nous transporte encore d'admiration, qui nous fait envie peut-être, et qui cependant ne nous suffirait pas. Une dignité naturelle, une élégance facile, accompagnait leurs mouvements, leurs paroles, leurs actions. Chez eux rien n'était ou du moins ne nous semble avoir été vulgaire; la laideur était rare; leur génie, celui des Grecs, embellissait tout, la douleur, la mort, le vice même. Et depuis que les siècles ont mis une si large distance entre eux et nous, l'éclat qui les environne ne s'est point affaibli : la Grèce brille dans notre imagination comme un tableau sans ombre.

Voilà pour le beau. Quant au grotesque, pour parler comme l'auteur de *Cromwell*, et désigner sous ce nom ce qui n'est pas le beau, je n'oserais dire qu'il fût inconnu des anciens. Tout au contraire, ils y ont excellé. Le grotesque n'est qu'une des formes du plaisant; elles sont innombrables. Le plaisant s'arrête quelquefois à l'épigramme, et pousse quelquefois jusqu'à la parodie. La peinture plaisante, mais vraie, de nos travers, de nos défauts, en un mot de nos ridicules, c'est le comique. Si vous exagérez cette peinture, si, pour la rendre plus frappante, vous la chargez d'accessoires bizarres, si vous lui prêtez des formes monstrueuses ou fantastiques, vous passez du comique au grotesque; et loin que les anciens aient ignoré cette partie de l'art, on pourrait dire qu'ils

y ont mieux réussi que dans le comique même. Aristophane est resté le modèle du genre, et je ne sais si le temps n'a point servi la gloire de Ménandre en détruisant ses comédies. On conçoit que chez un peuple plus sensible qu'observateur, et que dominait une riante imagination, le grotesque devait être goûté. D'ailleurs il plaît à la multitude; il admet l'hyperbole, le merveilleux, le chimérique; en ce sens il est plus poétique que la comédie. Il peut être piquant comme une satire, et fabuleux comme un conte. Les divertissements du peuple grec ont toujours conservé quelque chose des plaisirs d'un enfant.

Nés sous un ciel plus sombre, conduits à la civilisation par un plus rigoureux apprentissage, en même temps livrés à des passions plus rudes et éclairés par une religion plus triste, nos pères entourés d'une nature souvent hideuse, presque toujours rebelle, ont dû porter dans les arts un goût plus grossier. Avant que le progrès social eût changé en une mélancolie rêveuse leurs instincts sombres ou terribles, en une gaieté naïve et familière leurs joies farouches, ils durent longtemps ignorer leur propre génie. La civilisation même ne le leur révéla pas tout entier. Par un reste de défiance envers leur ingrate nature, ils n'osèrent dans les arts se livrer à leurs propres inspirations. Ils venaient tard; ils héritaient d'un monde plus vieux, plus travaillé; leur existence sociale était compliquée; elle était l'œuvre de forces diverses, le fruit de civilisations inégales; les lois, les langues, les religions, les races, tout avait eu peine à s'unir, à se fondre; et rien de facilement harmonieux, de simplement beau, ne frappait leurs regards.

Plus derrière nous le passé s'accumule, plus il pèse sur

nous; le respect de l'antiquité, la timidité, l'indolence, portent l'homme à invoquer l'exemple et l'autorité, au lieu de suivre librement son instinct. Il étudie, au lieu d'inventer; et dans les lettres, dans les arts, il se voue à l'imitation. Ainsi, parmi nous, l'érudition s'est emparée de l'esprit humain; elle lui a imprimé un mouvement hâtif, mais artificiel; et notre littérature, à demi indigène, à demi empruntée, a, dans ses plus beaux jours, laissé désirer plus de naturel et de liberté.

M. Hugo remarque que de très-bonne heure les modernes ont brillé dans le genre grotesque. Je m'étonne qu'il n'en ait point vu la raison : c'est qu'ils ne l'ont point imité. La plaisanterie est toujours nationale, autrement elle ne serait pas comprise : la preuve, c'est qu'elle peut rarement se traduire. Les écrivains qui veulent faire rire ne recherchent point des lecteurs de choix, un public connaisseur; ils s'adressent au peuple, et font par nécessité ce que tous les autres devraient faire par raison; ils sont de leurs temps et de leurs pays, ils puisent dans les idées et les mœurs qui les entourent leurs moyens d'effet. D'ailleurs il y a dans la gaieté quelque chose de spontané et d'entraînant qui ne s'imite pas, et l'on n'est plaisant qu'en se laissant aller. La gaieté prend-elle un tour satirique, il faut encore qu'elle soit inspirée par les personnages, les actions, les institutions qui frappent les yeux du poète et du lecteur. On peut faire un poème en l'honneur d'Achille, ou une tragédie sur Alexandre : quel homme de bon sens s'aviserait d'écrire une satire contre Thersyte ou Denys le Tyran? On ne rit que de ceux que l'on connaît. Ainsi le satirique emprunte peu au passé. Ses conceptions peuvent être étranges, ses allusions dé-

tournées, mais elles sont naturellement piquantes, populairement risibles. Gêné par les préjugés ou le pouvoir, il n'aura garde peut-être d'appeler les choses par leur nom, mais il n'en suivra pas avec moins d'entraînement les caprices d'une imagination fantasque qui cache des malices sous des folies; enfin il sera lui-même, il sera original et populaire. Tel a été Rabelais, et ses contes et ses bons mots font encore la joie des cabarets de la Touraine et du Poitou.

Depuis Rabelais, notre littérature a continué à n'être complétement naturelle que dans la plaisanterie. Lorsque notre langue fut fixée, et malheureusement notre littérature aussi, c'est encore dans le même genre que nous eûmes nos écrivains les moins comparables, les plus naïfs, disons le mot, les plus français. On l'a déjà remarqué, nous ne devons à aucun pays, à aucun siècle, des poètes tels que La Fontaine et Molière; et l'on retrouve jusque dans les poésies légères de Voltaire je ne sais quoi de national que nous ne tenons de personne et que personne ne nous a pris. Seulement vous pouvez observer qu'à mesure que la société s'est adoucie, ordonnée et refroidie, la bouffonnerie, bannie par l'élégance des mœurs et du langage, s'est retirée devant une gaieté plus décente, et la plaisanterie, à la fois plus directe et plus vraie, mais moins vive, a passé du grotesque au comique. Il est aisé de concevoir que, sous le pouvoir absolu d'un seul, une société polie, où la démocratie ne tient presque aucune place, doit préférer une gaieté qui reste maligne sans cesser d'être bienséante. En même temps, si cette société est très-régulière et très-compliquée, les disparates entre les mœurs et les caractères y seront communes, saillantes et

vivement senties. Ainsi s'expliquera la supériorité du génie comique chez les modernes, et surtout chez les Français.

On doit comprendre maintenant pourquoi dans le sérieux notre littérature s'est montrée moins originale et plus imitable. Le beau se dépayse bien plus aisément que le plaisant. Dès que l'étude nous eut ouvert les yeux aux beautés des chefs-d'œuvre de l'antiquité, elles nous éblouirent, elles nous rendirent aveugles pour tout le reste. On ne crut pouvoir mieux faire que de les imiter; et quoique cette imitation ait été loin d'être servile chez nos grands écrivains, il n'est que trop vrai qu'elle leur ôta une partie de cette indépendance créatrice à laquelle les appelait la nature. Nous devînmes injustes pour notre histoire, pour nos monuments, pour notre propre génie; et, suivant strictement les formes de l'art antique, non pas même telles que les avaient conçues les inventeurs, mais telles que nous les défiguraient d'ignorants critiques, empruntant à l'antiquité jusqu'à ses sujets, notre poésie, et surtout notre poésie dramatique, a perdu en mouvement, en variété, en vérité, ce qu'elle a gagné en dignité et en élégance. Chaque soir nous pouvons voir au théâtre le double résultat d'une division qui a dominé la littérature. Nos tragédies sont faites pour le public académique, pour la jeunesse des écoles; notre comédie est faite pour le peuple. La conclusion se présente sans qu'on la cherche. C'est sur la même scène que se jouent nos tragédies et nos comédies : il ne devrait y avoir entre elles d'autre différence que celle des sujets. On est convenu, parce que fort heureusement Horace l'avait remarqué, que le sérieux, le noble, le pathétique même, n'étaient point exclus de

la comédie : pourquoi la tragédie ne se permettrait-elle pas à son tour l'observation des mœurs, des caractères, la peinture de toute la société et de l'homme tout entier? Ni l'une ni l'autre ne seraient forcées pour cela de bannir la poésie, soit cette poésie de conception qui agrandit tout ce qu'elle touche et mélange habilement l'idéal et le réel, soit cette poésie de langage qui, sans sacrifier la clarté et le naturel, relève la pensée par l'éclat des images et la magie de l'harmonie. Cette conclusion est celle de M. Hugo. Nous l'avons amenée autrement que lui, mais notre but est le même; seulement nous faisons plus d'attention que lui à choisir le bon chemin. En notre qualité de critique, nous devons chercher à porter dans nos pensées plus d'exactitude et de liaison qu'un poète n'est tenu d'en donner aux siennes. M. Hugo a des vues; les idées ne lui manquent pas, mais il les accueille avec trop peu de sévérité. Lorsqu'il raisonne, on dirait encore qu'il imagine. Au reste, c'est ainsi que procède Schiller dans ses morceaux de critique, dans ses lettres sur *don Carlos*. La comparaison ne saurait déplaire à M. Hugo; nous souhaitons d'avoir à la répéter quand nous allons parler de *Cromwell*.

Cromwell est l'expression fidèle du système dramatique de l'auteur. On y doit donc trouver réunis le pathétique et le grotesque, le noble langage et le ton familier, un effort constant de retracer les mœurs et les caractères historiques, peu de scrupule en fait de vraisemblance et une grande recherche de vérité, enfin tous les genres de style encadrés dans les formes d'une savante versification. Tout cela s'y rencontre en effet, et non sans beauté. Mais le plus grand mérite de M. Hugo, dans cet ouvrage,

est, selon nous, de l'avoir entrepris. Sachons-lui gré de sentir la nécessité de rajeunir notre tragédie, et d'oser risquer l'aventure, non pas dans une esquisse tracée rapidement et jetée sans conséquence, mais dans une composition étendue et travaillée, pour laquelle il n'a rien épargné de son temps ni de son talent. Peut-être même est-il plus louable qu'un autre de se plaire à de telles nouveautés. Ses premiers essais en donnaient peu l'espérance. Son esprit, qui ne fut jamais commun, semblait prendre parti pour les idées communes. Quelque temps, il parut prétendre innover par la bizarrerie des formes, non par l'originalité de la pensée. Il menaçait de s'en tenir aux idées du parti qu'il avait choisi; c'eût été s'ensevelir dans les cendres du passé. Quelques années se sont écoulées, et les idées qui passaient pour le paradoxe des esprits blasés ont pris place dans le bon sens, avec cette rapidité de conquête que la raison n'a possédée que dans notre siècle. La liberté de la poésie et des arts a gagné sa cause au tribunal de l'opinion. Le mouvement est venu jusqu'à M. Hugo; et tel est le lien qui unit toutes les vérités, qu'en s'initiant aux nouvelles doctrines littéraires, il a modifié, nous oserions en répondre, l'ensemble de ses opinions philosophiques. Le temps n'est pas loin où il écrivait que l'*histoire des hommes ne présente de poésie que jugée du haut des idées monarchiques et des croyances religieuses;* et le voilà qui déclare *insuffisant et passionné le profil* que Bossuet a tracé de Cromwell, *de sa chaire d'évêque appuyée au trône de Louis XIV*. Pour trouver le Cromwell dramatique, il se met à chercher le Cromwell véritable. Pour animer sa tragédie, il s'engage à le peindre sans prévention, lui, ses amis, ses

adversaires, tout son pays, toute son époque; c'est-à-dire qu'il promet l'impartialité à une révolution, à une révolution entreprise pour la liberté politique et la réforme religieuse! Certes, M. Hugo n'a point prétendu changer de cause ni de doctrines; mais, par instinct de poète, par intention dramatique, il a été conduit à considérer sous un jour nouveau *l'histoire des hommes;* et je ne serais pas surpris que, depuis qu'il a fait son *Cromwell*, il ne jugeât autrement que jadis l'histoire contemporaine, son parti, le nôtre, la révolution.

Ce n'est pas que la pensée historique de *Cromwell* soit d'une parfaite exactitude. On la connait. Tout le monde a remarqué le portrait que M. Hugo substitue à celui que peignit Bossuet. Ce portrait, tout bruyant du choc des antithèses, nous semble viser à l'effet plus qu'au naturel. Semblable au Cromwell qu'il a vu dans les chroniques, le Cromwell que M. Hugo a créé est un personnage forcé, tendu, qui ne laisse voir que ses disparates, et ressortir que ses contradictions. Ce défaut est un de ceux qui menacent l'école moderne. Depuis que la poésie se pique de représenter l'homme *ondoyant et divers*, comme le voyait Montaigne et comme l'a fait la nature, elle s'attache de préférence aux singularités, et sacrifie l'unité individuelle au besoin des oppositions piquantes. La tragédie classique réduisait un caractère tout entier à un seul sentiment : elle faisait de l'homme une abstraction personnifiée. La tragédie dite romantique, pour ne point mutiler la vérité, rapproche dans le même personnage des opinions et des passions contraires, sans toujours considérer si l'assemblage en est possible, si ces

couleurs tranchantes peuvent tenir sur un même fond, si enfin un homme respire, sent et se meut sous ce vêtement bigarré. C'est également défigurer la nature humaine que de la réduire soit à une seule passion, soit à ses contrastes. On raconte que Bonaparte était superstitieux, ce qui veut dire qu'un homme d'un esprit vaste et d'une imagination vive, à la fois rêveur et raisonneur, actif et mélancolique, accueillit quelquefois ces croyances au merveilleux qui délassent du doute et séduisent par moments une raison exigeante, plus faite pour le grand que pour le vrai. Que dirait-on cependant si, dans un ouvrage d'invention, drame ou roman, on représentait Bonaparte tel que le Wallenstein de Schiller, consultant régulièrement un astrologue ou une bohémienne, et mettant sur la même ligne sa foi dans le merveilleux et sa confiance dans le calcul? L'effet pourrait être piquant : serait-il vrai? serait-ce là le Bonaparte qui s'est révélé au monde? Je ne doute guère qu'il n'y ait des méprises de ce genre dans notre nouveau Cromwell. S'il eût été le rêveur bavard, le bouffon cruel qu'on nous retrace, s'il se fût autant amusé à méditer vaguement, à causer sans but, à s'étudier et à se décrire, il n'eût point été l'heureux vainqueur de son roi et de son parti, le maître d'une monarchie et d'une révolution. Le premier caractère des usurpateurs à la façon de César, de Bonaparte, de Cromwell, c'est une infatigable activité, c'est surtout un besoin insatiable de l'exercer, c'est un esprit net, prompt, toujours décisif et changeant sans cesse d'objet, qui se recueille rarement, ne s'interroge qu'aux moments perdus, ne se décourage pas, ne se repent jamais. Le Cromwell de M. Hugo a, presque à chaque scène, un *a parte* pour ses remords. Et

quels remords ! ceux d'un régicide ! En ce point seulement, M. Hugo paraît s'être trop souvenu de ses propres opinions. Il a vu le régicide en royaliste, et avec les idées morales de notre époque ; il n'a point songé que le remords, si commun dans les livres, est rare dans la réalité. Chez ceux même qui l'éprouvent, il se trahit, il ne s'expose pas. Walter Scott a fait peut-être tout ce qu'il est permis de faire, en peignant Cromwell troublé de reconnaître, dans un tableau qu'il retourne, le portrait de Charles Ier, au lieu de celui de son fils qu'il s'attendait à voir : encore a-t-on blâmé Walter Scott. Que dire d'un Cromwell qui parle de la mort de Stuart à peu près comme Oreste de celle de sa mère ? Les régicides anglais crurent, pour la plupart, en condamnant leur ennemi, ou se venger ou faire justice. Tous le jugèrent avec la gravité apparente ou sincère du fanatisme. Quant au petit nombre de ceux qui se déterminèrent par un calcul de sûreté et de politique, ils vivaient dans un temps de mœurs trop rudes et de passions trop violentes pour être plus accessibles au remords qu'au scrupule. Cette action put, dans la suite, leur causer quelque regret, comme tout engagement irrévocable. Un crime devient à la longue une difficulté ; il gêne, et l'on n'y peut songer sans ennui. Un moraliste peut voir sous cet embarras inévitable le remords qui se déguise ; un poète doit l'y laisser deviner. Le Cromwell de M. Hugo semble, au contraire, tourmenté du besoin de faire en toute occasion la confidence du souvenir qui le trouble, faiblesse, en vérité, qui ressemble plus à *Dandin* qu'à *Tibère*. Non que j'accorde à M. Hugo que Cromwell dût ressembler à *Tibère* plus qu'à *Dandin*, deux noms qu'il a bizarrement rapprochés pour le définir :

cruel avec délices, débauché jusqu'au crime, Tibère eut tous les vices; il fit le mal par goût et pour satisfaire les instincts d'une infâme nature : est-ce là Cromwell? on méprise Tibère : qui serait si hardi que de mépriser Cromwell?

Ce n'est assurément pas M. Hugo. Il règne dans sa préface et surtout dans sa pièce une visible bienveillance pour son héros. Aussi, pour le lecteur, l'intérêt véritable se porte-t-il sur Cromwell : ce qu'on souhaite, si l'on est bien déterminé à souhaiter quelque chose, c'est que Cromwell triomphe. Ceci n'est point un reproche : la supériorité exerce sur les imaginations un empire qui les gagne aux intérêts de son ambition. On voit tous les jours les peuples se sacrifier pour la gloire d'un seul, et ce n'est pas le moindre des priviléges du génie que celui de rendre la multitude complice de son égoïsme par l'enthousiasme et la sympathie. Légitime ou funeste, cet ascendant des grandes facultés gouverne le monde et captive même la postérité. La philosophie peut s'élever contre cette usurpation, mais la poésie doit la reproduire. Les grands hommes doivent dominer dans le drame comme dans leur siècle; il n'est point contraire à l'art que les spectateurs soient séduits comme des contemporains. La morale et la raison n'en conservent pas moins leurs droits. Au théâtre, comme à l'aspect des choses humaines, elles restent indépendantes de l'imagination, de l'entrainement, de l'admiration, et protestent au nom du devoir et de la vérité contre les séductions de la fortune, de la gloire et du génie.

Le moment choisi par M. Hugo dans la vie de Cromwell est celui où, résolu à tenter définitivement de se faire

déclarer roi, il rallie contre lui les débris du parti révolutionnaire et ceux du parti royaliste. Menacé par une conspiration double, où des intentions et des opinions opposées se réunissent dans un but commun, la mort du Protecteur, il conjure le danger par son adresse et son courage, et parvient à terrasser ses ennemis sans les frapper. Mais la condition de sa victoire est qu'il ne sera pas roi; il sent trop que le temps n'est pas venu, que le temps peut-être ne viendra jamais, et, maître de la puissance souveraine, il est forcé de regretter un vain titre. Comme on sympathise peu avec cette faiblesse de Cromwell, l'impression générale que laisse la pièce, c'est qu'il a réussi. En effet, les chefs des deux partis sont tombés dans ses mains; il a pu les détruire, il a pu même les épargner; le peuple se déclare pour lui : que faut-il de plus? M. Hugo paraît avoir cru que la question dont se préoccuperait l'esprit du lecteur serait celle-ci : Cromwell sera-t-il roi? Il s'est trompé. Cromwell restera-t-il le maître? voilà tout au plus ce qu'on se demande; et il faut bien le dire, comme il est de la nature de la tragédie historique que l'événement en soit prévu, la curiosité ne peut se porter sur le dénoûment, mais sur les moyens par lesquels il est amené. C'est une curiosité en quelque sorte critique, et qui s'attache à l'ouvrage plus qu'au sujet.

Ajoutons qu'une situation politique étant l'unique fond du drame de *Cromwell*, l'intérêt dramatique est faible par lui-même, et que, de plus, il succombe étouffé par la multiplicité des détails, l'étendue des scènes, le volume de l'ouvrage. Voici encore une des difficultés du théâtre romantique. Comme l'esprit d'observation y joue

un grand rôle, la conception principale, celle de l'action, peut en souffrir, et la vieille règle *ad eventum festinat*, qui pourtant a son prix, est souvent trop négligée. De là des défauts graves et qui pourraient devenir mortels à la représentation. L'invention dramatique est une qualité précieuse, qui n'est pas la plus éclatante, qui ne suppose pas toujours beaucoup d'esprit, qui est parfaitement distincte d'une poétique imagination, et que rien cependant ne suppléerait sur une scène française. C'est en effet un des principaux mérites de nos auteurs; c'est par ce mérite que notre théâtre s'est soutenu; et l'on peut même remarquer combien il est répandu parmi nous, depuis la Comédie Française jusqu'au Cirque de Franconi. Aux yeux de quiconque a fréquenté le théâtre anglais d'aujourd'hui, la supériorité du nôtre, à cet égard, est évidente. Il ne la faut point perdre; mais heureusement pour la tragédie romantique, les nouvelles tragédies à l'ancienne mode sont aussi dénuées d'invention dramatique que de tout le reste.

Rien ne prouve encore que ce don ait été largement accordé à M. Hugo. Mais ici la réflexion pourrait, jusqu'à un certain point, remplacer l'inspiration. Or, tout annonce que le travail, qui se fait sentir à un si haut degré dans l'exécution de *Cromwell*, a manqué à la conception de l'ouvrage. Aussi, est-ce par cette raison, par le défaut du plan et de l'action, plus que par la nouveauté du langage et la singularité des détails, que cette tragédie, mise à la scène, pourrait bien justifier le pronostic de M. Hugo, c'est-à-dire *être sifflée*.

Ce serait dommage, en vérité, car il s'y trouve cent fois plus d'idées et de talent que dans cent autres qui

sont applaudies. Les intentions n'y manquent pas, les effets abondent; il y a de la variété dans les caractères, des traits dans le dialogue, de beaux vers et de jolis vers, un mélange assez habile du plaisant et du sérieux. Le premier acte est une comédie agréable; les scènes de Cromwell avec sa femme, avec Davenant, avec le juif Manassé, plusieurs passages du quatrième acte ont de véritables beautés, même des beautés théâtrales. Cependant, il y a quelque chose d'arbitraire dans la conduite de la pièce, et de fantastique dans la partie grotesque, qui nous porterait à comparer *Cromwell* à *la Panhypocrisiade*, plutôt qu'à une comédie comme *Pinto* ou à une tragédie comme *Guillaume Tell*.

C'est assez parler du genre et du sujet : il faut songer au style. C'est la plus grande nouveauté, et, je n'hésite pas à le dire, la plus grande beauté de *Cromwell*. L'apparition de cet ouvrage jette quelque lumière sur une question qui est loin d'avoir été traitée avec l'étendue qu'elle mérite. Comment faut-il écrire le drame historique? les vers sont-ils indispensables à la tragédie? les vers français sont-ils incompatibles avec la tragédie moderne? questions difficiles, peu susceptibles d'être décidées par des idées générales, et qui le seront bien mieux par des exemples. Or, jusqu'ici, les exemples prouvent qu'il manque au drame en prose, j'entends au drame sérieux et historique, un fini d'exécution, une puissance, une grandeur que, par un inexplicable prestige, le langage poétique prête à tout ce qu'il exprime. Les exemples prouvent, en même temps, que le style de nos tragédies, harmonieux, figuré, passionné, mais monotone et solennel, ne se prête ni à la familiarité désirable, ni

aux détails nécessaires dans les scènes de l'histoire moderne.

S'il fallait juger par les faits, la difficulté paraîtrait donc insurmontable. A défaut d'essais heureux, une étude approfondie de la langue et de la versification ne suffirait pas pour conduire à une solution : car l'œuvre du talent sera précisément de tirer de cette versification et de cette langue un parti inconnu, de découvrir des richesses nouvelles dans une mine qui semble épuisée; et la critique ne peut faire ce qui n'est réservé qu'au talent. Toutefois, elle peut montrer la route et signaler les écueils. Telle est l'importance du style pour des oreilles françaises, telle est, en pareille matière, la puissance de l'habitude, qu'une révolution dans la diction dramatique est, de toutes, la plus périlleuse à tenter. Faut-il donc désespérer de la tragédie historique en vers, ou faut-il proscrire le drame tragique en prose? Non, sans doute : pour être moins belle et moins nombreuse, la prose n'est pas dépourvue de charme et de noblesse. *Goetz de Berlichingen* a son genre de grandiose et d'idéal, et Goethe s'y montre plus poète, à mon sens, que dans *le Tasse* ou *l'Iphigénie*. La prose peut ne rien ôter à l'intérêt, au pathétique même. Plus d'un drame le prouve, et les auteurs des *Soirées de Neuilly* se disposent, dit-on, à le prouver à leur façon. Mais la tragédie en vers n'en reste pas moins le chef-d'œuvre du théâtre, et le poète, qui sentira sa force, aura toujours l'ambition de prêter à la conception vaste et libre d'un drame vrai l'ornement et le soutien du plus beau des langages. Ce langage, il est vrai, devra s'affranchir, s'agrandir comme le reste. Le style de presque toutes nos tragédies est limité,

à peu près comme le point de vue en est étroit. Il n'ose tout exprimer; craintif et dédaigneux, il ne conserve sa noblesse qu'à la condition de ne point déroger, preuve certaine que dans cette noblesse il y a beaucoup de factice. Toute chose a été de même longtemps en France; on y a cru que la grandeur se perdait à devenir populaire. Notre poésie est, dans le mauvais sens du mot, une véritable aristocrate.

Mais quand tout change, ne peut-elle changer aussi? Et de même que nous trouvons dans le passé le germe de tant de vérités, qui n'ont pris que de nos jours leur développement et leur force, ne pourrons-nous rencontrer dans les ouvrages des maîtres de l'art les indices qu'il faut suivre pour innover après eux et comme eux? Nous avons déjà vu qu'une distinction trop marquée a séparé chez nous la tragédie de la comédie, ou plutôt qu'on a fait la part de celle-ci trop grande, en lui réservant exclusivement la peinture des mœurs et des caractères. Il en est résulté que chacun de ces deux genres a gardé son esprit, sa diction, sa poésie. Maintenant qu'un même esprit doit les animer toutes deux, n'est-il pas possible de leur donner le même langage? Le style de nos tragédies est souvent simple et naturel; celui de nos comédies s'élève parfois jusqu'à l'éloquence. N'est-ce pas là un commencement d'alliance ? Peu d'inversions, encore moins de comparaisons; des figures justes, mais courtes, telles que la passion sait les trouver; jamais de paraphrase pour exprimer les choses simples; des coupes libres et variées, des tours vifs et naturels : telles sont à peu près les conditions auxquelles le style dramatique pourrait embrasser tous les sujets et tous les tons. Nos grands écrivains en

offrent çà et là des exemples; seulement, ce qu'ils font quelquefois, il faudrait le faire toujours. Les sujets qu'ils affectionnaient, les formes de l'art qu'ils avaient créé, comportaient une certaine pompe, dont pourtant, au besoin, ils savaient se passer. Le vrai nom de leur tragédie est peut-être celui de *tragédie héroïque*. Or depuis longtemps, les âges héroïques ont fait place aux temps de l'histoire : c'est un anachronisme que de faire parler Bayard comme Hercule, et Henri IV comme Achille. Ce n'est donc point dans nos tragédies mythologiques que nous devons chercher nos principaux modèles. Il faut imiter le récit du Cid beaucoup plus que le récit de Théramène; ou plutôt il faut se rapprocher de la nature, donner au dialogue un air d'improvisation, sans toutefois renoncer au sublime, mais au sublime vrai, à ce *sublime familier* que Fénelon regrettait de ne pas trouver dans *Cinna*.

Peut-être nous accordera-t-on facilement que les sentiments simples peuvent s'exprimer dans une poésie simple. Mais il faudrait aller plus loin. Les objets matériels, les titres, les dates, les termes des lois et des affaires, mille détails de ce genre peuvent être indispensables dans le drame historique : comment les faire passer dans les vers? C'est une hardiesse que d'introduire dans un alexandrin, que de prononcer au théâtre certains noms des plus illustres de notre histoire; Voltaire s'est vanté de l'avoir fait, comme d'une grande nouveauté. Bien des noms de villes et de pays sont tout à fait interdits. Le guerrier le plus vaillant est obligé d'employer une périphrase pour parler de ses armes : le canon, c'est *l'airain ;* un fusil, c'est un *tube meurtrier;*

la baïonnette et le pistolet sont ineffables. Un archevêque s'appelle un *pontife;* un curé ne peut passer qu'en sa qualité de *pasteur;* et pour un conseiller au parlement, il faut qu'il renonce à figurer dans un vers. On a donné une tragédie en l'honneur de la pucelle d'Orléans; l'auteur n'avait pas cru possible de la nommer. C'était la guerrière ou la captive, l'héroïne ou la bergère; c'était tout, excepté Jeanne. Quiconque serait entré sans voir l'affiche aurait pu assister à la pièce sans deviner de quoi il s'agissait. On commence à rire de cette pédantesque pruderie, mais on n'ose encore la braver. Les efforts hasardés jusqu'à ce jour pour faire passer dans la poésie les détails familiers de la vie positive n'ont d'ordinaire produit que des vers ridicules par un mélange de platitude et d'affectation.

Pour atteindre le but, il faudrait dissimuler l'effort. Le comble de l'art serait de posséder, sans le laisser soupçonner, le mérite de la difficulté vaincue. Le talent ne doit plus se consumer dans le travail puéril d'exprimer poétiquement les choses qui ne sont pas poétiques. Lorsque des détails de ce genre sont nécessaires à la clarté, à l'action, à la vérité, le véritable bon goût est de les rendre naïvement, en faisant peu sentir la mesure et l'artifice de la versification. Des vers ainsi faits seront techniquement aussi difficiles que ces vers habilement tourmentés pour rendre, avec une obscurité ingénieuse, des détails prosaïques. Ils seront *comme de la prose*, et ce sera leur plus grand mérite, le seul qui convienne aux passages où de tels vers sont à leur place. Mais qu'on ne l'oublie pas, ce n'est, en ce genre, qu'à force de simplicité qu'on peut éviter la platitude. Il me semble que

ces vers malheureux, qui soulèvent le parterre aux premières représentations, sont ridicules précisément par un reste d'expression ou de tour poétique mal placé, qui contraste avec l'humilité du sens. Si, par exemple, on est obligé de citer une date, j'aime mieux, et même en une tragédie, qu'on dise, comme Racine, dans *les Plaideurs :*

> Le cinquième ou sixième avril, cinquante-six,

que comme Chénier, dans *Fénelon :*

> C'était de février la troisième journée.

Assurément, le plus plat de ces deux vers est le plus prétentieux; le premier n'est ni bon ni mauvais, il ressemble à de la prose. On pourra dire qu'il vaudrait autant s'épargner la façon, et supprimer la poésie, puisque nous donnons pour règle de la faire disparaître, même quand nous en conservons les formes. Encore une fois, nous nous sommes gardé d'interdire la prose; mais s'il y a des passages où la poésie doit disparaître, il y en a beaucoup où elle fait bien de se montrer. D'abord, par le travail qu'elle entraîne, elle oblige à plus de méditation, de sévérité, de choix dans les idées; elle donne au langage plus de précision et de brièveté; elle prête de la force à une sentence; elle la grave en airain, pour ainsi dire; elle ajoute à la grandeur des idées par l'harmonie, à la véhémence des passions par la rapidité des tours et la hardiesse des expressions. De plus, elle contribue à maintenir dans le drame une portion d'idéal, sans laquelle l'art serait au-dessous de la nature : car, s'il se borne à la copier, il sera toujours plus faible qu'elle; il faut

qu'il ajoute quelque chose à son modèle pour l'égaler. Enfin, la poésie entretient le spectateur dans je ne sais quelle émotion propre aux arts, émotion qui l'arrache à lui-même et le dispose à juger avec l'imagination plus qu'avec le raisonnement. La puissance de l'harmonie est une réalité comme une autre; on ne la néglige que lorsqu'on ne sait pas l'employer.

Il peut se trouver dans une tragédie des scènes, des rôles entiers où les formes même de la poésie lyrique ne seraient pas déplacées. Telles sont quelques scènes du *Roi Lear*, telles sont les sorcières de *Macbeth*. Mais, même dans les scènes ordinaires qu'animent seules les passions communes, la poésie est loin de rien altérer, de rien refroidir. Pense-t-on que, rompus en prose, ces vers du *Misanthrope* eussent autant d'éloquence?

> Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
> Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés;
> Je cède aux mouvements d'une juste colère,
> Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

Quelquefois même la mesure poétique donne à une idée simple, exprimée simplement, un effet qu'on ne saurait nier et qu'on ne peut définir. On dit, et je le conçois, que madame de Staël ne pouvait, sans quelque émotion, prononcer ce vers :

> Votre nom? — Moncassin. — Votre pays? — La France.

Il me semble que quelque chose encore est dû à la mesure dans l'impression très-forte que produit ce vers des *Templiers* :

> On les égorgea tous... Sire, ils étaient trois mille!

Assurément, dans tous ces exemples, ce n'est point l'éclat des images et des expressions qui frappe. Qu'est-ce donc? J'aurais peine à le dire. Mais si l'on demande la raison de cette puissance des vers, et que, faute de la pouvoir expliquer, on la conteste, il faudra aussi méconnaître l'influence de la musique, et nier qu'elle ajoute à l'expression; car la chose n'a pas encore été, que je sache, expliquée d'une façon tant soit peu plausible.

M. Hugo est du même avis que nous sur la poésie dramatique; et, ce qui vaut mieux, il agit pendant que nous délibérons. Le style de *Cromwell* est la première tentative sérieuse de renouvellement du langage tragique, et, presque toujours, cette tentative est heureuse. Par un contraste assez inattendu, les vers de M. Hugo sont beaucoup plus naturels que sa prose. On trouve dans les premiers une savante imitation du style de Corneille et de celui de Molière, mais un plus grand soin de l'élégance et de la précision, une correction travaillée, une richesse de rimes qui feraient envie à un poète lyrique. La bizarrerie, penchant trop ordinaire de M. Hugo, se rencontre beaucoup plus dans le choix des pensées ou des images que dans l'expression même, et indique plutôt un défaut de goût que de talent. *Cromwell*, enfin, se recommanderait uniquement par le style, que sa place serait encore très-élevée aux yeux des amis de l'art. Si ce n'est pas un excellent ouvrage, c'est une admirable étude.

DE

L'HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE[1].

(*Globe*, 1828.)

Chez tous les peuples du monde, la poésie commence par des chansons : ainsi préluda la muse française. Jusqu'au quinzième siècle, si tous les vers n'étaient pas des chansons, si la mesure et la rime ornèrent des chroniques et des romans, c'est que de très-bonne heure en France il y eut des vers où manqua la poésie. Elle ne se montre alors, en effet, que dans la ballade, la complainte, le rondeau, dans toutes les formes de la chanson : c'était le poème national.

Tous les sentiments peuvent se produire par la chanson. Guerrière ou champêtre, patriotique ou religieuse, elle est, surtout dans les siècles peu avancés, l'interprète fidèle, le vivant témoignage du génie, on pourrait dire du cœur d'un peuple. Ce n'est point par hasard, à des époques encore pleines de simplicité, qu'elle prend tel ou tel

[1] J'ai beaucoup emprunté, en écrivant ceci, à un ouvrage d'un rare mérite, *Tableau de la poésie française et du théâtre français au seizième siècle*, par M. Sainte-Beuve. Cet article en est presque un extrait.

ton, et se consacre à rendre de préférence telle ou telle idée : l'histoire ancienne d'une nation peut se lire dans ses premières chansons. Non cependant que tous les sentiments d'un peuple, que tous les événements d'un siècle doivent se retrouver dans les chansons contemporaines. Il y a des sentiments, il y a des événements qui ne peuvent se chanter. La poésie les indique et les caractérise par son silence même.

Si, par exemple, dans nos premières poésies, vous rencontrez si peu l'expression des passions politiques, des émotions du patriotisme, des méditations religieuses, ne vous en étonnez pas; c'est une révélation nouvelle sur la destinée de vos pères, une nouvelle déposition contre le passé au tribunal de l'histoire. Concluez hardiment que ces sentiments leur restèrent en partie inconnus, ou plutot furent tels chez eux, qu'ils ne comportaient pas la poésie. Parlons d'abord de la religion. En France, elle fut de bonne heure pratique et théologique, rarement enthousiaste ou rêveuse. Alliée à l'érudition du temps, traduite dans une langue morte et savante, il lui fut longtemps interdit d'être populaire, hormis par ses observances et ses superstitions. Elle appartint ou à la science ou à la vie civile, très-peu à la vie intérieure et morale des individus. Elle fut donc prosaïque, et ne laissa aux sentiments qu'elle inspire d'autre poétique expression que le texte officiel de la liturgie. Du défaut d'exaltation religieuse, il est résulté du moins que nulle part le catholicisme n'a été aussi régulier et aussi sensé que dans l'ancienne France.

Pour le patriotisme, il est venu tard. Il fut longtemps ignoré et comme impossible dans un royaume divisé, ou plutôt dans cette aggrégation changeante d'états diffé-

rents, qui devaient composer un jour le royaume de France. Il ne fallut pas moins que les conquêtes des Anglais qui contribuèrent si puissamment à préparer l'unité de l'empire et la concentration de l'autorité, pour jeter et faire éclore les premières semences de l'amour de la patrie, de ce dévouement tendre, orgueilleux, jaloux, qui rallie une nation dans le sentiment de son individualité et de son indépendance. Et ce sentiment longtemps informe, longtemps combattu par la complication des intérêts de localité, par l'extrême diversité des lois et des coutumes, se développa trop péniblement, se forma, comme tout le reste, à une trop rude école, pour faire aisément alliance avec l'imagination, et s'exhaler en accents harmonieux, nobles et passionnés.

Les sentiments politiques, ceux que font naître les actes des gouvernements, les grands intérêts des nations, ceux qui soulèvent ou calment, unissent ou divisent un peuple, demeurèrent cent fois plus incertains, plus mélangés, plus pénibles encore. Tout fut si longtemps en France livré à l'instabilité et à la confusion, qu'il était comme impossible de s'exalter pour une cause, de s'enflammer pour une espérance. Nos aïeux prirent de l'esprit de parti tout ce qu'il faut pour se haïr ou s'égorger. Mais pendant les quatorze premiers siècles, quelle idée un peu générale, quel sentiment susceptible d'exciter l'enthousiasme, put animer ces partis qui déchiraient la nation, et leur dicter des hymnes entraînants ou plaintifs? Que pouvait-on souhaiter, attendre, regretter? Si pour chanter la liberté il n'est pas nécessaire de la posséder, de l'espérer même, il faut au moins l'avoir perdue : nos aïeux n'eurent pas même ce triste bonheur.

Soit en interrogeant leurs souvenirs, soit en plongeant dans le futur un curieux regard, où leur imagination eût-elle rien découvert qui pût la ravir ou la consoler? Trop malheureux, trop grossiers pour pressentir leurs destinées, ils ne pouvaient pas plus trouver dans leur avenir une espérance qu'un regret dans leurs traditions. La plupart même ne pouvaient connaître la consolation des peuples simples, l'amour de la nature : ce sentiment ne prend naissance qu'à la vue d'une contrée pittoresque et dans la liberté de la vie champêtre; aussi est-il l'apanage presque assuré des habitants des montagnes. Or la majeure partie de la France est un pays plat qui n'a dû sa beauté qu'à la culture, et quant aux souvenirs de la vie des champs, la féodalité y avait mis bon ordre, elle leur avait d'avance enlevé toute ombre de charme ou de dignité. C'était un despotisme civil et, pour ainsi dire, domestique, qui attristait jusqu'aux chaumières. Le servage de la glèbe désenchantait la campagne; les montagnes même, dont l'aspect agrandit et désintéresse, les montagnes n'offraient trop souvent sur leurs pics odieux que les signaux de la guerre et du pillage. Du haut de ces cimes imposantes, qui offrent ailleurs un asile contre l'oppression de la plaine, qui semblent ailleurs soustraire à l'humiliation la faiblesse en la rapprochant du ciel, dominait le regard insolent de la tyrannie, et descendait, couverte d'acier, l'implacable ennemie du bonheur et de la liberté des hommes.

On le voit, bien des causes historiques se réunissent pour expliquer et motiver parmi nous le long sommeil de l'imagination et le développement incomplet ou tardif de la poésie française. Je le dis avec plus de regret que de

haine, nos aïeux furent trop misérables pour être poètes. Certes une destinée facile et riante n'est pas la condition indispensable du génie, et le malheur a son inspiration. Le malheur, dis-je, non la misère, non ce découragement sans espoir et sans lumière, toujours prêt à dégénérer en brutale insensibilité. Et tel fut trop longtemps le partage de la multitude en France. Or c'est au sein de la multitude que naissent les sentiments inspirateurs de toute poésie nationale. La liberté de la retraite, la vie solitaire peuvent, à défaut des émotions populaires, provoquer une autre espèce de poésie, celle de la rêverie et de la contemplation. Mais l'agitation et la rudesse du moyen âge, le mouvement incroyable des affaires et des événements, l'action constante des classes de la société les unes sur les autres, ne permettaient guère la liberté ni la retraite; peut-être même qu'indépendamment de ces causes, le génie naturel de notre pays n'est point méditatif ni solitaire. Que l'on s'en prenne à notre organisation ou à notre histoire, ce qui signale éminemment les Français, ce n'est pas l'imagination.

Cependant nous avons eu une poésie. Ce nom de poésie française est un nom connu, qui a un sens, qui réveille une idée; je ne sais point d'expression usitée qui ne signifie quelque chose. Que veut dire celle-ci, et quelle sorte de poésie devait sortir d'une société ainsi faite, ainsi traitée par les événements, les lois et le pouvoir? La poésie, nous l'avons vu, ne pouvait être inspirée ni par la patrie, ni par la liberté, ni par le ciel. Presque partout comprimée par la misère et l'ignorance, elle ne pouvait éclore que là où se rencontrait quelque jouissance des biens de la vie. Elle ne pouvait inspirer que ceux qui avaient un

peu de loisir ou de bonheur, exprimer que les sentiments compatibles avec le caractère français, tolérés par les institutions, épargnés par les fortunes diverses du pays. Ainsi l'église, l'université, le monde littéraire des premiers siècles, monde qui, sous un point de vue général, ne diffère pas de l'église, jouissait d'une mesure de loisir et de liberté qui eût permis à l'imagination, par conséquent à la poésie, de naître dans son sein, si d'un autre côté l'assujettissement soit des croyances, soit des devoirs ecclésiastiques, n'eût écarté cet abandon, ce laisser-aller d'émotions et d'actions presque indispensable à la poésie, surtout si le genre des études n'eût pas été essentiellement antipathique à toute invention, si l'érudition et le langage des écoles n'eussent résisté à la poésie, qui ne se nourrit que de sentiments naturels, et ne parle que la langue populaire. La poésie ne pouvait naître dans l'école que par l'étude. On devait arriver à la découvrir par voie de recherche, la concevoir comme une science, la constater comme une antiquité, non s'y laisser amener par un besoin de l'âme, et la produire de verve et d'inspiration. Elle devait être un art emprunté et copié des anciens, d'abord pratiqué dans leur langue, puis réglé sur leurs préceptes et leurs modèles, lorsque, des vers grecs et latins, la science descendrait aux chansons nationales, et daignerait les admettre et les commenter. Gardons-nous donc de chercher là l'imagination. On n'y invente que sous la dictée de l'exemple, on n'y compose que selon l'ordonnance, et la critique y précède l'œuvre. N'y cherchons pas la poésie; mais remarquons en passant que longtemps l'église et l'école furent le seul asile de la culture intellectuelle, qu'il y régnait un esprit d'étude et de recherche qui touchait à

tout, qui glosait sur tout, qui devait se saisir un jour de la poésie comme de tout le reste, la juger, la former à sa mode, par suite la constituer en règles, et produire enfin son art poétique, que nous verrons plus tard se combiner avec la poésie naturelle, avec celle qui naissait du sein de la société; simple fleur sauvage, qui, pour n'avoir été ni semée ni cultivée, ne manque d'éclat ni de parfum.

Mais où s'épanouissait cette fleur inconnue? Vainement cherchons-nous le sol qui doit la porter. Nous ne trouvons là que des ronces incultes, ici que des sillons réguliers où rien ne fleurit. L'imagination poétique est étouffée chez le clerc, chez le paysan, l'un étant trop docte, l'autre trop misérable. Il nous faut des hommes qui aient à la fois plus d'aise et plus de naïveté. Les rencontrerons-nous dans ceux qui participent à la vie active, et qui trouvent cependant le temps de penser ou de sentir quelque chose? Oui, dans les châteaux et dans les villes, il existe une double population qui diffère de mœurs, de droits, de puissance, mais au sein de laquelle règne peu d'inégalité intellectuelle. L'ordre social, ainsi qu'il est constitué, ne favorise ou du moins n'épargne que deux classes, la chevalerie et la bourgeoisie. L'une fut d'abord la plus libre, l'autre peut-être fut plus tôt intelligente. Chacune a ses sentiments et ses plaisirs, chacune, bien qu'elle ait sa part de la disposition tant soit peu prosaïque de la nation, bien qu'elle ne montre guère de faible pour l'enthousiasme, brille cependant par cette sorte de vivacité mobile qui fait du Français un peuple sensible et spirituel, s'il n'est exalté ni rêveur. Le cercle d'idées et d'affections où peut se développer, se complaire, se jouer

leur imagination, ne sera pas très-étendu. Il n'y aura pas beaucoup de profondeur, de variété, ni peut-être d'élévation dans leur manière de penser et de sentir; mais enfin ils sauront s'émouvoir et jouir à leur guise. Ils auront des sujets d'espérance ou de regret, quelque chose à aimer et à chanter. Leurs émotions seront momentanées, bornées, parfois vulgaires; mais enfin ils auront des émotions, et le besoin et le pouvoir de s'y livrer. Là l'imagination prendra naissance; là se rencontrera la poésie nationale; elle sera donc chevaleresque ou bourgeoise.

C'est ainsi que se vérifie ce que nous avons dit en commençant: la poésie porte la physionomie nationale; elle l'atteste et la réfléchit. Or maintenant quel est le caractère de la nation? Je rougis de ce que je vais dire; ce n'est point chose neuve, et peut-être tant d'appareil était peu nécessaire pour amener si mince conclusion. Mais enfin il ne faut pas trop dédaigner les lieux communs, ils ont toujours quelque fondement, et la vérité la plus neuve peut se cacher dans un adage. Or donc, quel est le caractère français? Il n'y a point de réputation usurpée, les Français sont une nation galante et gaie. C'est à ce double signe que l'Europe les a longtemps reconnus. C'est encore leur réputation dans toutes les auberges de l'univers. Acceptons-la, et convenons qu'il y a cinquante ans, chacun sans restriction eût souscrit à ce jugement. Il disait vérité sans doute, ce jugement du monde, quoiqu'il ne dit pas toute vérité; et de même qu'aujourd'hui chacun assure que les Français sont bien changés, ils sont bien changés en effet; et nous allons voir que si leur poésie a suivi et reproduit leur caractère, elle doit maintenant se renouveler comme lui, et devenir dif-

férente pour rester nationale. Quant à son origine, je soutiens mon dire, elle est dans la galanterie française, elle est dans la gaieté française.

La galanterie fut longtemps preuve de noblesse : c'était vertu de chevalerie. Livrés aux chances d'une vie avantureuse, aux fatigues d'une incroyable activité, ce ne sont peut-être pas les nobles les premiers, ce ne sont pas tous les nobles du moins qui chantèrent les tendres soucis, les molles joies de l'amoureux servage. Mais c'est parmi eux et autour d'eux que naquit la chanson, interprète des désirs, des souvenirs ou des regrets de l'amour. C'est dans les châteaux, dans les palais, dans les veillées après les carrousels, que se firent entendre les premiers accents de cette passion si pressante dans sa soumission, si hardie dans son humilité, parfois si maligne dans ses plaintes; de ce mélange enfin d'émotion et d'esprit, de mélancolie et de légèreté qui caractérisa de bonne heure la galanterie dans le sens français du mot. Les chevaliers ne pouvaient chanter leur foi, qui n'était qu'une pratique; leur cause, car ils n'en avaient pas. Leurs exploits même ne se rattachaient pas souvent à une idée qui les rendit chers à l'imagination et propres à la poésie. Il fallut qu'un fil assez léger vînt lier la valeur à l'amour, et qu'un but fût proposé à la prouesse, pour que la chevalerie eût ses chansons, et la poésie naquit du besoin de plaire plus encore peut-être que de la douceur d'aimer; tant se retrouve en tout l'esprit prompt et positif de la nation. Toujours est-il vrai que l'amour inspira la première vraie poésie, et dût cette origine paraître une fadeur, il faut reconnaître qu'elle est caractéristique, et trahit sa patrie. Le type de cette poésie est Thibauld, comte de Cham-

pagne, si ce n'est tel qu'il fut, du moins tel qu'on le renomme; et pour ne remonter qu'au quinzième siècle, nous en trouverons le dernier, et non certes le moins digne héritier, dans Charles d'Orléans, le père de Louis XII. Ces noms suffisent pour faire preuve de la noblesse de la poésie galante.

La gaieté française va se montrer plus roturière. Cette bourgeoisie, dont l'activité et l'influence expiraient aux remparts des communes, n'avait point tardé à jouir de quelque aisance, et parfois de quelque repos. Si la constitution de la société lui défendait presque en tout lieu la puissance et la gloire, elle ne lui ôtait pas toujours les moyens et le goût de jouir de la vie. Préservés souvent du désordre qui régnait dans la campagne, tranquilles pourvu qu'ils fussent humbles, riches s'ils avaient soin de payer rançon pour leurs biens et leur repos, nos pères aimaient dans l'intervalle de leurs travaux à se donner, comme on dit, du bon temps. Population sans droit, sans ambition, trop souvent sans fierté, ils se plaisaient aux amusements grossiers alors de la vie privée, aux sensations franches et vives qui provoquent ou suivent le gros rire. Des festins copieux et bruyants, des veillées animées par des contes ou des danses, une joyeuseté intarissable qui se trahissait par des tours d'écolier ou des saillies de cabaret, en un mot la vie telle que la peignent les tableaux flamands; voilà les façons de la bourgeoisie d'alors. Ses honorables membres n'étaient ni difficiles dans leurs plaisirs, ni délicats dans leurs plaisanteries; et la bouffonnerie seule eût été sans grace, si la naïveté et la malice ne l'eussent relevée, la naïveté, cette vertu du temps, et la malice, si naturelle à un peuple vif et léger qu'opprime l'arbitraire,

que dévorent les abus, et qui n'a d'autre ressource que de *se venger par en médire*. Là donc, au milieu des ébats d'une jeunesse vive et déréglée, nous verrons naître de fines saillies, de plaisantes histoires qui se traduiront en chansons badines, et composeront avec le temps toute une poésie à rire, où la verve n'exclura pas toujours la grâce. Le prince de cette poésie au quinzième siècle, c'est Villon, chantre de cabaret et de carrefour, qui mena la vie d'un écolier libertin et fripon, et que ses gentillesses brouillèrent avec le Châtelet. Son talent, qui est réel, a tout l'entraînement du désordre, et brille déjà par ce mélange de verve et d'ironie qui signala parmi nous la poésie légère. On reconnait en lui un des chefs de cette école qui, en s'épurant par une sensibilité plus fine et par une gaieté plus choisie, produira son homme de génie, dans la personne de Jean La Fontaine.

La galanterie et la gaieté, la chanson d'amour et la chanson badine, ou, si l'on veut, noblesse et bourgeoisie, voilà donc toute la poésie comme peut-être toute la société française au quinzième siècle. Non pourtant que les deux genres restassent toujours séparés; les bourgeois parfois hantaient les chevaliers; des emplois, des services divers ouvraient les palais à la roture. Elle échangeait avec la noblesse ses idées et ses sentiments; elle avait enfin sa galanterie, comme l'autre avait sa gaieté. La poésie sut à la fois redire les émotions du cœur ou des sens, et les fantaisies d'une humeur bouffonne et railleuse. L'alliance même devint intime, habituelle, commune à toute poésie. On la retrouve empreinte d'un charme qui n'est point effacé, dans le poète de François Ier, de ce roi qui lui-

même eut ce double caractère de gaieté et de galanterie, au point d'avoir passé longtemps pour le roi français par excellence, et dont la renommée en effet, après un règne si désastreux, après tant de fautes et d'iniquités, ne saurait s'expliquer sans un fond de sympathie inaltérable entre ses sujets et lui-même, sans une conformité de mœurs et d'idées qui, malgré son gouvernement, en fit l'homme de sa nation. Clément Marot ouvre le XVI[e] siècle; il avait vingt ans, quand François I[er] en avait dix-neuf; ses premiers vers furent offerts au roi, lorsqu'il venait de monter sur le trône. Fils d'un bourgeois valet de chambre de la cour, et qui faisait des vers, Clément Marot était bien l'homme qui devait réunir tous les caractères primitifs et naturels de la poésie française. Il devait tenir de Charles d'Orléans pour la galanterie, de Villon pour la gaieté : comme l'un, il avait vu la cour et délicatement aimé de nobles dames; comme l'autre, il avait mené une vie de désordre, et, quoique pour des causes moins graves, tant soit peu bataillé avec la justice. Rien n'est sérieux chez lui, ni la science, ni la pensée; il n'a rien lu que des romans et des vers. On sent avec lui que la poésie n'a pas encore été touchée par l'érudition. C'est un art sans doute, mais un art connu de ceux-là seulement qui le pratiquent, exempt de toutes règles, hors de ces secrets du métier qui se révèlent par inspiration ou se découvrent à l'œuvre, mais qu'aucune étude, aucune théorie n'a encore mis à la portée de tout esprit patient et sensé. Veut-on voir combien la familiarité tendre ou gaie était le ton naturel et de la poésie et de Marot? Qu'on relise sa traduction des Psaumes; c'est là que les idées jurent

avec les mots, et que la langue de l'auteur et du siècle refuse une poétique expression aux plus poétiques pensées qui aient jamais été mises en vers.

Avant de suivre la poésie au XVIe siècle, et de parcourir les détails du savant tableau qu'en a tracé M. Sainte-Beuve, qu'il me soit permis d'insister sur l'idée générale qui ressort de tout ce qu'on vient de lire et de l'appliquer à l'ensemble de l'histoire de la poésie française. Il me semble qu'elle l'explique et reste vraie, même après que celle-ci s'est modifiée. Le temps marchera, on verra la poésie se diversifier, s'agrandir : les conseils de l'érudition, le mouvement des mœurs, le développement des esprits feront essayer des genres nouveaux ; de nouvelles cordes seront attachées à la lyre. Mais je ne sais si les plus sonores et les plus douces ne resteront pas celles que tendit et toucha les premières la main de nos aïeux. Avec les années, aux formes diverses de la poésie légère se joindront celles de la poésie sérieuse, l'ode, la tragédie, l'épopée. Mais quel genre paraîtra le mieux convenir au génie national? qui l'inspirera le mieux? C'est encore, on n'en peut douter, c'est l'amour et la plaisanterie. Assurément il ne faut rien exclure; tous les essais ont eu leur mérite; en tout genre, nous avons eu des talents dignes d'estime. Mais enfin est-ce le poème épique ou lyrique qui fait la gloire de la muse française? est-ce dans le récit ou la description qu'elle excelle? Non sans doute, cela est convenu. Où sont les sentiments, les objets qu'elle chante avec le plus d'âme et de puissance? La religion? On a commencé par la lui interdire; ce n'est qu'en passant qu'un sentiment religieux a trouvé place dans nos vers. *Athalie* est la seule exception; encore le poète

n'y parle-t-il pas en son nom; et son langage est biblique et non chrétien. La nature? Jusqu'à une époque fort récente, la poésie l'a dédaignée, et le genre de sentiment que la nature inspire semblait longtemps étranger à nos cœurs comme à nos livres. Restent les passions politiques. Mais pendant nos deux grands siècles littéraires, elles étaient silencieuses; il eût été bizarre d'y chercher une inspiration. Il faut donc le reconnaître, le génie français ne se déploie avec une verve sans rivale, avec une grâce inimitable, que dans l'amour et la plaisanterie. L'amour est un sentiment flexible, dont la nature se modifie avec les opinions, dont l'expression change avec les mœurs. La plaisanterie est soumise aux variations du goût, grossière pour une société novice, délicate pour une société raffinée. Nous avons vu tous ces changements; mais, à toutes les époques, et sur tous les tons, la poésie du sentiment et du comique s'est toujours signalée chez nous par la force, le charme ou la vérité. Toujours on a senti qu'elle était naturelle à la France. En tout autre genre, il manquait à nos poètes tantôt la sublimité, tantôt l'abandon, bien souvent l'invention. Dans l'amour, depuis la tragédie jusqu'au madrigal; dans la plaisanterie, depuis la comédie jusqu'à l'épigramme, leur génie redevenait aisé, fécond, libre, varié. Cela est si vrai que le poète fançais par excellence, celui qui n'aurait pu naître ailleurs, l'idole de son siècle, l'envie de l'Europe qui ne lui connaît point de rival ni de modèle, c'est le poète de la passion et de la plaisanterie, c'est le chantre de *Zaïre* et du *Mondain*, c'est Voltaire.

Dites maintenant que le goût des lecteurs et le penchant des poètes ne les porte plus vers l'école de Voltaire,

ni même vers les deux sources d'inspiration que nous venons de nommer. Il se peut, et c'est une preuve entre mille, que nous ne sommes plus le même peuple. Ne s'est-il pas en effet passé quelque chose depuis cinquante ans? L'histoire ne cite pas de changement plus étendu, plus profond, plus rapide, que celui qui s'est accompli parmi nous. Si de nouveaux sentiments sont nés avec de nouvelles idées, si l'amour de la liberté ou de la nature s'est révélé à la France, si le génie national est autre enfin, autre sera la poésie nationale; nous le reconnaissons, nous le désirons même; il y a longtemps déjà que nous demandons à grands cris la nouveauté. Et cependant, je ne sais, mais peut-être sous le costume du temps, notre main sentirait-elle battre encore le cœur de la vieille France. Peut-être est-ce encore l'amour et la satire qui ont dicté les premiers chants de la muse nouvelle; l'amour rêveur, la satire amère, il est vrai, tels enfin que les veut et les comprend un siècle sérieux et troublé. Qui ne rattacherait aisément aux origines chevaleresques et bourgeoises de la poésie française, à ses traditions de tendresse et de malice, les Méditations de M. de Lamartine et les Chansons de M. de Béranger?

M. Sainte-Beuve ne repousserait pas l'idée que, pour notre compte, nous nous sommes faite de la poésie française; car son ingénieux ouvrage en contient le germe, et nous n'avons eu qu'à le développer. Dans l'étude du XVIe siècle, nous le suivrons de plus près encore. L'érudition et la sagacité du jeune critique seront nos guides, et nous serviront même quelquefois à nous écarter de sa route.

En déterminant le caractère général de la poésie fran-

çaise, nous n'avons pas dissimulé qu'il s'était sans cesse produit sous des formes diverses. L'esprit de la nation ne pouvait périr; c'est en quelque sorte son individualité. Mais l'individu, en persistant, modifie ses idées et ses manières; il est lui-même et non le même; il change avec l'âge. Ainsi vont les nations, leur littérature, leur poésie. Dans le détail, des hasards se présentent, des incidents surviennent, qui amènent des effets passagers ou durables; les éléments primitifs eux-mêmes se développent spontanément, et se modifient par leur propre vertu. C'est ce développement naturel, combiné avec l'action des causes fortuites, qui compose toute l'histoire, l'histoire politique comme l'histoire littéraire. Contempler et décrire exclusivement un de ces deux ordres de faits, c'est mutiler la vérité, tomber dans le système ou dans la confusion, méconnaître l'influence des individus ou la loi de l'humanité. Dans la littérature surtout, l'esprit garde toujours beaucoup d'arbitraire; quoi qu'il doive aux circonstances, à l'éducation, à l'exemple, il ne doit pas moins à lui-même; et, grâce à Dieu, ainsi que la conscience a des volontés, l'imagination a des penchants. Un grand écrivain venu dans son temps exerce une puissance personnelle qu'on ne saurait nier : il hâte ou il ajourne une nouveauté, il entraîne dans une voie ou détourne d'une direction, il crée soit un genre, soit une doctrine; et s'il est vrai qu'il emprunte à son siècle, il rend à son siècle plus qu'il ne lui a prêté. Une histoire de la littérature est donc sans doute l'histoire du public; mais c'est bien aussi celle des auteurs, comme l'histoire politique est celle du gouvernement en même temps que de la société. Encore l'influence des écrivains est-elle plus individuelle

et plus libre que celle du pouvoir; le talent domine plus par ses propres forces que l'habileté. Ainsi la critique, trop portée autrefois à isoler les écrivains de leur époque, a raison aujourd'hui pour les juger de les placer au milieu du monde où ils ont vécu, au sein des sentiments et des idées dont ils ont été les interprètes : l'histoire de la littérature ne doit pas rester étrangère à celle de la société. Mais gardons-nous cependant de trop abonder dans ce sens, et d'oublier ce qu'il y a d'original et de spontané dans le talent. C'est par une vue complète des choses, de ce qui est général et de ce qui est individuel, que tout s'éclaircit et se concilie. Ainsi l'on peut comprendre l'esprit d'un siècle et d'une littérature, en même temps que les variations et les nuances du même siècle et de la même littérature. L'exemple de M. Sainte-Beuve le prouve à merveille; il cherche à tout voir, à faire la part du temps et celle des personnes. A la lumière qu'il a portée sur toutes les parties de son tableau, nous aurons peu de mérite à voir clair après lui.

Nous avons laissé Clément Marot à la tête de la poésie française; il était naturel qu'il eût des imitateurs, ou plutôt des émules, car il n'avait fait que rimer sous la dictée de son temps. Son mérite était moins d'avoir créé qu'excellé dans un genre qui eût été créé sans lui, tant il convenait à la société contemporaine. Nul ne le surpassait, et de ceux qui avec lui ou après lui composèrent à sa mode, on ne doit citer les noms que de Mellin de Saint-Gelais et de Victor Brodeau. Ils continuaient le ton de la poésie naïve, aux formes humbles, aux origines gauloises, tandis que Pierre Faifeu, encore en arrière de l'école marotique, maintenait assez fidèlement la tradition

plus grossière de Villon. Mais tout à coup, et presque sans provocation, la science étendit la main sur la poésie nationale, et entreprit méthodiquement de la régénérer. Comme il convient, cette tentative subite fut précédée d'une théorie, et le système devança l'œuvre. Les productions de l'école régnante avaient été suivies de la publication d'un *Art poétique* à son usage, où Marot et ses pareils sont traités de *bons et classiques poètes français*[1]. L'école qui prétendait la supplanter débuta par publier le sien, et Joachim Dubellay se porta le rhéteur du parti dont Ronsard devait être le poète. Son *Illustration de la langue française* parut en 1549, comme un manifeste qui annonce la guerre.

Pendant beaucoup d'années, les savants de profession avaient dédaigné ce jargon que l'on parlait autour d'eux, et refusé toute attention aux bégaiements d'une muse ignorante. Quand les temps furent accomplis, ils songèrent enfin que leur pays pourrait bien avoir aussi une littérature en propre, une poésie en son nom, et tout à coup, épris du noble désir de lui faire ce beau présent, sans tenir aucun compte de ce qui existait déjà, plusieurs d'entre eux résolurent d'exploiter la langue comme une mine vierge, et de tout créer sur de nouveaux frais. Cette pensée était hardie, libre, patriotique, mais, par une préoccupation singulière, par habitude d'esprit ou orgueil d'érudition, ils crurent et ils établirent que le seul moyen de féconder, de refaire la langue était de se pénétrer intimement de la substance des auteurs anciens, *de se transformer en eux*, comme ils le disaient, pour

[1] Art poétique par Thomas Sebilet, publié en 1548.

reproduire sous la forme française les pensées, les mots même, et tous les procédés de l'art de l'antiquité. La doctrine, la réflexion, l'étude manquaient trop aux vers jusqu'alors estimés, pour qu'ils en fissent aucun cas, et ils vouèrent à l'oubli tous leurs devanciers. En même temps, ils insultèrent aux savants, pour avoir *rejeté d'un sourcil plus que stoïque toutes choses écrites en françois.* Ils entreprirent donc de restaurer tout ensemble l'art et la langue, soit dans la prose, soit dans la poésie. Étienne Dolet forma *l'Orateur français;* Dubellay s'occupa *d'ébaucher le Poète.* C'était le poète national, ne l'oubliez pas, il le dit formellement, et il lui recommande avant tout de *lire et relire les exemplaires grecs et latins.* C'était le poète national, et, ce qu'il reproche à ses prédécesseurs, c'est de *ne s'éloigner point de la commune manière de parler.* Il prétend réhabiliter la langue française, et il veut que l'on sorte des voies du génie français : « Sur toute chose, » dit-il, observe que ton poème soit éloigné du vulgaire. » Ainsi, cette littérature originale avait pour principe l'imitation; cette littérature nationale devait être empruntée à l'antiquité. Évidemment, nous assistons ici à la naissance de la poésie classique. Telle fut du moins sa première forme. N'oublions pas cependant que ceux qui en eurent les premiers l'idée, firent preuve de hardiesse et d'une sorte d'invention. Ils pensaient hasarder beaucoup et grandement innover en s'élevant au-dessus de préjugés scolastiques, en substituant à l'étude stérile des anciens, à l'art servile de les contrefaire dans leur langue, la liberté et la fécondité de l'imitation. Ils firent un faux calcul plutôt qu'ils ne manquèrent de génie. Ronsard fut le premier, mais autour de lui se groupèrent

des rimeurs et des critiques, dont la réunion fut appelée *la Pléiade*. Les hommes les plus remarquables par le sens et l'esprit, tous ceux qui détestaient la trivialité et croyaient mépriser la pédanterie, applaudirent à la nouvelle école; Montaigne, de Thou, Muret, le chancelier de l'Hôpital, tous crurent saluer enfin le jour de la vraie poésie française; quelques-uns même prirent parti dans la polémique qui ne tarda pas à s'élever; Rabelais seul s'aperçut qu'il manquait à cette poésie ce qu'il cherchait partout, le naturel. Mais Rabelais était trop au-dessus de son siècle.

Ronsard avait passé sept ans entiers avec ses amis à studieusement approfondir les langues savantes, à méditer froidement les principes et les moyens de la révolution qu'il projetait d'accomplir. Peu après la publication de *la Poétique* de Dubellay, qu'il regardait comme son élève, il imprima ses vers à l'appui de son système, et presque aussitôt il obtint une gloire et une puissance qui durèrent près de cinquante ans sans débat ni revers, puis tombèrent soudain pour ne se plus relever. Le nom de Ronsard n'est pas oublié, mais il est ridicule. On peut, sans l'avoir lu, soupçonner là quelque injustice. Étudiez ses idées et ses œuvres, et tout s'expliquera. Que voulait-il? Reproduire en français le génie antique, lui enlever les genres dans lesquels il avait brillé, l'ode, la tragédie, l'épopée, et tout en *suppliant* les poètes *de n'être pas plus làtineurs ny grécaniseurs*, *piller Thèbe et saccager la Pouille*, c'est-à-dire dérober Horace et Pindare. En bannissant la poésie de collége, qui ennùyait les hommes de sens, et celle de ruelle ou de cabaret, qui dégoûtait les gens instruits, il prétendait plaire en même

temps au goût, à la science, à la raison. Il imitait sans doute, mais il portait de la verve dans l'imitation. Il était systématique, mais il se sentait ou se croyait inspiré. Il inventait peu, soit dans la forme, soit dans le sujet de ses poèmes, mais il possédait une qualité éminente qui, surtout en France, peut suppléer toutes les autres, il avait l'imagination du style.

C'est au langage en effet que l'école de Ronsard s'attacha principalement. Elle lui fit subir toutes les épreuves d'un travail ingénieux. Elle le rendit souvent pénible et contourné, mais plus noble, plus riche, plus pittoresque; elle lui donna de l'éclat sans correction, introduisit des tours et des mots tantôt heureux, tantôt bizarres, figura la langue enfin; c'était créer la poésie de l'expression. Le mécanisme du vers, la coupe des strophes, la diversité des mesures, le croisement des rimes, vingt détails techniques furent aussi perfectionnés ou imaginés par ces savants artistes; et c'est à ces divers titres que la poésie, qui conserve encore l'empreinte de leurs mains, leur doit peut-être quelque reconnaissance.

Mais là se bornèrent leur influence et leur talent. Style et versification, sur ces deux points ils furent habiles, et la plupart, gens d'esprit et d'étude, y ajoutèrent le mérite plus philosophique que poétique de bien savoir ce qu'ils faisaient, de concevoir l'art avant de l'essayer, de le créer à dessein, d'être poètes enfin de propos délibéré. Funeste et singulier exemple, que nous retrouvons à la naissance de notre littérature, et qui ne devrait appartenir qu'à des temps de décadence, ou tout au moins de raisonnement et de civilisation. Ainsi, dès le principe, la réflexion et la science ternirent la fraîcheur de la poésie à

peine éclose. L'étude des anciens ne permit pas à nos pères de rester dans l'ingénuité des premiers âges, ni de se développer lentement et par eux-mêmes. Elle hâta, elle improvisa pour ainsi dire leur développement, substitua de bonne heure l'érudition à l'instinct, l'art à l'inspiration. Étonnez-vous maintenant que notre littérature ait toujours manqué d'une sorte d'originalité et d'abandon. L'imitation et la critique ne l'ont pas un instant abandonnée; la muse française au berceau notait les airs en les chantant.

Voyez les œuvres de Ronsard. M. Sainte-Beuve les publie par extraits; il ne cache pas son faible pour le poète, et nul doute que son choix ne soit fait avec autant d'adresse que de goût. Cependant auprès du talent d'écrire et de versifier, qu'il est impossible de n'y pas admirer, comment ne point remarquer ce défaut presque absolu d'invention, cette disette d'idées originales, ce goût pour les souvenirs mythologiques, cette inspiration de seconde main qui se puise dans Théocrite, dans Anacréon, dans Catulle, surtout dans Horace, même dans Pétrarque ou Jean Second, enfin je ne sais quoi de savant et d'artificiel qui annonce déjà la poésie classique? Encore le recueil est-il composé de manière à faire une sorte d'illusion. Le défaut est beaucoup plus grand chez Ronsard que dans ce qu'on en publie. M. Sainte-Beuve a recueilli de préférence les petites pièces, les poésies galantes, où Ronsard portait moins de travail et de prétention, mais plus d'âme et de mouvement. Le dirai-je? ce Pindare du XVI[e] siècle s'est mépris sur son génie; il était né pour être le rival de Marot, non son adversaire. Prompt au plaisir, léger dans ses goûts, sa vocation eût été de se laisser aller

avec nonchalance à l'attrait de l'amour ou plutôt de la beauté, de peindre avec vivacité ce que l'imagination peut ajouter de charme au plaisir des sens. Ne lui demandez rien de plus, ni sentiment profond, ni pensées neuves, et vous admirerez alors un talent naturel, qu'eût envié Chaulieu, que n'eût pas dédaigné La Fontaine. Mais l'ambition de Ronsard visait plus haut; il a fait des sonnets sans doute, car l'exemple de l'Italie ne permettait pas d'y manquer. Il a fait des chansons tendres et galantes, car c'était son goût, et les anciens d'ailleurs l'y autorisaient. Mais l'ode, mais l'hymne, l'élégie, l'épître sérieuse, le poème héroïque, il a tout essayé, il a cru tout créer, et sûrement il mettait sa gloire dans ces compositions relevées qui le rapprochaient de ses modèles, bien plus que dans les pièces fugitives qui l'assimilaient à ses contemporains. Ce n'est pas dans ce dernier genre qu'il a fait école, et la réputation qu'il a laissée n'est pas celle d'un prédécesseur de Parny. C'est pourtant ce que l'avait fait la nature; et sa manie fut précisément de forcer la nature, et d'être sublime en dépit de sa vocation.

Le style et la versification ne sont pas toute la poésie: voilà ce que ne virent pas les doctes artistes de la Pléiade. Ils se crurent poètes parce qu'ils écrivaient avec imagination, avec harmonie, comme ils se crurent nationaux parce qu'ils appliquaient des expressions anciennes à des sujets modernes, parce qu'en imitant le mouvement et la pensée d'une ode d'Horace, ils y glissaient des noms nouveaux de personnes et de pays, enfin parce qu'ils francisaient l'antiquité. Grande erreur, et qui a, plus encore qu'une vingtaine de mots bizarres et d'épithètes homéri-

ques, mérité à Ronsard le reproche d'avoir *en français parlé grec et latin.*

Son école fut un accident qui troubla le cours naturel de la poésie française. Destinée, comme tout ce qui est factice, à disparaître rapidement, elle ne se retira point cependant sans laisser trace de son passage, et cette tentative de constituer despotiquement et systématiquement la poésie eut pour résultat, non d'établir l'ordre définitif, mais d'introduire la confusion et l'incertitude. Une théorie critique qui expliquait les secrets de la composition et les recettes de l'art, qui érigeait l'imitation en principe, dut enhardir et multiplier la pire espèce des mauvais poètes, les poètes beaux-esprits. Aussi ne manquèrent-ils pas à la dernière moitié du XVIe siècle et aux commencements du suivant. Qui le croirait, et combien il est vrai qu'un malheur ne va point seul, la tentative patriotique et originale de créer une poésie nationale sans originalité porta toutes ses conséquences : un condisciple de Ronsard, Baïf, l'une des sept étoiles de la Pléiade, fonda une académie, laquelle obtint, en 1570, des lettres patentes, et dont, pour comble d'infortune, le roi se déclara protecteur. Heureusement elle disparut dans nos troubles civils. C'est ce qui peut-être réhabilitera la mémoire de la Ligue dans l'esprit des honnêtes gens. Si elle n'eût étouffé le monstre au berceau, nous risquions d'y perdre Malherbe et Corneille.

Le temps qui s'écoula depuis Ronsard jusqu'à la venue de ces deux gentilshommes normands fut médiocrement rempli par ses médiocres successeurs. Il avait lâché les rênes à l'imitation : rien n'arrêtait plus les esprits communs. Tels furent les Desportes, les Bertaut, tous ceux

qui, fidèles à l'imitation plus qu'aux modèles, se jetèrent dans le goût de l'école italienne, et, par l'afféterie et la mollesse, gâtèrent encore le genre d'une école dont Agrippa d'Aubigné garda seul, jusque sous le règne de Henri IV, la rudesse et l'étrangeté. Cependant, comme le génie national ne perd jamais ses droits, on trouve encore çà et là quelques chansons où respire un sentiment vrai, et *Rosette, pour un peu d'absence*, se chante encore dans nos concerts comme au temps du duc de Guise. Cet autre don de la vieille France, la gaieté, garda, ranima même sa poésie. Les passions des guerres civiles lui donnèrent plus de force et de feu; et, dans la Satire Ménippée, la malice bourgeoise, en conservant sa grâce, devint sérieuse et patriotique. C'est la gloire de Jean Passerat, qui, tout savant qu'il était, fut poète à la vieille manière, par sentiment, non par étude. L'amour du droit et du pays l'inspirait. On retrouve chez lui la vraie France : peu d'imagination, peu d'éclat, mais l'esprit, la malice et la naïveté. C'est au même goût, car c'est à la même condition qu'appartient le fondateur de la satire régulière, Mathurin Regnier; il fut aussi un de ces enfants de la joie, élevés au bruit des verres et des saillies, et pour qui la licence des propos moqueurs faisait tout le sel de la conversation. Grossier dans le ton et les idées, il sut porter dans la familiarité de la satire le soin et l'art du style. Il appliqua à son genre le principe de Ronsard, l'imitation des anciens; mais, bornée ici à la forme de poème, l'imitation ne pouvait empêcher Regnier de chercher ses sujets autour de lui, et de retracer dans ses cyniques peintures des mœurs vivantes. C'était le bonheur du genre que d'être forcément contemporain

et national, et par là Regnier, quoiqu'il ait pris parti pour les anciens et pour le savant langage, est un poète tout français.

Enfin Malherbe vint, et nous ajouterions volontiers tout ce qu'ajoute Despréaux; car les éloges qu'il lui donne, répétés par la postérité, sont ratifiés par la nouvelle critique. Mais ces éloges ne font pas de Malherbe un grand poète, s'ils montrent en lui un habile écrivain. Il est vrai, Malherbe épura, fixa la langue et la composition des vers; il proscrivit l'hiatus, les mauvaises rimes, les mauvaises élisions, les consonnances désagréables, les inversions forcées; enfin il établit les règles de la césure. Mais ce n'est là, comme on voit, qu'une réforme technique, du genre de celle que Ronsard avait tentée. D'où vient donc qu'il fut l'ennemi de toute l'école de Ronsard, et qu'il passe encore, non pour l'avoir continuée, mais pour l'avoir renversée? Le voici: la tentative de Ronsard avait été d'ennoblir la poésie en lui donnant une langue à part, pour ainsi dire une langue savante, enfin de doter la France d'un art emprunté de l'antiquité, et qui la calquait pour l'égaler. Au temps de Malherbe, au contraire, la langue usuelle s'était éclaircie, épurée, relevée; la raison en se propageant avait passé des idées aux mots, et, comme la raison, le goût s'était formé et répandu. Les esprits avaient besoin du simple, du noble, du sérieux, non plus de l'étrange et du forcé. Le génie de Malherbe fut d'étendre cette révolution à la poésie. Sans cesser de la vouloir classique par la dignité du ton, le soin de la correction, la marche même du style, il la prétendit faire toute française par le choix des mots et des tournures. Il réduisit la part de l'imitation,

et rétablit les droits de l'idiome national. C'est ainsi qu'il eut à lutter contre ses prédécesseurs, et parut à leurs partisans novateur téméraire ; c'est ainsi qu'il avait coutume de dire que *ses maîtres pour le langage étaient les crocheteurs du Port au foin*. Aux yeux du pédantisme, la réforme qu'il entreprit parut un retour à la barbarie, et il fut accusé de vouloir jeter aux vents les cendres des Grecs, des Latins et des Hébreux[1]. On l'eût appelé *romantique*, si le mot eût été connu. Malherbe ne l'était toutefois qu'en ce sens, qu'il voulait que le langage fût national et suivît son propre génie ; mais en réhabilitant la langue française, il la châtiait avec une singulière sévérité, et ce hardi romantique était puriste impitoyable. N'importe ; s'il rendit la langue des vers correcte et peut-être un peu sévère, il introduisit le naturel dans le style soutenu, et dégagea l'art de l'affectation. Là s'arrête, il est vrai, ce qu'il a fait dans l'intérêt de la poésie. Ni pour les formes, ni pour les sujets, ni pour la pensée, il n'a aussi heureusement innové. D'ailleurs, pour être ennemi de Ronsard, il n'a rien de commun avec Marot. Sa réforme n'est qu'une réaction modérée contre les excès d'une révolution. Non moins dénué d'invention que ses devanciers, avec moins de sensibilité et peut-être moins d'esprit, ce fut un poète noble et froid, élevé et timide. Il fit passer le bon goût dans la poésie, sans y ramener l'inspiration. C'est dire qu'il créa définitivement le genre classique ; et ce genre convenait parfaitement à l'âge d'une nation qui, dans les lettres, revenue de l'exagération, se prenait d'amour pour la raison, comme, dans la politique, le dégoût de

[1] Regnier.

la violence la passionnait pour l'ordre. Ainsi régnèrent, au grand contentement des peuples, Malherbe et Richelieu, Boileau et Louis XIV, la littérature classique enfin et la monarchie administrative. Il fallut près de deux cents ans pour user l'empire de toutes deux, et les causes qui renversèrent l'une ont pu seules détrôner l'autre.

Voilà comme nous concevons l'histoire de la poésie, comme elle ressort du récit de M. Sainte-Beuve; et nous devons dire qu'à part quelques jugements, nous n'avons fait que resserrer ses observations et généraliser ses idées. L'espace manque pour le suivre dans les curieux détails du tableau correspondant qu'il trace de la poésie dramatique pendant la même période de temps; cependant elle est tellement importante dans notre littérature, que nous ne pourrions de tout ceci déduire une conclusion légitime et lumineuse, si nous ne disions un mot de cette histoire du théâtre, telle que l'a restituée M. Sainte-Beuve. Veuille donc le lecteur nous croire sur parole, lorsque nous lui dirons qu'il faut distinguer une première époque, où le théâtre ne fut point un art, mais un passe-temps; bien loin de requérir science et travail, il reste alors tout populaire par les auteurs, les acteurs et le public. C'était le temps des *mystères* et *moralités*, d'où vient la tragédie; des *farces* et *sotties*, d'où la comédie prit naissance. Le théâtre était alors gaulois comme la poésie, bien que plus grossier qu'elle; cet âge du drame correspond à peu près à celui de Clément Marot, ou plutôt de ses prédécesseurs. La révolution gréco-latine, dont Ronsard est le chef, s'empara de la scène au nom de Jodelle. L'imitation servile d'Euripide, et surtout de Sénèque,

rendit le drame plus sensé, plus intelligible, plus court, mais sans lui donner la grandeur, la vérité, le pathétique. La manie pédantesque fut alors portée si loin, que Ronsard raconte que dans un repas il se réunit à ses amis pour fêter le triomphe de Jodelle, et

Lui fit présent d'un bouc, des tragiques le prix.

Plus tard cependant il lui préféra son successeur, Robert Garnier, qui, dans le même système introduisit un style un peu plus noble, une ordonnance un peu plus habile. Les troubles civils bouleversèrent bientôt la scène, où vint plus d'une fois déclamer la passion politique. Lorsque le calme se rétablit, l'art dramatique était tombé dans une véritable anarchie. L'imitation à la manière de Jodelle et de Garnier semblait usée. Mais leur exemple avait donné le besoin du bon sens et de l'art, mais l'ennui faisait désirer plus d'imagination et de nouveauté. C'était le moment pour un homme de génie. C'était l'occasion d'un Shakspeare. Malheureusement, le rôle échut aux mains de Hardy, qui ne sut que combiner la manière de ses devanciers avec celle des Espagnols, et qui, novateur par imitation, produisit de l'effet, sans faire école. Il eût fallu plus habile homme pour fonder et sauver la liberté du théâtre. Nous sommes au temps de la découverte du genre classique. Racan, l'élève de Malherbe, Théophile, Mairet, le transportèrent à la scène; leurs pièces froides et sensées furent les premiers modèles de la forme dans laquelle devaient s'encadrer Corneille, Racine et Voltaire. Car, il ne faut point l'oublier, ces grands hommes n'ont point créé les règles de leur art, ils les ont

reçues; dans le classique, rien n'est à eux que leur génie. Seulement ils ont consenti aux prescriptions des beaux esprits de 1625, qui s'appelaient eux-mêmes *les réguliers;* prescriptions que leurs auteurs soutinrent médiocrement dans une polémique assez curieuse, et qu'ils firent enfin instituer d'autorité par un ordre de Richelieu, que le comte de Fiesque fut chargé de signifier aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne. Or, c'est ce même Richelieu qui censura *le Cid* et créa l'Académie; et le bon Corneille, intimidé par de si grandes autorités, aima mieux se soumettre que résister, plus content de son génie que d'aucun système, et trop sûr de lui-même pour craindre, en laissant rapetisser l'art, de ne pas rester grand. Alors commença pour le théâtre la période qu'on peut appeler française, car ce mot jusqu'à nos jours est, en littérature, synonyme de classique. Mais, par bonheur, on sait qu'aujourd'hui notre prétention est qu'il existe une France nouvelle.

Telle est l'histoire abrégée de la poésie passée : voyons maintenant ce qu'il en faut conclure pour la poésie à venir.

C'est en songeant à son siècle que M. Sainte-Beuve a entrepris de visiter les ruines du XVIᵉ. Il a fait comme ces publicistes qui aiment à chercher dans nos antiques lois, dans nos coutumes oubliées, les germes de nos institutions politiques. Il a voulu voir si, maintenant qu'il est tant question de reconstituer la littérature, et, comme le gouvernement, de la rendre libre et nationale, il ne découvrirait pas dans ses origines des titres et des autorités; pour lui frayer une nouvelle route, il l'a ramenée à son point de départ. A mon avis, la critique,

non la poésie, peut gagner à ces piquantes recherches; l'histoire offre à la première des lumières, des exemples, des faits, qui ébranlent l'autorité des traditions, en révélant leur source. Mais la poésie, je ne sais trop si elle peut beaucoup profiter de l'histoire de la littérature. Notre jeune écrivain se demande avec regret pourquoi le génie littéraire de la France n'a pas été plus libre, plus riche, plus hardi, et recherche curieusement ce qui en serait advenu, s'il eût reçu dès ses premiers jours quelque impulsion puissante, si par exemple la réforme de Ronsard eût triomphé, si sa langue se fût emparée des livres et de l'usage, et que son esprit enfin se fût perpétué parmi nous. On sent même que M. Sainte-Beuve serait prêt à regretter qu'il en soit autrement arrivé; et du moins pense-t-il que la nouvelle école doit remonter jusqu'à Ronsard, pour trouver *à quoi se rattacher*. C'est dans cette vue qu'il a republié ce vieux poète; il conseille d'y chercher des effets de style, des coupes de vers, des tours vieillis, mais énergiques ou gracieux. Ce lui semble le bon moyen de renouveler la langue; et, pour la rajeunir, il veut lui rendre des souvenirs d'enfance. Selon lui, ceux qui ont créé l'école dont il se présente comme le critique, ceux qui en sont l'espérance, c'est-à-dire André Chénier et M. Victor Hugo, n'ont pas suivi d'autre procédé, pour innover, ou plutôt pour *rénover*, ainsi qu'il le dit lui-même, afin de donner apparemment l'exemple avec le précepte. Et comme il n'est nullement un stérile adorateur du passé, étranger aux idées, aux volontés, aux passions de notre siècle, il est évident que sa théorie n'est que le développement de ce vers adopté pour mot

d'ordre par cette Pléiade nouvelle, dont il nous semble en ce monde le Dubellay :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques [1].

Sans contester aucun exemple, aucune application, je remarquerai que cette théorie aboutit à diriger principalement la réforme sur le style. C'est du style, ou plutôt c'est de la poésie dans son mécanisme, que notre habile critique nous entretient ; c'est aussi là ce que paraissent avoir le plus étudié M. Hugo et ses amis. A Dieu ne plaise que nous prétendions atténuer l'utilité de l'étude en fait de style; il est rare que l'on écrive bien tout naturellement. La nature donne peut-être le talent, non l'art d'écrire, et le talent, surtout dans les ouvrages d'imagination, ne peut guère se passer de l'art, pour laisser un renom durable. Qu'on s'en plaigne, si l'on veut, comme d'un préjugé, comme d'un abus particulier à la France et à sa littérature; ce peut être une faiblesse de notre nation, mais cette faiblesse est une condition impérieuse pour qui veut lui plaire, et le public est un maître qu'on ne domine qu'en le flattant.

Néanmoins toute chose a sa mesure, et il ne faut pas que l'art du style descende jusqu'à l'artifice. Le comble de l'art au contraire est d'écrire ou de paraître écrire naturellement. Or, je le demande, est-ce le moyen d'y réussir que de rechercher systématiquement les secrets et les procédés surannés d'une diction en désuétude? et le danger n'est-il pas grand en un tel travail, de donner

[1] André Chénier.

au langage un air de marquetterie, de faire contraster l'âge des pensées avec celui des mots, de prêter enfin au vieillard les manières d'un enfant, ou tout au moins à la raison de l'âge mûr le pédantisme d'un écolier? Je sais qu'on peut habilement déguiser un larcin, qu'avec du soin et du goût, on enchâsse une expression, une tournure vieillie, dans un style neuf, on rend à une poésie d'hier des coupes et des formes d'ancienne date, et qui semblent lui aller naturellement; mais, en bonne foi, ces tours d'adresse, car ce n'est guère autre chose, sont-ils donc d'une si grande importance? Enrichiront-ils si fort la langue des vers, qu'on doive pour un tel but risquer de la rendre factice et technique? Qu'on y prenne garde, des deux manières d'innover dans le style, la meilleure n'est certainement pas d'innover en imitant. Ces ornements d'emprunt siéent presque toujours mal, et l'imitation donne à toute nouveauté quelque chose de pédantesque, qui va contre le but même qu'on s'est proposé; j'aime presque mieux l'innovation déréglée d'un esprit capricieux qui fait violence à la langue pour se satisfaire, qui invente au moins ses bizarreries, et se montre original dans le mauvais goût. Puis enfin, à quoi bon innover dans le style? Qui nous presse de ce côté, et lorsque tant d'autres intérêts plus graves appellent ailleurs l'esprit de réforme et de tentative littéraire, pourquoi le fixer d'abord sur les détails, comme s'il ne fallait point commencer par les choses pour arriver aux mots, comme si ce n'étaient point les idées qui décident de l'expression, comme si le genre ne dictait pas le langage? Cherchez donc de préférence, et d'abord, la nouveauté dans le genre et dans les sujets; innovez, s'il est possible, dans

l'inspiration; et vous trouverez après le langage convenable, ou plutôt le vôtre se réformera naturellement, s'il doit se réformer, et se moulera comme un vêtement sur le corps qu'il doit parer.

Expliquons-nous : on ne peut contester qu'un peu de nouveauté ne soit nécessaire au style; il faut en mélanger, plus qu'on ne l'a fait, les différents tons; il faut en augmenter, s'il se peut, et la force et l'aisance, le rendre clair dans les choses difficiles, saillant dans les choses communes; c'est-à-dire qu'il faut écrire le mieux possible. Mais innover ainsi dans le style, ce n'est pas précisément innover ni *rénover* dans la langue, et Ronsard et son époque ne peuvent guère nous enseigner autre chose.

Ce qui manquerait aux imitateurs, ce qui leur manque déjà, ce qui manquait à Ronsard lui-même dans son temps, c'est le naturel. Une langue savante équivaut à une langue morte, et l'affectation est, selon toute apparence, le plus grand défaut de quiconque écrit une langue morte; c'est par là que Ronsard me parait avoir fait à notre littérature un mal qui a plus duré que sa gloire. Comment donc regretter qu'il n'ait pas été plus heureux dans sa réforme, ou qu'il n'ait pas eu plus de génie, s'il devait en tout cas travailler dans le même système? Le triomphe définitif de ce système n'eût été que le genre classique élevé à sa plus haute puissance, ou le dernier degré de la littérature artificielle. Par bonheur, un tel triomphe était impossible; tout ce qui est factice n'a qu'un temps; on n'impose point un langage à un peuple; on peut créer la mode, non l'usage. Il vient un moment où le public réagit sur les beaux-esprits, et rentre en pos-

session de la langue littéraire, et même poétique. Telle est la révolution dont Malherbe fut l'artisan : heureux s'il eût été un poète de génie plutôt qu'un grand écrivain; peut-être aurait-il heureusement influé sur notre poésie. Si l'esprit du temps, si mille circonstances sociales ou politiques ne permettaient pas qu'elle fût jamais complétement libre, du moins l'aurait-elle été davantage. Malherbe à la fois popularisa et châtia la langue des vers; il travailla ainsi pour le bon goût et le bon sens : mais il y avait aussi quelque chose à faire pour l'imagination, et par malheur en cela l'on n'est point aidé par ses devanciers, porté par son siècle, comme en matière de langage; il faut tout prendre en soi-même, et la nature seule fait les frais du génie et de sa gloire. De même pour le théâtre, il faut regretter que les dons du poète dramatique ne se soient rencontrés ni dans Hardy ni dans Mairet, que le plus original n'ait pas été plus habile, ou le plus raisonnable mieux inspiré. C'est au moment où la langue se fixait, c'est-à-dire où la langue française, affranchie et relevée, devenait à la fois celle de la science et de la conversation, celle des grands et du peuple, celle de l'imagination et de la raison, c'est à ce moment, que n'ont amené Descartes ni Malherbe, Pascal ni Corneille, et qui fût arrivé sans eux, quoique avec moins d'éclat, c'est à ce moment enfin qu'aurait dû, s'il eût été possible, se montrer l'impulsion qui devait lancer notre poésie dans une voie plus large, dans celle de la nature et de la liberté. Le langage en effet était si beau, si clair, si flexible, il était devenu si naturel, que, bien manié, il eût donné aux conceptions les plus hardies, aux peintures les plus originales, cet air de justesse et de raison,

sans lequel il n'est point de pure beauté. La langue française est peut-être la plus propre à rendre le beau, tel que le conçoivent les modernes. Placée comme à distance égale entre l'anglais et l'italien, entre l'allemand et l'espagnol, elle semble réunir quelque chose de toutes leurs qualités, et peut par conséquent se prêter merveilleusement à exprimer le génie moderne dans sa plus grande généralité; on pourrait dire qu'elle le représente en le résumant.

Or maintenant qu'une nouvelle ère commence, que l'aurore d'un grand avenir se lève, quel doit être le sort de la langue, comme de la poésie? Y a-t-il entre l'une et l'autre, entre la langue que nous possédons et la poésie que nous souhaitons, une contradiction invincible? et l'une est-elle absolument incapable de servir à l'autre d'instrument? C'est une question que le talent résoudrait mieux que la critique; car il est difficile d'affirmer qu'une langue ne soit pas susceptible de tel ou tel emploi, puisque l'invention consisterait précisément à l'employer d'une manière nouvelle. Mais du moins peut-on assurer qu'il serait fort triste que la langue française se refusât entièrement à exprimer les nouvelles idées et les nouveaux sentiments. Car, encore une fois, quelle que soit la prétention des écrivains, leur influence sur le langage est moindre que celle du public; et aujourd'hui surtout que la démocratie est partout, jusque dans la république des lettres, aujourd'hui que les auteurs ne forment plus une caste isolée, puisque tout le monde écrit, ils ne sauraient plus, comme par le passé, faire autorité ni faire école pour la langue : elle est la même pour tous, elle appartient à tous, chacun la conserve et la crée en même

temps. L'art ou le talent consistent à s'approprier le langage de tout le monde.

Un tel état de choses est-il favorable à la poésie, et peut-elle se contenter du langage populaire? Il me semble qu'il faut qu'elle s'en contente, lorsqu'il n'y en a pas d'autre. La langue française est assurément une de celles qui font le moins de différence entre les vers et la prose. C'est même la raison qui soumet la composition de nos vers à des règles plus sévères que celles de la plupart des autres langues. Mais on peut dire qu'aux inversions près, il n'y a point chez nous de langue poétique. C'est un mal peut-être, mais il est sans remède. Lorsque les circonstances au milieu desquelles se sont formés l'idiome et le génie d'un peuple n'ont point amené cette différence, on ne peut la refaire après coup et pour ainsi dire de main d'homme. Point de langue factice · c'est la pire des tentatives, c'est la plus classique dans le mauvais sens du mot. Et certes le moyen serait mal choisi pour affranchir, comme de toutes parts on le demande, notre littérature, qu'oppriment la bienséance de salon et l'étiquette académique. Ce qu'il faut à ce siècle de liberté et d'égalité, c'est une littérature qui se prête largement à son esprit, qui soit pour ainsi dire à l'image de la société; c'est une poésie qui s'égale, s'il se peut, à l'universalité des choses humaines. Il me semble qu'il y aurait contradiction à commencer par lui donner une langue exclusive. C'est pourtant ce que signifie au fond l'antithèse des *pensers nouveaux* et des *vers antiques*.

Je sais que ce système a séduit des hommes de talent, qui se distinguent par un mouvement d'esprit rare aux faiseurs de vers; et sans doute avec de l'habileté, ils sau-

ront dans la pratique en pallier le vice, en éviter l'excès. Ainsi des théories que je crois fausses n'ont point empêché M. Hugo d'écrire admirablement plusieurs parties de son *Cromwell*, mais elles en ont aussi gâté quelques-unes ; surtout elles rendent sa prose bizarre à l'excès, et donnent à ses premières odes un air de contrainte si pénible, une obscurité si étudiée, une incorrection si savante, que le gracieux ou le sublime ont peine à se faire jour à travers tant de nuages, et n'y brillent que par éclairs. Et cependant M. Hugo est un très-habile écrivain: il a le génie du style. A sa manière, M. Sainte-Beuve offre le même exemple. Il est difficile de porter plus d'imagination dans la critique. Son style a de la couleur, de la force, de l'éclat. Mais le goût sévère, mais la grâce naturelle et facile, s'y laissent quelquefois chercher. Rappelons-le aux poètes ; à tout prendre, M. de Lamartine est encore la renommée poétique la mieux établie. Quelle innovation systématique, quelle recherche savante a-t-il faite dans le langage ou dans la composition des vers? Il s'est servi des mots, des tournures, des expressions et des mesures qu'il trouvait en usage; il s'en est servi à sa fantaisie, et pour ainsi dire selon son cœur. Mais je doute qu'il ait beaucoup songé à l'art de les employer : sa négligence est sincère ; il est incorrect, parce qu'il ne soigne pas assez ; vague parfois, parce qu'il travaille peu ; mais rarement bizarre à dessein, rarement novateur avec effort. Il s'est moins occupé de forger un langage que de faire rendre à celui qu'il a pris tout fait les émotions de son cœur et les rêveries de son imagination. Et pourtant la langue française est de sa nature moins propre au vague romantique qu'à la réalité des actions, des passions et

des affaires. Or on ne demande maintenant à la poésie que de savoir tour à tour pénétrer plus intimement dans les profondeurs de l'âme, ou se rapprocher plus étroitement de la réalité. On lui demande d'offrir un harmonieux langage à l'imagination, soit quand elle rêve la vie, soit lorsqu'elle la peint au naturel. Comment croire que la langue française ne puisse la servir dans le second cas, après l'avoir si bien servie dans le premier? et pourquoi chercher une langue de convention pour une poésie qui n'aspire qu'à être vraie?

Sans doute la langue des poètes ne sera plus parmi nous une langue sacrée ; mais l'a-t-elle jamais été, et de nos jours y a-t-il rien de sacré pour la pensée, hors le vrai éternel? La prétention d'une langue à part ressemble à la noblesse des titres. C'est chercher une distinction factice, et s'assurer, à défaut de talent, un signe qui sépare de la foule. Mais, dans la littérature comme dans la société, le temps est venu où la seule distinction est la supériorité; et ce qui fait la supériorité, c'est de posséder à un plus haut degré et de mieux employer les qualités et les facultés de tout le monde. La nature est la même pour tous; mais les forces sont inégales ; et ce sont elles, non les moyens empruntés, qui font le talent littéraire comme le mérite politique. La gloire et la puissance sont désormais au concours parmi tous les hommes[1].

[1] Il y aurait plus d'une chose à redire aux idées littéraires énoncées dans cet article. Depuis le temps où il a été fait, M. Sainte-Beuve a perfectionné son ouvrage, modifié sa critique, développé son talent. En même temps M. de Lamartine et M. Hugo ont chacun à leur manière exercé sur la poésie et sur la langue une influence qui appellerait un nouveau et plus profond examen.

DE

LA POÉSIE ANGLAISE ET DE LA POÉSIE ALLEMANDE.

(*Globe*, 1827.)

Depuis que la littérature française prétend à redevenir originale, on s'occupe beaucoup en France des littératures étrangères, et c'est là qu'on cherche des modèles, comme si, pour atteindre à l'originalité, il suffisait de remplacer une imitation par une autre. Que la critique veuille tout connaître, qu'elle ne se renferme point dans les limites toujours étroites du goût national, elle a raison : ainsi les préjugés se dissipent, l'esprit s'étend, l'admiration cesse d'être partiale, et l'on n'apprend à bien choisir qu'après avoir beaucoup comparé. Nous nous sommes condamnés si longtemps à l'étude exclusive de nos chefs-d'œuvre, nous avons si longtemps interdit au talent toute marche libre et spontanée, que pour innover nous avons encore besoin d'être encouragés par l'exemple. Il nous faut des modèles pour apprendre à nous en passer, et la hardiesse ne nous viendra qu'à la faveur des autorités. Le goût français a pendant plus d'un siècle passé pour l'unique bon goût : le meilleur moyen de nous désabuser est de faire connaissance avec des beautés qui

en violent les règles, et d'acquérir la preuve que le talent peut, sous d'autres formes que celles qui nous sont familières, produire d'aussi grands et d'aussi légitimes effets. Il y a plus : on peut dans une littérature étrangère, sinon prendre des modèles, au moins puiser des inspirations. Suivant un mot cité cent fois, le talent peut, à l'aspect d'un tableau, s'écrier aussi *qu'il est peintre;* mais le talent ne le copiera pas. Lorsque l'on conseille aux jeunes poètes de lire quelque chose de plus que Corneille et Racine, on ne veut que les engager, en leur montrant qu'il y a diverses manières de réussir, à tenter d'en créer de nouvelles. L'exemple des écrivains originaux doit porter leurs successeurs à faire, non ce qu'ils ont fait, mais comme ils ont fait. C'est rendre un médiocre service à notre théâtre que de traduire *Jane Shore* ou d'emprunter un drame à Walter Scott. C'est simplement changer de maîtres; c'est donner d'autres chaînes, de plus légères peut-être, à la Melpomène française : ce n'est pas la rendre libre.

Toute littérature, si elle n'est entièrement plagiaire, a des caractères qui lui sont propres, et qui tiennent à l'esprit de la nation qui l'a vue naître. Elle conserve nécessairement l'empreinte des opinions, des mœurs, des événements mêmes qui ont environné son berceau. Il y a peu de place en ce monde pour le hasard, il y en a moins encore pour le caprice : les peuples n'ont guère plus choisi leur poésie que leur histoire. Il serait donc aussi insensé de prétendre leur dérober leur manière de concevoir et d'écrire que d'essayer d'être eux-mêmes : tous les efforts en ce genre risqueraient d'aboutir à un travestissement plutôt qu'à une transformation. Dans la littérature aussi

bien que dans les institutions, il y a quelque chose qui est de tous les temps et de tous les lieux : dans l'une, c'est le beau; dans les autres, c'est le juste. Mais le beau revêt diverses formes, et le juste emploie divers moyens. Entre les moyens de la justice, la réflexion peut servir à rechercher les meilleurs; mais les formes du beau, c'est l'inspiration qui les trouve.

Ainsi, avant de nous jeter aveuglément dans les voies ouvertes par le génie allemand ou anglais, il est sage d'en connaître les vrais caractères et de le comparer au nôtre. C'est la poésie surtout qui mérite d'être ainsi étudiée, car c'est en poésie que l'imitation est le plus tentante et le plus funeste. Dans les ouvrages d'esprit qui sont plus du ressort de la raison que de l'imagination, tout ce qui est bon peut être suivi, emprunté, reproduit, parce que la raison est partout la même. Mais dans la poésie, là où l'imagination domine, il n'en est pas ainsi. L'imagination est bien plus individuelle que la raison; elle est ce qu'il y a de plus libre et de plus varié. L'imagination copiée n'est plus elle-même, et les arts n'admettent l'imitation qu'à la condition qu'elle ne paraisse pas.

L'Angleterre a produit son grand poète épique, son grand poète dramatique, et le dernier siècle ne lui a pas épargné les poètes raisonneurs. Mais le temps des uns et des autres est passé. Par une révolution dont il serait difficile de démêler la cause, sa poésie a changé de caractère et d'objet; et, chose étrange, sous l'empire de la civilisation la plus avancée, sa poésie est retournée vers la nature. Au premier abord, le fait se présente comme une inconcevable disparate. Quel pays en effet doit plus à l'art que l'Angleterre? L'aspect même de la contrée montre

partout la main de l'homme. Une culture savante y a changé la face de la terre : point de sommet inaccessible, point de forêt impénétrable ; aucune rivière n'est un torrent; les montagnes mêmes ont cessé d'être sauvages. L'industrie humaine s'est tout approprié ; le feu, l'eau, le sol, tout est soumis, tout est dompté. Il n'est pas jusqu'aux animaux qui semblent mettre volontairement leur force au service de l'homme. Le cheval même, ce cheval anglais si vigoureux et si rapide, ne hennit pas d'impatience, ne bondit point d'ardeur, et son impétuosité est docile. L'Anglais est en un sens le vrai roi de la terre; c'est pour lui que tout tourne autour de lui. Lui-même il est soumis à d'invariables habitudes ; il craint le changement; il a la religion de l'ordre établi. Rien ne devrait donc être plus prosaïque qu'un pays ainsi travaillé, et cependant toute l'Europe retentit des chants de ses poètes. Au milieu des miracles de l'industrie, des profusions de la richesse, des raffinements du luxe, en face des machines à vapeur, des ponts de suspension et des chemins de fer, l'imagination n'a rien perdu de son empire : au contraire, depuis trente ans elle en a repris davantage; elle s'est portée, comme par un irrésistible penchant, vers la description des objets naturels et des sentiments simples. Elle en a épanché tout le charme dans une poésie dont la fraîcheur semble d'un autre âge. C'est qu'en effet, si l'on regarde l'Angleterre avec plus d'attention, on lui trouvera encore un autre aspect que celui qui vient d'être décrit, et l'on s'étonnera moins de la découvrir poétique en la voyant pittoresque. Cette agriculture si merveilleuse est loin d'avoir donné tout à l'utile : on croirait souvent qu'elle a plutôt songé à embellir qu'à fertiliser la terre.

Ces champs, si bien exploités, sont verts et riants; ces fleuves paisibles coulent à pleins bords dans les prairies; grâce aux beaux arbres et aux haies vives, la plaine même est agréable à voir. Ces châteaux, où l'opulence étale toutes ses pompes, sont entourés de gazons où paissent de nombreux troupeaux; et l'art qui traça ces parcs immenses semble n'avoir eu d'autre objet que d'encadrer un beau paysage. Le luxe n'est plus de creuser des lacs, de fabriquer des collines ou de planter des bosquets, mais d'enclore des rivières, des bois et des montagnes. Partout vous retrouvez le sentiment des beautés de la nature; dans les différentes classes de la société, ni la richesse ni l'indigence ne l'ont détruit. On remarque en d'autres contrées que ce sentiment est inconnu aux paysans: ce sont les villes qu'ils admirent, et pour eux les champs ne sont qu'utiles. En Angleterre, tout le monde aime la campagne, même ceux qui la cultivent. Le plus modeste *cottage* en donne la preuve: le goût, qui préside rarement à l'architecture des villes anglaises, s'est, je crois, réservé les maisons des champs. Le petit jardin qui y conduit, le verger qui les entoure, jusqu'à ces buissons de jasmin ou de rosier qui en couronnent la porte ou en tapissent la muraille, tout paraît destiné au plaisir des yeux. Au milieu des trésors d'une admirable végétation, une gothique ruine, les tours d'un vieux manoir, les arches d'une abbaye, le lierre qui couvre les murs de la paroisse, l'arbre mourant et dépouillé qui n'a d'autre prix que son âge, sont respectés de tous, soit comme les monuments du passé, soit comme les ornements du paysage. La population entière s'intéresse à tout ce qui pare son séjour; et cette nation, la reine du commerce et de

l'industrie, semble reconnaître avec amour qu'elle doit à la terre sa richesse, sa gloire et sa grandeur.

Un sentiment analogue respire dans la poésie des Anglais. Les vers de leurs bons poètes semblent avoir été composés en plein air; les objets extérieurs y sont fidèlement dépeints, l'impression qu'ils produisent fidèlement rendue. Les sentiments simples, ceux de la vie de famille, si bien protégée par la vie champêtre, y conservent toute leur force et toute leur pureté. Les récits sont le plus souvent touchants et familiers, ou quand ils roulent sur de grandes aventures, elles sont contées comme elles pourraient l'être dans une veillée d'hiver, devant le foyer d'un ancien château ou d'une humble chaumière. En général, le talent descriptif ne manque à aucun poète anglais, même aux moins renommés. Il brille d'un grand éclat dans Burns, dans Crabbe, dans Walter Scott; lord Byron, qui en a tant d'autres, n'en a peut-être aucun à un plus haut degré que celui-là; et jusque dans les peintures éblouissantes de Thomas Moore, on le retrouve encore: seulement Moore semble avoir vu la nature à travers un prisme, toute diaprée de couleurs brillantes mais mensongères.

L'Allemagne a donné naissance à un tout autre génie: elle n'est point le pays du positif; les objets extérieurs n'y jouent presque aucun rôle dans la poésie comme dans la vie réelle. Jusqu'à ces derniers temps, les Allemands ont été presque étrangers à l'action. Condamnés à l'inertie politique, leur existence privée elle-même manquait de mouvement. Leur attention, incessamment fixée sur eux-mêmes, a donné parmi eux une énergie prédominante à la vie intérieure. La pensée est tout pour eux, le

moyen et le but, l'action et l'objet. Aussi leur poésie est-elle aussi contemplative que leur esprit : on sent que c'est celle d'un peuple métaphysicien. Pour parler le langage germanique, permis peut-être en cette occasion, c'est une poésie qui n'a rien d'objectif; elle est toute psychologique : en d'autres termes, c'est la poésie de l'âme. Si les comparaisons étaient encore de mode, tandis que la muse anglaise nous semblerait une nymphe champêtre qui prête l'oreille au murmure de l'onde ou s'entretient avec l'écho, la muse allemande nous apparaîtrait comme un ange aux ailes de flamme, qui, franchissant l'espace, remonte éternellement vers la source mystérieuse de l'invisible pensée.

Dégoûtée de sensations grossières et changeantes, l'imagination des Allemands s'est comme réfugiée dans la conscience, et de là elle plane sur les développements de la pensée pure ou du sentiment intime. Elle n'emprunte au monde extérieur que des images et des couleurs pour figurer et peindre des idées. Tantôt elle saisit et elle met en relief les modifications les plus légères, les nuances les plus délicates du tableau intérieur; tantôt elle affaiblit, elle énerve à force d'analyse les mouvements les plus marqués, les sentiments les plus saillants de la nature morale. La sensibilité des Allemands est fine et vague; leur vue est perçante et douteuse; ils portent la lumière dans les ténèbres, et se perdent dans les nuages.

Les Allemands sont les plus sincères des hommes, mais non les plus naturels. Ce développement excessif de la pensée, dans une vie oisive et souvent solitaire, porte nécessairement quelque trouble dans l'harmonie de leur nature : aucun excès ne demeure impuni. Aussi la poésie

allemande pèche-t-elle souvent par la subtilité et l'exagération : ses caractères éminents sont l'élévation et la profondeur. Elle frappe par la hardiesse, elle captive par la nouveauté; elle s'empare puissamment de nous-mêmes par cet entraînement d'une méditation que rien n'arrête et qui s'égare paisiblement dans l'infini.

La poésie anglaise et la poésie allemande sont toutes deux mélancoliques : aussi plaisent-elles de préférence aux esprits sérieux, aux cœurs affligés. Car l'âme se console de ce qu'elle souffre par ce qu'elle rêve, et les tristesses de l'imagination mêlent seules quelques douceurs aux chagrins véritables. A l'âge où tout est encore confiante illusion, vaste espérance, lorsque l'avenir sourit encore, et que cependant une disposition naturellement sérieuse ou le souvenir d'un grand malheur jettent une ombre de tristesse sur la jeunesse même; lorsque l'âme, blessée, mais non abattue par la douleur, n'a rien perdu de ses facultés ni de sa force, et qu'impatiente des langueurs de la vie commune, elle lui demande quelque chose de plus que le bonheur et l'activité vulgaire; alors la poésie allemande doit plaire, car elle arrache l'esprit aux réalités qui l'importunent, et semble entr'ouvrir les cieux à son regard ravi. L'effort même qu'elle exige de l'intelligence et de l'attention séduit comme un digne emploi de la force; elle répond à ce besoin d'inconnu qui vit au fond du cœur; enfin la rêverie est douce à qui ne trouve dans son âme que la pureté et l'espérance. Mais si, plus avancé dans la vie, vous avez souffert des coups redoublés du sort, si vous avez laissé tomber votre cœur dans ce découragement amer qui suit les déchirantes douleurs, si l'expérience de vos forces vous en a révélé les

limites, si l'illusion, la confiance, l'avenir même, vous ont quitté, alors, pressé de vous fuir vous-même, vous chercherez à vous oublier, à vous perdre pour ainsi dire, en vous unissant au monde extérieur. La nature seule conservera pour vous un reste d'attrait, et vous aimerez la poésie anglaise, parce qu'elle vous ramène à la nature. Elle satisfera tout ensemble et ce besoin de réalité que donnent l'âge et l'expérience, et ce besoin de fiction qu'inspire la douleur positive, et qui survit à la perte de l'espérance et de la jeunesse.

Rien n'est absolument exclusif, et l'homme est tout entier dans le poète : ainsi il serait également téméraire de prétendre que les Allemands n'ont jamais su décrire les objets extérieurs, ni les Anglais pénétrer dans les mystères de la pensée. Goethe, Bürger, ont mis de la vérité, du naturel, de la naïveté même, dans leurs récits; et, sans être disciple de Kant, sans avoir étudié dans Heidelberg ou Gœttingue, lord Byron a su plus d'une fois lever le voile du sanctuaire de l'âme humaine. Il était peintre et penseur; mais il était quelque chose de plus encore, et son caractère individuel distingue à jamais son génie du génie des Allemands. Quelle que soit en effet l'audace d'esprit des écrivains de cette nation, on s'aperçoit toujours en les lisant que la vie n'a été ni active, ni difficile pour eux. On sent qu'ils ont passé leur temps à méditer, et que leur imagination, malgré ses hardiesses, a rarement troublé le cours régulier de leur existence. Klopstock a vécu simplement; Goethe n'a été aux prises ni avec les événements, ni avec les passions, et l'auteur de *Werther*, ce satirique ennemi de l'ordre social, ne s'est soustrait à aucun des devoirs ni des plaisirs d'un homme

du monde et d'un ministre même. Schiller, le plus sérieux, le plus sensible, le plus généreux de tous, eut une destinée bien moins orageuse que son âme. Lord Byron, Allemand si l'on veut par la hardiesse de son imagination, fut Anglais par le besoin qu'il éprouva de rendre sa vie égale en singularité à sa nature. Il ne put respirer dans la société où le sort l'avait placé; il voulut des sensations et des actions hors de l'ordre commun: obstacle, péril, scrupule, rien ne l'arrêta. On peut reconnaître là quelque chose du caractère de ses concitoyens, leur besoin de réalité, leur esprit d'entreprise, leur mépris des difficultés, leur ténacité persévérante. Il me semble que ce caractère a influé sur le talent de lord Byron. Rien dans ses ouvrages ne rappelle un homme de lettres qui vit au milieu des livres et s'enferme dans son cabinet d'étude. On reconnait dans le poète l'homme qui s'embarque sur le Léman un jour de tempête, qui passe à la nage le détroit de l'Hellespont, qui mourra quelque jour à Missolonghi.

Terminons, il en est temps. Quelque définition qu'on donne de la poésie, quelque origine qu'on lui attribue, toujours est-il certain qu'elle relève principalement de l'imagination. L'imagination est la muse de l'homme; riante ou terrible, elle enchante tout ce qu'elle touche. Je ne sais ce qu'elle ajoute à nos impressions, à nos sentiments, à nos pensées; mais c'est par elle que tout en nous, sensations, affections, idées, peut devenir poétique. Ce sont des réalités diverses sur lesquelles l'imagination étend sa puissance, et l'on pourrait dire que les trois poésies qui nous sont le plus connues se les sont partagées. Ainsi la poésie anglaise serait éminemment

celle des impressions qui appartiennent aux objets extérieurs, et la poésie allemande celle de la pensée, ou si l'on veut de la rêverie. Quant à la poésie française, il semble qu'elle est celle de la passion : aussi est-elle la plus dramatique.

Maintenant que notre poésie s'efforce de changer de nature, maintenant qu'elle essaye d'ajouter de nouvelles cordes à sa lyre, demandera-t-on quel avenir l'attend, et quel sera le fruit de cette tentative à peu près sans exemple? A cette question le ciel nous préserve de hasarder une réponse : elle excède, selon nous, les droits et les forces de la critique; c'est le secret du génie; le génie est toujours imprévu. Le grand poète que le temps nous réserve (si le temps nous réserve un grand poète) ne sera ni le poète anglais, ni le poète allemand. Il comprendra sans doute, il sentira plutôt, que la poésie des passions dramatiques, telles que nous les avons conçues et limitées, ne suffit plus à des esprits aussi exigeants que ceux de ce siècle. Il créera lui-même son propre instrument, il chantera aux acclamations de la foule étonnée de si bien comprendre ce qu'elle entendra pour la première fois, et de reconnaître ses propres pensées dans une inspiration si nouvelle. Mais il devra peu de chose aux prévisions de la critique, et semblable au sage de l'antiquité, il trouvera en lui-même sa propre loi. La critique est comme le lierre, qui tombe et se traîne faute d'appui; et le talent, tel que l'arbre robuste, la relève, la soutient, et l'emporte avec lui vers les cieux.

DES MOEURS DU TEMPS.

(*Globe*, 1825-1826.)

I.

DES OPINIONS DANS LE GRAND MONDE.

La révolution a commencé dans le salon, et fini sur la place publique. Cette foule imprudente et spirituelle qu'on appelait la bonne compagnie a la première ébranlé les institutions à l'ombre desquelles elle s'était formée. La première elle a livré à la discussion les croyances, les préjugés, les traditions, toutes choses qui ne subsistent qu'à la condition qu'on n'y touchera pas. Tout le dernier siècle a conspiré contre l'ancien régime par la conversation.

Mais, comme souvent il arrive, le complot n'a point profité aux conspirateurs; l'événement les a convaincus tous d'imprévoyance ou de générosité, car ils avaient semé et d'autres ont recueilli. La révolution, fille ingrate, a dépouillé ceux de qui elle tenait le jour : aussi l'ont-ils reniée. Cependant, il faut le dire à leur honneur, beaucoup qui s'indignent aujourd'hui se seraient résignés à perdre aux mouvements qu'eux-mêmes avaient préparés,

si leurs intérêts seuls en avaient souffert. La violation de leurs droits, l'attaque à la propriété, à la vie, l'outrage peut-être plus blessant encore aux maximes et aux idées les plus révérées, eurent seuls le pouvoir d'arracher une grande partie des classes élevées aux opinions attrayantes et même aux goûts spirituels qui distinguèrent dans la dernière moitié du dix-huitième siècle la société française. Et comment l'esprit, et l'esprit seul, avec des opinions presque toujours adoptées sans méditation, aurait-il pu résister aux regrets de l'intérêt, aux ressentiments de l'orgueil, aux scrupules même de la conscience? Déçue et châtiée, la bonne compagnie s'est amèrement repentie d'avoir succombé à la tentation de l'esprit. Confuse de sa faute, elle craint aujourd'hui, elle fuit les idées nouvelles comme des piéges, les idées générales comme des visions; elle se reproche d'avoir trop pensé pour son salut, même en ce monde, et semble avoir *juré, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.*

Qui n'a entendu dire cent fois depuis vingt-cinq ans : C'est l'esprit qui a perdu la France! Et depuis lors, il ne manque pas de gens qui s'empressent pour la sauver. Ainsi l'esprit, brillante idole de nos pères, n'est plus admis dans les salons qu'avec défiance, comme un séducteur qui compromet tout ce qu'il charme, comme un roi dépossédé qui conserve des prétentions et des chances, comme un proscrit que l'on redoute en l'épargnant, et qui, même après son rappel, demeure en surveillance.

Assurément notre temps en vaut bien un autre. Les connaissances applicables, les lumières utiles se sont répandues; dans les esprits d'élite, la raison s'est élevée à un degré de justesse et d'impartialité inconnu de nos

pères, et dans les masses, le bon sens est beaucoup plus près de se confondre avec le sens commun. Mais dans la population oisive et brillante des salons, si les idées morales ont fait quelques progrès dus au sérieux de la révolution, les esprits, il faut en convenir, ont bien moins de mouvement, de vivacité, d'éclat, qu'aux derniers jours de l'ancienne monarchie. Où retrouver cet amour des idées nouvelles, si encourageant pour la pensée, ce talent de la conversation, découverte toute française, ce goût pour les succès intellectuels, qui, même lorsque l'amour-propre l'inspirait seul, ennoblissait son origine par son objet? Quelles réunions rappellent aujourd'hui les soirées de madame de Beauvau ou celles de madame de Tessé?

Est-ce un mal pour l'état et le pays? Laissons à d'autres cette question: remarquons seulement qu'il s'agit de choisir entre le mouvement d'idées qui nous a valu la noblesse de l'Assemblée constituante, et celui qui nous a donné la noblesse de nos deux chambres: c'est à l'histoire à prononcer.

Nous nous bornons à observer la bonne compagnie telle qu'elle est, à rechercher ce qu'elle pense, au cas qu'elle pense quelque chose. C'est un monde qu'un salon; tous les systèmes et tous les caractères y sont représentés; et cependant de tant d'éléments divers résulte une certaine unité, de tant de nuances une couleur générale.

La religion, la morale, la politique, la littérature, sont les seuls sujets importants dont puisse habituellement traiter la conversation. Les sciences n'intéressent que leurs adeptes; le beau monde ne s'occupe que de ce qui est général, c'est-à-dire de ce qu'on peut savoir sans l'avoir appris. En effet il n'est point d'homme, pour si

peu qu'on l'estime, qui ne soit en droit d'opiner sur la foi, le devoir, le gouvernement, les ouvrages d'esprit; car tout cela est pour tout le monde. Une opinion sur un de ces points, quelque légère qu'elle puisse être, a cependant sa valeur, comme étant une propriété indispensable de l'intelligence humaine qui peut bien se passer d'avoir une idée de médecine ou de géométrie, mais non de penser quelque chose sur le vrai, le juste et le beau.

On a remarqué souvent la vogue actuelle des idées et surtout des manières religieuses. Mais lors même qu'il y aurait là beaucoup d'affectation, cette affectation aurait une cause, ces dehors auraient un fond, et l'on pourrait toujours se demander où en est la société sur cet article. La révolution a joint le cynisme au sacrilége; cela suffit pour que l'impiété ait cessé d'être du bon air. S'il y avait encore des soupers comme au temps de madame d'Épinay, on n'y discuterait plus à table l'existence de Dieu : une telle conversation, si elle était sérieuse, paraîtrait pédantesque; inconvenante, si elle était badine; et dans tous les cas, révolutionnaire. Soit; mais comment a-t-on remplacé le libertinage d'esprit d'autrefois? par le silence sur les matières sacrées, ou, si l'occasion force d'en parler, par un langage vague et cérémonieux, qui ne suppose aucune conviction, et qui prouve pour la religion plus de respect que de foi, plus de ménagements encore que de respect; on craint d'en parler, même d'y penser; ceux qui croient en elle y pensent peu, et la foi semble avoir besoin de la protection de l'oubli. Il semblerait en vérité que la réflexion ne pût conduire qu'au doute, et la discussion qu'à l'incrédulité. Si par malheur l'entretien vient à rouler sur de tels sujets, les

personnes scrupuleuses se hâtent de le détourner et de sauver la religion en demandant des nouvelles d'un roman à la mode ou d'un opéra nouveau.

Cette réserve générale laisse percer cependant nombre d'opinions de détail sentant l'hérésie. La liberté de penser a gagné à leur insu les plus soumis; un siècle d'examen laisse d'ineffaçables traces; et l'on ne voit personne à présent qui ne choisisse parmi les instructions de son pasteur, qui n'interprète les commandements de l'église, qui ne contrôle par la conscience les leçons du confessionnal. Une orthodoxie tout extérieure se concilie très-bien avec une indépendance, parfois même une indifférence réelle, que l'on préfère à la recherche avouée et sérieuse du vrai, aux sévères méditations où peut seule se consommer l'alliance de la raison et de la foi.

C'est par une disposition analogue que tandis que le désordre ou tout au moins le scandale a disparu des mœurs privées, qu'une probité qui va jusqu'à la délicatesse préside aux relations des hommes bien élevés, qu'une rare douceur se montre dans toutes les habitudes, aucune doctrine morale n'est franchement professée, et les consciences manquent d'une règle fixe et commune. On a de bons sentiments plutôt que de bonnes maximes; on ne sait pourquoi l'on est ni pourquoi l'on doit être honnête homme : est-ce par honneur ou pour l'utilité générale, pour obéir à Dieu ou à la société? Est-ce comme chrétien, comme citoyen, ou comme gentilhomme, que l'on se conduit bien? Nul ne le sait dans le grand monde, et peut-être ne serait-ce qu'un fort petit mal en pratique, si l'imitation ou la coutume suffisaient pour se bien diriger dans les difficultés imprévues, dans les circonstances

nouvelles sur lesquelles le préjugé n'est pas formé. Ce n'est pas tout en effet que d'être loyal dans les petites choses, que d'aimer ses parents, ses enfants, même sa femme, que de n'intenter ni ne soutenir de mauvais procès; il y a encore une pureté rigoureuse dans les sentiments et la conduite, une générosité désintéressée bien au delà de l'honneur, qui ne s'assurent guère que par des principes. Il y a en particulier des devoirs où la tradition manque; ceux par exemple qui tiennent à la vie politique, comme le dévouement à l'intérêt général, le culte de la justice, le respect des droits. Les principes seuls enseignent que la morale privée est strictement applicable à la conduite publique, que la coopération même irréfléchie à l'iniquité, que la tolérance même gratuite d'un désordre ou d'un abus, sont des fautes tout aussi bien que le manque de parole ou la violation des devoirs de famille. C'est faute de principes que tel habitant des salons persiste à se croire honnête homme, après avoir sacrifié l'intérêt d'un tiers, celui de la masse, sa propre opinion à l'avantage du parti qu'il aime ou de l'homme puissant qu'il estime, à l'établissement de sa famille ou à l'avenir de ses enfants. Que de gens ne se reprochent point une complaisance qui leur permet de mieux marier leur fille! ils ont vendu leur suffrage, trafiqué de leur conscience, et ils se consolent en disant dans leur cœur : *Je suis bon père.*

Malgré toute la délicatesse que peut donner à de certains sentiments une éducation relevée, ces fautes, ou si l'on veut ces préjugés, ne sont pas plus rares dans les hauts rangs de la société que dans ces conditions humbles où des besoins plus pressants pourraient rendre moins difficile

sur la probité. Tout au contraire, c'est dans la bonne compagnie que les devoirs opposés sont le moins respectés même par la conversation ; il suffit qu'ils semblent se rattacher aux idées libérales pour servir de but favori à la raillerie et au persiflage. La fidélité consciencieuse aux opinions est traitée dédaigneusement, tantôt comme une duperie, tantôt comme une prétention. L'ambition déhontée, l'avidité effrénée, ne sont sûrement pas en honneur : mais la prudence qui calcule les avantages d'une bonne position, et sait dans l'occasion sacrifier aux intérêts particuliers les principes généraux, passe pour la vraie sagesse; un homme qui la néglige a besoin d'être excusé; ses amis sont obligés pour le défendre d'appuyer sur ses bonnes intentions et d'accuser sa mauvaise tête. C'est qu'on n'a pas encore généralement compris que l'utilité commune, c'est-à-dire le droit de tous, est le but et la cause des fonctions publiques; on semble croire qu'elles ne sont qu'un moyen d'employer les hommes capables ou d'établir les fils de famille; on appelle une place une carrière; on la recherche ou on l'accepte comme une ressource, non comme un devoir, non comme une mission presque toujours accidentelle. Un tel préjugé est une des grandes plaies de la morale publique, et il faut dire qu'il est encore plus puissant parmi les fonctionnaires de bonne compagnie que chez les percepteurs de village.

Il est vrai qu'ici la morale touche à la politique, et sur cette matière le grand monde ne sait où il en est.

Je ne parle pas de l'esprit de parti; là où il règne, il donne des passions et des croyances. Mais il n'est pas à Paris aussi commun qu'on le croirait, et c'est la prétention de la plupart des salons que d'être fermés aux gens de

parti. Les opinions politiques s'y prennent en effet par bienséance plus que par conviction. Si l'opinion et le langage sont monarchiques, c'est que la république est de mauvais ton. Quant à la monarchie représentative, elle est aussi trop républicaine; et l'ancienne monarchie, dont on regrette la tranquillité, coûterait trop de peine à rétablir pour qu'on ose en souhaiter le difficile retour. On aurait assez goûté l'Empire, si ses formes brusques n'eussent quelquefois heurté le bon goût et ses excès compromis le repos. Car c'est le repos que l'on prise avant toutes choses, le repos où les mœurs sont libres, les journées oisives, les opinions sans conséquence. Les injustices et les violences choquent surtout parce qu'elles font du bruit; aussi est-on souvent tenté de se fâcher plus contre les gens qui s'en plaignent que contre ceux qui les commettent.

Comme leur grand mobile est la vanité, les gens du monde en font aussi le mobile de la politique. La manie de briller leur paraît presque l'unique guide des hommes dans les affaires publiques; et s'ils admettent que quelques-uns soient dirigés par des principes généraux, c'est pour les accuser de niaiserie ou d'exaltation. Quant à la modération pour laquelle ils professent tant d'estime, ce mot ne désigne ni cette mesure de caractère qui fuit les extrémités, ni cette justesse d'esprit qui s'arrête au point où l'absolue conséquence touche à l'absurde; mais seulement une certaine neutralité qui se tient à distance égale de la vérité et de l'erreur, en évitant soigneusement l'une et l'autre comme deux excès. C'est par exemple la sagesse qui consiste à ne pas vouloir qu'on coupe le poing au sacrilége, mais seulement la tête. La mesure dans le mal

et la réserve dans le bien, voilà toute la modération des gens du monde. Mêler en proportions pareilles le vrai et le faux, c'est ce qu'ils appellent avoir l'esprit juste.

C'est qu'ils cherchent avant tout à vivre en paix, et qu'on n'y réussit que par des concessions. On se compromet en restant soi-même; il vaut mieux penser un peu comme tout le monde. Il n'y a pas jusqu'à la littérature qui n'ait ses conventions, qu'il n'est pas sûr d'enfreindre. Aussi est-elle devenue une affaire d'étiquette, dont chacun juge d'après les règles reçues, plus que d'après son goût. On se défie de ses propres impressions, quand elles n'ont point pour elles les autorités. Si par hasard on est touché ou diverti par des talents originaux, on s'en excuse, on s'en repent, on a grand soin d'innocenter son plaisir par des restrictions en faveur des règles; on ira même, s'il le faut, jusqu'à rétracter son impression comme une faiblesse. Ainsi l'on perd jusqu'à la liberté de sentir les arts à sa guise, parce qu'on préfère de beaucoup la prétention de s'y connaître à la douceur de s'en amuser.

Cette défiance qui nous prévient contre nos impressions est singulière parmi nous, nation si mobile, et qui paraît si susceptible d'entraînement. C'est qu'au milieu des écarts de la fameuse légèreté française, l'amour-propre persiste, comme la dernière chose sérieuse des hommes frivoles. Il plane, comme une sorte de sens intime, au-dessus de toutes les émotions; il ne s'endort jamais, ce surveillant actif, cet argus intérieur qui épie toutes les conséquences de nos impressions les moins volontaires, de nos mouvements les plus spontanés. C'est chez les Français une autre conscience que rien ne séduit, n'aveugle, ni ne corrompt; c'est la voix qui ne se tait pas, c'est le

flambeau qui ne s'éteint pas. L'amour-propre a ses scrupules, ses combats, ses remords.

Il y a peut-être de la sévérité à juger ainsi le monde; mais cette sévérité irait jusqu'à l'injustice, si l'on ne rappelait en même temps qu'on représente ici ce qui distingue le monde, et non ce qu'il a de commun avec le reste de la société. L'enceinte des salons n'est pas si épaisse que le souffle de l'opinion générale n'y pénètre; on a beau s'isoler dans les palais, il faut bien respirer l'air de son temps et de son pays. Malgré cette fidélité obstinée aux traditions et aux conventions factices, les vérités nouvelles s'introduisent dans les esprits même qui craignent de les reconnaître et surtout de les professer. Ainsi la liberté d'examen, qui n'est point admise comme un principe, règne comme un fait dans la tolérance mutuelle que les mœurs ont introduite entre les opinions; ainsi le goût de l'originalité littéraire, qui n'ose s'avouer librement, éclate dans l'empressement général à suivre et à rechercher la nouveauté dans les livres et les spectacles. Il en est là comme un peu partout en France; le fait y vaut mieux que le droit, les hommes mieux que les doctrines, la société mieux que les lois.

II.

DE LA DÉCLAMATION EN MATIÈRE DE RELIGION.

Jamais peut-être la déclamation ne fut plus décriée ni plus commune. On demande de toutes parts à la pensée

d'être sérieuse, aux livres d'être vrais, au talent d'être utile ; et cependant la tribune, la chaire, les tribunaux, les classes mêmes, retentissent de paroles vides de sens et d'idées, dont le ridicule échappe à la faveur de l'habitude. Je ne sais si ce n'est pas une suite naturelle de la discussion publique, ouverte par la loi sur tous les intérêts. Il se pourrait que la liberté de la presse eût pour effet de donner naissance à une polémique exagérée et mensongère, et que la littérature politique fût toujours et nécessairement déclamatoire. Mais alors il faudrait au moins préserver de cet abus la littérature proprement dite. Et en effet, nous le voyons dès aujourd'hui, ce sont moins les livres que les harangues, les sermons, les adresses, qui donnent l'exemple d'une vaine rhétorique. Ceux qui déclament le moins, ce sont les écrivains; j'en excepte les journalistes, dont la profession participe de celles de l'orateur, du prédicateur, du professeur et de l'avocat.

La déclamation est à l'éloquence ce que l'esprit de parti est à la conviction, et l'hypocrisie à la vertu. S'il est vrai qu'une grande partie des productions de notre époque soit infectée de ce défaut, il importe à la critique littéraire de constater le fait, et c'est à l'observation morale d'en rechercher la cause.

On peut remarquer qu'en tout temps la déclamation ne s'applique qu'aux idées dominantes; elle est le style des esprits communs ou serviles. Lorsqu'en portant sur des matières graves, elle répond à un sentiment qui l'est aussi, lorsqu'elle part d'un homme convaincu pour s'adresser à un public non moins sincère, elle peut, faute de talent, n'être pas la véritable éloquence; mais elle en

produit presque l'effet, elle en a le renom; elle n'est reconnue pour ce qu'elle est qu'au jour où les esprits sont changés, et qu'ils traitent de préjugés les vérités de la veille. Ainsi, sauf deux ou trois noms qu'il faut toujours excepter, les plus célèbres sermonnaires du siècle religieux de Louis XIV sont devenus de purs déclamateurs aux yeux de l'incrédule siècle dernier; et je ne voudrais point répondre qu'il n'en advînt pas autant de nos pères les philosophes, au jugement de leurs enfants. Prenez les discours et les journaux des années les plus terribles de nos troubles; rarement y trouverez-vous l'éloquence; la plupart vous paraîtront d'une exagération, d'une enflure de langage qui va jusqu'à rendre douteuse la réalité du sentiment qu'ils expriment : car il faut de la clairvoyance et de l'équité pour comprendre que chez des esprits médiocres, l'enthousiasme, le dévouement, la passion, peuvent prendre le ton des rhéteurs, et que des sentiments naturels peuvent avoir un style qui ne l'est pas.

La déclamation n'est donc quelquefois qu'une faute de goût, un tort littéraire, qui ne tient en rien de l'hypocrisie ni du mensonge; l'éloquence d'une époque peut devenir la déclamation d'une autre. Rien de plus rare que l'éloquence de tous les temps; rien de plus rare que le talent qui survit à l'esprit de son siècle, interprète immortel d'opinions périssables.

Mais au-dessous du talent qui n'a qu'un temps, on doit placer encore cette déclamation doublement trompeuse qui recouvre d'un style faux des opinions feintes, ou du moins des opinions de situation ou de complaisance. Qu'aujourd'hui des écrivains et des orateurs parlent le

langage de 1793, ils n'obtiendront pas une heure de succès ni de créance : ils seront reconnus du premier coup pour déclamateurs. Même sort attend ceux qui, sans ménagement, prétendraient, en nos jours d'indifférence, orner des mêmes éclats de style la prédication hautaine des doctrines qui ne souffraient ni restriction, ni scrupule, ni doute, dans les jours de foi de l'église gallicane. C'est ce qu'oublient plusieurs écrivains prônés dans leur parti. Ils ne regardent pas assez si leur caractère connu et le fond de leur conviction autorisent la pureté, l'excès, la violence de leur langage et de leurs maximes; ils négligent de se demander si la véhémence de leurs invectives sera prise au sérieux ou accueillie par le mépris, du moins par la froideur; ils ne s'enquièrent pas enfin si le public n'est pas aussi tiède qu'eux-mêmes, et s'il n'y a pas dans leur position, leur renommée, leur conscience, quelque chose qui fait de leur foi un paradoxe et de leur piété un scandale.

Laissons ces esprits scélérats qui parlent et écrivent sciemment sous la dictée de l'intérêt : toute opinion n'est pour eux qu'un moyen de parvenir; dans leur bouche la vérité même est une imposture; ils mentent en la disant, car ils ne la croient pas. Ce n'est pas à ceux qui ne connaissent pas le scrupule que doit s'adresser le reproche. Parlons à cette foule bien plus nombreuse d'esprits faibles, aussi incapables d'hypocrisie que de conviction, qui prennent une opinion parce qu'ils l'entendent retentir autour d'eux, et qui réussissent bientôt à se persuader qu'ils la croient, sans toutefois être bien sûrs qu'elle soit vraie. Peu à peu, sans examen approfondi ni adhésion consciencieuse, ils deviennent des sectateurs zélés, même

emportés, d'une croyance superficielle, adoptée d'abord par laisser-aller plus que par devoir. Ils ornent ce texte de phrases bruyantes et hyperboliques qu'ils empruntent aux écrivains originaux, et ne s'aperçoivent pas que ce qui est éloquence et nouveauté dans Bossuet devient platitude et lieu-commun dans un écrivain vulgaire. La religion, et ce qu'on est convenu depuis M. de Fontanes d'appeler *les saines doctrines*, telle est à présent la matière ordinaire de cette violente rhétorique; il y a là-dessus certain nombre de phrases faites que l'on répète indistinctement dans les circonstances les plus simples, comme dans les plus solennelles, dans un journal comme dans une église. Il s'est formé une certaine littérature dévote, à l'usage des laïques comme des clercs, sans vérité, sans profondeur, sans force. C'est un nouveau genre académique, d'autant plus futile peut-être qu'il s'applique à des sujets plus graves. L'éternité, la providence, la grandeur de Dieu, la chute de l'homme, les vérités les plus relevées, les symboles les plus imposants, les mots les plus augustes, sont devenus des effets de style, des tours oratoires, des phrases toutes faites. Quelle bizarre corruption du goût, ou plutôt quel étrange et triste résultat des mœurs publiques!

Ce n'est pas en effet ailleurs que dans les mœurs qu'on doit chercher la source de ce phénomène littéraire. *La déclamation en matière de religion* ne peut marcher qu'à la suite d'un retour vrai ou prétendu à la religion; et, nous devons le dire, il est à craindre qu'ici le fond ne soit comme la forme, et que la religion d'aujourd'hui ne soit toute déclamatoire.

Il serait aussi extravagant qu'injurieux d'accuser toute

une époque et tout un pays d'hypocrisie : la nature humaine n'est pas si fausse ni si habile. A cette accusation il y aurait au moins deux grandes exceptions à faire : l'une en faveur du peuple ; l'autre, des prêtres. Dans le peuple, et j'entends sous ce nom tout ce qui vit loin du pouvoir et des salons, dans le peuple, l'affectation religieuse n'a pas généralement pénétré. Au sein des conditions médiocres règne encore une liberté sans artifice ; là se rencontrent des âmes pieuses, pour qui la foi n'est pas une affaire de circonstance, et des esprits incrédules qui ne prennent point le masque de la dévotion ; là, nous l'espérons, on n'exagère point sa foi, on ne dissimule pas son indifférence. C'est tout ce que le moraliste a droit d'exiger : le premier devoir, c'est d'être sincère.

Quant aux prêtres, on est beaucoup trop disposé à les accuser de mauvaise foi. Les esprits forts ne peuvent-ils donc concevoir qu'on croie ce qu'ils ne croient pas ? Il s'en faut cependant qu'ils aient donné à leurs objections contre le christianisme cette évidence entraînante qui ne laisse plus de place au doute ; et quand même ils y parviendraient, il resterait au moins permis de se tromper. Malgré la faveur que plusieurs circonstances promettent à l'état ecclésiastique, nos mœurs répugnent tellement à cette profession qu'elle n'est pas communément embrassée, surtout dans les classes de la société qui ont reçu de l'éducation. On peut donc tenir pour vraies la plupart des vocations, et rien n'autorise à donner un démenti général à la sincérité du clergé. Si à d'autres époques il a régné dans cet ordre des convictions plus fortes et plus absolues, jamais peut-être cette foi moyenne, cette sincérité suffisante pour distinguer l'honnête homme de

l'imposteur, n'ont été plus générales. Ardent sur des intérêts qu'il prend pour des devoirs, le clergé est peut-être tiède sur le dogme, mais il est croyant ; sa conduite le prouve, elle est encore régulière, ses mœurs sont encore pures : le malheur, c'est qu'il manque de lumières et d'élévation.

La littérature ecclésiastique en fait foi. Quelle déplorable absence de talent, d'esprit, d'instruction ! A l'exception de M. l'abbé de La Mennais, dont l'excessive orthodoxie a produit une sorte de schisme, où trouverez-vous ailleurs des esprits plus communs et plus superficiels ? Aucun bon livre de morale, aucun traité de théologie, aucune recherche philosophique de quelque mérite n'est sortie depuis bien longtemps des mains d'un prêtre. On a cité quelques sermons ; mais aucun jusqu'ici n'a pu supporter l'épreuve de l'impression. L'église de France est tombée dans une telle indigence, qu'elle en est venue à célébrer presque comme un père de l'église l'illustre auteur d'*Atala* et des *Martyrs*.

Les prêtres sont obligés par état à n'écrire que sur les plus grandes questions. Or, comment seraient-elles traitées dignement par ceux qui, au lieu de se livrer à de solides études, de creuser jusqu'au fondement de leur doctrine, de se consommer dans la connaissance des sciences humaines, de regarder à tout enfin, pour apprendre à discerner le vrai du faux et à fortifier la religion en désarmant la philosophie, font vœu de tout ignorer et de tout craindre, évitent la discussion, redoutent la publicité, nient sans comprendre, condamnent sans juger, déclament sans raisonner ? Occupés uniquement de propager leur influence sur le commun des esprits,

non pour les élever, mais pour les soumettre, où trouveraient-ils le temps de rechercher la vérité ou seulement la gloire? Ce qu'ils demandent à la société, c'est moins la foi que l'obéissance.

Cette circonstance est grave et nouvelle en France. Jusqu'au siècle de Louis XIV, le clergé a marché en avant de la société pour les lumières, la science et le talent, comme pour les vertus : aujourd'hui, bien loin d'avoir droit à la même supériorité, il en a perdu jusqu'à l'ambition. C'est une des causes, entre tant d'autres, qui rendent sans importance le mouvement religieux dont nous sommes témoins; c'est ce qui permet de le considérer comme une chose du moment, comme l'effet de faveurs changeantes et d'exemples passagers. Ce n'est guère plus de la religion que l'agiotage n'est du commerce : c'est une vogue, un jeu, une manie; il n'y a rien d'intérieur ni de fort, il n'y a point d'avenir dans cette réaction de dévotion; l'orthodoxie est devenue une bienséance; la foi est *convenable*, et rien de plus. Bizarrerie étrange, la religion, la chose éternelle, la religion est à la mode. La bonne compagnie l'a reprise depuis dix ans, comme elle a repris ses titres.

Où trouver une preuve que la conversion du beau monde soit sérieuse? Est-ce dans les mœurs? elles sont douces et sociables, mais d'une mollesse raffinée, d'une délicatesse exigeante qui se refuse invinciblement aux observances et aux privations qui marchent à la suite de la piété. Est-ce dans les esprits? mais la classe supérieure, jusqu'ici moins corrompue qu'autrefois, ne fut jamais plus frivole. Les opinions n'étant que des convenances, nul dans les salons ne pense ni ne raisonne. L'es-

prit même y est suspect comme de l'exaltation ou du pédantisme. User du présent, jouir de la soirée, profiter du vent qui souffle, sans prévoyance et sans passion, voilà toute la sagesse des privilégiés de Paris. Quelle place reste-t-il, je le demande, pour ces méditations attentives sans lesquelles il ne peut y avoir dans notre siècle de croyances solides? Est-ce au milieu de cette incroyable légèreté qu'on peut nous imposer par un étalage de religion qui n'a pas même le sérieux de l'hypocrisie? Certes, ou ce nouveau travers sera violemment corrigé par les événements, ou il doit amener à sa suite un grand relâchement dans les mœurs privées, enfin une ère nouvelle de licence qui n'aura rien à envier à celle du temps de Louis XV, que le mérite de la franchise et les grâces de l'esprit.

On a beaucoup blâmé l'hypocrisie des dernières années du règne de Louis XIV. Mais la vie du moins régulier des courtisans de madame de Maintenon ferait frémir la légèreté et la mollesse de nos jours. Nous aimerions autant nous faire chartreux que de les imiter; et cependant leur siècle était celui où La Bruyère écrivait cette terrible définition d'une vérité plus frappante que jamais : « Un dévot est celui qui sous un roi athée serait » athée. »

III.

DES CARACTÈRES.

On dit beaucoup que les mœurs sont meilleures aujourd'hui qu'au temps passé, et les plus grands détracteurs du présent se croient obligés d'en convenir, au moins pour les classes élevées de la société. Il est vrai qu'ils ajoutent que le peuple est profondément corrompu, et ils se rejettent, en dernier espoir de cause, sur la dépravation des esprits et la licence des opinions. Il se pourrait au contraire que, tel que tous les lieux communs du monde, celui de l'amélioration des mœurs, vrai d'abord, commençât à devenir faux, et que cette amélioration, si elle existe, se montrât partout ailleurs plus que dans les salons. J'ajouterai qu'à prendre la société en masse, c'est dans les opinions que la moralité a le plus gagné; elles sont aujourd'hui plus conformes à la justice et à l'humanité qu'à aucune autre époque; il en résulte plus d'humanité et de justice dans les actions, mais les vertus n'en sont pas plus communes. Par exemple, on trouverait difficilement en France un dévot qui brûlât les hérétiques, mais la charité n'est guère moins rare qu'au temps où on les brûlait.

Le grand monde, celui de la fortune, des dignités et de l'élégance, peut bien être favorable aux mœurs douces, mais non aux vertus fortes : c'est la patrie des hommes faibles. La morale n'y varie guère, quant à la pratique : seulement l'esprit qui y règne est tour à tour grave ou frivole, austère ou relâché; car c'est là que les circonstances

et les opinions du moment font le plus hautement la loi, et cette loi, c'est le bon ton. Ses arrêts sont chez nous bien plus sévères pour la manière de penser que pour la manière d'agir; on peut tout faire dans le monde pourvu qu'on n'y choque point, et la bonne compagnie a des règles qu'il est plus sûr de violer que de contredire.

Toute société ainsi faite n'est au fond ni bonne ni mauvaise; on ne doit juger d'elle que ses apparences, et quand on affirme qu'elle est meilleure, on doit entendre qu'elle est moins scandaleuse, voilà tout; à peu près comme quand on dit qu'un homme est religieux, cela signifie qu'il va à la messe. Peut-être même le seul scandale qui ait disparu est-il celui que donnaient les mariages d'autrefois; la fidélité a cessé d'être un ridicule, et l'amour légitime une niaiserie. Au fait, les bons ménages sont-ils plus nombreux? c'est possible; toutefois, là où se rencontrent beaucoup de luxe et d'oisiveté, beaucoup de jeunes militaires et de confesseurs jésuites, c'est-à-dire plus touchés des pratiques que des œuvres, tôt ou tard le mariage doit courir ses anciens risques; seulement on continuera d'en parler avec plus de respect. D'ailleurs, il faut bien le dire, la pureté des mœurs n'est pas toute la morale: il y a d'autres devoirs dont l'oubli est un scandale aussi. Or, dans cette société si amendée, le désintéressement et la fermeté des principes, la dignité et l'indépendance personnelle, sont-elles choses si communes? Ces qualités sont-elles même justement appréciées? les trouve-t-on seulement nécessaires pour gagner le titre d'honnête homme? Sacrifiez votre opinion à votre fortune, abaissez-vous à mille petitesses pour acquérir ou conserver une place, montrez-vous insatiable de distinc-

tions frivoles ou d'utiles appointements; sollicitez les mêmes faveurs par les mêmes moyens de vingt pouvoirs divers, de cent protecteurs différents; ne considérez pas votre mérite, mais vos goûts, en demandant une place; ne vous enquérez point si elle n'était pas vacante par une injustice ou promise à un plus digne : vous le pouvez, et peu importe; vous n'encourez aucun blâme; vous n'avez pas pris directement l'argent d'autrui, vous êtes honnête homme. Que dis-je, pour peu que vous joigniez à cela un caractère ouvert et riant, vous êtes excellent homme. Que sera-ce si vous assistez aux offices et que vous pensiez comme il faut! il n'y a plus de bornes alors, vous êtes un homme rare. Malesherbes ne fut pas plus loué dans son temps, et, à coup sûr, il le serait moins dans le nôtre.

Il n'est rien que n'excuse maintenant, même aux yeux de tous les partis, le danger de se compromettre. La crainte de ce danger s'avoue sans honte; la prudence est devenue la première vertu; la timidité même est estimée. Une opinion toute pleine de lâcheté s'est répandue, elle a gagné jusqu'aux âmes honnêtes; elle dit à tous : Ménagez votre position. Triste effet de l'ébranlement donné à tous les caractères et à toutes les convictions par quarante années de vicissitudes politiques! triste effet de cet amollissement moral que commencèrent la Terreur et l'Empire, et que viennent d'achever les préjugés de cour et les doctrines jésuitiques! De là est résulté un esprit de servilité auquel je ne connais pas d'autre exemple, parce qu'il s'allie avec le bon goût et les belles manières, avec l'esprit, la vanité, l'honneur même; c'est un mélange de respect pour la force et pour les convenances, c'est le

produit de l'intérêt qui calcule et de la raison qui doute, de la peur qui se ménage et de la médiocrité qui s'humilie. Et, chose étrange, un tel avilissement n'a ni l'allure, ni la renommée d'un vice. Tout au contraire, on en fait cas; c'est un devoir que le père recommande à son fils; l'expérience le prêche à la jeunesse; l'indulgence seule excuse parfois ceux qui y manquent, et le courage a besoin d'apologie et de pardon.

Je sais tout ce qu'on peut dire; je sais de quels noms on flétrit l'indépendance du cœur et de la pensée. Présomption d'amour-propre, manie de se distinguer, libertinage d'esprit, amour du désordre, rébellion, anarchie, impiété, cent autres mots s'échappent de la bouche de ceux qui ont intérêt à calomnier les vertus qu'ils redoutent ou qu'ils n'ont pas. La foi dans la raison, la fidélité à la conscience, l'amour du vrai, du bon, surtout du meilleur, sont journellement dénoncés comme suggestions de Satan, crimes d'état, ou prétentions de mauvais goût. Mais je sais aussi que jamais les faibles n'ont laissé après eux de bienfaits qui honorent leur mémoire, que jamais rien d'utile pour l'humanité ne s'est opéré par leurs mains, que jamais ils n'ont prévenu un mal, redressé un tort, réformé un abus, détruit une erreur, et qu'en général le perfectionnement de toutes choses et de soi-même n'est réservé qu'à celui qui, sortant de ligne, résiste au nombre et à la force. C'est le vieux conseil de la religion, comme de la philosophie, de *renoncer au siècle* et de *lutter contre la foule*.

Or, *vivre dans le siècle* aujourd'hui, c'est vivre en servage, c'est humilier sa raison, c'est s'attacher volontairement à toutes les puérilités et à tous les intérêts, pour

renoncer à cultiver son esprit et à fortifier son âme. J'insiste sur ce point, parce qu'il s'agit ici du vice national. Nous avons les défauts et les passions de tous les temps, moins peut-être qu'en d'autres temps; mais pour ce vice, il est florissant, il prospère, il domine. L'opinion de la société s'est corrompue au point d'honorer avant toutes choses les qualités qu'on recherchait jusqu'ici dans les domestiques.

Toutes nos autres vertus sont altérées et comme annulées par l'existence de cet esprit de complaisance et de platitude, que les dévots appellent humilité, les mondains sagesse, les princes fidélité, les fonctionnaires zèle, et les femmes bonne grâce. Tous les progrès que les mœurs ont pu faire d'ailleurs semblent à peine compenser un si grand mal; et l'on se sent tout près d'être ingrat envers ces généreuses doctrines qui depuis un demi-siècle retentissent dans le monde, puisqu'elles n'ont pu même affranchir les âmes, et que de toutes les libertés celle du caractère est encore la moins avancée. Cependant ces tristes apparences ne doivent pas nous faire une entière illusion; nous ne devons pas juger toute la société par la portion qui est le plus en évidence. Sortons de ce monde brillant et mobile, plus soumis à des circonstances momentanées que la masse de la nation qui n'obéit qu'aux influences générales d'une époque; pénétrons dans les conditions moyennes et même inférieures; visitons les professions indépendantes, mais laborieuses, le commerce, l'industrie, l'agriculture, la littérature même : nous retrouverons et nous apercevrons bientôt ce progrès moral dont on loue notre siècle. Ici règnent le goût et l'intelligence du travail; ici, le désir du perfectionnement en tout genre, le besoin

de la justice et de l'ordre, éléments premiers et peut-être uniques de la liberté, l'attachement aux affections de famille, premiers plaisirs du citoyen, trouvent encore de nobles et modestes refuges. Dans le peuple même, on sent une amélioration, du moins une disposition à l'amélioration, vraiment admirable; si, à la honte du pouvoir, des riches et des prêtres, l'instruction ne lui manquait, on sent que l'instinct social qui l'anime le conduirait à grands pas dans la bonne voie. Le goût de la régularité, de l'ordre, de l'occupation, est pour ainsi dire dans l'air; la grossièreté, la brutalité ne demandent qu'à disparaitre. Aussi règne-t-il parmi nous une paix, une sûreté, une soumission à l'autorité légale, qui depuis vingt-cinq ans ne s'est pas démentie, et que presque tous les grands états du continent pourraient envier à la France. Il y a des gens qui en font honneur à la gendarmerie; j'aime mieux en rendre grâce à mon pays.

C'est que, dans la marche actuelle de la civilisation, le progrès seul des arts utiles tourne au profit des classes inférieures. Beaucoup de circonstances peuvent pendant un temps rendre inutiles les efforts de la science et de la pensée; mais ceux du travail ne peuvent être tout à fait vains. L'industrie est en quelque sorte incompressible; elle poursuit, en dépit de tout le reste, ses essais et ses conquêtes. Ce fait, tout simple, tout borné, tout matériel qu'il paraît être, suffit encore, suffit seul à entretenir le développement moral du peuple. Tout ce qui offre un nouveau prix au travail l'encourage, et tout ce qui encourage le travail améliore les travailleurs. Les nouveaux besoins suivent les nouveaux produits, et si chez les riches les nouveaux besoins ne sont souvent qu'un raffinement et

un luxe, chez le pauvre, chez celui qui se passe même du nécessaire, un besoin nouveau devient presque toujours un progrès. Voisin encore du point de départ, de cette situation première où l'homme nu, oisif, errant, ressemblait aux habitants de nos bois, le pauvre, à mesure qu'il s'en éloigne par l'industrie, s'élève à un degré de plus au-dessus de la brute et remonte à l'humanité.

Ce ne sont là que de simples vues qui seront quelque jour éclaircies ailleurs et mieux que dans un journal; mais c'est assez pour aujourd'hui. Il ne faut fermer les yeux ni sur le bien ni sur le mal : deux assertions contradictoires sur l'état de nos mœurs sont soutenables et paraissent vraies : une explication est donc nécessaire. Nous avons commencé à l'esquisser, nous y reviendrons.

Les journaux généralement s'occupent trop peu de morale : c'est cependant le sujet le plus utile à traiter, et, quoi qu'on en dise, c'est le plus piquant. Puissions-nous le prouver par l'exemple !

IV.

DE L'ÉGALITÉ.

Un voyageur arrive dans un pays : il veut y vivre dans la société, il veut la connaître. Une première chose lui est nécessaire à savoir : quelle est l'opinion établie sur les distinctions sociales. Cette science ne s'acquiert point en un jour, elle a ses secrets et ses finesses ; mais c'est presque toute la science du monde. Dès qu'on la possède, on

n'est plus étranger, on comprend la langue, on a reçu le droit de cité.

Mais il faut recommencer dès qu'on émigre de nouveau. C'est un des points par lesquels les nations diffèrent le plus, même celles qui semblent constituées de même. La classification sociale est pareille dans deux pays : cependant, entre les classes qui la composent, les relations et les égards ne se ressemblent pas. Mille circonstances contribuent à former sur cet article l'opinion régnante. Elle est quelquefois le résultat de toute l'histoire d'un peuple. Les révolutions qu'il a éprouvées, les causes de sa grandeur ou de sa décadence, le caractère des princes qui l'ont gouverné ou des grands hommes qui l'ont servi, la nature de ses institutions, la contrée qu'il habite, ses inclinations guerrières ou pacifiques, agricoles ou commerciales, tout sert à fonder la faveur ou le discrédit des rangs, des professions et des familles ; tout sert à fixer les conditions auxquelles s'obtiennent le mérite et la réputation. On dit que les Hollandais érigèrent une statue à Guillaume Buckelst pour avoir trouvé l'art d'encaquer les harengs, et nous en élevons une au général Foy : en Russie, le czar Pierre est jugé digne de cet honneur que l'Angleterre décerne au marin Nelson et au mécanicien Watt.

Ces exemples s'expliquent aisément. Mais combien, dans les mœurs et les usages, de diversités moins clairement motivées, moins promptement aperçues ! Par combien de signes variés se trahit l'estime ou le dédain ! à combien de degrés inégaux l'une ou l'autre se mesurent ! que de nuances ont une valeur, que de minuties ont un sens ! Et comment apprendre tant de petites choses si

importantes pour les maîtres du savoir-vivre? il faut ici un tact que l'habitude donne, non une instruction que procure l'enseignement. C'est un ensemble de lois si compliquées et si délicates qu'il faut pour les suivre les avoir toujours suivies; il faut s'en pénétrer au point de ne savoir plus comment s'en départir, et presque de perdre la faculté de comprendre ce qui s'en éloigne. Et en effet, la chose arrive souvent : nous finissons par prendre nos usages pour des instincts nécessaires; nous disons, en parlant de nos conventions, que ce sont des choses qui se sentent et qui ne s'expliquent pas. Quelqu'un les viole-t-il un peu brusquement, nous trouvons sa conduite *inconcevable* ou *inimaginable;* ses manières sont *fabuleuses*, son procédé *monstrueux*. Ainsi des modes deviennent les règles mêmes de la vérité et de la nature.

De toutes les distinctions sociales, la noblesse est la plus factice; du moins, comme elle doit beaucoup à l'imagination, c'est la plus arbitraire. La noblesse existe en beaucoup de pays; nulle part elle n'est considérée et traitée de la même manière. Elle s'est par exemple conservée en Espagne, en Allemagne, en Angleterre : mais que la ressemblance est faible entre un pair d'Angleterre, un grand d'Espagne et un baron allemand! Qui pourrait impunément leur parler le même langage? qui pourrait confondre dans une même déférence la bonhomie cérémonieuse, la morgue emphatique, et la simplicité hautaine? qui penserait flatter par les mêmes hommages ou blesser par les mêmes reproches toutes ces variétés de l'orgueil humain?

La France offre sous ce rapport un singulier spectacle;

et ce spectacle, selon toute apparence, les étrangers pourront le regarder encore longtemps avant d'y rien entendre. La société française est une énigme pour le reste de l'Europe, et de tous temps nous avons été le peuple qu'on a le plus imité et le moins compris. Une preuve entre mille, c'est que l'importation des opinions du dernier siècle s'est faite partout et n'a nulle part produit une révolution comme la nôtre. La France de l'ancien régime était, on peut le dire, *à nulle autre pareille*. Cette monarchie si absolue et si faible, cette noblesse si brillante, mais aussi dénuée des moyens d'être utile que des moyens d'être oppressive, ce tiers-état dont l'activité se développait sans but, et qui manquait de frein comme de droits, cette sociabilité qui confondait tout, cette douceur qui pacifiait tout, cette vanité qui agitait tout, et enfin cette exigence d'esprit qui a tout bouleversé, ce sont là choses dont le monde n'a pas encore offert d'exemple. De là une révolution inouïe, dont le résultat n'est pas moins neuf que sa cause. De tout l'ancien régime, la sociabilité est restée intacte, et comme autrefois elle énervait l'aristocratie, aujourd'hui elle adoucit la démocratie. C'est ainsi qu'elle a contribué à renverser l'une, et qu'elle sert à conserver l'autre. Vainement des préjugés qui s'appellent des croyances, des prétentions qui se donnent pour des droits s'efforcent de diviser et de remuer une société qui tend à l'union et au repos. Les éléments de cette société se rapprochent; ils se mêlent sans cesse; ils ne peuvent pas plus s'isoler pour se combattre que s'agréger pour se grouper. Une démocratie mouvante échappe à tous les efforts tentés pour la comprimer. C'est là ce qu'ignorent les diplomates de l'Eu-

rope ; mais, sans être diplomate, il suffit d'être étranger, quelquefois même d'avoir accidentellement passé le Rhin, pour ne plus comprendre comment ce nouvel état social a changé toutes les relations des individus et des classes; et, dans les salons comme dans les boutiques, dans les cafés comme devant les tribunaux, il règne un esprit dont le secret n'est connu que des naturels du pays.

Nulle part l'existence n'est si facile, nulle part les mœurs n'ont tant d'uniformité : la profonde division des opinions n'influe pas sur les transactions privées; nous traitons les uns avec les autres, sans malentendu, sans conflit; les hommes les plus opposés de croyance et de parti ne peuvent parvenir à se distinguer par les procédés et les habitudes; les amis du passé sont de leur siècle; ils le renient, mais ils le suivent. Et cependant les opinions ne se concilient point; l'orgueil aristocratique n'a point de prétentions si arrogantes qu'elles ne trouvent encore accès dans quelques esprits; l'orgueil démocratique n'a point de préventions si haineuses qu'elles ne se mêlent encore aux sentiments de quelques novateurs. Entre ces deux extrêmes, mais plus près du second que du premier, se place le corps de la nation avec son invincible passion d'égalité, troublée sans cesse par les saillies d'une vanité qui tantôt regrette ce qu'elle sacrifie, tantôt ambitionne ce qu'elle méprise.

Pour l'ancienne noblesse elle-même, les mœurs qu'elle regrette ne sont point les mœurs qu'elle a. Ce n'est que par les opinions qu'elle tient à l'ancien régime. Aussi a-t-elle grand'peine à concilier sa conduite avec ses idées, et ses souvenirs avec ses habitudes. Elle sait qu'elle

doit tenir à la naissance, mais la moitié du temps elle s'arrange fort bien de l'égalité. Seulement, lorsqu'elle y pense, elle s'en blesse, et tâche alors d'affecter un orgueil dont elle n'est pas sûre. Elle aime ses titres, du moins se fâcherait-elle qu'on les lui refusât; mais elle en fait bon marché, dès qu'on les lui accorde, et semble prête à les déposer, pour peu qu'on prétende en tirer pour elle une obligation d'agir autrement que tout le monde, par exemple de renoncer aux spéculations mercantiles ou aux emplois lucratifs. C'est que, tandis que ses préjugés et ses scrupules l'attachent à la supériorité du rang, elle se sent au fond l'*égale de tout le monde;* elle est noblesse par bienséance et peuple sans le vouloir.

Les événements ont placé près d'elle une autre noblesse d'une espèce toute nouvelle, car il ne lui manque pas moins que la naissance. Léguée par l'Empire à la monarchie, improvisée par un gouvernement qui dans sa courte durée a fait un peu de tout, elle a été reconnue par nécessité ou par politique. On l'a donnée à la France comme une garantie de l'égalité. Du moins était-ce déclarer qu'en restaurant l'ancienne noblesse on ne rétablirait pas la roture : chose assez importante, car les priviléges sont odieux, moins par ce qu'ils ont de positif, que par ce qu'ils ont d'exclusif. Quant à la nouvelle noblesse, comme on l'appelle, elle forme bien, en raison des emplois qui lui ont valu ses titres, une classe supérieure, mais elle n'a rien d'une aristocratie, et ceux de ses membres qui s'y sont mépris l'ont expié par le ridicule. La plupart ont échappé à la tentation; ils prennent leurs titres à peu près comme d'autres mettent à la suite de leur nom *ex-notaire* ou *ancien juge.* C'est une manière

de rappeler qu'ils ont rempli des places et tâché de servir l'état. Comme individus, ils peuvent prétendre à la considération; mais ce qu'il faut à la noblesse, c'est du prestige.

Hors de ces deux classes, qui se distinguent si peu du grand nombre, je ne vois plus qu'une foule uniquement diversifiée par le mérite, la fortune, la profession. Une seule classification générale se laisse encore entrevoir, celle qui distingue les gens bien élevés de ceux qui ne le sont pas. Bien des prétentions subsistent, il est vrai, au sein de cette égalité; mais ces prétentions ne produisent après tout que des inconséquences, et les inconséquences mêmes prouvent le fait général auquel elles dérogent : ce fait, c'est l'égalité. Des prétentions la plus générale est celle qui repousse la noblesse; notre amour-propre a bien en cela quelque intolérance à se reprocher. Mais la paix et la douceur des relations privées n'en sont nullement troublées; et la différence entre les anciens privilégiés et ceux qui ne l'étaient pas est si légère aujourd'hui, elle pèse si peu dans les choses essentielles, qu'il serait puéril de se révolter contre des souvenirs qui ne peuvent disparaître aussi vite que la réalité. S'il existe un privilége odieux aujourd'hui, ce n'est pas la naissance, mais l'opinion qui le donne. Une certaine manière de penser, apparente ou réelle, passe pour le meilleur titre aux places, aux faveurs, même à quelques-uns des droits civils. L'aristocratie des *bien-pensants* est au vrai la seule qui tourmente la société, et, pour en faire partie, il n'est nullement besoin d'avoir eu des ancêtres à la croisade, il suffit d'avoir mis ses enfants à Saint-Acheul. La naissance est prisée moins pour elle-même que comme signe

et garantie de l'opinion. Même à la cour, elle ne supplée pas l'opinion, tandis que celle-ci la remplace. Bien voter est aujourd'hui le premier devoir d'un chevalier français : on a dit que les lettres de noblesse des Français de notre âge étaient écrites sur leurs cartouches ; elles le sont aujourd'hui sur leurs bulletins.

Ce sont là des circonstances passagères : laissons la cour, et voyons la société. Le bon moyen d'obtenir désormais l'estime ou les hommages du public est de le servir ou de lui plaire. Or, comme une expérience générale a montré dans le travail la source de toute prospérité nationale ou particulière, le travail est devenu le premier et le plus commun des titres à la considération, et presque à la renommée. Le travail est l'idole de la société actuelle. Pour avoir trop longtemps encensé le fastueux désœuvrement de la noblesse de cour, on s'est jeté dans une reconnaissance enthousiaste pour quiconque fait un emploi profitable de ses facultés et de son temps. Les professions laborieuses sont mises en première ligne. Peu s'en faut que l'industrie ne soit traitée comme une vertu et la richesse comme un mérite. Quelques-uns même en sont venus à tout voir dans la production. Ce mot a pris pour eux quelque chose de magique et de sacré, et l'ordre matériel exploité par la force humaine s'offre à eux comme le seul but légitime et raisonnable de notre mission sur la terre.

Rien de plus juste que d'estimer ce qui est utile en même temps qu'honorable ; rien de plus juste que de retirer de l'oubli, que de relever d'une longue injustice ces classes actives, au sein desquelles l'état puise sa force, et qui ont su fournir dans l'occasion à la gloire ses héros,

à la liberté ses martyrs. Mais l'exagération discrédite ce qu'elle prétend honorer ; l'utilité n'est pas la seule mesure ni le premier caractère du bien. Le travail est estimable en lui-même, et par les vertus qu'il annonce et qu'il entretient, plutôt que par la valeur et la quantité de ses produits. Après tout, il ne faut point louer à l'égal du dévouement et de l'héroïsme ce qui n'est que bon sens et bon calcul.

Cependant j'avoue qu'en ce sens nous sommes tous portés à passer un peu la mesure. Je n'entends jamais dans nos petits théâtres ces couplets ronflants et ces applaudissements à tout rompre en faveur de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, sans m'y associer de grand cœur. C'est là qu'on peut apprendre à juger la véritable opinion publique sur les distinctions sociales. On s'y plaît à entendre le laboureur rendre hommage à sa charrue, le fabricant à ses métiers, et l'avocat commenter en chansons le *vir bonus dicendi peritus*. Ce besoin de louer toutes les professions utiles finit même par énerver le comique de notre théâtre : d'un côté la censure protège les nobles, les fonctionnaires et les dévots ; de l'autre le public n'entend pas raillerie sur les négociants, les manufacturiers, les cultivateurs ; et la comédie se trouve dans la nécessité de s'attaquer à des ridicules de convention, et de peindre des situations imaginaires, sous peine d'être factieuse ou impopulaire.

Mais lors même que cette bienveillance de la société envers elle-même serait poussée jusqu'à la flatterie, elle n'en est pas moins louable dans son principe ; elle n'en est pas moins le signe et le résultat de l'heureuse disposition, de l'heureuse situation de la France. Elle tient à

ce sentiment d'égalité, ou plutôt de justice universelle, qui a pour jamais aboli entre les diverses classes de la société l'humiliation et le mépris. Elle signifie qu'il n'existe plus que des infériorités et des supériorités individuelles. On diffère encore par le mérite, l'éducation, la fortune, toutes choses que la société ne peut donner : mais elle n'oppose à personne de ces préjugés constitués qui retiennent chacun dans sa condition, et font de cette condition même une sorte de péché originel dont rien ne peut nous racheter. C'est là une idée devenue triviale à force d'être pratique, et je ne sais ni théories, ni intrigues, ni lois qui puissent y rien changer. On peut multiplier les efforts pour faire revivre des distinctions effacées; ces efforts peuvent même relever de terre je ne sais quelle image du passé; mais ils ressemblent aux artifices de la fantasmagorie qui ne reproduit rien, pas même des ombres.

M. DE LA MENNAIS

VERS LA FIN DE LA RESTAURATION [1].

I.

Nous éprouvons quelque embarras à parler de l'ouvrage de M. l'abbé de La Mennais, et à discuter les questions qu'il y traite. Depuis que cet ouvrage a été publié, il a rencontré un genre d'objection, ou pour mieux

[1] La première partie de ce fragment fut composée en 1826, à l'occasion de l'ouvrage de M. de La Mennais intitulé : *De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.* IIe partie.

Les opinions soutenues dans *le Globe* sur les questions relatives à la situation du clergé en France ont obtenu dans le temps une certaine célébrité. Quoique ayant pris très-peu de part à ce genre de controverse, je réimprime des articles qui y touchent, mais qui m'intéressent surtout comme décrivant avec exactitude un moment de la vie intellectuelle de M. de La Monnais, celui où, sortant de l'absolutisme à la fois monarchique et religieux, il menaçait d'arriver au libéralisme par la voie de l'ultramontanisme, et du libéralisme au radicalisme démocratique : car cet ardent esprit ne se repose que dans les opinions extrêmes.

Quand ce fragment a été composé, il était question des condamnations judiciaires prononcées contre M. de La Mennais pour avoir attaqué les doctrines gallicanes et la déclaration de 1682. Comme écrivain, il me paraissait dans son droit. Dans le domaine de la controverse spécula-

dire de condamnation, que nous sommes peu faits à soutenir et peu libres de combattre. Nous risquons en critiquant l'auteur d'appuyer ses juges, en le défendant de nous rendre ses complices : peut-être même courons-nous ces deux dangers à la fois, car nous ne sommes ni de l'avis de ses juges ni du sien. Que faire donc? Mesurer notre langage sans trahir notre opinion, certains que nous sommes qu'il est plus facile de calomnier nos intentions que de les méconnaître.

M. de La Mennais est un des premiers écrivains de ce temps-ci. Depuis la mort de M. de Maistre, la cause qu'il soutient n'a plus à citer que son nom. Considéré comme apologiste du christianisme, ou seulement comme défenseur des doctrines ultramontaines, il n'a point d'égal

tive, les doctrines ecclésiastiques et même les doctrines religieuses ne sont que des opinions, et, d'après la Charte, les opinions sont libres. Pour bien juger ces questions de liberté religieuse, il importe de distinguer dans la religion l'idée et l'institution. Les simples écrivains, fussent-ils prêtres, quand ils font des livres, doivent jouir de toute la liberté garantie à la pensée. Mais, comme l'histoire et la loi ont fait du christianisme en France une institution de droit positif et non une pure croyance livrée à l'arbitraire de l'esprit, le clergé, qui prend place dans les cadres de l'institution, les prêtres, qui, sous l'autorité du gouvernement, deviennent comme des magistrats spirituels, ont des obligations plus étroites et ne peuvent, dans leur caractère officiel, réclamer une indépendance absolue. La liberté de penser et d'écrire est pour eux soumise à des conditions spéciales de légalité comme elle l'est pour les magistrats de l'ordre le plus élevé. Du point de vue de l'opposition philosophique et pour la facilité de la controverse, *le Globe* considérait l'église comme une pure doctrine : mais en fait, et dans la sphère du gouvernement, elle est nécessairement et sera toujours quelque chose de plus. Le vrai caractère du clergé dans la société française me paraît avoir été remarquablement établi dans une opinion de M. Royer-Collard (Chambre des députés, séance du 15 mai 1821).

dans le clergé de France. Il est aujourd'hui la lumière et l'ornement de l'église. Réellement elle ne se glorifie pas assez de lui : est-ce injustice ou timidité?

La littérature et la philosophie seront plus justes ou moins timides. A nos yeux, M. de La Mennais est de tous nos adversaires le plus habile et le plus respectable. Il a laissé bien loin derrière lui cette nuée de prédicateurs emphatiques et de raisonneurs débiles, dont l'esprit de parti a fait tout le mérite et toute la renommée. Hardi dans ses vues, véhément dans ses formes, il sait prêter à tout ce qu'il écrit l'autorité de la foi, le charme de l'imagination, l'entraînement de la passion. Sophiste mais croyant, rhéteur mais éloquent, déclamateur sans mauvais goût, et plutôt par l'exagération des pensées que par la licence des expressions, il presse et domine tour à tour son lecteur par la violence de son invective, l'âcreté de son ironie, ou l'ascendant de sa dialectique. Sa raison a peut-être plus de subtilité que d'étendue, mais elle ne manque pas de force, et donne à son style une clarté, à ses idées un enchaînement qui font l'illusion de la vérité. Son érudition pourrait être plus complète et plus approfondie, mais elle est neuve et variée; il l'emploie avec adresse, et, loin de surcharger ses écrits, elle semble n'avoir d'autre but que d'ajouter plus de preuves à sa pensée et plus d'éclat à sa diction. Enfin il a le don, précieux pour ses adversaires, de les comprendre en les combattant, de poser nettement les questions agitées entre eux et lui, surtout de connaître la portée de ses opinions, et de les suivre jusqu'au bout, et de les embrasser tout entières. Heureux don, je le répète; car cette preuve de la force de son esprit sert à dévoiler la faiblesse de

sa doctrine. L'erreur n'est en effet visiblement réfutable que lorsqu'elle est conséquente. Autrement elle échappe à l'objection en se démentant, se dissimule par des contradictions, et rentre ainsi par fraude dans la vérité. Franchement adoptée, fidèlement suivie, complétement développée, elle se manifeste pour ainsi dire d'elle-même. Telle à mon sens elle éclate dans M. de La Mennais : sa doctrine, présentée avec une ingénuité hautaine, se montre dans ses écrits brillante de clarté, forte d'unité, puissante de logique, mais également gratuite dans les principes, fausse dans les faits et absurde dans les conséquences.

Je parle de sa doctrine, quoique son dernier ouvrage semble ne concerner qu'une question particulière : mais un esprit systématique comme le sien, et qui au fond n'a qu'une idée, se met tout entier partout; et la question qu'il traite, étant au fait celle de l'unité de l'église, touche de bien près à la question capitale de sa philosophie, je dirai même de toute philosophie. On se tromperait étrangement si l'on ne voyait dans son livre qu'une brochure de circonstance. C'est peut-être la circonstance qui le rend piquant, qui vaut à l'auteur son succès et une amende; mais, dans sa pensée, il s'agit de tout le système de la religion catholique. Ce n'était pas un petit procès à juger.

On dit que M. de La Mennais veut publier une défense. Nous souhaitons qu'il en ait la liberté; au reste, s'il ne l'a pas maintenant, il l'aura dans quelques mois, et peut-être n'aurons-nous plus celle de lui répondre. C'est donc à nous de nous hâter, et de préciser par avance les points sur lesquels, à notre avis, il est bon que M. de La Men-

nais revienne et s'explique sans détour. Son livre est maintenant connu, nous sommes dispensé de l'analyser; mais, parmi les nombreuses et vastes questions qu'il remue, nous devons en extraire quelques-unes qui nous paraissent en première ligne. Deux sont particulières, deux générales. Il y a une question de droit et une question d'histoire; il y a une question de philosophie politique et une question de philosophie religieuse.

Nous ne sommes pas appelés à décider la première; mais M. de La Mennais a besoin de la traiter. Il a nié de toutes façons les libertés de l'église gallicane; on lui en refuse le droit. Or la doctrine des libertés de l'église gallicane, ou tout au moins la déclaration de 1682 est-elle une loi de l'état ou bien une simple opinion, et sous l'un ou l'autre de ces deux titres, est-elle interdite à l'examen des écrivains et soustraite au contrôle de la liberté de la presse? C'est une question de droit que nous laissons à M. de La Mennais; en attendant, voici les faits. A peine la déclaration du clergé de France fut-elle publiée, que, par un édit du 22 mars 1682, Louis XIV défendit d'*enseigner ou d'écrire quelque chose contraire à la doctrine contenue en icelle*. Onze ans après, tous les évêques qui depuis 1682 attendaient leurs bulles d'institution, écrivirent au pape une lettre approuvée par Bossuet, et dans laquelle ils rétractaient la déclaration de 1682, du moins en tant que décision, la réduisant ainsi à n'être plus qu'une simple opinion sur laquelle ils ne s'expliquaient pas; et, par une lettre au même pontife, Louis XIV s'engagea à ne point faire *observer les choses contenues dans son édit du* 22 *mars* 1682. Ainsi fut fait depuis 1693 jusqu'à la révolution. En 1801 on conclut

avec le saint-siége un concordat qui ne fait aucune mention de la déclaration de 1682, et qui est lui-même, comme acte de la puissance papale, très-opposé aux libertés de l'église gallicane. Seulement une loi organique, rendue par suite de ce concordat, ordonna que les quatre articles dont se compose la déclaration fussent enseignés dans les séminaires. Depuis lors, il est intervenu une autre loi qu'on appelle la Charte constitutionnelle, laquelle reconnaît à tout Français le droit de publier ses opinions, en se conformant aux lois qui doivent réprimer les abus de cette liberté. Depuis cette Charte, les lois répressives annoncées par elle ont été rendues, dont aucune en aucun article ne fait mention de la déclaration de 1682. Maintenant l'édit de la même année, rendu par Louis XIV au temps où la liberté de la presse n'existait pas, abandonné par lui en 1693, négligé pendant plus d'un siècle, est-il encore une loi de l'état? La liberté de la presse, décrétée depuis par la Charte, connaît-elle d'autres limites que les limites posées par les lois postérieures à cette Charte? Et enfin, tandis qu'il est légalement permis à un protestant d'imprimer que la religion catholique n'est pas la vraie religion chrétienne, à un philosophe que la religion chrétienne n'est pas la vraie religion, est-il interdit à un Français, par cela seul qu'il est prêtre ou simplement catholique, d'imprimer que la religion gallicane ne soit pas la vraie religion catholique? Libres de publier notre opinion sur le fond même du christianisme, ne le sommes-nous plus d'opiner publiquement sur la déclaration d'une partie du clergé? Ce sont là des questions de droit sur lesquelles nous cédons la plume à M. de La Mennais. C'est à lui de réclamer pour ses ouvrages une impunité,

une publicité accordée jusqu'ici sans difficulté aux ouvrages de M. de Maistre. Et certes ce dernier, particulièrement dans son livre sur l'église de France, est tout autrement sévère que M. de La Mennais pour Louis XIV et son clergé, pour Bossuet et sa déclaration.

Ceci nous conduit à la question historique. M. de La Mennais est loin de l'avoir traitée librement. S'il écrit encore sur ce sujet, il faut qu'il raconte tous les faits et dise toute sa pensée. C'est son intérêt; mais bien plus, c'est son devoir. Sous ce seul rapport, en effet, quelque chose nous paraît manquer à la franchise et à l'indépendance de son langage. L'histoire de la déclaration de 1682 ne serait pas son moindre argument, et cependant on dirait qu'il craint de s'en servir, et qu'il ne veut pas avoir autant raison qu'il le peut. Il omet, il écarte, peu s'en faut qu'il ne dissimule les preuves les plus fortes, de peur apparemment de choquer les idées reçues, d'effrayer les faibles, de blesser les puissants. Qui le retient? d'où vient cette crainte ou ce scrupule? Quoi! il entreprend de prouver, comme l'a dit Fleury, que les libertés gallicanes ne sont que des servitudes, que la déclaration du clergé est un acte de politique mondaine; et il hésite à caractériser hardiment le despotisme de Louis XIV et la complaisance de Bossuet! Qui lui impose? est-ce la renommée également classique du grand roi et du grand orateur? craindrait-il, en les blâmant une fois, de perdre le droit d'opposer leurs noms, comme une arche sainte, à toutes les réclamations des amis de la liberté? appréhenderait-il de compromettre le dogme si cher à son parti, le dogme sacré du pouvoir absolu, en signalant un de ses excès? Des intérêts du moment,

des convenances de position pourraient-elles balancer le droit de la vérité? Non, sans doute, et M. de La Mennais est supérieur à de si puérils ménagements. Qu'il le prouve désormais, en abjurant toute profane indulgence. Qu'il nous montre *ce que c'est qu'un prêtre*, en ne faisant aucun sacrifice aux choses de ce monde. Qu'il soit, comme M. le comte de Maistre, fidèle à sa cause contre son parti.

C'est presque une réparation qu'il doit à M. l'évêque d'Hermopolis. Dans un de ses chapitres, il établit que la doctrine des libertés gallicanes, en faisant trop large part au pouvoir royal, est une doctrine servile, entachée d'immoralité politique; et, à son point de vue, il l'établit d'une manière assez plausible. Pour montrer même que les gallicans ne se sont pas dissimulé cette triste conséquence de leurs principes, il rapporte deux passages, l'un de Pierre Dupuy qui justifie les crimes d'état, l'autre de M. Frayssinous qui dégage le pouvoir politique de toute responsabilité sur la terre : ces passages conduisent, je l'avoue, à l'ignoble doctrine de l'obéissance passive. Mais en les citant avec d'amers reproches, était-il juste de taire que c'est aussi la doctrine de Bossuet? Le passage incriminé de M. d'Hermopolis n'est que le développement d'une malheureuse phrase de Bossuet dans son Discours à l'assemblée du clergé de 1682 [1]. Cette phrase

[1] « Dans ces cruelles persécutions qu'elle endure sans murmurer durant tant de siècles; en combattant pour Jésus-Christ, j'oserai le dire, elle (l'église) ne combat guère moins pour l'autorité des princes qui la persécutent; ce combat n'est pas indigne d'elle, puisque c'est encore combattre pour l'ordre de Dieu. En effet, n'est-ce pas combattre pour l'autorité légitime que d'en souffrir tout sans murmure?... Le même sang qui rend témoignage à l'Évangile le rend aussi à cette

de Bossuet vient de droit dans la question; elle y est célèbre même; MM. les évêques d'Alais et d'Hermopolis n'ont pas manqué de la citer : M. de La Mennais était comme tenu de la répéter; car elle était peut-être son meilleur exemple, la meilleure preuve de sa thèse. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Dira-t-il que c'est par charité, par respect? alors pourquoi cite-t-il M. Frayssinous? Si l'omission des erreurs de Bossuet est un devoir, la citation de celles de M. Frayssinous devient une injure. Il faut choisir, ne rien dire ou ne rien taire. La vérité le veut ainsi.

Mais ce sont là des questions secondaires. La déclaration de 1682 n'existerait ni dans nos lois, ni dans notre histoire, le nom même des libertés de l'église gallicane n'aurait jamais été prononcé, qu'il serait toujours important de savoir quelle est la nature et l'étendue du pouvoir spirituel; si l'état existe dans la religion ou la religion dans l'état; enfin, dans le cas où le pouvoir spirituel serait le pouvoir suprême, d'où procède son droit, et quel titre légitime son existence et son action. C'est la question première qui fait le fond du livre de M. de La Mennais et qui nous intéresse plus directement.

Après avoir parlé de la législation et de l'histoire, élevons-nous donc avec M. de La Mennais à des questions plus générales. La première qui se présente est celle que pose le titre même du livre, et que le livre n'a

vérité... Nul prétexte ni nulle raison ne peut autoriser les révoltes... Il faut révérer l'ordre du ciel et le caractère du Tout-Puissant dans tous les princes, quels qu'ils soient, puisque les plus beaux temps de l'église nous le font voir sacré et inviolable, même dans les princes persécuteurs de l'église. » (Sermon sur l'Unité de l'église.)

point résolue : « Quel est, quel doit être l'état *de la re-*
» ligion dans ses rapports avec l'ordre politique et civil? »
L'auteur établit bien le principe d'après lequel il déciderait cette question; selon lui, le pouvoir spirituel est supérieur au pouvoir politique. Mais c'est là une proposition vague, dont l'application serait certes beaucoup plus difficile que la démonstration. Or M. de La Mennais ne s'est attaché qu'à la démonstration, tandis qu'en fait de doctrines politiques, l'application a la première importance. Dans la plupart des sciences, la théorie est bonne si elle rend raison des faits; en politique, il faut davantage, il faut qu'elle les gouverne. Or comment la théorie de M. de La Mennais pourrait-elle gouverner les faits? en d'autres termes, comment serait-elle applicable? enfin quelle devrait être la relation positive et pratique de l'église et de l'état? C'est ce qu'il laisse à peine entrevoir, et l'on pourrait le défier d'extraire de son ouvrage un seul principe de conduite, une seule règle immédiatement utile pour un législateur ou pour un gouvernement. Résumons fidèlement ses idées, et l'on en jugera.

Les partisans du pouvoir absolu, c'est-à-dire du pouvoir de la volonté humaine, quelle qu'elle soit, exprimée par un prince, un sénat ou un peuple, soutiennent par là même qu'il n'existe aucune règle supérieure à la société comme aux individus, et maîtresse des gouvernants comme des gouvernés; ils omettent ou nient l'existence de la loi souveraine, seul frein du pouvoir, seule base du devoir, de cette loi contre *laquelle tout ce qui se fait est nul de soi;* ils ne reconnaissent d'autre droit que le fait, d'autre autorité que la force. Cependant pour être niée ou négligée, la loi suprême n'en existe pas moins; et

comme elle vient de Dieu, comme elle est Dieu même, il suit que les partisans de l'absolue souveraineté royale ou populaire sont des athées en politique. La loi morale proteste éternellement contre eux : elle seule est souveraine. C'est à elle que les rois en appellent pour se faire obéir, les peuples pour se faire respecter. Elle seule légitime chez les uns et chez les autres le recours à la force. Tel est l'ordre de la société, l'ordre de ce monde selon Dieu; tel il subsiste, abstraction faite du christianisme; tel il subsistait antérieurement à la venue du Christ.

Nous espérons que nos paroles traduisent exactement la doctrine de M. de La Mennais; nous ne pourrions l'altérer sans manquer à notre propre foi. Quelques-uns ont prétendu retrouver dans cette doctrine la souveraineté du peuple; il y a vraiment en ce monde des esprits spécialement destinés à ne point comprendre; mais passons.

De cette doctrine haute et pure, que déduit M. de La Mennais? Est-ce le gouvernement libre, lequel en sortirait naturellement? non, sans doute; et ici la division commence entre lui et nous. Depuis l'Évangile, l'église, héritière de tout ce qu'il y avait de vrai ou de divin dans les croyances humaines, dépositaire et interprete de la loi morale et suprême, a remplacé ce souverain invisible qui avait jusque-là régné du sein d'un nuage, partout présent et invoqué, bien que sans cesse méconnu et désobéi. Or l'église subsiste par son chef, réside dans son chef; le pouvoir de l'église ou le pouvoir spirituel, c'est le pape (voyez pour les preuves l'ouvrage même); et ainsi le pape est le représentant, l'organe de la loi des lois; il est le souverain des souverains. Il est la règle en personne, la loi incarnée, Dieu sur la terre. Ces expressions n'outrent

point la pensée de M. de La Mennais; on en trouverait chez lui l'équivalent, et dans son intention comme dans sa doctrine elles ne contiennent ni exagération ni blasphème.

L'église universelle, concentrée dans le chef de l'église romaine, a donc été substituée à cette loi universelle, une, perpétuelle, qui dominait auparavant le genre humain, à cette loi déjà *catholique* dans le pur sens du mot, et c'est pour cela que l'église a retenu ce nom. En conséquence, tout homme, toute secte qui se sépare d'elle, sort de la loi morale; toute église particulière qui réclame des droits hors de l'église romaine, se place précisément dans la position de ceux qui avant le christianisme ambitionnaient ou soutenaient un pouvoir affranchi de la loi universelle, un pouvoir illimité. En un mot, toute église qui se dit en tout ou en partie indépendante, nie la loi en tout ou en partie, puisque la loi est une, perpétuelle, universelle : c'est dire qu'elle nie Dieu en tout ou en partie, puisque Dieu est la loi même. D'où il suit que les gallicans sont tout au moins athées en politique.

La déduction est exacte, mais les prémisses pourraient bien être fausses. Nous les abandonnons aux gallicans. Laissons-leur le soin de prouver ou que le pape n'est pas l'église universelle, ou que l'église n'est pas Dieu; et tenant quelques instants pour accordé tout ce qu'affirme un peu gratuitement le hardi théologien, sommons-le de s'expliquer nettement sur les conséquences politiques qu'il en prétend inférer. Les voici telles qu'elles nous apparaissent : il voudra bien nous dire s'il les rejette ou s'il les avoue. Étant donné que le pouvoir spirituel ou papal représente la loi universelle, comme avant lui cette

loi réglait les rapports des gouvernements et des sujets, comme elle seule fondait et limitait l'autorité des premiers et l'obéissance des seconds, comme il est de la nature de cette loi que *tout ce qui se fait contre elle est nul de soi*, il suit que le pouvoir spirituel ou le pape doit jouer le même rôle, occuper la même place, revêtir les mêmes attributions; que de lui seul émanent la légitimité et l'illégitimité des pouvoirs politiques; il suit enfin que les rois relèvent du saint-siége. Oui assurément, dira M. de La Mennais, et je crois, toute l'église avec lui, ils en relèvent *spirituellement*. Soit; mais la restriction que semble exprimer ce dernier mot, n'est-elle pas vaine? D'après les définitions précédentes, le nom de *pouvoir spirituel* ne désigne plus uniquement le pouvoir compétent en matière de dogme ou de liturgie; c'est évidemment le pouvoir qui connaît et juge de tout ce qu'il y a de *spirituel* dans l'homme. La loi morale à laquelle ce pouvoir a succédé, ou plutôt dont il n'est qu'une image visible, statuait sur tout autre chose encore que les questions purement théologiques. Le bien et le mal, le juste et l'injuste, et en politique la légitimité ou l'illégitimité des actes et des pouvoirs, voilà aussi, ce me semble, le *spirituel* de la société; voilà donc la matière de la juridiction du pouvoir *spirituel*. Or maintenant, je demande ce qui reste au temporel : que M. de La Mennais réponde.

Je ne lui tends point de piége. S'il répond qu'il ne peut parler, la réponse est bonne, et je me tais avec lui. Mais s'il accepte la discussion, force lui sera de marquer où s'arrête la juridiction du saint-siége, c'est-à-dire du pouvoir spirituel, sur le spirituel du gouvernement et de

la société, en d'autres termes, sur les questions de légitimité en matière de commandement et d'obéissance. Force lui sera de nous dire si un pouvoir, juge souverain de l'action des autres pouvoirs, ne l'est pas de leur existence; et, dans le cas où il serait juge également de leur existence et de leur action, s'il n'est pas le pouvoir souverain, par conséquent le pouvoir unique de la société humaine. Par quel art conciliera-t-il ces inductions, qui ne nous semblent pas forcées, avec les derniers ménagements que dans son livre il garde envers les pouvoirs politiques? Dira-t-il encore que le pouvoir spirituel ne dispose pas des couronnes, mais seulement prononce sur les hautes questions de droit public; que, consulté par toute la chrétienté, il déclare simplement qui a tort ou raison, quel prétendant est fondé, quel pouvoir existe ou agit légitimement, décide enfin si la loi est ou n'est pas violée, cette loi *contre laquelle tout ce qui se fait est nul de soi?* Mais comme le droit est la règle du fait, comme force est due à la justice, la décision est apparemment obligatoire; et alors il est vrai que le pape ne dispose pas matériellement des couronnes, c'est-à-dire qu'il n'a ni soldats ni canons pour les donner ou les reprendre, mais qu'enfin sa parole seule confère au gouvernement le droit de régner, aux sujets le devoir d'obéir. M. de La Mennais opposera-t-il à ces conséquences les mots de l'Écriture, *omnis potestas à Deo?* et placera-t-il sur la même ligne les pouvoirs politiques et le pouvoir spirituel? Je ne le puis penser; la contradiction serait par trop manifeste. Alléguera-t-il que le pouvoir politique statue sur d'autres matières que le pouvoir spirituel? Cela est vrai quant aux apparences : mais laquelle des volontés du pouvoir poli-

tique est dépourvue de moralité? laquelle peut n'être ni légitime ni illégitime? laquelle, par conséquent, échappe au contrôle du pouvoir spirituel? Dire que le pouvoir politique est souverain dans sa sphère comme le pouvoir spirituel dans la sienne, c'est dire que le pouvoir politique est un souverain purement matériel, c'est dire qu'il est souverain dans tout ce qui est hors de la raison et de la conscience : il n'est plus alors qu'une force brute; autant l'appeler le génie du mal.

La seule ressource est de revenir à la distinction de Dieu et de César, et de reconnaître à César un pouvoir distinct, mais non pas indépendant de celui de Dieu, en un mot un pouvoir conditionnel. En ce sens, son pouvoir *vient de Dieu*, c'est-à-dire que personne n'y peut légitimement désobéir, à moins qu'il n'en use d'une manière condamnée par le saint-siége. Cette doctrine n'est pas insoutenable, et elle est plus noble à coup sûr que celle de l'obéissance illimitée et du pouvoir absolu. D'où vient pourtant qu'elle est si profondément impopulaire? d'où vient que personne n'en veut, ni rois, ni sujets? d'où vient que le clergé lui-même ne la professe pas généralement, et que M. de La Mennais, qui en soutient les principes, la pallie ou l'adoucit dans l'application? C'est déjà un préjugé légitime contre une doctrine politique; le silence de M. de La Mennais sur les moyens de mettre la sienne à exécution est déjà de mauvais augure. Pas le mot dans son livre sur la manière dont, pour se conformer à ses principes, un gouvernement doit se constituer et marcher: pas le mot sur l'étendue et le nombre des attributions temporaires et conditionnelles, ou permanentes et absolues, du gouvernement. Il ne dit pas si le clergé

doit exister entièrement isolé dans l'état, seule manière d'y exister indépendant, comme un surveillant, comme un juge de la société et du pouvoir, ou s'il doit en partie relever du saint-siége, en partie de l'état, ou bien enfin s'il doit s'identifier avec l'état, le posséder, le gouverner, et réunir les deux glaives dans la même main. On pressent qu'une telle foule de questions positives, les unes agitées depuis l'origine de la monarchie, les autres nées de la révolution, devaient se trouver résolues dans un livre dont le titre annonce un plan de conciliation entre l'état religieux, l'état politique, et l'état civil. L'auteur les a presque toutes négligées; il s'est borné à des assertions générales sans contact avec les faits, à des discussions de pure polémique qui ne touchent point aux réalités. Il s'est contenté d'appeler Dieu le pape, d'appeler religion le clergé, et puis de se jouer des difficultés avec ces mots souverains, et de paraître ainsi dominer les affaires humaines, comme si, pour disposer de la toute-puissance et de l'éternité, il suffisait d'abuser de leurs noms.

Nous rencontrons ici une question supérieure encore à la précédente. Est-ce de Dieu en effet que dispose M. de La Mennais? et, en reconnaissant que le christianisme est la vérité, l'idée qu'il en donne est-elle bien le christianisme? la religion romaine, telle qu'on la professe à Rome, est-elle bien la religion? Grande question qu'il nous convient mieux d'exposer que de trancher, et dont l'importance échappe souvent à ceux qui entreprennent davantage.

Ceux qui ont condamné M. de La Mennais l'ignorent peut-être; mais en prononçant sur sa doctrine, ils ont, selon lui du moins, prononcé sur la vérité de la religion

chrétienne. A ses yeux et aux yeux de toute son école, ils ont porté la main sur le sanctuaire. Leur conscience peut les rassurer, mais leur raison ne doit pas se dissimuler qu'elle a pris parti dans une grande cause. Il y a des gens qui soutiennent que le gallicanisme, le jansénisme, la réforme, le déisme, l'athéisme ne sont que les conséquences successives d'un même principe plus ou moins développé. Ces gens n'inculpent point toutes les intentions, ne damnent point toutes les erreurs; mais dans leur pensée, le gallicanisme n'est que l'athéisme à sa plus faible expression, l'athéisme n'est que le gallicanisme à sa plus haute puissance; et ces gens ne sont ni des furieux ni des idiots. C'est M. le comte de Maistre, c'est M. l'abbé de La Mennais, et peut-être Fénelon.

On a depuis dix-huit siècles diversement établi la vérité du christianisme. On a tour à tour raconté ses miracles ou développé ses dogmes. On a tour à tour invoqué son histoire ou sa morale, sa métaphysique ou sa poésie. On l'a montré satisfaisant tous les besoins du cœur de l'homme, ou levant tous les doutes de son esprit, conservant l'ordre et la paix dans les sociétés bien constituées, ou poussant les nations dans la voie du perfectionnement et de la liberté. Toutes ces apologies (le mot est consacré) ont chacune leur mérite; aucune n'est parfaite en elle-même peut-être, mais, réunies, leur autorité est grande, leur masse imposante. Longtemps il n'en a pas fallu davantage pour le maintien de la foi.

Mais depuis un temps, de nouvelles difficultés se sont élevées : le doute est devenu plus hardi, plus savant et plus commun. On dit que l'esprit humain s'est renouvelé. Comme toutes les traditions anciennes, la religion a été

soumise à une révision sévère, et beaucoup des arguments que l'usage consacre à sa défense ont été trouvés trop faibles. Tous le seraient en effet, s'il fallait en croire M. de La Mennais, à l'exception d'un seul. Pour un ennemi nouveau, il faut de nouvelles armes; et sans rejeter absolument les apologies accoutumées, il laisse entendre qu'elles sont insuffisantes contre la critique moderne, et il cherche un système de défense plus neuf et plus fort, dans une partie de la doctrine chrétienne qui jusqu'à lui n'avait reçu ni tant d'importance ni tant de développement. Seul, ce système de défense répond à la philosophie du siècle. S'il n'a jamais été aussi complétement mis au jour, c'est qu'il n'a jamais été aussi nécessaire. Il est aujourd'hui la base même du christianisme, dont l'apologie la mieux appropriée aux besoins de l'époque est l'*Essai sur l'indifférence*.

Que cette apologie soit nouvelle, qu'elle soit orthodoxe, qu'elle soit philosophique, ce n'est pas le lieu d'en juger. La chose certaine, c'est que les idées sur lesquelles elle repose sont données comme fondamentales, et qu'elles ont inspiré toutes les pages du livre que nous examinons. Or quelles sont ces idées? Rappelons-les brièvement. L'esprit de l'homme est fait pour la vérité, et pourtant tous ses moyens de connaître sont insuffisants. Les sens, le sentiment, la raison, le trompent tour à tour: de là le doute universel. Cependant la certitude est nécessaire, et elle existe: or, comment existe-t-elle? quelle en est la source et la garantie? en d'autres termes, quel est le signe de la vérité? C'est, en fait comme en droit, le témoignage général; lui seul inspire et légitime la croyance. L'autorité qui rend témoignage, pour être irréfragable,

doit avoir les mêmes caractères que la vérité, c'est-à-dire être une, perpétuelle, universelle. Or quelle doctrine possède une telle autorité, quelle autorité réunit ces caractères? La religion chrétienne manifestée par l'église, c'est-à-dire la doctrine une, perpétuelle, universelle, attestée par une autorité une, perpétuelle, universelle. On voit que la certitude de la religion réside tout entière dans les caractères de l'autorité qui en dépose. Si une seule des propositions précédentes était ébranlée, si seulement un des caractères voulus manquait au témoignage catholique, la religion chancellerait aussitôt, et retomberait au rang des opinions humaines, toutes convaincues d'incertitude. Ainsi l'église est la preuve de la religion. L'unité, la perpétuité, l'universalité de l'église sont les garanties de sa vérité. Rien n'est donc plus important que de lui conserver ces trois caractères, titres sacrés de sa puissance. Or qu'est-ce que l'église? est-elle la réunion de tous les fidèles comptés par tête et votant au scrutin? Mais alors que devient son unité? Cette réunion d'ailleurs n'existe qu'en fiction. Les fidèles ne s'assemblent pas : s'ils s'assemblaient, ils ne resteraient pas constamment réunis; et que deviendrait la perpétuité de l'église? Le fait et la raison, d'accord avec les textes canoniques, s'accordent à déclarer que l'église n'est point une démocratie. Une argumentation analogue interdit de voir, dans l'autorité de l'église, celle du corps des pasteurs ou celle des conciles. Le corps des pasteurs n'agit point en commun; il manque d'unité. Le concile n'est point perpétuel; les églises nationales ne sont point universelles. Qu'est-ce donc que l'autorité de l'église? Celle du pape et du concile réunis? mais s'il y a dissidence entre eux, qu'arrivera-

t-il? Dira-t-on que l'autorité reste en suspens? ce serait dire que la société chrétienne, cette société parfaite, gouvernée par une autorité infaillible, a ses jours d'anarchie; autant dire que la raison éternelle a des éclipses. La perpétuité, l'unité, l'universalité ne se trouvent, on le voit, que dans le saint-siége. La constitution de l'église n'admet aucun principe républicain. L'église est une monarchie, la tradition est formelle sur ce point; cette monarchie est parfaite; elle ne connaît ni révolutions, ni décadence, ni réforme : elle a tous les attributs de la vérité qu'elle atteste. Ainsi la religion se prouve par l'église; l'église réside dans son chef, et le pape est la preuve universelle.

Selon M. de La Mennais, cette doctrine est le fond de la raison humaine. Toute autre conduit à l'erreur; toute autre, eût-elle pour but de démontrer la certitude du christianisme, est infectée de l'esprit d'examen et fait de la religion un système, une opinion, une manière de penser. De sorte que quiconque ose contester une partie de sa déduction ébranle la religion tout entière, et avec elle la certitude, la vérité, la conscience même de l'humanité qui ne repose que sur l'autorité. Les schismatiques qui se séparent de la tradition romaine, les jansénistes qui en appellent au futur concile, les défenseurs enfin des églises nationales, gallicanes ou autres, sortent de l'unité, et changent en loi locale ou variable la loi immuable et universelle. La dernière de ces sectes est plus réservée dans ses prétentions : mais son erreur n'en est pas moins grande et funeste. Si elle pouvait être écoutée, lorsque de son autorité privée elle pose des limites à l'autorité du pape, lorsqu'elle se sépare en cela des autres

églises et de l'église romaine, qu'en résulterait-il? « Que » le pouvoir étant incertain dans l'église de Jésus-Christ, » l'église elle-même serait incertaine. Il faudrait, chose » monstrueuse, admettre qu'il existe une société, disons » plus, une société divine, dans laquelle on ne saurait » pas après dix-huit siècles en qui réside la souveraineté. »

Je me borne à cet exposé, et, sans contester sur le fond, je finis par une seule observation qui révèle toute la gravité du parti pris par M. de La Mennais de réduire de son chef à un argument unique la cause sacrée qu'il défend. N'est-il pas certain que toutes les églises réputées jusqu'ici catholiques, que tous les chrétiens tenus jusqu'ici pour fidèles, ne croient et ne professent pas la même opinion sur la question de l'autorité, c'est-à-dire ne lui assignent pas la même étendue, le même siége, la même nature? N'est-il pas certain que jusqu'ici les diverses opinions, qui placent tout ou partie de la souveraineté dans les églises nationales ou dans les conciles, n'ont pas même été formellement condamnées comme hérétiques ou schismatiques? Si cela est vrai en fait, n'est-il pas vrai également en fait que l'église catholique est, à tort sans doute, mais réellement, divisée sur la question de l'unité de l'église ou de la souveraineté? Où est-elle alors, je le demande, cette unité tant prônée, présentée témérairement comme le caractère exclusif, le signe sacré, la preuve invincible de la divinité et de la vérité de la doctrine? L'illustre apologiste ne s'est-il pas quelque peu aventuré, en faisant descendre la discussion de la sphère du droit sur le terrain du fait? ne s'est-il pas trop avancé en se réclamant d'un témoignage universel, d'une autorité visible, qui lui manque dans le point le plus essentiel, et de

l'unité d'une société partagée effectivement en sectes comme une école de philosophie. M. de La Mennais a réuni toutes ses forces sur une seule idée, il en a fait la base de la foi; et voilà cette idée démentie par le fait, et démentie de son propre aveu; voilà l'église convaincue de division intestine mais permise, d'incertitude effective et tolérée sur la question fondamentale; et d'après les assertions absolues, les déclamations exclusives de M. de La Mennais, cette preuve manquant, il n'en reste point d'autre. Tout moyen de connaître et de croire, autre que l'autorité, a été rejeté comme infidèle; hors de l'unité d'autorité, nous a-t-on dit, tout est illusion ou mensonge. Qu'on le voie maintenant, et qu'on y pense : était-il sensé de prendre pour point de départ l'incertitude universelle, de prétendre faire naître la foi du doute, et d'élever, sur le sable mouvant de la philosophie du scepticisme, l'édifice de la religion dogmatique? On a récusé toutes les facultés humaines; on les a insultées avec hauteur, comme si l'on pouvait se passer d'elles; on a ravalé l'homme à la condition d'une intelligence humble, faible, timide, qui ne doit rien espérer d'elle-même, et qui ne peut trouver d'appui, de force, d'asile que dans une autorité extérieure. Hé bien, que lui a-t-on donné pour appui, pour force, pour asile? quelle est cette autorité extérieure? un problème.

II.

Enfin le silence est rompu, et le seul prêtre à qui Dieu ait donné l'éloquence, le seul qui rende le lustre du talent à l'église déchue, le seul enfin qui, par sa fière abné-

gation des grandeurs de son état, prête à d'impopulaires doctrines l'autorité qui suit le désintéressement et la simplicité, fait entendre cette voix plus admirée qu'obéie, et de nouveau gourmande à la fois le pouvoir et la société, son église et son siècle. Chaque publication de M. de La Mennais est pour nombre de gens un grand sujet de scandale. Les indifférents sont révoltés de ce qu'ils appellent sa violence. Les dévots se hâtent de protester que son langage n'est pas celui de la religion ; les incrédules s'écrient avec chaleur qu'il la compromet ; le haut clergé le désavoue ; et nous, nous prenons plaisir au spectacle de ces efforts d'une raison hardie et d'un talent vigoureux pour donner à des doctrines confuses et vieillies la conséquence et la nouveauté. Nous pardonnons la vivacité à la conviction, l'exagération aux besoins d'un esprit absolu, et la déclamation même en faveur de l'éloquence. Préservons-nous donc de l'indignation générale, et faisons de sang-froid l'extrait du livre avant de le juger [1].

Nul gouvernement n'est possible, selon M. de La Mennais, si la société n'est régulière, c'est-à-dire si les hommes ne sont liés par des *croyances communes, conçues sous la notion de devoir*. En d'autres termes, la société politique ne fait que recouvrir la société spirituelle : si celle-ci se dissout, l'autre périt. Or le lien des esprits, la règle des croyances communes, le fondement de la société spirituelle, c'est la tradition divine, tradition perpétuelle et immémoriale, mais restaurée et fixée sous le nom de christianisme par le Rédempteur du genre humain. Et comme à toute tradition il faut un dépositaire, à toute règle une

[1] C'est le livre intitulé *Du progrès de la Révolution*, 1829.

autorité, à toute société un pouvoir, l'église est ce dépositaire, cette autorité, ce pouvoir, véritable et immortelle souveraine de la société spirituelle. Le gouvernement de la société politique, le pouvoir temporel, ne vient qu'en seconde ligne, comme la chair ne vient qu'après l'esprit. Soumis à la loi divine, ce pouvoir est bien le *ministre de Dieu*, le représentant du Christ, mais à la condition *d'user de la puissance pour maintenir l'ordre établi par le Sauveur-roi* : dès qu'il le viole, son autorité tombe. Ainsi la société chrétienne est une société libre; car le souverain politique n'y est pas absolu.

La grande action du christianisme sur les gouvernements qu'il limitait alla croissant durant des siècles; mais enfin la résistance des puissances temporelles et de funestes circonstances affranchirent les rois de *cette haute juridiction qui coordonnait l'ordre politique à l'ordre spirituel*. L'un et l'autre furent séparés; il y eut deux sociétés, l'une fondée sur les devoirs, l'autre sur les intérêts; et Louis XIV, en proclamant la séparation, fit du despotisme la loi fondamentale de l'état, prépara la dissolution sociale, et remit en question l'existence du genre humain. La philosophie et la révolution ont achevé.

En présence de l'église s'élèvent donc deux partis; en opposition à sa doctrine, deux doctrines, savoir, la philosophie et le gallicanisme, ou le libéralisme et le royalisme. Ceux qui professent l'une de ces deux doctrines n'en discernent pas tous les principes, n'en prévoient pas toutes les conséquences. Ils sont même conduits en général par quelque sentiment de justice et de vérité que pervertit un mauvais système.

Ainsi la philosophie, par l'organe du *Globe*, soutenant,

dit notre auteur, que la raison de chaque homme est souveraine, soutient par là même que rien n'est absolument vrai ni faux. Comme elle ne reconnaît de pouvoir absolu qu'un pouvoir infaillible, et n'attribue l'infaillibilité qu'à Dieu, elle nie toute souveraineté ici-bas; et, en proclamant la souveraineté du jugement individuel, elle renverse sur les ruines de la société spirituelle l'édifice de la société politique. Sous ce système se cache pourtant une idée juste. Le mouvement libéral est trop général, trop constant pour que l'erreur et les passions en soient l'unique principe. Dégagé de ses fausses théories, le libéralisme n'est que l'impuissance où se trouve toute nation chrétienne de supporter un pouvoir purement humain. Il n'est qu'une conséquence mal prise de la *liberté des enfants de Dieu;* et l'on peut remarquer, à la gloire de la loi évangélique, que jamais les nations catholiques ne se soumettent aussi servilement que les protestantes au pouvoir de fait. Ce n'est que parmi les premières que vit cette noble inquiétude qui a besoin du droit pour en faire la base de la société, et qui, après l'avoir méconnu dans la loi chrétienne, le demande du moins à la raison philosophique.

Frappés des conséquences effrayantes du libéralisme, les royalistes à leur tour abusent d'un sentiment juste et vrai; et, parce qu'ils reconnaissent la nécessité d'un ordre stable qui ne peut exister sans l'obéissance au pouvoir, ils admettent que toute puissance vient de Dieu. Mais en ajoutant que, dans l'ordre temporel, c'est-à-dire en tout ce qui regarde l'exercice propre de la souveraineté, les souverains n'ont aucun juge, ils établissent que le commandement du pouvoir est toujours légitime

ou supposé tel, et autorisent ainsi toutes les sortes de tyrannies. Là en sont venus les jurisconsultes, les parlements, *de serviles évêques*, et tous les apôtres du gallicanisme.

Ainsi le libéralisme, *éminemment social en tant qu'il veut la liberté*, a raison de ne vouloir obéir à aucun pouvoir purement humain; le royalisme a raison de croire à la nécessité du pouvoir. Mais l'un a tort de croire qu'il n'existe parmi les hommes que des pouvoirs humains; et l'autre, que tout pouvoir établi soit absolu. Le pouvoir n'est ni absolu ni purement humain par une seule et même raison, c'est qu'il émane et dépend de la loi divine, et qu'il la représente en même temps qu'il l'observe. Le christianisme seul, en soutenant cette doctrine, satisfait à ce qu'il y a de vrai dans les prétentions des amis de la liberté et des amis du pouvoir. Le christianisme seul, ou plutôt le catholicisme, ou mieux encore l'église, c'est-à-dire Rome, prêche avec saint Paul que le chef de chaque nation, préposé de Dieu, est *son ministre pour le bien;* mais que s'il manque à cette condition en se *révoltant contre l'autorité de qui la sienne dérive*, en violant la loi divine, seule base de toutes les lois, il perd ses titres à l'obéissance; et *le peuple opprimé peut et doit à son tour, selon les lois de la société spirituelle, user de la force pour défendre son vrai souverain, et se reconstituer chrétiennement.* C'est ce que prouvent mille exemples; mais jamais on n'aperçut mieux *à quel point le catholicisme empreint dans les âmes le sentiment de la liberté qu'à l'époque trop peu connue de la Ligue, l'une des plus belles de notre histoire.*

Que veulent les libéraux? la liberté, c'est-à-dire une

autorité qui les préserve d'un pouvoir sans règle. Que veulent les royalistes? un pouvoir légitime et stable qui les préserve de l'anarchie. L'union de ces deux choses s'accomplira quelque jour; elle sera l'ouvrage du christianisme; et une grande restauration de la société s'opèrera, dont le temps sera le premier ministre. Mais « elle » ne saurait être réelle et durable qu'autant qu'elle sera » le fruit d'une profonde persuasion. Il s'agit de changer, » non l'état matériel des choses, mais l'état des intelli- » gences. Élevez au-dessus des ruines de la civilisation » chrétienne le sacré flambeau de la vérité; qu'il brille à » tous les yeux, et que ses rayons, se prolongeant à tra- » vers les nuages de l'erreur, éclairent peu à peu les es- » prits égarés en des voies trompeuses..... C'est en vain » qu'on essaie d'enchaîner la parole, tant qu'on ne peut » enchaîner la pensée elle-même. Malgré les obstacles » qu'on oppose à sa manifestation, elle se dégage de tous » les liens, et se produit forcément au dehors. Renoncez » donc à l'idée folle de mettre les esprits aux fers; com- » prenez que lorsqu'ils s'égarent, on ne les ramène jamais » que par la libre persuasion, et qu'on ne les soumet à ce » qui est juste et vrai que par des armes toutes spiri- » tuelles. Le mal, le grand mal est qu'on n'a pas foi à la » puissance de la vérité : on croit à la violence de l'homme, » et l'on ne croit pas à la force de Dieu. »

Telles sont les idées générales sur lesquelles s'appuie M. de La Mennais. On voit qu'il attend une crise, une révolution inévitable qui reconstituera les peuples chrétiennement sous le régime divin, qui s'accomplira par la liberté de discussion, que l'*intervention de la puissance civile, et en général tout moyen de contrainte, ne peut que*

retarder indéfiniment, et que seconde la destruction qui doit précéder l'œuvre de la régénération sociale. Il est donc conforme aux lois de la Providence que les doctrines qui *égarent les peuples* continuent de prévaloir; c'est la tempête qui purifie l'air. La France ne sera pas l'unique théâtre de la régénération; celle-ci *s'étendra partout où domine le libéralisme, soit comme doctrine, soit comme sentiment, et sous cette dernière forme il est universel*. Aussi, dans l'attente de cette révolution, que prépareront des générations qui ne la verront pas, on prévoit de quel ton M. de La Mennais doit traiter les gouvernements qui s'efforcent d'*arrêter le mouvement progressif de la société;* et rien n'est plus piquant que la peinture dédaigneuse qu'il fait de nos administrations. Mais, persuadé comme il l'est que le triomphe du libéralisme entre dans les plans de la Providence, n'est-il pas étonnant qu'il ne voie pas avec plus de résignation ou d'indulgence les mouvements politiques qui peuvent servir cette cause, et hâter le développement de *la loi de destruction indispensable pour préparer le renouvellement futur?* D'où lui peut venir l'indignation avec laquelle il signale les progrès de ce qu'il appelle la révolution ou la démocratie? Il n'y a pas jusqu'à la persécution religieuse dont il se plaint qui ne rentre dans le plan divin dont il aime à prophétiser l'accomplissement. Comment peut-il se trouver en si grand fond de mépris et de colère pour des doctrines qui, après tout, avancent l'œuvre, pour des erreurs qui ne doivent être à ses yeux que les échelons de la vérité? Où puise-t-il tout ce courroux, non moins pieux qu'amer, pour ces moyens de la Providence que les hommes ont nommés des ministres, et comment

l'état présent des choses a-t-il pu l'irriter au point qu'il en termine le sinistre tableau par ces mots expressifs : « Jamais, depuis l'origine du monde, un si exécrable » despotisme n'avait pesé sur la race humaine? »

Précisons les points sur lesquels portent l'examen et l'indignation de l'éloquent écrivain, et terminons par là cet extrait fidèle.

1° Une ordonnance du 21 avril rend au ministère de l'instruction publique l'autorité décisive en matière d'enseignement primaire. C'est, selon l'auteur, ou séparer violemment l'instruction de l'éducation, ou rendre le pouvoir civil maître des cœurs et des intelligences, arbitre de la morale, fabricateur de la vérité. C'est étendre indûment le ressort du gouvernement, dont l'action en matière d'enseignement devrait se borner à la fondation et à la surveillance des cours de hautes sciences. S'il doit exister des universités, qu'elles soient des institutions libres.

2° Deux ordonnances du 16 juin ont prononcé la clôture des colléges de jésuites, la réduction des petits séminaires. M. de La Mennais paraît faiblement regretter les jésuites, mais il voit dans la mesure qui les frappe un attentat à la liberté des consciences et des cultes, à la propriété, aux droits acquis, à ceux de l'église, à ceux des familles. Il demande fièrement où est la loi qui proscrit la société de Jésus; et à cette question il est bien assuré de ne point obtenir de réponse [1]. Quant aux écoles secondaires ecclésiastiques, il montre aisément que la me-

[1] Les jésuites ne peuvent subsister en France comme congrégation d'hommes qu'en vertu d'une loi spéciale, et comme association qu'avec l'autorisation du gouvernement.

sure qui les concerne est plutôt destinée à satisfaire aux défiances nationales qu'aux intérêts actuels de l'église.

3° A l'appui de toutes ces mesures, le gallicanisme a remis à neuf ses vieilles armes. La doctrine des églises nationales et des religions d'état a été reproduite et complaisamment développée. Cette doctrine est théoriquement si incohérente, que contre elle la dialectique de M. de La Mennais était superflue. La religion de l'état, nous dit-on, est le catholicisme sans doute, mais c'est aussi *la religion de Louis XIV et de Bossuet*. Que signifie cette distinction? Si telle est la religion de la France, quelle est celle de l'Italie ou celle du Portugal? Est-ce *la religion de Bossuet et de Louis XIV?* Non : c'est donc le catholicisme? Alors la France n'est plus catholique, et le catholicisme n'est pas universel.

4° La doctrine des religions nationales n'a en France qu'une base, c'est la déclaration de 1682. Il faut donc l'examiner, cette déclaration fameuse, et voir si, en prononçant l'indépendance absolue de l'ordre temporel à l'égard de l'ordre spirituel, elle n'a pas délié la souveraineté de tout devoir, et ruiné tout à la fois les fondements de la liberté et ceux de l'obéissance. Or, c'est ce qu'affirme M. de La Mennais. Selon lui, réprouvée constamment par le saint-siége, la déclaration a décrété le schisme et autorisé par avance les persécutions dont l'église devait être victime.

Enfin, après ce coup d'œil jeté sur la situation de la religion et de la société, il n'est plus qu'une question que puisse faire un prêtre : il doit se demander avec recueillement quel est son devoir. Le devoir du prêtre dans les circonstances présentes est le devoir du clergé tout en-

tier. M. de La Mennais pense qu'en premier lieu l'église ne doit s'unir à aucun des partis politiques, et qu'évitant de lier sa cause à celle des gouvernements, se regardant comme indépendante, il faut qu'elle se serre autour de son chef et proclame son unité. Ainsi, plus de transactions avec le pouvoir, n'implorez plus sa protection; renoncez aux faveurs, aux dignités, à la pairie même; *soyez prêtres, soyez évêques*, et réclamez avant tout la liberté d'enseignement, de discipline et de culte. *Repoussez la domination de l'autorité laïque* en ces matières; *repoussez toute espèce de formulaire, toute déclaration doctrinale qu'elle prétendrait vous imposer*. Qui a droit de vous empêcher de correspondre avec votre chef, de vous réunir en synode ou en concile? *Laissez les rois et les peuples se disputer, dans leurs désirs aveugles, un pouvoir sans consistance; les vainqueurs, quels qu'ils soient, tomberont un jour à vos pieds.*

Mais pour prendre une telle position dans la société, il ne faut pas seulement l'union qui prévient le schisme, la fermeté qui brave la persécution, il faut la science qui *enseigne les nations*. L'impiété triomphe de ce qu'elle appelle *l'ignorance du clergé; il y a dans ce reproche quelque fond de vérité*. Il est nécessaire d'apprendre autrement et d'apprendre davantage. Ce n'est point par ce qu'ils savent que les ennemis du christianisme sont forts, *c'est par ce qu'ignorent ses défenseurs*. Longtemps l'église tint en sa main le sceptre des sciences; le temps est venu de le ressaisir.

Ces conseils terminent dignement l'ouvrage : ce langage adressé aux prêtres ne manque ni d'élévation, ni de vérité. Mais une seule question, que M. de La Mennais

nous la permette : Les prêtres sont-ils capables de l'entendre? Nous ne le croyons pas, et si nous en jugeons par ce fond de pitié qu'il laisse entrevoir pour le corps épiscopal, nous soupçonnons qu'il ne le croit pas plus que nous.

Lorsqu'on a lu tous les livres de M. de La Mennais, lorsque l'on a suivi avec attention la marche de son esprit, on ne trouve rien de très-neuf dans son dernier écrit; car, avec lui, ce n'est pas nouveauté que la verve du talent. Le plus grand mérite du livre à nos yeux, c'est qu'il montre M. de La Mennais rompant, ainsi que nous l'en avions maintes fois sommé, avec les inconséquents préjugés de son ancien parti. S'isolant dans sa foi, s'enveloppant de sa robe sacrée, il foule aux pieds toute idolâtrie monarchique, toute superstition d'ancien régime, et déclare hardiment Louis XIV despote et Bossuet servile. Un autre progrès que nous devons remarquer, quoique sa situation plus que la raison paraisse ici l'avoir éclairé, c'est qu'il en est venu à professer le dogme du siècle, la liberté des opinions. Nous le voyons même forcé à concevoir, à expliquer, à légitimer en un certain sens les principes qu'il nous reproche. Il avoue qu'il y a *de l'honneur et de la force* à les soutenir avec sincérité, et tout son livre donne à penser qu'en fait de doctrines, entre les libéraux et les royalistes, sa secrète estime est pour les premiers.

Sur le fond même de l'ouvrage, nous avons une distinction à faire entre la polémique et la théorie. Il fait de la polémique avec le ministère, de la théorie avec nous.

La polémique est vive et pressante. Mais elle est d'un ton qui dépasse l'amertume et que n'excuse pas l'indi-

gnation. Assurément nous accordons à la presse les plus grandes libertés avec les ministres. La politique admet la vivacité, et la rend à la fois plus légitime et moins offensante. Cependant pour qu'on permette à M. de La Mennais d'accuser le ministère d'une *indigne fourberie*, d'imputer à M. l'évêque de Beauvais d'*accumuler dans ses correspondances des impostures sans nombre*, de lui dire qu'il est dans l'église ce qu'Ahriman était dans le monde de l'Orient, et que le caractère dont il est revêtu marque ses actes d'un signe *semblable à celui que Dieu imprima sur le front de l'auteur du premier meurtre;* pour abuser à ce point de l'impunité que promet à ses paroles le caractère de l'offenseur et de l'offensé, il faut certes que M. de La Mennais soit bien sûr de son dire, et donne à la justice de ses reproches une irréfragable évidence. Or, cette évidence, avouons que nous l'avons en vain cherchée.

A-t-il raison sur les faits? Rien jusqu'ici n'a convaincu le ministère d'imposture. Le ministère a dit que tous les évêques s'étaient soumis. Ils se sont soumis en effet. Où est-il le prélat qui élève la voix? quel est celui qui, devançant de nobles conseils, ait jeté au pied du trône le fardeau de ses dignités civiles pour ne garder que sa mitre et sa croix? quel est celui qui se montre prêt à refuser un titre, une pairie, une pension? Quand nous verrons de ces exemples d'une abnégation hautaine, alors nous pourrons croire à quelque résistance. Jusque-là, nous croirons aisément ceux qui nous disent que *les évêques se sont soumis*, et nous n'en demanderons pas même la preuve.

A-t-il raison sur le droit? Nous accordons volontiers que le gallicanisme n'est qu'un système politique, et non

philosophique : par conséquent c'est moins une religion qu'une manière de gouverner la religion. Peu soutenable en principe, il l'est comme moyen de remédier aux vices de la constitution ecclésiastique, et d'amener une transaction entre les deux puissances. Nous croyons que la liberté absolue remédierait mieux à tout; mais pour longtemps il faudra se contenter d'un système mêlé d'un peu de gallicanisme et d'un peu de liberté. Les prêtres pourraient accélérer la fin de ce système, s'ils avaient le sentiment de la vraie liberté. Mais leur instinct les pousse ailleurs, et peut-être, dans l'intérêt de l'église, sinon du christianisme, leur instinct ne les trompe-t-il pas. Qu'ils restent donc dans la situation fausse où la nécessité les place. Tant qu'elle se prolongera, une inconséquence inévitable régnera dans toutes les doctrines et dans toutes les mesures du gouvernement à leur égard. Pour tout dire, il y a contradiction entre la constitution de l'église et celle de la société actuelle. Or, l'église n'a pas plus envie de réformer sa constitution que la société la sienne. Qu'arrivera-t-il? L'église, à la longue, pliera sans en convenir, se modifiera sans se rétracter, fera enfin ce qu'elle a toujours fait. C'est le propre du clergé que de s'accommoder au temps. C'est le privilége de son infaillibilité que de n'être obligée à mettre aucun accord entre les principes et les actes. Il travaille pour l'éternité, en sacrifiant aux circonstances.

Nous n'approuvons pas en tout les ordonnances dont se plaint M. de La Mennais. On a contesté la légalité du texte de celle sur les jésuites. L'ordonnance sur les écoles ecclésiastiques n'est pas habilement faite, et celle sur l'instruction primaire ne suffit pas : l'exécution l'a

prouvé. Mais aucune iniquité ne nous frappe dans tout cela. Puisque l'autorité est maîtresse en France de l'enseignement, un ministère peut disgracier le clergé, après qu'un autre ministère l'a favorisé. Il n'y a point là de tyrannie, et les grâces ne constituent pas des droits. La question est uniquement celle-ci : Est-il bon qu'une grande part dans l'enseignement appartienne au corps ecclésiastique? Dans un régime de liberté, on doit la lui laisser prendre, s'il le peut; dans le nôtre, on ne doit pas la lui donner. Les raisons, M. de La Mennais lui-même nous en fournirait quelques-unes. Nous tairons les autres pour n'offenser personne : disons seulement que le clergé a été depuis quelques années conduit par ses chefs de manière à mériter la sévérité d'un bon gouvernement.

Un mot maintenant sur la théorie. On a vu que M. de La Mennais nous accusait d'avoir, en admettant comme lui une loi souveraine, affranchi la raison de tout frein, détrôné le pouvoir, dissout la société, légitimé l'anarchie. Si la raison est la loi souveraine, l'individu est souverain; il n'y a plus de subordination ni d'association possibles. Voilà l'objection : elle serait forte, si notre adversaire avait bien rendu notre pensée. Oui, nous professons qu'aucune souveraineté humaine n'est absolue, c'est-à-dire que l'infaillibilité n'existe pas sur la terre. La loi souveraine, la raison infaillible, est donc la loi, la raison, la sagesse divine, ou Dieu même : en ce sens, *son royaume n'est pas de ce monde*. Mais cette loi cependant se révèle en ce monde; cette raison s'y communique à des intelligences qui la reconnaissent et la proclament. Elle *illumine tout homme venant au monde*. La raison humaine *n'est point la lumière*, mais elle *rend témoignage*

à la lumière. Elle est imparfaite, mais elle est la raison, c'est-à-dire qu'en un certain degré elle s'assimile à la raison absolue, ou que l'homme est *à la ressemblance de Dieu*. Ainsi l'homme est libre; mais sa raison a une règle, sa justice a une loi, sa sagesse a un type. Toutes les intelligences, toutes les consciences de ce monde sont donc associées par leur identité de nature et par la communauté de la règle qui les domine. Elles sont unies dans la soumission au juste et au vrai, soumission pour laquelle elles sont faites, et dont elles ne s'affranchissent jamais complétement. Elles sont unies, disons-nous; mais elles sont subordonnées entre elles, parce qu'elles sont inégales, et elles se gouvernent et s'éclairent les unes les autres au nom de leur commune loi. C'est à cette loi qu'on en appelle lorsqu'on dit d'une manière absolue : *Il est vrai, il est juste, il est raisonnable*... Ainsi l'homme est libre sous une loi; la raison est maîtresse sous l'empire de la raison suprême, dont elle trouve en elle-même une image faible et fidèle pourtant. Les pouvoirs humains ne sont légitimes qu'autant qu'ils représentent et observent, suivant les forces humaines, la loi suprême, et le titre de leur autorité est dans la justice, la vérité, la raison qui réside en eux. Quelque constitution que l'on établisse ou que l'on suppose, tout cœur d'homme sent qu'il n'y a aucune volonté terrestre qui prescrive contre le droit, et que le principe obligatoire de l'obéissance est dans la justice du commandement.

Ainsi plus d'équivoque ni de contradiction. Nulle souveraineté absolue n'est réalisée en ce monde; mais, invisible et présente, la raison suprême parle à la raison humaine, et ne parle qu'à elle. Tous entendent sa voix,

non pas assez pour la suivre également, mais assez pour être également obligés de la suivre. De là le lien des intelligences, de là cette société spirituelle qui sert de fond et d'exemplaire à la société civile. A qui donc appartient le pouvoir politique? Aux plus capables de faire prévaloir la loi commune de la société, savoir : la justice, la raison, la vérité. Quelle est la meilleure constitution politique? La plus propre à mettre en lumière la vérité sur chaque chose et à faire arriver le pouvoir dans les mains de ceux qui sauront le mieux l'exercer. Ainsi, point de tyrannie, point d'anarchie : mais que le pouvoir soit légitime, la liberté respectée, la raison puissante. Toutes ces choses se tiennent, et leur réunion forme cet idéal de la société politique que nos systèmes constitutionnels s'efforcent de réaliser. — C'est traiter en bien peu de mots une bien grande question; mais au moins il nous semble que l'objection de M. de La Mennais a disparu.

DES

CONTROVERSES AU SEIN DU PROTESTANTISME.

(Globe, 1829.)

Nous avons entretenu nos lecteurs des troubles qui agitent le canton de Vaud, à l'occasion des mesures que le gouvernement du pays a prises contre une secte protestante et contre ses défenseurs. Depuis lors, il a paru une déclaration forte et modérée, souscrite par un grand nombre de pasteurs français, qui, sans être parfaitement d'accord sur les points controversés, s'unissent pour réprouver les actes du gouvernement vaudois, comme contraires à l'esprit du christianisme, à l'esprit de la réforme, au principe de la liberté de conscience. Ainsi nous concevons l'espérance que la justice et la raison seront entendues, et ce n'est plus la question de liberté que nous avons dessein d'examiner en ce moment. Au premier besoin, au premier signal, nous y reviendrons. Pour aujourd'hui, nous voudrions donner une idée du fond de la discussion. On peut remarquer en effet que les persécutions qui ont soulevé tant de plaintes contre la république vaudoise sont à la lettre des persécutions religieuses. Elles sont motivées par une différence de croyance

et de culte; elles ont pour objet de réprimer *une hérésie*. Sous la contestation politique se cache donc une controverse de théologie; et, en effet, la plupart des communions protestantes sont depuis un temps agitées de dissidences dogmatiques. C'est un spectacle assez nouveau dans notre siècle et que l'église catholique, inquiète d'autres intérêts, a cessé de nous donner. Nous demanderons à le considérer avec quelque attention, et à examiner du point de vue de nos opinions ces discussions de foi et de doctrine. Peut-être cet examen ne sera-t-il pas tout à fait perdu pour la philosophie.

Les controverses théologiques ont autrefois troublé le monde, et maintenant elles font si peu de bruit, qu'à peine sait-on s'il en existe, et que l'on dit communément que le temps en est passé. Notre esprit positif est prompt à mépriser comme de chimériques puérilités des débats qui ne paraissent toucher que des intérêts spirituels. Qu'importent à un siècle industriel ces besoins auxquels *le pain ne suffit pas?* qu'importe à un siècle politique le *royaume qui n'est pas de ce monde?* Déjà les philosophes qui nous ont précédés concevaient difficilement que la société se fût tant agitée pour des questions aussi vaines à leur sens que ténébreuses; et, tout en se passionnant à propos de l'Encyclopédie ou des deux musiques, ils s'étonnaient que leurs aïeux eussent daigné s'émouvoir pour la prédestination ou les deux natures de la personne divine. Hume ne peut retenir une dédaigneuse pitié en racontant les discordes religieuses de sa patrie; on dirait, à l'entendre, que Laud et Vane, Hollis et Ludlow, étaient des faibles d'esprit. Nous comprenons mieux sans doute aujourd'hui les passions ou les opinions que le temps

nous a rendues étrangères; l'intelligence du passé n'est pas le moindre mérite de cette impartialité d'esprit, qui sera l'honneur de notre philosophie. Mais généralement nous n'en sommes pas moins disposés à reléguer dans l'histoire les querelles et les questions religieuses; elles ont cessé de nous toucher, et, sans méconnaître qu'elles furent importantes, nous n'hésitons guère à prononcer qu'elles ne le sont plus. Notre impartialité nous permet bien la sympathie pour ceux qui ont soutenu avec dévouement et persévérance les opinions de leur choix; mais ces opinions mêmes n'obtiennent aucun intérêt; nous ne les estimons plus que pour les efforts et les vertus dont elles ont été l'occasion; et, loin de revenir avec curiosité sur des problèmes jadis si attachants pour l'esprit humain, nous nous félicitons de vivre à une époque où la raison se porte vers des objets plus accessibles et plus utiles. Chose singulière! nous disons que de nos jours elle est plus libre et plus hardie qu'elle ne le fut jamais; le premier usage de sa liberté, le grand effort de sa hardiesse aurait-il donc été d'abaisser son vol et de descendre du ciel sur la terre?

Je crains que nous ne rencontrions ici un effet de cette prévention inévitable que le présent inspire aux esprits qui se piquent le plus d'équité. Si l'on voulait bien cesser de s'arrêter aux apparences et de juger des choses par les mots, on apercevrait que l'esprit humain n'a peut-être pas changé d'objet autant qu'il le semble, et que nos pères, moins étrangers qu'on ne le croit aux intérêts et aux pensées qui nous occupent, ont laissé des enfants moins indifférents qu'ils ne le disent aux pensées et aux intérêts qui captivaient leurs pères. Non-seulement les hommes

avant nous ont senti comme nous, leur cœur a battu comme le nôtre, mais, à beaucoup d'égards, il a battu pour les mêmes causes. Avec leur sang, ils nous ont légué leurs œuvres, et nous n'avons fait que continuer leurs travaux en acceptant leur héritage. La nouvelle école historique l'a déjà prouvé en ce qui concerne les débats politiques; mais il serait possible, quoique plus difficile, de faire entrevoir quelque chose de semblable dans plusieurs des débats religieux qui nous semblent si loin de nous. Il serait possible de montrer que, sous des noms différents, nous agitons encore quelques-unes des questions qui partageaient nos aïeux. Un simple coup d'œil saisira le rapport des opinions qui amenèrent le soulèvement des Pays-Bas, avec celles qui ont suscité des révolutions plus modernes; et l'analogie des causes de la guerre de trente ans avec celles de la guerre récente, j'ai presque dit de la guerre actuelle, frappe les regards les moins attentifs. En remontant plus haut, le principe de la résistance des Hussites au quinzième siècle n'est-il pas tout à fait dans l'esprit du nôtre? et dans les querelles des deux puissances qui remplissent notre histoire, n'est-il pas aisé de retrouver les questions mêmes qui nous agitent en ce moment?

Sans doute le parallèle n'est pas exact de tout point : il serait étrange, et surtout il serait triste que rien n'eût changé dans ce monde, sur ce théâtre de mobilité et de renouvellement. Sans doute le drame a marché, l'intérêt s'est accru, l'action s'est développée, et l'on sent que nous approchons davantage de ce dénoûment où cependant nous ne toucherons jamais. Mais l'unité ne manque pas plus que la progression à ce drame mystérieux que conçut un poète invisible, et dont l'apparent désordre cache

une savante ordonnance. La diversité des lieux et des temps, des langages et des acteurs, voile sans la détruire l'éternelle identité du sujet.

Il y aurait un grand travail à entreprendre. Les historiens philosophes ont su découvrir l'unité politique de l'histoire, et montrer dans les événements des expressions différentes et graduées d'un même fait. On pourrait aller plus loin, et sous les diverses questions que font naître les doctrines et les croyances diverses, montrer les questions en quelque sorte perpétuelles de l'esprit humain. Et comme l'histoire politique elle-même n'est à certains égards qu'un retentissement de l'histoire intellectuelle, on parviendrait peut-être à montrer que l'histoire de la société et celle de la philosophie ont en définitive le même sujet, et qu'en ce monde, il n'y a de divers que les apparences. Tout change, dit-on sans cesse; il est vrai, mais changer c'est durer, et dire que tout change, c'est admettre un fond qui ne change point; c'est convenir que rien ne périt que les formes.

Ainsi, lorsque l'histoire nous enseigne qu'une question a dans un temps fortement ému les esprits, loin que nous soyons en droit de conclure de ce qu'elle est oubliée que les hommes aient alors disputé sur des chimères, il est plus raisonnable de rechercher par quel point elle touchait aux vérités qui seules ont le droit et le pouvoir de fixer longtemps l'attention de la raison. Nous verrons presque toujours qu'elles ont dans un sens mérité l'intérêt qu'elles ont obtenu; bien plus, qu'elles en méritent encore, et peuvent se rattacher à telles ou telles des questions qui les ont remplacées dans l'esprit ou plutôt dans le langage des hommes. Il n'est guère de croyances jadis

fortes et honorées qui, considérées ainsi, ne se relevassent dans l'estime générale; il est peu de dominations morales qui ne reprissent part au respect de l'humanité. La religion, pour parler sur-le-champ de la plus imposante des croyances et des dominations, la religion se représenterait bientôt comme la forme la plus puissante que jamais ait revêtue la recherche de la vérité. Ses dogmes et ses mystères, ses théories et ses problèmes retrouveraient, même aux yeux de ceux qui n'y croient plus, une certaine importance et leur genre de réalité. On se sentirait moins prompt à passer avec mépris sur les questions qu'elle pose et qu'elle agite, et il est peu de controverses théologiques qui ne redevînssent dignes de l'attention de la philosophie. La plupart en effet de ceux qui considèrent humainement la religion n'ont guère d'autre souci que de la trouver fausse. Il leur faut à tout prix qu'elle soit une vision gratuite, une claire imposture; c'est, à leurs yeux, un caprice de l'esprit humain ou un effet accidentel des causes politiques. L'esprit humain n'a point de telles fantaisies, et les hasards des affaires humaines n'amènent point de tels résultats. Il n'y a pas d'incident au monde qui pût conduire les hommes à s'occuper longtemps et passionnément de ce qui n'est pas, à creuser le vide, à secouer le néant; et, l'on peut l'affirmer d'avance, toute religion comme toute doctrine qui a obtenu de l'empire et de la durée s'appuyait sur autre chose que la force ou l'erreur, et tenait par quelques liens à l'éternelle vérité.

La religion ne peut être bien jugée que lorsqu'au lieu de s'attacher uniquement à la prouver divine ou mensongère, on en recherche consciencieusement le véritable sens, et qu'en la rapportant aux objets dont elle traite,

aux questions qu'elle élève et qu'elle paraît résoudre, on s'étudie à découvrir, non pas seulement son origine historique et son but social, mais son contenu, mais sa doctrine : c'est une philosophie tout entière à connaître et à juger. Alors, ce me semble, on lui doit trouver un fondement solide, non plus dans les affections des hommes, non plus dans les besoins de la société, mais dans les choses mêmes dont elle est la science. Alors on voit qu'elle se rapporte à un objet certain, objet qu'elle n'a ni méconnu ni supposé; on voit qu'elle est une expression de faits universels et primitifs, et que, s'il ne résulte pas de là invinciblement qu'elle soit toute vraie, il s'ensuit encore moins qu'elle soit toute fausse; qu'enfin si jusque-là rien n'atteste en elle une révélation spéciale et directe de la parole divine, encore bien moins est-il permis d'y voir uniquement la fiction du calcul, ou le rêve de la faiblesse. A la considérer humainement, elle est vraie au moins de toute la vérité de ces faits généraux qu'elle représente et qu'elle explique. Les représente-t-elle fidèlement? Les explique-t-elle de la façon la plus plausible? Ajoute-t-elle beaucoup aux lumières de la raison sur tous les points qu'elle a touchés? Introduit-elle dans la science de l'homme un élément nouveau, une donnée certaine qui ne pût sans elle être aperçue et saisie par la raison? Autres questions qui viendront à leur tour. Mais ces questions mêmes ne se pourront décider qu'après qu'un examen impartial aura produit une comparaison des problèmes que pose la philosophie avec les dogmes correspondants qu'enseigne la religion. L'inventaire fidèle de la science profane peut seul nous faire connaître ce qu'elle attend et ce qu'elle reçoit de la science sacrée.

Il n'est aucune des difficultés dont s'occupe la philosophie qui n'en soit une pour le simple bon sens. Seulement l'un les entrevoit confusément, y réfléchit par occasion, les suppose résolues pour la pratique, et n'en tient aucun compte dans la conduite de la vie; l'autre, au contraire, les analyse, les distingue entre elles, les étudie méthodiquement, s'y attache sans relâche, et ne gagne le plus souvent à les avoir éclaircies que le triste honneur de les savoir insurmontables, et de convaincre d'inconséquence la raison pratique, qui est forcée par l'évidence à les reconnaître et par la nécessité à les négliger. La religion se présente à son tour : elle entreprend de régenter le bon sens, de satisfaire la philosophie; elle traduit les mêmes questions sous une nouvelle forme; elle ajoute ou substitue aux idées abstraites, aux pures conceptions de l'intelligence, des images et des récits; puis, avec le ton de l'autorité, elle prononce que tout est dit, et que les difficultés sont levées. L'imagination et la sensibilité, qu'elle a su mettre en cause, prennent ainsi quelque influence sur la conviction. Mais, pour vérifier si cette influence est abusive et trompeuse, il faudrait que la raison proprement dite, que cette puissance, cette vue, cet instinct supérieur, qui juge de tout en nous, qui domine la philosophie, le sens commun, l'imagination, la sensibilité, comparât les solutions de la religion aux questions de la philosophie, aux difficultés du bon sens, et fît équitablement le partage entre ces trois sources de connaissances. Alors, si elle trouvait que la religion n'ajoute pas une lumière à nos lumières, une explication à nos conjectures, et qu'elle se borne à changer les termes des questions, à exprimer différemment les difficultés, en laissant au

même point les difficultés et les questions, si chacun des problèmes, enfin, qui dépassent et fatiguent l'intelligence humaine, restaient tout entiers, même après qu'on les a nommés des mystères, et qu'on les a traduits en dogmes, pour les imposer à la foi, alors peut-être la religion serait un langage plus digne ou plus figuré, plus touchant ou plus auguste; mais, au fond, elle ne différerait de la philosophie que dans ce qu'elle aurait d'hypothétique ou d'artificiel; elle reposerait toujours sur des vérités, mais n'en établirait point de nouvelles.

Toutefois, dans cette supposition même (et c'est la plus défavorable), il serait injuste de dire que la religion fût vaine et fausse. Elle aurait encore à l'attention de l'esprit humain au moins les mêmes droits que la philosophie, car elle serait encore la philosophie des peuples.

Si ce point de vue ne manque pas de justesse, on sent que les controverses théologiques sont loin d'offrir, à notre siècle même, aussi peu d'intérêt qu'il le semble. Ce n'est pas dans le temps où l'esprit philosophique saurait le mieux les généraliser qu'elles devraient cesser de l'occuper. D'où vient donc qu'elles ne l'occupent pas, et que ceux mêmes qui se piquent de suivre de plus près les progrès intellectuels de l'humanité se font gloire de les dédaigner?

La politique en est une des principales causes. Tout a pris de nos jours un caractère politique, même les controverses qui, en d'autres temps, n'eussent agité que des savants et divisé que des universités. Les idées sont aujourd'hui appréciées surtout par leur influence sur le sort de l'humanité. Il est devenu difficile de raisonner en théorie, car on ne pense que dans un but, et la foule des esprits

qui prêtent maintenant attention à la guerre des opinions ne regarde qu'aux résultats. Hommes de parti que nous sommes tous, nous ramenons toutes choses aux idées qui nous préoccupent ou nous enflamment. Il suit que la portion la plus élevée de toutes les doctrines, celle qui touche le moins immédiatement à l'application, celle dont les conséquences pratiques sont le moins apparentes ou le plus lentes à se montrer, est négligée comme un superflu scientifique, comme une récréation de l'esprit indifférente à la société. Telles nous paraissent aujourd'hui la plupart des questions théologiques. Il n'y a d'exception que pour celles qui touchent directement les faits. Ainsi on prononce chaque jour encore les noms d'ultramontains et de gallicans, de Port-Royal et de jésuites; ainsi les limites de l'autorité civile et de la puissance ecclésiastique donnent encore naissance à de fréquentes contestations. Mais la portée politique de toutes ces questions est évidente: aussi, la plupart du temps, est-ce dans un esprit politique qu'on les considère, c'est-à-dire moins dans le principe que dans l'application. S'agit-il des limites des deux puissances, on ne se risque pas à remonter à la source même du pouvoir pour déterminer la sphère et le mode de son action; renouvelle-t-on la distinction de l'église romaine et de l'église nationale, on se garde de s'enfoncer dans la recherche de la nature du gouvernement de l'église, et l'on évite la question abstraite de l'infaillibilité; rappelle-t-on les maximes des jansénistes, on laisse de côté leurs opinions sur la grâce ou la prédestination, quelque liées qu'elles paraissent avec leurs opinions sur la morale, à leur tour si étroitement liées avec leurs principes d'indépendance en matière d'autorité.

Tant que la religion a régné comme une doctrine et comme une puissance également incontestée, elle a laissé sans inquiétude les disputes fermenter dans son sein. Le clergé les a lui-même entretenues, ayant soin de s'arrêter au point où elles eussent passé la mesure : elles servaient à réchauffer le zèle, à perpétuer les études, à épurer la doctrine. Aussi pendant longtemps le clergé, même orthodoxe, a-t-il formé la portion de la société la plus remarquable par son activité intellectuelle : la société semblait un corps dont il était l'esprit. Mais à mesure que les conséquences de ces controverses, longtemps contenues, se sont étendues en tout sens, à mesure que ce bouillonnement intérieur a rompu de tous côtés les parois du vaisseau qui le renfermait, une prudence tardive a succédé à cette imprévoyante indulgence pour les combats de l'esprit; et le clergé sage s'est attaché à prévenir les controverses, à les étouffer, à les abréger, soit en palliant leur existence, soit en atténuant leur gravité, plutôt qu'à nourrir, qu'à exciter par l'étude et la discussion le foyer de l'activité intellectuelle. Cependant il a vu peu à peu son influence décroître, et faiblir sa puissance. Lui-même enfin a succombé comme corps politique, et les intérêts de son existence, qui lui paraissent ceux mêmes de sa sainte cause, ont dès lors, en première ligne, préoccupé sa pensée. La voix des controverses intérieures s'est tue, les dissentiments se sont anéantis ou ajournés, les nuances ont disparu. Le soin commun a été d'offrir le moins de prise possible à l'attaque. Pour l'église, il n'y a plus guère qu'une question, et c'est la question d'Hamlet.

Une nouvelle doctrine, ou plutôt une nouvelle puissance, s'était en effet formée, ennemie plus mortelle et

moins déclarée que la réforme, d'autant plus dangereuse qu'elle s'affranchit comme l'hérésie et ne se sépare pas comme elle, qu'elle reste au sein de l'église et la dévore au cœur, sans lui offrir une place pour frapper, sans lui laisser la force même d'étendre le bras : on reconnait la philosophie. Celle du dernier siècle a, pour la première fois, présenté le caractère qui avait jusque-là signalé les religions : elle a été populaire. Pénétrant dans la masse de la société, elle a modifié les opinions, les mœurs, les sentiments. Elle a passé avec vitesse de l'état de science à celui de préjugé. Dans tous les temps, la philosophie avait eu ses apôtres, souvent même ses martyrs ; en s'emparant de l'opinion, elle a eu son peuple. Dès lors, élevée au rang des puissances sociales, il ne lui restait plus qu'à se montrer tyrannique et persécutrice. Elle l'est devenue en effet, et l'église a reconnu sa rivale.

Mais comme l'esprit de l'église et celui de la philosophie diffèrent autant que la nuit et la lumière, ce qui avait servi l'une devait nuire à l'autre. Aux siècles passés, la tyrannie a pu servir l'église : car l'erreur, l'inconséquence du moins, est plutôt dans la prétention à l'infaillibilité que dans la persécution. La tyrannie de la philosophie, non moins odieuse, a l'absurdité de plus. Elle a dû tomber plus vite, et la philosophie reconnaitre et réparer sa faute, car elle portait dans son sein le principe de sa réformation : l'église semble ne pouvoir se réformer sans s'abjurer elle-même.

Une fois la guerre déclarée entre deux telles puissances, la controverse, qui accompagne toute guerre, doit changer de nature. Dans le feu du combat, c'est du pouvoir plus que de la vérité qu'on s'occupe, et c'est le droit du

plus fort qu'il s'agit de conquérir. On parle moins de dogmes et de problèmes, de révélation et de raisonnement, de Dieu et de l'homme. On parle d'institutions, de moyens d'action, de lois à faire, et de mesures à prendre. Publicité des opinions, liberté des cultes, liberté de la presse, indépendance du pouvoir civil, tels doivent être aujourd'hui les mots de ralliement de la philosophie, toute dévouée qu'elle est à la politique. Subordination des esprits, suprématie d'un culte, censure des écrits, prédominance du pouvoir spirituel, telles doivent être les paroles sacramentelles des manifestes de l'église, toute préoccupée qu'elle est de son existence et de ses affaires. Nul n'a le temps, l'envie ou le sang-froid de s'élever au-dessus de ces questions d'urgence, pour toucher aux questions de principe, qui sans doute les résoudraient par leurs propres solutions, mais qu'un lien moins visible rattache aux intérêts de ce monde, et dont les vastes conséquences échappent au vulgaire des esprits.

C'est ainsi que les discussions théologiques sont abandonnées et comme oubliées, au moment même où l'église et peut-être la religion avec elle sont au fait livrées au plus grand débat qu'elles aient jamais encouru.

Mais s'il existe des sociétés où l'on n'en soit pas venu de part ni d'autre à de telles extrémités, où la croyance religieuse, n'ayant jamais obtenu autant de pouvoir temporel, se trouve avoir à combattre une liberté de penser moins hardie, on conçoit que les discussions doivent y prendre un autre caractère, et plus analogue à celui des anciennes controverses qui divisèrent sans le déchirer le sein de l'église : telles sont à quelques égards les sociétés protestantes. Là l'orthodoxie est moins difficile, moins

absolue, ou du moins ne paraît pas l'être autant. Là l'autorité ecclésiastique, moins forte, et quelquefois purement spirituelle, rencontre des résistances moins énergiques, une hostilité moins intraitable, probablement parce qu'elle a moins exigé et moins abusé. La plus intolérante des églises protestantes est celle d'Angleterre; encore ne conserve-t-elle aucune action directe sur ceux qui sortent de son sein; son privilége est plus scandaleux qu'oppressif: toutefois elle est la plus attaquée, et, je l'espère, la plus menacée des églises protestantes. Mais, généralement, dans les pays où la réformation a pris racine, à côté d'une église moins exclusive et moins forte que celle des catholiques, règne une liberté de penser plus réservée, une indépendance de conduite moins déclarée, enfin plus de timidité dans les esprits et plus de modération dans les sentiments. L'écueil et la fin d'une telle situation religieuse serait une indifférence qui, gagnant de proche en proche, deviendrait universelle, et qui, sans bruit, sans secousse, conduirait par voie de révolution intérieure une société chrétienne à perdre sa croyance en conservant son nom. C'est cet avenir que les docteurs catholiques ont souvent prédit aux réformateurs. C'est le sort qui semble en effet réservé, dans les temps de tiédeur et de raisonnement, à toute société, qui, sous un nom de secte, n'a point de dépositaire attitré, de gardien armé de la foi, à toute nation religieuse divisée contre elle-même par le principe de son institution. Je ne voudrais pas renouveler ici l'accusation périlleuse de d'Alembert contre Genève; mais tel est assurément le terme vers lequel semblaient marcher dans la seconde moitié du dernier siècle plusieurs des sectes ou des nations protestantes. Je n'en veux

pour preuve que la régénération religieuse dont elles se vantent d'avoir donné l'exemple au monde chrétien depuis le commencement du nouveau siècle.

Bien que distinctes du grand corps du catholicisme, ces sectes ou ces nations ne sont pas en effet isolées dans le monde, ni étrangères à tout ce qui se passe : elles ressentent le contre-coup des événements mêmes auxquels elles n'ont point de part directe. Ainsi la grande contestation qui tourmente l'église romaine n'a pu éclater sans frapper au moins leurs regards ; elles n'ont pu méconnaître qu'avec l'existence de l'église la réalité de la religion était souvent mise en question. Plus d'une fois la philosophie a manifesté des intentions hostiles à l'essence du christianisme ; toujours l'église romaine a lié au christianisme ses intérêts menacés. Par une conséquence naturelle, la chrétienté non catholique a voulu se distinguer en même temps et de la philosophie et de l'église romaine ; elle a dû marquer sa couleur, et savoir et montrer si elle était encore chrétienne ou déjà philosophe. Moins exposé d'ailleurs, moins pressé, moins agité, le protestantisme a dû rentrer avec plus de calme, mais aussi avec moins de hardiesse, dans les voies de l'examen et de la discussion. Ainsi le bruit des discordes dont retentit le monde a réveillé le protestantisme sans le troubler. Excité par l'exemple, averti par le danger, il a ranimé son zèle au feu des controverses rallumé dans son sein.

Dans l'intérieur du protestantisme, il n'y a point de guerre politique. De protestant à protestant, il est peu de questions qui touchent à des intérêts positifs, à des droits sociaux, à l'existence légale. Hormis dans le canton de Vaud, le pouvoir extérieur des sectes les unes à l'égard

des autres, des individus à l'égard des individus en matière de religion, est faible, s'il n'est pas complétement nul. Parmi eux, nous devons donc trouver de véritables débats théologiques. Sans doute les passions mondaines n'en sont point bannies : d'où le sont-elles jamais? Mais elles n'y jouent qu'un rôle secondaire, et les questions elles-mêmes restent des questions théologiques. Ni l'incrédulité déclarée, ni le fanatisme oppresseur, ne s'y montrent; il n'y reste d'indifférence ou d'intolérance que ce qui en paraît inséparable des dissensions religieuses.

Voulons-nous donc, par simple curiosité, nous donner le spectacle de débats théologiques, sortons un moment de nous-mêmes, oublions nos soucis politiques, nos projets industriels; que nos regards franchissent la Manche ou la frontière du Jura : en Angleterre ou en Suisse, nous trouvons le spectacle animé d'une controverse où paraissent ne s'agiter que les intérêts spirituels du genre humain.

Nous avons montré comment il devait y avoir à l'époque actuelle plus de controverses théologiques dans les communions protestantes qu'au sein de l'église catholique. Des faits nombreux prouvent qu'il en est ainsi, et quelques-uns sont connus généralement. Tout le monde, par exemple, sait le nom des *méthodistes;* tout le monde commence à savoir que sous ce nom, adopté en Angleterre il y a environ quatre-vingts ans par certains réformateurs, on désigne assez improprement aujourd'hui des sectes qui diffèrent par des nuances de rigorisme et de doctrine, mais qui toutes au moins se ressemblent par un attachement fervent et pratique à une foi plus dogmatique et plus littérale, et par un retour de zèle qui sans

doute a gagné les consistoires établis, mais dont ceux-ci ont reçu et non donné l'exemple.

Le lecteur n'attend pas que nous exposions en détail les points litigieux entre les contendants, ni les symboles divers qui distinguent par exemple les trente sectes auxquelles l'Angleterre ouvre des temples; l'ennui de ce travail en passerait l'utilité. Mais peut-être prendra-t-on avec quelque intérêt une notion générale d'une question qui agite encore l'intérieur du protestantisme, après avoir bouleversé jadis le monde religieux. Elle nous donnera lieu de confirmer, d'éclaircir du moins notre pensée sur les controverses théologiques. Peut-être aussi servira-t-elle à montrer par quelle méthode une question théologique peut encore être tournée sous une face intéressante pour la raison moderne. Cette question dont les facultés de théologie ont si longtemps retenti, cette question qui a divisé l'église, et peut-être les apôtres, cette question qui fut le signal de la réforme, porte un nom probablement ignoré de la moitié des jeunes enfants du siècle: c'est celle de la *justification*. Je le demande avec assurance, ce mot réveille-t-il une idée bien nette dans l'esprit de ceux qui viennent de le lire?

On peut s'étonner au premier abord qu'un débat sur un point de foi naisse et subsiste parmi les protestants. Comment disputer là où la décision semble impossible? Où peuvent-ils en effet trouver un arbitre qui prononce entre eux, ceux chez qui la foi n'a point de tribunal? L'idée d'orthodoxie ne semble-t-elle pas en contradiction avec le principe d'une secte qui se déclare celle du libre examen? On pourrait répondre d'abord que la liberté des opinions et la vérité de toutes les opinions ne sont pas la

même chose ; que du droit de tout croire en paix ne résulte pas la certitude de tout croire à juste titre ; que même en cherchant sincèrement le vrai, on peut le méconnaître, et qu'entre des hommes qui pensent diverses choses, c'est une nécessité que les uns aient tort et les autres raison, au moins comparativement, et que par suite les seconds soient fondés à tenter de convaincre les premiers. C'en est assez pour motiver la controverse ; mais pour en dévoiler la cause, pour en expliquer la durée, il faut pénétrer plus avant dans la connaissance du protestantisme.

On doit distinguer dans le protestantisme, comme dans toute religion positive, deux choses principales : les dogmes qu'il enseigne, et les signes extérieurs ou autorités visibles qu'il fournit à l'appui de ces dogmes. C'est distinguer ce qu'il faut croire, et les moyens de le croire, ou ce qu'on pourrait appeler le *contenu* et le *contenant* de la religion. Cette distinction bien faite est la clef de l'histoire du protestantisme. On la voit naître dans le berceau de la réformation même. Lorsque les premiers novateurs commencèrent, le trait le plus saillant de leurs opinions, quelles qu'elles fussent en elles-mêmes, était de différer des croyances enseignées par l'église romaine. En se séparant ainsi, ils niaient par le fait l'autorité absolue de l'église, et ils ne tardèrent pas à la nier dans les termes, en soutenant, au mépris des menaces ou des censures, que la règle de la croyance était, non la tradition de l'église romaine, mais l'Écriture interprétée avec foi par la raison. Ainsi, d'une part ils établirent, contre l'enseignement de l'église catholique, qu'il fallait croire à telles et à telles maximes concernant la communion, le

salut, et le reste des matières religieuses; de l'autre, ils soutinrent, contre la puissance de l'église catholique, qu'il fallait croire à ces mêmes maximes, parce qu'elles contenaient le vrai sens de l'Écriture, seule autorité infaillible en matière de foi. Ainsi ils fondèrent tout ensemble un symbole déterminé et le libre examen. C'était peut-être édifier d'une main et détruire de l'autre. Comment, en effet, échapper à cette conséquence que, si l'interprétation de l'Écriture conduisait légitimement à une certaine croyance, toute autre croyance obtenue par la même voie pouvait être également légitime? Pressés par cette conséquence, ils finirent par l'accepter, avec plus ou moins de franchise, sauf à s'en défendre dans l'application, chacun s'efforçant de faire prévaloir sa croyance propre, sous l'empire du dogme commun de la liberté d'examen.

Ainsi le protestantisme, et ce mot est pris ici dans son sens le plus général, se composa de deux éléments. Il eut deux caractères : l'un, variable selon les temps et les écoles, la croyance à de certains dogmes plutôt analogues qu'indentiques; l'autre permanent, le libre examen de l'Écriture sainte.

Il est évident que ce dernier principe peut détruire l'autre, jusqu'à la substance. Le libre examen attaque tout; livrée à elle-même, la raison humaine peut tout voir dans l'Écriture. C'est ce qui a fait dire que le protestantisme contenait virtuellement toutes les opinions possibles, y compris le socinianisme, le déisme, l'athéisme enfin. Ce reproche est le triomphe des docteurs catholiques.

Le vrai, c'est que par la croyance au libre examen, les

protestants touchent à la philosophie, ils sont les devanciers des philosophes. Lorsqu'ils se laissent emporter aux conséquences de ce principe, ils peuvent arriver au dernier terme de l'indifférence. C'est pour éviter cette extrémité qu'ils se sont en général accordés à maintenir ce principal et dernier dogme, l'infaillibilité de l'Écriture. Mais qui ne voit qu'un livre infaillible, interprété par une raison qui ne l'est pas, cesse d'être une règle immuable? De là des variations nombreuses.

Bien qu'opposés d'ailleurs aux protestants, les catholiques ont comme eux des dogmes de foi et une règle de foi. Suivant eux, c'est l'église représentée par le souverain pontife ou par le corps des pasteurs (je ne décide point ici la question), qui possède l'infaillibilité. De la sorte, leur foi est fixe et leurs dogmes invariables, à la condition néanmoins que l'église le soit; mais cette condition, ce n'est pas à eux de juger si elle est remplie, c'est à l'église même. Le vaisseau du catholicisme est donc à l'ancre, tandis que celui de la réforme flotte à tout vent de doctrine.

A la rigueur, les catholiques ne sont obligés à prouver aucun de leurs dogmes, hormis l'autorité de l'église, et c'est en effet à ce point unique que les plus récents apologistes ont tout ramené. Les protestants, au contraire, se reconnaissent tenus de démontrer tous leurs dogmes par la raison et par l'Écriture, hormis l'autorité de l'Écriture même.

Le principe des premiers serait donc en général qu'il faut tout croire sur la parole de l'église, hormis l'autorité de l'église; le principe des seconds, qu'il ne faut rien croire sur parole, hormis l'autorité de l'Écriture. Les pre-

miers ne dérogent au système de l'autorité que lorsqu'ils démontrent l'autorité de l'église. Les seconds ne s'écartent du système de l'examen que lorsqu'ils ne démontrent pas l'autorité de l'Écriture.

C'est la différence la plus frappante entre les deux religions. C'est ainsi qu'en se disant également chrétiennes, elles suivent chacune une direction opposée; c'est ainsi que l'une a pu être appelée la religion de l'autorité, l'autre celle de l'examen.

En même temps que le protestantisme a déchaîné la raison dans le champ de la religion, il a cherché à la retenir par le lien des dogmes fondamentaux. Mais comme ces dogmes n'étaient point sous la garde d'une autorité constituée, comme aucune sanction pénale, presque aucune menace spirituelle, n'en protégeait la croyance, comme enfin les cultes nouveaux offraient peu d'occasions solennelles d'exiger des fidèles une profession de foi rigoureuse, les individus satisfaits d'une foi si peu gênante ont pu continuer de la professer, sans la croire strictement, et de paraître chrétiens, sans bien savoir ce qu'était le christianisme. L'indifférence si puissamment secondée par les idées modernes a pu se glisser dans bien des cœurs, longtemps avant qu'ils se sentissent ébranlés, et plus d'un protestant a pu cesser ainsi d'être chrétien, sans même s'en douter, à la faveur d'une religion qui ne forçait pas la soumission et ne provoquait pas la révolte.

Il y a environ un demi-siècle, beaucoup de protestants, le plus grand nombre alors, s'attachaient de préférence au dogme de la liberté d'examen, laissant dans l'ombre les autres dogmes auxquels l'examen avait conduit les fondateurs des diverses communions dissidentes; et ceux-

là naturellement inclinaient vers la philosophie. D'autres au contraire (et depuis un temps ils se multiplient, surtout en Angleterre et en Amérique) ont fixé leur attention et leur croyance sur quelques points particuliers, et ceux-ci penchent davantage vers le dogmatisme. Préoccupés de soins administratifs ou de science mondaine, tranquilles sur un pouvoir modeste qu'ils ne désiraient pas étendre, plusieurs des pasteurs et des consistoires ont été accusés de se rapprocher des premiers, et quelques sermons publiés dans le temps, et plus semblables à des discours moraux qu'à des enseignements évangéliques, donnent de la vraisemblance à cette assertion. Par une représaille naturelle, les partisans d'une foi plus fervente et plus complexe ont dû chercher des guides dont le zèle répondit au leur, et suivre ou former des sectes dissidentes, qui dans les pays libres ont eu bientôt leurs assemblées, leurs ministres et leurs temples.

Il est arrivé ce qui arrive toujours; l'opposition a réveillé le pouvoir. C'est en général depuis que les dissidents ont fait éclater leur ardeur que les églises établies se sont ranimées, jalouses de montrer qu'elles n'avaient point laissé dépérir entre leurs mains le dépôt des vérités fondamentales de la réforme évangélique auxquelles les nouveaux réformateurs prétendaient les rappeler. Cependant une nuance marquée distingue encore ces deux fractions de toute société protestante, et il est peu de pays où elles ne se livrent une guerre de théologie, publique ou cachée.

L'histoire en serait longue : je ne citerai qu'un exemple, c'est la question de la *justification*.

Lorsque les indulgences publiées par Léon X devinrent au seizième siècle l'occasion de la réforme, Luther, en

attaquant l'abus de ces largesses pontificales et surtout la doctrine par laquelle les dominicains prétendaient les soutenir, osa contester la valeur méritoire des pratiques extérieures, prescrites ou conseillées par l'église avec promesse de récompense spirituelle. La conséquence et la hardiesse de son esprit le conduisirent plus loin; il nia le mérite de toute pénitence et de toute observance, enfin des œuvres satisfactoires en général; et dès lors, appuyé de nombreux textes de l'Écriture, il attaqua non plus seulement le mérite, mais la bonté même des œuvres morales, quelles qu'elles fussent. Selon lui, toutes les actions des hommes, même des justes en état de grâce, peuvent être des péchés, parce que le principe du péché, la concupiscence, ou, pour parler un langage moins technique, le sentiment de l'égoïsme et de l'orgueil humain, en est inséparable. A cette corruption désespérée de l'humanité Dieu a daigné accorder un remède miraculeux dans la rédemption, faveur immense mais gratuite, qui offre à la créature incapable de mérite les inépuisables mérites du Fils de Dieu. Or ces mérites, c'est par la foi, et singulièrement par la foi en leur réalité et en leur vertu, que l'homme se les approprie; en d'autres termes, c'est la foi seule qui rend l'homme agréable à Dieu ou plutôt graciable devant lui. Ce ne sont pas les œuvres, car elles sont ou peuvent être des péchés, l'homme restant pécheur, quoi qu'il arrive; mais c'est la foi, seul et dernier lien de la nature humaine avec la nature divine. Par elle, la justice de Dieu profite à l'homme; en d'autres termes, l'homme est *justifié par la foi*. Bossuet s'attache à montrer que Luther a plusieurs fois varié dans l'expression et les accessoires de cette doctrine. Mais jamais cependant il ne l'a

essentiellement désavouée. Mais Calvin et son école l'ont établie avec une précision rigoureuse. Mais enfin on peut affirmer en général que sous des rédactions diverses elle a prévalu parmi les différentes sectes de réformés. L'esprit des confessions de foi, des auteurs protestants, de la tradition protestante, est très-certainement que *la foi seule justifie.*

Plus d'un protestant l'ignore ou l'oublie maintenant. Accoutumé à suivre les inspirations de la raison humaine, plus d'un imputerait plutôt cette croyance aux prêtres de Rome qu'il n'y reconnaitrait la sienne. S'il est cependant un fait assuré dans l'histoire ecclésiastique, c'est que, pour détruire l'importance exagérée que les prédicateurs ultramontains attribuaient aux pratiques extérieures, les réformateurs ont été jusqu'à anéantir l'efficacité des œuvres pour le salut, tandis que les catholiques font de ces mêmes œuvres la seconde condition de la régénération céleste. L'église romaine en effet, pressée par la réforme, rectifiant ou désavouant sans doute ce que pouvaient avoir d'outré et de pharisaïque les opinions en cette matière du commun de ses ministres, déclara, par la voix du concile de Trente, que, s'il est vrai que les bonnes œuvres dépourvues de la foi ou accomplies par l'homme encore pécheur ne méritent ni n'obtiennent la justification, cependant elles ne sont pas pour cela des péchés; qu'assurément la justification est gratuite, puisqu'elle est une grâce de Dieu, mais que les bons désirs, le changement de vie, les bonnes actions du pécheur, le disposent à la justification; que, sans doute, ces dispositions nécessaires à la justification ne la méritent point encore, mais que, lorsqu'en y ajoutant la foi et les sacrements, le chrétien

a obtenu l'état de grâce, quoique la concupiscence persiste en lui comme principe du péché, elle n'est point le péché même : si le chrétien lui résiste, il cesse d'être pécheur ; il est *justifié*, c'est-à-dire qu'il est au nombre des justes ; et les bonnes œuvres conservent, augmentent en lui la justice ou la grâce sanctifiante, et *méritent* la vie éternelle.

En écartant toute exagération, en élaguant les difficultés de détail et les applications épineuses, nous croyons avoir exactement exprimé les deux doctrines principales qui partagent le christianisme touchant la justification. Si l'on nous demande laquelle est celle de l'Écriture, nous répondrons qu'ainsi qu'on le doit bien prévoir, chacune des deux doctrines s'appuie sur l'Écriture, et invoque des textes en sa faveur. Ils sont trop nombreux pour être rapportés ; mais s'il faut absolument dire ce qui semble résulter d'une comparaison attentive des passages cités et interprétés par les deux parties, j'avouerai franchement que la lettre et le sens paraissent en général plus favorables à la doctrine protestante. Cette concession au reste ne saurait blesser un catholique ; car sa foi doit être plutôt déterminée par l'autorité de l'église que par la signification apparente de l'Écriture.

L'apôtre des protestants est saint Paul : ils citent environ seize passages de ses épîtres, dont le texte littéral leur est favorable. A cette masse d'autorités, on n'oppose de l'autre côté qu'un seul passage formel, tiré de l'épître de saint Jacques. Je néglige de part et d'autre les versets qui n'offrent point au premier examen un sens explicite et direct. On voit que la balance des autorités n'est pas égale : la difficulté de les concilier n'en

est pas moins très-grave. La critique philosophique la résoudrait aisément; il lui en coûterait peu de supposer que saint Paul et saint Jacques aient différé d'avis sur un point; elle trouverait tout naturel qu'une même doctrine, quelque sainte qu'on la répute, fût interprétée diversement par des génies divers, et elle montrerait au besoin la source du dissentiment dans la position, dans le caractère de ces deux apôtres, dont l'un, destiné à prêcher les gentils, habitué à gouverner la conscience par l'esprit, à régler la conduite par des principes plus que par des préceptes, témoigna plus d'une fois, dans le spiritualisme de sa conviction, une sorte de mépris pour les formes extérieures, et put être conduit par ce mépris même jusqu'à négliger les actions en faveur de la foi; tandis que l'autre, premier évêque de Jérusalem, n'enseigna que les Juifs, et, s'adressant à un peuple resté charnel après sa régénération même, dut s'occuper encore plus des actes que des croyances, et conserver de la prédilection marquée des Hébreux pour les pratiques, le respect des œuvres et le culte de la loi écrite.

Mais le chrétien rigoureux ne peut se payer de cette explication. Il ne peut accorder que des apôtres se combattent, que l'Écriture se contredise; et c'est un devoir autant qu'un besoin pour lui de concilier saint Paul et saint Jacques. Or, comme d'un commun accord les termes diffèrent, c'est le sens qui doit concilier; et l'interprétation, en retrouvant le vrai sens, peut seule ramener la concordance. Il résulte de là que les protestants interprètent saint Jacques, et se tiennent au texte de saint Paul, tandis que les catholiques commentent saint Paul en s'attachant au texte de saint Jacques. C'est sans doute

une considération en faveur des premiers qu'ils n'aient guère qu'un texte formel à expliquer (car toutes les autres citations ne sont pas directes), au lieu que les seconds en ont plus de quinze à éclaircir. Si la pensée de saint Paul et celle de saint Jacques sont la même pensée, il faut que saint Paul, qui sans cesse revient sur la justification, ait été constamment elliptique, que constamment il ait été plus absolu dans son expression que dans son idée; ou bien il faut que saint Jacques ait une seule fois dans une épitre unique excédé par une expression forcée la mesure de sa conviction : il semble que le second cas est le plus probable. Quoi qu'il en soit, voici les deux manières de les mettre d'accord.

Comme dans la plupart des versets où saint Paul parle de la justification, il l'attribue à la foi en Jésus-Christ, non *aux œuvres de la loi*, les docteurs catholiques veulent qu'il ne désigne par ces derniers mots que les œuvres prescrites par la portion de la loi juive qui concerne des rites ou des formalités, en un mot les œuvres cérémonielles, non les œuvres morales; interprétation parfaitement gratuite, qui ne résulte pas du sens naturel des passages, et qui répugne directement à la signification évidente de quelques-uns. Suivant ce système, saint Paul en parlant de la justification n'aurait oublié qu'une chose, c'est de s'expliquer sur la morale. Suivant un autre système, plus plausible mais moins répandu, et qui exclut le précédent, saint Paul au contraire n'aurait voulu parler que des œuvres morales naturelles, c'est-à-dire dénuées de foi. C'est une vérité fondamentale, en effet, que ces œuvres, que les vertus philosophiques comme on les appelle, n'ont aucun mérite, et ne servent de rien pour

la justification. Il est seulement étrange que saint Paul ait toujours négligé d'avertir qu'il voulait parler *des œuvres sans la foi*, et que par l'oubli de cette restriction il ait toujours laissé sa pensée dans une obscurité douteuse. Cependant cette explication, qui rentre dans l'esprit général du christianisme et des épîtres de saint Paul, serait peut-être la meilleure, si les mots mêmes du texte ne se refusaient souvent à la confirmer. Je dois ajouter qu'elle est la moins accréditée.

En revanche, comme saint Jacques dit positivement que l'homme est justifié *par les œuvres* et non pas seulement par la foi, les protestants sont obligés de soutenir que le mot *justifié* n'est pas pris ici dans le sens chrétien; que saint Jacques ne parle pas de la *justification* proprement dite, savoir, de l'application du bienfait de la rédemption au salut de l'homme, mais de je ne sais quelle *justification devant les hommes*, et qu'il veut dire que par ses bonnes œuvres le chrétien *prouve* au monde qu'il est un des *justes;* en d'autres termes, que les bonnes œuvres *justifient* la foi. Je laisse apprécier au lecteur la solidité de cette distinction [1].

Telle qu'elle est, elle peut du moins conduire à une observation qui préviendra toute imputation injurieuse à l'une ou à l'autre secte : c'est que, pour la pratique, la controverse est de peu d'importance. En effet, les catholiques n'ont garde de nier que les bonnes œuvres dépourvues de foi conservent une imperfection qui ne leur laisse aucun droit aux récompenses éternelles, et les protestants accordent avec non moins d'empressement

[1] Bergier, *Dict. de Théologie*, article ŒUVRES; *Abrégé des controverses*, par Charles Drelincourt, article L; *Le Serpent d'airain*, p. 50.

que les œuvres sont un accompagnement nécessaire de la foi, et qu'elle manque là où les œuvres manquent pour l'attester. De là naît encore une sorte de conciliation qui séduit fort les âmes bienveillantes, et qui les tranquillise sur la gravité de ces débats : c'est que les bonnes œuvres sans la foi ne peuvent être de véritables bonnes œuvres, et que la foi sans les œuvres, étant une foi morte, n'est pas la véritable foi; en d'autres termes, que, la foi étant nécessaire aux œuvres et les œuvres à la foi, il est vain de rechercher, de la foi ou des œuvres, quelle chose mérite ou obtient la justification, puisqu'il n'y a pas de justification sans foi ni œuvres; et, moyennant cela, l'esprit se repose sur cette conclusion si usitée et si commode qu'il n'y a là qu'une dispute de mots.

Au fait, à le prendre ainsi, les bonnes œuvres seraient, dans les deux systèmes, nécessaires au salut, directement selon les catholiques, puisqu'elles sont avec la foi une des conditions de la justification; indirectement selon les protestants, puisqu'elles sont une des conditions de la foi, condition unique du salut : voilà en effet pour la morale toute la différence.

Mais, pour le dogme, cette différence est loin d'être purement verbale : elle donne naissance à des conséquences assez diverses. Ainsi, par exemple, la doctrine catholique, qui semble dans cette occasion accorder moins à la foi que la doctrine opposée, exige cependant du fidèle, pour obtenir le salut, une foi plus étendue, plus compliquée, plus difficile enfin que celle du calviniste le plus strict. En effet, par la foi que l'église romaine impose, il faut entendre non-seulement la foi au mérite de la rédemption, mais encore la foi à tout le

reste de la religion, en un mot la foi à tous les articles de foi. Les protestants, au contraire, par suite de cette supériorité qu'ils reconnaissent à la foi sur les œuvres, admettent, en général, que la condition de la justification est uniquement de croire d'une foi spéciale au salut par la rédemption : c'est, à proprement parler, la foi à la justification par la foi, ce qu'ils appellent, d'après saint Paul, *la foi au sang de Jésus-Christ*, ou, pour abréger, *la foi en Jésus-Christ*. De telle sorte qu'à la rigueur on pourrait rejeter tous les dogmes de la religion, hors celui-là; professer une opinion arbitraire sur la trinité, sur l'eucharistie, sur l'église, et conserver encore la foi qui sauve; et c'est par là qu'il reste pour le protestant orthodoxe une large carrière ouverte à l'esprit d'examen et à la liberté de penser. De telle sorte encore (et je ne sache pas que cette conséquence ait été jamais relevée) que, si la seule foi qui sauve est la foi à la justification par la foi, ceux qui croient autre chose ne sont pas sauvés, et il faut leur appliquer à la lettre le mot de saint Paul, qu'ils sont pour cette raison *déchus de la grâce de Jésus-Christ*. D'où il suivrait que la communion catholique, qui n'a pas ladite foi, qui en a une autre, perdrait ses droits au salut, c'est-à-dire que, si les protestants se piquent de conséquence, ils peuvent rendre à leurs adversaires damnation pour damnation, et que, s'ils ne vouent pas les catholiques à la réprobation éternelle, c'est une concession qui doit inspirer à ceux-ci plus de reconnaissance que de sécurité.

Quoi qu'il en soit, on voit de reste que la doctrine protestante sur la justification a quelque chose d'exclusif et d'outré qui choque la raison commune, et même un

instinct de justice qu'il serait difficile de faire passer pour une illusion. Cet article de leur croyance doit, en conséquence, avoir été un des premiers qui, dans l'attiédissement général de la foi, aient ressenti les effets de l'esprit de doute et d'indifférence. Il a cessé d'être suivi à la lettre, il n'a plus été professé que des lèvres; dans quelques églises il n'a plus même été professé du tout: il est resté enseveli et oublié dans les confessions de foi; et, parmi les protestants dont l'éducation religieuse s'est faite il y a trente ou quarante ans, un bon nombre n'en a jamais entendu parler. Mais les raisons qui ont affaibli l'empire de cette croyance doivent la relever aujourd'hui. Lorsque l'esprit dogmatique s'est réveillé, c'est une de celles qu'il s'est hâté de tirer de l'oubli : elle est en effet une des premières en date dans l'histoire de la réforme. Elle est peut-être la clef de la voûte de tout l'édifice évangélique; du moins elle tient à la théorie la plus conséquente et la plus absolue du grand mystère de la rédemption, sans lequel il n'y a pas de christianisme. Aussi l'expression de cette croyance revient-elle sans cesse dans la bouche des sectateurs de la nouvelle réforme : dans leurs écrits, dans leurs sermons, dans leurs entretiens, ils ont fait honte aux fidèles de l'avoir oubliée, aux pasteurs de l'avoir énervée; ils l'ont prise pour le signe caractéristique de leur communion, et c'est par là que fraternisent des sectes nouvelles divisées sur d'autres points. Ce retour a manifesté un fait assez singulier, c'est que les indifférents, les croyants tièdes ou raisonneurs, s'étaient laissés aller, sur le plus important des dogmes, à une croyance plus rapprochée de la croyance catholique, en ce point moins outrée et plus

naturelle que la foi de la réforme. Cela est si vrai qu'à Genève il n'est pas rare de rencontrer des protestants modérés et paisibles qui, lorsqu'on leur représente la justification par la foi seule comme la doctrine protestante, répondent froidement que ce sont les calvinistes qui croient cela. Ainsi, dans la ville de Calvin, le nom de *calviniste* serait devenu un nom de secte. Ceux que le peuple y appelle dérisoirement *les momiers* ne témoignent pas en effet d'autre prétention que celle de ramener la foi protestante à son institution primitive[1].

A Genève, cependant, le dissentiment n'a pas eu de suites éclatantes. Il y a bien eu quelque controverse, mais plutôt, je crois, sur la liberté de prédication que sur le dogme même. Ce qui marque le dissentiment, c'est surtout la vivacité et la persévérance des nouveaux prédicateurs à insister spécialement sur les dogmes difficiles et contestés, comme celui de la justification, opposées au prudent silence des autres pasteurs sur ces questions, au soin attentif qu'ils prennent de les éviter, enfin à la réserve, à la froideur avec lesquelles ils les abordent, lorsque les exemples ou les sommations de leurs rivaux leur en imposent la nécessité. Les uns, âgés ou timides, veulent le repos avant tout, et ne s'inquiéteraient pas de l'obtenir de l'indifférence, d'après la maxime peu philosophique et peu chrétienne de Voltaire, que *la paix est d'un prix aussi grand que la vérité;* les autres, forcés de reconnaître la tradition de la réforme dans les prétendues nouveautés des méthodistes, espèrent les désarmer par un redoublement de zèle, rendent leurs

[1] Thomas Chalmers, *The Christian and civic economy of large towns*, t. I, ch. v.

études et leurs prédications plus dogmatiques, parlent de Jésus-Christ enfin plus que ne le faisaient leurs prédécesseurs, et comptent obtenir à ce prix la tranquillité et l'union. Dans le parti opposé, quelques-uns ont rompu avec le corps des pasteurs, et ont élevé autel contre autel; d'autres, sans se séparer de l'église établie, ont borné leur ambition à la ranimer, à l'exciter du moins par l'exemple et la parole, et ne se signalent que par une foi plus sévère et plus fervente.

Revenons au fond de la question : nous ne la quitterons pas sans la traduire en termes généraux, afin de prouver ce que nous avons dit, en commençant, de l'importance philosophique et de la valeur cachée des questions théologiques.

Il est évident que toute la doctrine protestante du salut est fondée sur le fait de l'imperfection morale de l'humanité. Cette imperfection, qui semble à d'autres une limitation ou une perturbation, apparait au calviniste comme une corruption essentielle ou devenue essentielle, qui ôte aux hommes toute possibilité de mérite devant la justice éternelle, tout moyen d'être agréable à Dieu, toute chance de pardon ou d'atténuation de peine, en un mot tout espoir de salut (car ces expressions bien entendues diffèrent peu), à moins qu'un remède miraculeux, qu'une expiation gratuite, indépendante de tout mérite humain, n'intervienne de la part de Dieu même : c'est en effet, selon les protestants, toute la théorie de la rédemption.

Reconnaissons, au reste, qu'il n'est pas facile de l'expliquer autrement : car les catholiques, qui ont eu plus d'égard aux idées communes de mérite moral, obligés

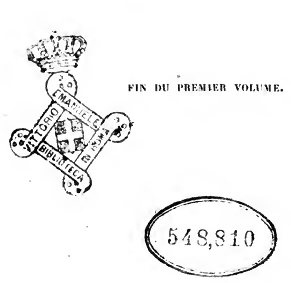
cependant de soutenir la gratuité de la rédemption céleste, ont admis qu'une certaine grâce divine, don purement gratuit, était nécessaire pour qu'une bonne action naturelle eût une réelle bonté, et que cette grâce était donnée à tous; puis, tout en reconnaissant que les bonnes œuvres naturelles ne sont point mauvaises, que les bonnes œuvres accomplies en état de grâce sont bonnes au point d'avoir un certain mérite, ils se gardent de prétendre que soit la rédemption, soit la justification, soit le salut, puissent être regardés comme des choses dues : Dieu, disent-ils, en récompensant la foi et les vertus, couronne ses propres dons, et sa justice n'est au fond que sa bonté.

L'une et l'autre doctrines admettent donc, avec des nuances différentes, que la nature humaine, livrée à elle-même, n'a aucun mérite; et comme cependant elle leur parait digne de châtiment, c'est admettre qu'elle est radicalement mauvaise, ou tout au moins que le mal y étouffe le bien. D'où il suivrait que, hors du règne du Christ, hors de la rédemption, et sans ce coup d'état de la clémence divine, le mal domine dans l'ordre moral de la création. On prévoit la portée d'une telle doctrine : on devine, par exemple, quelles en seraient les conséquences si l'on avait le courage de l'appliquer au gouvernement civil de l'humanité. Quant au fond de la doctrine, je n'ai rien à en dire ici. Seulement, si l'on entendait, en la soutenant, que ce monde est l'empire du mal, je dirais que son existence et sa durée élèvent seules contre cette idée une insurmontable objection ; et, si l'on prétendait convertir la fragilité du cœur de l'homme en une perversité essentielle ou dominante qui détruisît

la bonté des actions honnêtes et le mérite des vertus, je dirais que la conscience du genre humain se soulève contre cette idée.

C'est une chose étrange que ce penchant de certaines écoles à donner aux dogmes un sens hyperbolique et absolu qui les transforme en idées contraires à tous les sentiments pratiques, à toutes les opinions communes, à l'esprit de toutes les règles sociales. Il n'est personne, parmi ceux qui admettent la théorie calviniste ou janséniste de la justification, qui, dans la conduite de la vie, ne fasse une différence immense entre le bien et le mal, en dehors même de toute croyance chrétienne, qui n'éprouve et ne professe l'estime et le respect pour les honnêtes gens de tous les temps, de tous les pays, de toutes les sectes; et cependant ils mettent, dans la théorie, au premier rang des vérités saintes une croyance qui placerait sur la même ligne devant Dieu le vice et la vertu, et qui réduirait au néant toutes les distinctions morales sur lesquelles reposent en ce monde l'honneur, la justice et la loi.

FIN DU PREMIER VOLUME.



TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, quai des Augustins.

